
Chroniques
d'Elarion
Le prix de la vérité

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE — LA TERRE ET ELARION.....5

1. TERRE : LE JARDIN DE GETHSÉMANI.....7
2. TERRE : LE BAISER DE JUDAS II.....11
3. ELARION : LE SOLEIL D'ELARION.....12
4. TERRE : MARIE DE MAGDALA.....17
5. ELARION : NITRA, CAPITALE DE L'UNION.....34
6. TERRE : LE BAISER DE JUDAS.....50
7. ELARION : LE CERCLE D'OR.....60
8. TERRE : LE JOUR DE LA SÉPARATION.....62
9. ELARION : LA COUCHE.....67
10. TERRE : LE FIGUIER MAUDIT.....79
11. ELARION : MAREIA LIOREN.....98
12. TERRE : JÉSUS SUR LA MONTAGNE.....104
13. ELARION : ARIEN KORVETH.....109
14. TERRE : LE COMMENCEMENT D'UNE GÉNÉRATION NOUVELLE. 133

DEUXIÈME PARTIE — LE PARTAGE D'UN CRIME.....138

15. 30 MONNAIES.....138
16. LA BLESSURE REÇOIT UN BUDGET.....143
17. LES FONDATIONS DE PROTECTION.....148
18. LA BIO-IA SANS HAINE.....154
19. DES LABORATOIRES SANS CARTE.....158
20. LES SOUPÇONS DE MAREIA.....163
21. L'ÉPREUVE DE LA CÉCITÉ.....170
22. LES EXCEPTIONS.....181
23. LE DERNIER PAIEMENT.....189
24. LA PREMIÈRE FIÈVRE.....203

TROISIÈME PARTIE — LA PESTE DU CERCLE D'OR.....215

25. LES MAISONS D'AURIOLA.....215

26. DES SYSTÈMES SANS VISION D'ENSEMBLE....223
27. LE NOM QU'ILS CRAIGNAIENT DE PRONONCER....232
28. L'ANNEAU D'OR DERRIÈRE LA VITRE....238
29. LA VOIX DE JESAIR ET LE PONT VERS L'ELAR UNIQUE....246
30. LE TIERS....262
31. DERRIÈRE LA VITRE....278
32. CEUX QUI VIENNENT....283

QUATRIÈME PARTIE — ELARION SANS LE TIERS....293

33. LES MAINS MANQUANTES....293
34. LA PART DES VIVANTS....305
35. LE SQUELETTE FINANCIER DE LA PANDÉMIE....315
36. L'HOMME QUI AVAIT LA CARTE....324
37. PAS SEULEMENT ARIEN....334
38. LA CONVENTION APRÈS LE TIERS....339
39. UN SEUL ELAR....355
40. LA MASSE DU POUVOIR....366

UNE LEÇON POUR LA TERRE....392

Le problème du pouvoir croissant et incontrôlable des technologies sur la planète....392
La corruption et l'inefficacité de l'État....393
Les problèmes liés à l'évasion fiscale....393
La fin des conflits armés et la révélation immédiate de toute malversation financière. 394
L'instauration juste et transparente du RBU — revenu de base universel....394
Les défis de la vie éternelle — résoudre de manière transparente les problèmes démographiques de la planète....395

LE MOUVEMENT POLITIQUE HTTPS://HUMANITYUNITEDMOVEMENT.ORG....397

Le bon sens comme fondement de la politique....397
L'académie politique....399
Un mouvement mondial pour un monde mondialisé....401
La transparence comme fondement de la confiance....402
Le progrès technologique et l'avenir du travail....405

L'égalité des chances et la dignité humaine....406
Penser à long terme et assumer notre responsabilité envers l'avenir....407
Comment le mouvement lui-même doit fonctionner....408
Que voulons-nous réellement accomplir ?....408
Un appel à la nouvelle génération....410

Première partie — La Terre et Elarion

Toutes les distances de l'univers ne signifient pas la séparation.

Trente années-lumière sont un abîme pour le corps. Pour la lumière, c'est un long voyage. Pour la mémoire, peut-être moins. Dans une région de l'espace étoilé, deux planètes gravitaient autour de leurs soleils. Elles n'étaient pas nées de la même matière et n'appartenaient pas à la même étoile. Et pourtant, elles se ressemblaient comme peuvent se ressembler deux rêves lointains.

Toutes deux avaient des mers qui, au matin, se changeaient en argent. Toutes deux avaient des nuages, des montagnes, des rivières, des déserts et des contrées où, depuis des âges, le vent traçait dans la poussière son écriture silencieuse. Sur toutes deux, la pluie tombait sur les pierres, les arbres poussaient de terre et les êtres vivants apprenaient à distinguer la douleur du désir, la peur de l'espérance, ce qui est donné de ce qui peut être changé.

L'une de ces planètes s'appelait Elarion.

L'autre allait recevoir le nom de Terre.

Elles se trouvaient loin l'une de l'autre, mais pas si loin que la lumière, la pensée, la volonté ou quelque chose de plus silencieux encore ne pût un jour passer de l'une à l'autre. L'univers ne connaît pas seulement les routes des vaisseaux. Il connaît aussi les lents courants de l'influence, les liens invisibles entre les histoires et les étranges retours de ce que l'on croyait perdu.

Ces deux mondes étaient liés par bien plus qu'une ressemblance fortuite.

Rien de simple. Rien que l'on pût aussitôt reporter sur des cartes ou consigner dans des chroniques. Leur lien appartenait à ces choses qui ne se révèlent qu'après coup, lorsque le destin s'est accompli et que l'on comprend soudain que des événements apparemment distincts faisaient depuis toujours partie d'une même phrase.

Sur Elarion, les hommes s'étaient déjà élevés très haut. Leurs villes touchaient le ciel, leurs vaisseaux connaissaient les ténèbres entre les planètes, leurs machines calculaient ce qui, autrefois, relevait de la seule intuition. Ils avaient appris à prolonger la vie, à soigner le corps, à transformer les déserts, à bâtir des mondes sous des dômes et à regarder leur propre avenir avec l'audace d'êtres qui commençaient à croire que presque rien n'était impossible à jamais.

Mais même les civilisations les plus avancées demeurent humaines tant qu'y vivent des êtres capables d'aimer, d'envier, de pardonner, d'avoir peur et de désirer le pouvoir. Et là où se trouve l'homme, l'histoire n'est jamais seulement celle des techniques. Elle est aussi celle du cœur.

En ce temps-là vivaient sur Elarion deux êtres.

Jesair Davion.

Mareia Lioren.

Leurs noms n'appartenaient pas encore au mythe. Ce n'étaient que des noms prononcés dans les chambres, sur les chemins, dans les jardins, parmi les amis et ceux qui les connaissaient de près. Mais certains noms ont un destin singulier. D'abord, ils appartiennent à un être. Puis à la douleur. Puis à la mémoire. Et enfin, ils reviennent sous une forme que nul ne reconnaît tout à fait. Cette histoire commence sur Elarion, sous la lumière d'un soleil étranger.

Mais son écho n'y demeurera pas à jamais.

Car certaines vies ne s'arrêtent pas aux frontières d'un seul monde. Certaines rencontres semblent se précéder elles-mêmes. Et certains amours reviennent dans l'histoire, non parce qu'ils ne savent pas s'en aller, mais parce qu'ils n'ont pas encore tout dit.

1. Terre : le jardin de Gethsémani

Lorsqu'ils eurent achevé les psaumes de la Pâque et que Jérusalem s'enfonçait dans la nuit, Jésus sortit avec ses disciples et passa de l'autre côté du torrent du Cédron. Derrière eux, la ville exhalait encore la chaleur du jour, mais le froid reposait déjà dans les vallées. Le silence enveloppait le mont des Oliviers, comme si les pierres elles-mêmes retenaient leur souffle.

Ils arrivèrent en un lieu que l'on appelait Gethsémani. Il y avait là un jardin, des oliviers aux troncs noueux et le murmure léger de leurs feuilles. Les disciples le connaissaient ; ce n'était pas un lieu solennel, mais un endroit ordinaire, un lieu de solitude où l'on se retirait lorsqu'on avait besoin de parler à Dieu sans témoins.

Jésus s'arrêta. Son visage était paisible, mais pas de cette paix que l'on porte dans les heures faciles. C'était une paix qui maintenait ensemble quelque chose de profondément ébranlé.

« Asseyez-vous ici, dit-il doucement, pendant que je vais prier. »

Puis il emmena Pierre, Jacques et Jean un peu plus loin. Les trois hommes le suivirent sans poser de questions. Ils sentaient qu'il se passait quelque chose qu'ils ne comprenaient pas. Jésus, qui avait guéri des malades devant eux, apaisé la tempête et parlé avec une autorité qu'ils n'avaient entendue chez personne, marchait soudain d'un pas plus lourd. Comme si chacun de ses pas portait un poids qu'ils ne voyaient pas.

Enfin, il se tourna aussi vers eux.

« Mon âme est triste à en mourir, dit-il. Restez ici et veillez avec moi. »

Ces mots les frappèrent plus durement qu'un reproche. Pierre ouvrit la bouche, comme pour promettre une fois encore sa fidélité, mais Jésus s'éloignait déjà. Pas bien loin — à portée de regard, à quelques pas seulement — et pourtant une distance venait de s'ouvrir entre eux que nul ne pouvait franchir.

Jésus s'arrêta près d'un olivier. Le vent effleura sa tunique. Au-dessus de lui tremblaient les feuilles argentées, et les ombres s'étendaient sur le sol comme de l'eau répandue.

Il s'agenouilla.

Puis il tomba face contre terre.

Et à cet instant, la nuit s'approfondit autour de lui.

Elles vinrent à lui comme des images vivantes, plus nettes que des rêves ou de simples souvenirs — implacables, sans merci.

Il vit des torches entre les arbres.

Il vit les pas des hommes armés, entendit le cliquetis du métal, les chuchotements et les ordres. Et parmi eux, Judas. Son visage était pâle, mais résolu. Il avançait comme un homme qui a déjà franchi une limite et qui, désormais, craint de regarder en arrière. Il s'approcha de lui et, au lieu d'une épée ou d'une accusation, le désigna d'un baiser.
Dans sa vision, Jésus sentit les lèvres de Judas sur son visage et sut que ce signe le livrerait.
« Mon ami », résonna en lui le mot qu'il lui faudrait prononcer. Et il faisait plus mal que les liens.

L'image changea.

Il vit la cour de la maison du grand prêtre. Un feu. Le visage d'une servante éclairé par les flammes. Pierre, qui se réchauffait parmi des inconnus et évitait les regards. Il entendit la question : « Toi aussi, tu étais avec lui ? »
Puis il entendit la réponse de Pierre.

« Je ne le connais pas. »

Jésus ferma les yeux, mais la vision ne disparut pas.

Un deuxième reniement. Puis un troisième. Pierre éleva la voix, effrayé de lui-même, et jura qu'il ne connaissait pas cet homme. Alors le chant du coq traversa la nuit. Aigu. Bref. Terriblement clair.
Et Jésus vit les yeux de Pierre au moment où il se souviendrait.

Dans les yeux de Pierre, il vit un ami brisé par sa propre peur.

Jésus frissonna.

« Père, murmura-t-il, ils sont poussière. Ils sont faibles. Et je les aime. »

Puis vint une autre image.

Une cour. Les railleries. Un visage que voilaient les coups. Un roseau entre les mains des soldats. Des épines enfoncées dans la tête. Les cris de la foule, ondulant comme un feu dans le vent. Des mains qui le frappaient sans savoir qui elles touchaient. Des bouches qui se moquaient de lui sans comprendre que leur souffle leur avait été donné par Dieu.
Puis une colline.

Le bois de la croix.

Les clous.

Jésus vit ses mains étendues sur la traverse. Il vit le fer posé sur la peau de son poignet. Il vit le marteau levé. Avant même que le coup ne tombât, son corps se tendit de douleur, comme si l'avenir avait traversé le présent pour venir le chercher dès cet instant.
Un faible gémissement s'échappa de ses lèvres.

Des gouttes de sueur perlèrent à son front. D'abord claires, puis plus sombres. Elles coulaient entre ses cheveux et le long de ses tempes, lourdes et rouges, comme des gouttes de sang. Elles tombaient sur la terre du jardin de Gethsémani, dans la poussière entre les racines des oliviers.
Jésus tremblait, mais ne fuyait pas.

« Mon Père, dit-il d'une voix si basse que seule la nuit pouvait l'entendre, si cela est possible, que cette coupe passe loin de moi. »
Le silence.

Non pas un silence vide, mais le silence du Père, plus proche que le souffle et qui, pourtant, ne supprime pas le chemin qu'il faut parcourir.

Jésus pressa ses paumes contre le sol. Ses doigts s'enfoncèrent dans la terre. Les visions ne cessaient pas. Il voyait sa mère au pied de la croix. Il voyait le disciple qu'il aimait, debout près d'elle. Il voyait ceux qui détournaient le visage. Il voyait le ciel qui allait s'obscurcir. Il voyait son corps se soulever dans un spasme pour reprendre souffle. Il voyait la soif. Il voyait l'abandon. Il voyait la mort. Et il voyait Marie de Magdala toucher de trois doigts son poignet transpercé par un clou.
Et pourtant, au-delà de tout cela, il voyait encore autre chose.

Il ne le voyait que confusément, comme une mince bande de lumière au bord de la nuit.

Il voyait des visages qui n'existaient pas encore. Des êtres de temps et de pays lointains. Il voyait des pécheurs qui pleureraient leur faute. Il voyait des malades qui s'accrocheraient à son nom. Il voyait des êtres brisés qui trouveraient l'espérance dans ses blessures. Il voyait Pierre qui, après sa chute, se relèverait encore. Il voyait les disciples qui se disperseraient, puis reviendraient. Il voyait que l'amour pouvait traverser même la trahison, la peur et la mort — à condition de ne pas cesser d'être l'amour.
« Non pas comme je veux, dit-il enfin, mais comme tu veux. »

Lorsqu'il eut prononcé ces mots, son corps ne cessa pas de souffrir. La peur ne disparut pas. L'heure qui venait ne s'éloigna pas de lui. Mais en lui s'affermit une obéissance paisible qui n'était pas une défaite, mais un don.

Il releva la tête.

« Père, supplia-t-il, donne-moi la force de les aimer jusqu'au bout. Donne-moi la force de ne pas maudire ceux qui me frapperont. Donne-moi la force de regarder Pierre avec miséricorde. Donne-moi la force d'accueillir le baiser de Judas sans haine. Donne-moi la force de porter la croix lorsque mon corps s'effondrera. Donne-moi la force de demeurer ton Fils même lorsque je paraîtrai n'être qu'un homme abandonné de Dieu. »
Alors le vent remua dans le jardin. Les feuilles des oliviers frémirent, comme si une main invisible était passée au-dessus de lui. Jésus respirait péniblement, mais plus régulièrement. Les gouttes de sang sur son front refroidissaient lentement.
Lorsqu'il revint auprès des disciples, il les trouva endormis.

Pierre avait la tête baissée, Jacques demeurait silencieux dans son sommeil et Jean respirait avec agitation, comme si l'horreur qui approchait le touchait lui aussi. La tristesse les avait épuisés. Faibles dans leur chair. Humains.
Jésus les regarda un moment.

« Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une seule heure avec moi ? » demanda-t-il.

Il n'y avait pas seulement du reproche dans sa voix. Il y avait la douleur d'un homme resté seul au moment le plus difficile. Mais aussi la tendresse de celui qui connaissait leur faiblesse avant même qu'ils ne l'avouent.
« Veillez et priez, dit-il, afin de ne pas entrer en tentation. L'esprit est disposé, mais la chair est faible. »
Puis il se tourna de nouveau vers les ténèbres du jardin.

Ils savaient seulement qu'il s'en allait prier.

Mais lui savait qu'il allait au-devant d'une heure qui avançait déjà sur le chemin, à la lueur des torches.

Notes de l'auteur sur ce chapitre :

Ce texte s'inspire largement de la description de la scène du jardin de Gethsémani dans le Nouveau Testament. Les visions de l'avenir que reçoit Jésus y ont été ajoutées.

2. Terre : le baiser de Judas II

Lorsqu'il s'approcha de Jésus dans le jardin, la nuit près du mur revint avec une telle violence que, l'espace d'un instant, il ne vit plus ni les soldats ni les torches.
De nouveau, il se tenait devant lui. De nouveau, il sentait son propre souffle. De nouveau, il entendait : assez.

Mais cette fois, il avait des hommes armés derrière lui.

« Salut à toi, Rabbi », dit-il.

Jésus le regarda, et Judas comprit qu'il savait pour les grands prêtres et pour l'argent, mais surtout qu'il comprenait pourquoi il avait choisi ce signe-là.
Judas l'embrassa.

Cette fois, tout fut plus calme en apparence. Bref, public, conforme à l'usage. Mais d'autant plus terrible. Le premier baiser avait été une défaillance de la passion. Celui-ci en était le jumeau mort : non plus une supplication pour être accueilli, mais la désignation d'une victime.
Jésus dit :

« Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ? »

Et dans cette phrase, Judas en entendit une autre, qui n'avait pas été prononcée :

Tu me livres aujourd'hui par cela même que j'ai dû autrefois te refuser ?

Judas recula.

Il avait attendu qu'une victoire naquît en lui. Même infime. Même amère. Mais rien ne vint. Seulement un vide dans lequel il commença à tomber.

Notes de l'auteur sur ce chapitre :

Ce texte s'inspire largement de la description de la scène dans le Nouveau Testament. Les réflexions intérieures de Judas ont été ajoutées et imaginées de façon à s'accorder avec le reste du livre.

3. Elarion : le Soleil d'Elarion

Au-dessus de la région centrale d'Elarion, le soleil se levait lentement, comme s'il lui fallait, à lui aussi, un instant pour contempler ce monde qui, au cours des derniers siècles, avait changé sous lui plus que quiconque aurait pu l'imaginer.

On l'appelait simplement le Soleil d'Elarion. Dans les langues anciennes, il portait bien des noms ; dans les chants des Sélénites, son nom avait la douceur du souffle d'une forêt ; sur les cartes de navigation veyranes, il était désigné par un code spectral précis ; et dans les chroniques des lignées auréliennes, on le décrivait comme l'œil qui gardait mémoire de toutes les maisons. Mais, pour la plupart des gens, il n'était que le soleil. La lumière au-dessus des villes, la chaleur au-dessus des mers, l'éclat sur les arêtes métalliques des anneaux orbitaux.

Vue d'en haut, Elarion semblait une planète qui ne pouvait plus être vulnérable.

Ses océans étaient reliés par un réseau de champs énergétiques flottants. Au-dessus des continents s'étageaient des niveaux de circulation où se déplaçaient en silence les convois de fret, les modules de transport individuel, les vaisseaux autonomes et les systèmes de secours. Sur la face nocturne de la planète, aucun lieu ne s'éteignait tout à fait. Les villes brillaient comme le système nerveux d'un immense être vivant.

Autour de l'équateur s'étirait le grand arc d'un anneau orbital. Il n'était pas continu comme un cercle tracé par la main d'un enfant. Il se composait de milliers de stations, de docks, de centres d'extraction, de jardins de recherche et de points d'ancrage énergétique. Entre eux circulaient des flottes de vaisseaux automatisés en route vers Thaeron, la deuxième planète du système.

Thaeron n'avait autrefois été qu'une sphère aride sous un ciel ténu. Elle avait de l'eau, mais pas assez. Elle avait une atmosphère, mais qu'on ne pouvait respirer sans la modifier. Elle avait une nuit qui durait trop longtemps et des déserts où le vent se comportait en ennemi. Pourtant, des siècles auparavant déjà, les Elariens avaient décidé qu'ils ne la laisseraient pas morte.

Ils y avaient d'abord envoyé des machines.

Puis des stations.

Puis des villes sous des dômes.

Puis des jardins clos et des forêts sous coupole.

Et enfin des enfants, nés sur Thaeron sous ces dômes, pour qui sa lumière crue était naturelle.

Ce fut Thaeron qui apprit à Elarion à penser à l'échelle du cosmos, pour une raison très pratique : une civilisation ayant un second monde à sa portée n'avait pas le droit de rester attachée à un seul. Thaeron était un souffle de réserve. Un réservoir de matières premières. Un laboratoire de l'avenir. Un lieu où l'on pouvait transférer des secteurs industriels entiers, des programmes de recherche entiers, des rêves entiers de survie.
Et ainsi, Elarion grandissait.

Elle grandissait vite.

Peut-être trop vite.

Au cours des deux cents dernières années, ses habitants avaient appris à soigner les maladies qui vidaient autrefois les villes. Ils produisaient leur nourriture dans des fermes en milieu clos, bâtissaient à l'aide de machines autonomes et transportaient l'eau à travers les continents. Ils savaient régénérer les organes endommagés, à condition que le patient eût du temps et que son corps supportât un long traitement. La mort commençait ainsi à apparaître à certains savants comme un problème qu'ils comprendraient peut-être mieux un jour ; dans les hôpitaux, pourtant, elle demeurait réelle.

L'intelligence artificielle travaillait dans les hôpitaux, les écoles, les transports et les réseaux financiers. Elle savait déceler rapidement une structure dans les données qu'on lui fournissait. Mais les différents systèmes appartenaient à des États et à des institutions distincts. Même le meilleur modèle ne pouvait comparer des dossiers auxquels il n'avait pas le droit d'accéder, et même le calcul le plus précis ne remplaçait pas l'être humain qui devait signer la décision.
Elarion comptait environ neuf milliards d'habitants.

Trois grandes branches.

Les Auréliens.

Les Sélénites.

Les Veyrans.

Tous étaient des Elariens. Ils partageaient une planète, des villes, une histoire, des écoles, des amours, des conflits, des lois et les mêmes catastrophes. Leurs différences dépassaient pourtant la culture et la politique ; elles étaient inscrites plus profondément,

dans la structure intime du corps, dans l'hérédité et dans la manière dont certains caractères se transmettaient de génération en génération.
Les Auréliens portaient un anneau d'or dans les yeux.

Il n'était pas toujours visible. Il apparaissait sous certaines lumières, dans la fièvre, dans une concentration intense, dans la douleur ou lorsque l'on touchait aux limites de soi-même. Pour les Auréliens, c'était un signe de continuité. Pour les poètes, la preuve que l'âme avait un bord de lumière. Pour les médecins, un phénomène génétique. Pour les responsables politiques, une question d'identité délicate. Pour certains, une vieille raison de se méfier.

Les Sélénites étaient connus pour leur aptitude à percevoir l'équilibre des systèmes. Ils excellaient en médecine, en psychologie, dans les réseaux écologiques, dans le travail sur les paysages, l'eau et les traumatismes. Ils n'aimaient pas qu'on les dise doux. La douceur n'était que la surface. Au-dessous se trouvait souvent la dureté des racines.

Les Veyrans étaient des organisateurs. Des administrateurs, des stratèges, des négociateurs, des bâtisseurs d'institutions. Dans de nombreux États, ils occupaient des positions fortes au sein des réseaux bancaires, des consortiums, des conseils d'administration, des systèmes de transport et de certaines structures extraplanétaires. Il eût été injuste de dire qu'ils étaient avides de pouvoir. Il était plus juste de dire qu'ils en avaient compris très tôt le langage et ne l'avaient jamais oublié.
Elarion n'était pas unie.

Elle comptait quarante États. Certains étaient aussi anciens que l'écriture, d'autres n'avaient vu le jour que quelques générations auparavant. Presque chacun avait sa monnaie, sa banque centrale, ses règles fiscales, ses exceptions comptables et sa propre idée de la liberté.

Quelques-uns des plus petits États avaient fait de leur faible superficie un modèle économique. Ils n'avaient ni grandes villes, ni usines, ni centres de recherche. Ils avaient des impôts faibles, des registres de propriétaires fermés au public et des lois faisant du secret un service fourni par l'État. La valeur se créait ailleurs, les hommes travaillaient ailleurs et les machines produisaient ailleurs, mais, sur le papier, c'était précisément là que naissaient les bénéfices. Ce n'étaient pas les usines qui fuyaient Elarion. C'était l'assiette qui devait financer les écoles, les hôpitaux et la part commune des citoyens.
L'État le plus vaste et le plus influent, tant sur le plan technologique que politique, était l'Union.

Sa capitale était Nitra. Une ville bâtie sur une rivière et sept collines.

À Nitra se décidaient souvent des questions qui se présentaient comme nationales, mais touchaient en réalité la planète entière. Nitra abritait les conseils financiers, les plus grands centres de calcul, les corps diplomatiques, les consortiums de santé, les nœuds bancaires et des archives auxquelles même certains ministres n'avaient pas accès.
Depuis l'orbite, Elarion ressemblait à une réussite.

De plus près, on apercevait les fissures.

L'IA produisait plus que les hommes ne pouvaient consommer, mais une grande partie de la population perdait son travail traditionnel plus vite que la société ne parvenait à lui donner un nouveau sens. La production augmentait, mais la propriété des systèmes de production se concentrait. Les responsables politiques parlaient de revenu de base universel, mais personne ne savait répondre honnêtement à ces questions : sur quelle base fallait-il le calculer, qui déclarait les bénéfices réels, et qui décidait de la part revenant à l'être humain dans un monde qui ne produisait plus de ses propres mains ?

Les progrès de la médecine promettaient une vie toujours plus longue, peut-être un jour presque sans terme naturel. Pour l'heure, des questions commençaient seulement à se faire entendre à voix basse : qu'adviendrait-il d'une civilisation dont les membres continueraient à naître, mais cesseraient peu à peu de mourir ?
Le pouvoir parlait de sécurité.

Les citoyens parlaient de liberté.

Les banques parlaient de vie privée.

Les États parlaient de souveraineté.

Et sous tous ces mots coulait l'argent.

Une partie au grand jour. La plus grande part, non.

Là se cachait la chute à venir.

Cette chute à venir ne tenait pas à un manque d'intelligence. Elarion en possédait plus qu'aucune civilisation avant elle.
Les machines ne lui manquaient pas non plus ; elles savaient prévoir les tempêtes, les épidémies, les mouvements des marchés et les tensions dans les villes.
Les paroles morales n'étaient pas rares non plus. Il y en avait trop.

Sa faiblesse était ailleurs.

Le pouvoir avait appris à se déplacer sans laisser derrière lui d'ombre visible.

Et lorsque le pouvoir ne laisse pas d'ombre, les gens ordinaires croient que personne ne se tient entre eux et la lumière.

L'année où commence cette histoire, le Soleil d'Elarion se levait sur une planète qui croyait ses plus grands dangers déjà relégués au passé.
Sur Thaeron, de nouveaux dômes ouvraient leurs portes.

À Nitra, on préparait un grand débat sur le RBU.

Dans la maison aurélienne des Davion, un homme résistait une fois encore à ceux qui voulaient l'appeler l'héritier des miracles.

Une femme cherchait à décider si elle devait quitter pour toujours l'homme dont elle avait appris à avoir peur.

Une sœur sans anneau d'or examinait des données financières et sentait qu'il y manquait quelque chose qui aurait dû se voir.
Et un Veyran, qui avait confondu l'amour avec la possession, ignorait encore qu'un jour il donnerait un budget à sa douleur.
Le monde était beau.

Et c'était précisément pour cela que personne ne voulait le croire capable de se briser.

Notes de l'auteur sur ce chapitre :

Tout ce que le livre décrit comme se déroulant sur Elarion relève de la fiction. La probabilité que des civilisations humanoïdes existent sur d'autres planètes me paraît toutefois très élevée. Et nombre d'entre elles partagent probablement, dans ses grandes lignes, un destin très semblable à celui de l'humanité sur Terre.

4. Terre : Marie de Magdala

Magdala se trouvait au bord de l'eau, et l'eau y était partout.

Elle était dans les filets qui scintillaient au matin sur la rive. Elle était dans les mains des pêcheurs qui la secouaient des cordages et de leurs cheveux. Elle était dans les cruches d'argile des femmes qui parcouraient les ruelles avant le lever du soleil. Elle était dans l'air, dans le souffle salé du lac, dans le cri des oiseaux et dans l'odeur du poisson qui s'attachait à la ville comme une seconde peau.

Et pourtant, Marie avait le sentiment d'avoir soif.

Sa soif se logeait plus profondément que dans la gorge ou le corps ; elle était à vif, la réveillait au milieu de la nuit et l'obligeait à s'asseoir dans l'obscurité, à écouter sa propre respiration et à attendre de savoir si une voix étrangère allait de nouveau en sortir.

À Magdala, on parlait d'elle à voix basse.

Les uns la disaient malade. D'autres, maudite. D'autres encore affirmaient qu'il lui était arrivé ce qui ne devait pas arriver à une femme et que, depuis, son âme errait dans sa maison comme de la fumée. Les enfants avaient peur d'elle, les femmes se signaient sur son passage, les hommes faisaient semblant de ne pas la voir. Quand elle traversait le marché, les conversations se taisaient. Quand elle levait les yeux, les gens détournaient le visage.

Et Marie avait appris à marcher de façon à ne gêner personne.

Mais au-dedans d'elle, il y avait du bruit.

Ce n'étaient pas toujours des voix. Parfois, seulement des bourrasques, comme lorsque le vent heurte une porte. Parfois, il lui semblait que ses pensées n'étaient pas les siennes. Que plusieurs êtres habitaient en elle et que chacun voulait autre chose. L'un riait. L'un pleurait. L'un lui soufflait que Dieu l'avait rejetée. L'un la forçait à se souvenir de ce qu'elle voulait oublier. L'un avait peur des hommes. L'un les méprisait. L'un voulait courir jusqu'à l'eau et ne pas revenir.

Et le septième se taisait.

C'était le pire.

Il se tenait tout au fond d'elle, sans voix et sans nom, et ne faisait qu'attendre. Quand il venait, Marie ne sentait plus rien. Ni douleur, ni honte, ni peur. Seulement le vide.

Comme si quelqu'un lui avait retiré le cœur, laissant dans sa poitrine une cavité traversée par un vent froid.
Ce jour-là, elle entendit parler de Jésus avant de le voir.

Il venait de Capharnaüm, disaient les gens. Il enseignait dans les synagogues. Il parlait du royaume de Dieu, mais pas comme les scribes. Il guérissait les malades. Il touchait les impurs. Il mangeait avec ceux dont les gens pieux ne voulaient pas à leur table. Certains disaient même qu'il commandait aux esprits mauvais et qu'ils lui obéissaient.
Marie en rit d'abord.

Pas à voix haute. Au-dedans seulement. Avec amertume.

Encore un saint homme, pensa-t-elle. Encore un qui parlerait de péché, de repentir et de pureté et qui, en voyant une femme comme elle, ramènerait le pan de sa tunique pour qu'elle ne le touchât pas.
Elle n'alla pas le trouver.

Du moins le croyait-elle.

Mais lorsque, dans l'après-midi, la ville se mit en mouvement vers la rive, elle suivit le mouvement. D'abord pour voir pourquoi tous se pressaient dans la même direction. Puis parce que la foule l'emportait. Enfin parce que quelque chose en elle — ni une voix, ni un démon, plutôt un reste depuis longtemps oublié de sa propre volonté — voulait entendre une seule phrase au moins qui ne sonnât pas comme une condamnation.
Jésus se tenait non loin de l'eau.

Il n'était pas tel qu'elle l'avait imaginé. Rien dans sa tenue ne le distinguait des autres hommes de Galilée. Ses sandales étaient poussiéreuses. Sa tunique, ordinaire. Son visage, fatigué par la route et le soleil. Des hommes se tenaient près de lui ; elle reconnut certains d'entre eux à leur parler et à leurs mains — des pêcheurs. L'un était massif, avec des yeux inquiets. Un autre, plus jeune, silencieux, semblait tout recueillir dans sa mémoire.
Il y avait aussi des femmes.

Cela la surprit. Elles ne se tenaient pas à l'écart, simples auditrices en marge de l'assemblée. Elles étaient tout près. L'une avait le maintien d'une femme de bonne maison, une autre portait un panier de pain, une autre encore parlait avec les disciples aussi naturellement que si elle était des leurs.
Jésus parlait d'un semeur.

Du grain tombé sur le chemin, sur la pierre, dans les épines et dans la bonne terre. Marie écoutait et avait le sentiment que chaque mot tombait en un endroit différent. Certains sur la dureté qui était en elle. D'autres sur les endroits sans profondeur où rien ne durait. D'autres parmi les épines de la peur. Et un — un seul — quelque part, plus profondément.

« Que celui qui a des oreilles pour entendre, dit Jésus, entende. »

C'est alors qu'il la remarqua.

Mais peut-être n'était-ce pas exact. Peut-être l'avait-il remarquée plus tôt, avant même que ses yeux se fussent levés de la poussière. Peut-être l'avait-il vue dès le premier instant, lorsque la foule s'était mise en mouvement et qu'elle s'était retrouvée parmi ceux qui avaient appris à la contourner comme on contourne une pierre sur un chemin.

Jésus s'interrompit au milieu d'une phrase.

Pierre, debout à côté de lui, se pencha vers lui, comme pour lui demander s'il fallait poursuivre leur route. Jean regarda dans la direction où regardait le Maître. Quelques personnes dans la foule se retournèrent aussi.

Marie le sentit avant de le comprendre.

Un regard.

Le regard qu'il posait sur elle ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait connu à Magdala. Il n'y avait en lui ni peur, ni dégoût, ni curiosité, ni cette compassion hautaine des êtres purs qui peut parfois être plus cruelle que le mépris.

Ce regard ne la cherchait pas pour la mettre à nu.

Ce regard la connaissait.

Et c'était précisément pour cela qu'elle voulait le fuir.

Jésus se tenait non loin de l'eau et la regardait. À cet instant, il sembla ne plus entendre les cris des pêcheurs, le bruissement de la foule, le clapotis des vagues ni les questions inquiètes de ses disciples. Tout s'éloigna, et il ne resta devant lui qu'une femme dans les plis de son manteau, les mains cachées contre le corps, les épaules légèrement relevées, comme si elle attendait toujours un coup.

Il vit en elle la souffrance.

Cela était évident.

Il vit en elle les ténèbres collées à son âme comme si elles étaient sa propre peau. Il vit les nuits déchirées, la honte, la peur, la colère, le vide. Il vit sept ombres qui se disputaient son nom au-dedans d'elle.
Mais avant tout cela encore, il vit autre chose.

Une proximité.

Elle vint soudain, silencieusement. Comme lorsqu'on entre dans une maison étrangère et qu'on y reconnaît une odeur de son enfance. Comme lorsqu'une note résonne dans un chant qu'on n'a plus entendu depuis des années et dont on sait pourtant la suite. Jésus la regardait, et quelque chose de plus ancien qu'un souvenir remua en lui.
Il ne savait le nommer d'un mot humain.

C'était comme si leurs âmes s'étaient jadis croisées dans la lumière d'où les hommes viennent au monde et se reconnaissaient maintenant, l'espace d'un instant, à travers la poussière, la maladie, la honte et les corps humains.
Marie de Magdala.

Personne n'avait encore prononcé ce nom, et pourtant il lui semblait le savoir.

Non comme on connaît un nom qu'on a entendu. Plutôt comme le berger reconnaît la voix d'une brebis perdue dans la nuit. Comme une mère reconnaît le pas de son enfant derrière la porte. Comme Dieu connaît un être avant que celui-ci n'apprenne à prononcer son propre nom.
Marie se tenait dans la foule et luttait contre elle-même.

Jésus vit ses lèvres bouger légèrement alors qu'elle ne parlait pas. Il vit ses doigts se crisper sur l'étoffe. Il vit quelque chose en elle se dresser contre lui avant même qu'il ne lui eût adressé la parole.
Et pourtant — sous tout cela — il y avait elle.

Sous la maladie, la honte et tous les noms dont les autres la désignaient, il la voyait, elle, tout simplement.

Et c'était cette Marie cachée qu'il sentit aussitôt proche de lui.

Une proximité qu'il ne pouvait expliquer.

Jusqu'à en éprouver de la douleur.

Car, à cet instant, il ne voyait pas seulement son visage présent. Il apercevait comme les ombres de chemins qu'elle n'avait pas parcourus et qui pourtant étaient en elle. Il voyait une jeune fille au bord de l'eau, encore intacte des mots qu'on lui collerait plus tard à la

peau. Il voyait une femme qui se réveillait la nuit, terrifiée, sans savoir si la voix dans sa tête lui appartenait ou venait de quelqu'un d'autre. Il voyait son avenir alors qu'il n'était pas encore advenu : ses pas derrière lui, ses mains portant du pain, son visage au pied de la croix, ses larmes près du tombeau.
Et dans cet avenir lointain — dans un jardin, avant le jour — il la revit.

Elle se tiendrait là, brisée de chagrin, croyant avoir perdu jusqu'à la dernière lumière. Elle le chercherait parmi les morts. Et lui l'appellerait de nouveau par son nom.
Marie.

Ce nom résonnait déjà en lui.

Avant même qu'il ne le prononçât à voix haute.

Il fit un pas vers elle.

Alors ses yeux se levèrent brusquement. Leurs regards se rencontrèrent.

Marie se figea.

Elle connaissait les regards humains. La peur. La condamnation. La curiosité des hommes. Le mépris des femmes. Le regard de ceux qui veulent aider, mais ont d'abord besoin que l'être qui souffre corresponde à leur idée de la souffrance.
Ce regard était différent.

Il n'entrait pas en elle par la force. Il ne l'examinait pas. Il ne cherchait pas une tache à laquelle donner un nom. Il ne pesait pas sa faute. Il n'estimait pas sa valeur.
Il la connaissait.

C'était le plus effrayant.

Et le plus beau.

Marie eut soudain le sentiment qu'il était impossible de se cacher devant cet homme. Non qu'il voulût la mettre à nu devant la foule, mais parce qu'en sa présence, il lui faudrait cesser de se cacher à elle-même. Et cela était pire que tous les regards méprisants de Magdala.
Elle recula d'un pas.

« Non », murmura-t-elle.

Jésus s'arrêta.

« N'aie pas peur. »

Ces mots la frappèrent avec une force inattendue. Combien de fois lui avait-on déjà dit de ne pas avoir peur ? Mais cela signifiait toujours : calme-toi, car tu nous effraies. Ou : maîtrise-toi, car tu nous déranges. Ou : tais-toi, car nous ne savons pas que faire de toi.
Chez lui, ils signifiaient autre chose.

N'aie pas peur, car je te connais.

N'aie pas peur, car tu n'es pas seulement cela.

N'aie pas peur, car ce qui te retient n'est pas plus fort que Celui qui t'appelle.

Marie frissonna.

« Tu ne me connais pas », dit-elle.

Jésus la regarda longuement, avec une certitude silencieuse qui éveillait en elle le souvenir de quelque chose qu'elle n'avait jamais vécu.
« Je te connais », dit-il.

La foule autour d'eux se tut.

« D'où ? » demanda Marie.

Il y avait du défi dans sa voix, mais sous le défi, une prière.

Jésus ne répondit pas tout de suite.

Il regarda le lac. Le vent courut sur sa surface, brisant la lumière en mille étincelles minuscules. Puis il se tourna de nouveau vers elle.
« De là, dit-il doucement, où Dieu appelle chaque être par son nom avant même sa naissance. »

Marie ne comprit pas les mots, mais elle comprit le ton.

Et à cet instant, tout à fait à l'improviste, un souvenir sans image résonna en elle. Elle eut le sentiment de s'être déjà tenue devant lui — quelque part au-delà de Magdala, du lac et de cette vie trop étroite et trop douloureuse pour une telle lumière.
Comme si son âme l'avait connu avant ses yeux.

Et c'était précisément ce que les ténèbres en elle ne purent supporter.

D'abord, la tête lui tourna. Puis sa gorge se serra. La foule sembla soudain s'éloigner, bien qu'elle l'entourât toujours. Les sons se brisèrent en éclats tranchants : le rire d'un enfant, le froissement d'une étoffe, le clapotis des vagues, la toux d'un homme, les battements de son propre cœur.
Pas maintenant, pensa-t-elle.

Pas ici.

Elle voulut partir, mais ses jambes ne lui obéissaient plus. Une femme près d'elle remarqua qu'elle pâlissait et s'écarta. Quelqu'un prononça son nom. Quelqu'un d'autre parla de démons. Un espace se creusa autour d'elle aussi vite que l'eau s'ouvre devant une pierre.
Puis vint la voix.

Pas celle de Jésus.

Celle qui était en elle.

« Partez », murmura Marie, sans savoir si elle s'adressait à la foule, à elle-même ou à ce qui se levait au-dedans d'elle.

Ses mains se mirent à trembler. Elle voulut les cacher sous son manteau, mais il était déjà trop tard. Les gens reculaient. Elle voyait la peur sur leurs visages. Cette peur familière qui l'accompagnait depuis des années. Cette peur qui lui disait : Tu vois ? Voilà ce que tu es. Voilà ce que tu seras toujours.
Puis Jésus traversa la foule.

Personne n'eut besoin de lui frayer un passage. Les gens s'écartèrent d'eux-mêmes.

Marie baissa les yeux. Elle ne voulait pas voir son visage. Elle ne voulait pas y voir le dégoût. La compassion aurait été pire encore.

Il s'arrêta devant elle.

« Regarde-moi », dit-il.

Sa voix n'était pas dure. Elle n'était pas douce non plus. Elle était ferme, comme appuyée sur quelque chose qui ne bougeait pas.

Marie ne releva pas la tête.

« Je ne peux pas », murmura-t-elle.

« Pourquoi ? »

Elle eut un rire. Bref, brisé.

« Parce que tu les verras. »

« Qui ? »

« Ceux qui sont en moi. »

Il y eut un moment de silence.

Puis Jésus dit :

« C'est toi que je vois. »

Ces mots la frappèrent plus violemment qu'un cri.

C'est toi que je vois.

C'est toi que je vois. Sous la maladie, la honte, les voix et l'histoire que la ville racontait à ton sujet.

Toi.

Marie leva les yeux.

Jésus la regardait sans curiosité, sans peur et sans dégoût. Et c'était précisément ce qui rendait cela insoutenable. S'il l'avait condamnée, elle aurait su quoi faire. S'il avait reculé devant elle, il aurait confirmé le monde qu'elle connaissait. Mais il restait là. Tout près. Paisible. Comme s'il voyait en elle non un lieu de perdition, mais un champ de bataille où il était venu sauver quelqu'un.

« Ne t'approche pas », dit-elle.

« Pourquoi ? »

« Je te ferai du mal. »

« Non », dit-il.

« Tu n'en sais rien. »

« Je le sais. »

Alors une résistance se leva en elle. Ce n'était pas la sienne. Elle était ancienne, furieuse, animale. Sa bouche s'ouvrit, mais les mots qui en sortirent n'étaient pas une prière.

« Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? »

La foule eut le souffle coupé.

Marie entendait sa propre voix sans la reconnaître. La honte la submergea comme un sang brûlant. Elle voulait se jeter à terre, se couvrir la bouche, disparaître. Mais Jésus ne bougea pas.

« Assez », dit-il.

Ce seul mot fut prononcé doucement, mais Marie eut le sentiment que le ciel entier l'avait traversé.

Certains attendaient des cris. Des incantations. Un grand geste. Quelque chose que l'on pourrait raconter le soir auprès du feu.

Mais Jésus se tenait simplement devant elle et parlait avec l'autorité d'un homme qui ne demande pas la permission aux ténèbres.

« Vous n'habiterez plus en elle. »

Marie se courba comme si l'on avait posé une lourde pierre sur ses épaules. Un sanglot s'arracha de sa gorge, puis un cri, puis plus rien. Elle tomba à genoux. Elle prit appui des mains sur le sol. La poussière colla à ses paumes. Elle sentit les voix s'éteindre en elle l'une après l'autre.

La première résista par la colère.

La deuxième, par la dérision.

La troisième, par la peur.

La quatrième, par les souvenirs.

La cinquième, par la honte.

La sixième, par le désespoir.

Et la septième — celle qui se taisait — s'accrocha le plus longtemps. Elle ne disait rien. Elle la tirait seulement vers le vide, vers ce froid familier où il n'est pas nécessaire d'espérer, parce que l'espérance n'est qu'une autre forme de douleur.

Jésus s'agenouilla près d'elle.

« Marie », dit-il.

Son nom.

Jésus prononça son nom seul, sans les sobriquets, les accusations et tout ce que les autres y avaient attaché au fil des années.

Marie.

Et à cet instant, le dernier vide se déchira en elle.

Ce ne fut pas un cri. Plutôt une inspiration. Le premier véritable souffle depuis des années.

Elle sentit l'odeur du lac. La poussière sous ses mains. La chaleur du soleil sur sa nuque. Elle entendit les oiseaux. Les gens. Les vagues. Et sous tout cela, le silence — non le silence mort du septième démon, mais le silence après l'orage, celui dans lequel on peut vivre.

Elle se mit à pleurer.

Elle pleurait du soulagement d'un être à qui l'on a ouvert une pièce verrouillée en lui disant : Sors. Tu n'es plus obligée de rester à l'intérieur.

Jésus ne posa pas tout de suite la main sur sa tête. Il demeura près d'elle et attendit que sa respiration s'apaisât.

Puis il lui toucha l'épaule avec la simplicité d'un frère.

« Tu es libre », dit-il.

Marie ne comprenait pas.

La liberté était un mot pour les hommes sans dettes. Pour les peuples qui n'étaient pas sous la domination de Rome. Pour les oiseaux au-dessus du lac. Pas pour elle.
« Que dois-je faire maintenant ? » demanda-t-elle.

Jésus sourit légèrement.

« Vis. »

Cette réponse faillit la mettre en colère. Elle était trop simple. Trop difficile.

« Je ne sais pas comment. »

« Tu apprendras. »

« Les gens se souviendront. »

« Oui. »

« Ils parleront. »

« Oui. »

« Ils auront peur. »

« Certains. »

« Et toi ? »

« Moi, je sais qui tu es. »

Marie le regardait, et le soulagement se mêlait à la méfiance sur son visage. Comme si elle craignait que chaque parole bienveillante ne s'effritât au souffle suivant. Comme si elle avait passé toute sa vie sur une terre qui s'ouvrait sous elle et que, pour la première fois, elle ne sût que faire du sol ferme sous ses pieds.
Jésus lui tendit la main.

Marie la contempla un instant.

Sa paume était chaude, ferme, ordinaire. La paume d'un homme qui marche sur les routes, touche les malades, rompt le pain, relève les enfants. Il n'y avait en elle aucune

puissance ostentatoire. Et pourtant, lorsqu'il lui tendit la main, Marie eut le sentiment que toute la miséricorde du monde se penchait vers elle.
Lentement, elle posa sa paume dans la sienne.

Il se leva le premier et l'aida à se relever.

Et ce fut précisément alors qu'il se passa quelque chose dont personne d'autre ne s'aperçut comme eux deux.

Marie aurait dû lâcher sa main. Elle était debout. Elle n'avait plus besoin de s'appuyer. La foule recommençait à bouger. Les disciples respirèrent. Une femme apporta de l'eau. Un enfant qui, un instant plus tôt, s'était caché derrière le manteau de sa mère passa la tête et la regarda avec curiosité.
Mais la main de Marie bougea d'elle-même.

Au lieu de lâcher Jésus, elle posa trois doigts sur la face intérieure de son poignet.

Doucement.

Précisément.

Comme quelqu'un qui connaît un geste bien avant de l'avoir appris.

Jésus s'immobilisa.

Ce ne fut qu'un instant. Si bref que Pierre vit seulement la femme toucher la main du Maître. Jean vit seulement Jésus se taire un moment. Jeanne, debout non loin d'eux, vit seulement que Marie n'avait pas encore tout à fait repris ses esprits. La foule ne vit que la fin d'un événement étrange dont toute la ville parlerait le soir.
Mais Jésus sentit ce contact.

Trois doigts sur son poignet.

Et avec ce contact vint quelque chose qui n'appartenait ni à cette rive, ni à ce jour, ni à ce corps.

Marie murmura :

« Ne pars pas seul. »

À peine l'eut-elle dit qu'elle en prit peur elle-même.

Les mots étaient sortis de sa bouche avant qu'elle eût le temps de les comprendre. Elle le regarda comme pour s'excuser, sans savoir de quoi. Il y avait du trouble dans ses yeux. Ni honte, ni peur de la foule, mais la profonde surprise de quelqu'un qui vient de prononcer une phrase tirée d'un rêve dont il ne s'était jamais souvenu.

« Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela », murmura-t-elle.

Jésus ne répondit pas tout de suite.

Il regardait son poignet, à l'endroit où il sentait encore la pression de ses trois doigts. Puis il la regarda.

Quelque chose de si subtil passa sur son visage qu'un observateur inattentif l'aurait pris pour de la compassion. Mais ce n'était pas seulement de la compassion. Il y avait là de la douleur, de l'émerveillement et une connaissance silencieuse qu'il ne voulait pas encore s'avouer.

« Peut-être t'es-tu souvenue de quelque chose que tu ne sais pas encore nommer », dit-il.

Marie retint son souffle.

« De quoi ? »

Jésus regarda un instant vers le lac. La lumière se brisait sur l'eau et le vent apportait de la rive l'odeur du poisson, du sel et des cordages humides. Tout était ordinaire. Et pourtant, il lui sembla qu'au-delà de ce monde ordinaire, d'autres portes s'étaient ouvertes un instant.

Il ne vit rien de net.

Seulement un éclair.

Une femme qui marchait à ses côtés.

La rue, le lac et les noms étaient différents.

Mais c'étaient les mêmes yeux.

Le même contact.

Trois doigts sur son poignet.

Et la même phrase, prononcée jadis, dans une autre poussière, sous un autre ciel :

Ne pars pas seul.

Puis l'image disparut.

Jésus regarda de nouveau Marie de Magdala.

« De la fidélité », dit-il enfin.

Marie ne comprit pas.

Mais le mot demeura en elle.

La fidélité.

La fidélité demeura en elle comme un chemin que l'âme choisit avant même de savoir quel prix elle en paiera.
Marie baissa les yeux.

« Pardonne-moi, dit-elle. Je ne voulais pas… »

« Je sais. »

« C'était étrange. »

« Oui. »

« Cela me fait peur. »

Jésus sourit légèrement, mais ce sourire n'avait rien de léger.

« Même les choses qui viennent de Dieu peuvent effrayer l'être humain. »

Marie le regarda.

« Cela venait de Dieu ? »

Jésus se tut.

Quelque part derrière eux, un enfant poussa un cri. Les disciples recommencèrent à bouger. La foule respirait lentement, comme si le monde retrouvait ses limites habituelles. Mais entre eux deux demeurait désormais quelque chose qui ne tenait plus dans ces limites.

La femme qui s'était tenue près des disciples s'approcha de Marie et lui tendit de l'eau.

Marie prit le récipient à deux mains. Elle but lentement. L'eau était tiède et avait un goût d'argile. C'était la meilleure eau qu'elle eût jamais bue.
« Comment t'appelles-tu ? » lui demanda doucement la femme.

Marie hésita un instant, comme s'il lui fallait se réapproprier son nom.

« Marie. »

« Moi, c'est Jeanne. »

Marie hocha la tête. Elle retint ce nom. Plus tard, elle en retiendrait d'autres. Suzanne. Salomé. Marie, mère de Jacques. Des femmes qui portaient de la nourriture, de l'argent, des nouvelles, des inquiétudes, la foi. Des femmes qui ne seraient pas toujours au premier rang, mais seraient là quand beaucoup auraient disparu.
« Vas-tu rentrer chez toi ? » demanda Jeanne.

Marie se retourna vers la ville.

Magdala se dressait là, comme toujours. Les maisons, les rues, le marché, les yeux derrière les rideaux. Le lieu où on la connaissait par ses jours les plus sombres. Le lieu où chaque mur portait l'écho de ce qu'elle voulait laisser derrière elle.
Puis elle regarda Jésus.

« Où vas-tu ? » demanda-t-elle.

« Dans d'autres villes, dit-il. Annoncer le royaume de Dieu. »

« Et emmènes-tu aussi des gens comme moi ? »

Jésus la regarda comme si elle lui avait posé une question qui l'attristait.

« Précisément ceux-là. »

Marie baissa la tête.

À cet instant, elle ne savait pas encore où ce chemin la conduirait. Elle ignorait qu'elle entendrait des paraboles qu'elle ne comprendrait pas aussitôt, mais qui mûriraient en elle comme du grain. Elle ignorait qu'elle verrait des aveugles ouvrir les yeux, des boiteux se lever, des orgueilleux repartir offensés et des pauvres redresser le dos.
Elle ignorait qu'un jour elle le suivrait jusqu'à Jérusalem.

Elle ignorait qu'elle se tiendrait non loin de la croix lorsque beaucoup se seraient dispersés.

Elle ignorait qu'elle verrait où l'on déposerait son corps.

Elle ignorait qu'elle se rendrait au tombeau dans l'obscurité, avec une douleur si grande qu'il lui semblerait que les sept démons pouvaient tous revenir — et que pourtant ils ne reviendraient pas.
Elle ignorait que, dans le jardin, elle pleurerait et chercherait un mort jusqu'à ce que le vivant l'appelât comme aujourd'hui :

Marie.

Et qu'alors, elle le reconnaîtrait.

Pour l'heure, elle savait seulement que le silence régnait en elle.

Jésus se tourna vers les gens. Certains attendaient encore qu'il expliquât ce qui venait de se passer. Mais il dit seulement :
« Le royaume de Dieu s'est approché. »

Marie se redressa plus fermement.

Ses genoux tremblaient encore. Ses cheveux étaient défaits, son visage mouillé de larmes, ses mains couvertes de poussière. Elle avait l'air de quelqu'un qui avait perdu un combat.

Mais pour la première fois depuis bien des années, elle avait le sentiment de l'avoir gagné.

Jeanne l'aida à rajuster son manteau.

Marie la regarda et voulut la remercier, mais les mots restèrent dans sa gorge. Elle sentait encore dans ses doigts la chaleur du poignet de Jésus. Elle entendait encore son propre murmure.

Ne pars pas seul.

Elle ignorait d'où ces mots étaient venus. Elle ignorait pourquoi ils lui semblaient à la fois étrangers et siens. Mais elle savait qu'ils ne la quitteraient plus. Ils habiteraient désormais en elle comme une petite flamme que l'on abrite du vent dans le creux de la main.

Jésus marchait déjà le long de la rive.

Les disciples se mirent à le suivre. La foule se défaisait lentement en groupes, en voix, en conjectures. Certains évitaient encore son regard. D'autres la fixaient trop longtemps. Un homme murmurait à un autre quelque chose à propos d'un miracle. Une femme pleurait. Un enfant souriait sans savoir pourquoi.

Marie resta debout entre la ville et le chemin.

Derrière elle, Magdala.

Devant elle, Jésus.

Elle se retourna une dernière fois. Non qu'elle voulût rester. Plutôt pour voir le lieu qu'elle quittait en étant devenue une autre.

Et c'est alors qu'elle remarqua que Jésus s'était arrêté.

Il ne s'était pas retourné tout entier. Il avait seulement tourné légèrement la tête, comme s'il savait qu'elle se tenait encore à cet endroit où se décide en l'être bien plus que la direction d'un chemin.

Leurs regards se rencontrèrent de nouveau.

Un instant, Marie eut le sentiment que tout ce qui s'était passé entre eux n'arrivait pas pour la première fois. Que ce chemin avait déjà existé quelque part. Qu'il avait déjà marché devant elle quelque part, et qu'elle s'était déjà tenue quelque part avec cette même question dans la gorge.

Partirai-je ?

Resterai-je ?

Et que, dans cet avant invisible, elle avait fait le même choix.

Elle fit un premier pas.

Puis un deuxième.

Et elle découvrit que le silence en elle marchait avec elle.

Lorsqu'elle rejoignit les autres, Pierre lui jeta un bref regard et détourna aussitôt les yeux. Il n'y avait pas là de mépris, plutôt l'incertitude de celui qui ne sait pas encore que faire de la grâce lorsqu'elle échoit à quelqu'un d'autre. Jean lui fit de la place. Jeanne marcha à ses côtés.
Jésus les précédait.

Marie suivait des yeux ses mains qui bougeaient tandis qu'il marchait. L'une d'elles venait de toucher sa vie et de l'arracher aux ténèbres. On ne voyait rien sur son poignet. Aucune trace de ses doigts. Aucun signe. Aucune preuve.
Et pourtant, elle savait qu'il en restait quelque chose.

Pas sur la peau.

Plus profondément.

Peut-être en lui.

Peut-être en elle.

Peut-être quelque part entre eux, là où se rencontrent les chemins que les hommes appellent le hasard parce qu'ils ignorent leur véritable nom.
Le soleil descendait sur le lac. Derrière eux, Magdala pâlissait dans la poussière et la lumière.
Devant eux, le chemin serpentait vers les collines.
Marie ignorait ce qui l'attendait.

Mais pour la première fois, elle n'avait pas seulement peur de ce qui allait venir.

Elle avait peur aussi que cela pût être bon.

Et dans cette peur, il y avait une étrange douceur.

Elle poursuivit son chemin.

Elle poursuivit son chemin, et l'histoire de la femme connue pour ses démons restait derrière elle.

La ville qu'elle avait autrefois fuie s'éloignait.

Elle ne soupçonnait pas encore ce que signifiait suivre un prophète qu'un jour on haïrait.

À présent, elle marchait comme quelqu'un que l'on avait appelé par son nom.

Et loin devant elle, bien qu'encore invisible, se tenaient déjà un autre jardin, une autre nuit et un autre instant où ce jour reviendrait à Jésus avec une telle force qu'il comprendrait ce qu'il ne faisait maintenant que pressentir.
Que Marie de Magdala n'était pas venue à lui pour la première fois.

Que certaines âmes ne se connaissent pas parce qu'elles se sont rencontrées.

Mais se rencontrent parce qu'elles se connaissaient déjà.

Notes de l'auteur sur ce chapitre :

Ce texte a été écrit après l'étude du rôle de Marie de Magdala dans le Nouveau Testament. La première rencontre de Jésus et de Marie de Magdala n'est décrite de façon univoque dans aucune des sources disponibles. Ce chapitre présente la version la plus probable de leur rencontre, à l'exception des détails ajoutés pour l'inscrire dans le cadre du récit.

5. Elarion : Nitra, capitale de l'Union

Nitra n'était pas la plus ancienne ville d'Elarion, mais elle se comportait comme telle.

Elle s'étendait au bord de la rivière du même nom. La rivière traversait la ville comme une mémoire, plus lente que les niveaux de circulation au-dessus d'elle, plus silencieuse que les tours de calcul sur ses rives. Le vieux cœur de pierre de Nitra avait été préservé, même après que des dômes transparents, des quartiers verticaux, des parcs consulaires, des voies de modules autonomes et des tours abritant les centres financiers eurent surgi autour de lui.

À Nitra, on ne démolissait jamais l'ancien. On l'entourait simplement de nouveau.

Ainsi pouvait-on se tenir sur une place dont le pavage avait sept cents ans et voir, au-dessus de soi, des vaisseaux décoller vers l'anneau orbital.

Ce jour-là, la ville avait pris un air de fête. Sur les façades des bâtiments publics, des inscriptions transparentes se succédaient lentement :

Le travail après le travail. La valeur après le salaire. L'être humain après l'automatisation.

L'Union avait convoqué un grand forum public sur l'avenir du revenu.

Ce n'était pas le premier forum sur le RBU. De tels débats se tenaient depuis des décennies. D'abord comme une provocation universitaire, puis comme une expérience sociale, puis comme un slogan électoral et enfin comme une nécessité à laquelle les responsables politiques tentaient encore d'accorder un sursis.

Cette fois pourtant, le sursis s'amenuisait.

La production automatisée avait franchi un seuil que les économistes avaient jadis tenu pour théorique. Dans certaines régions de l'Union, moins de quarante pour cent des adultes travaillaient au sens traditionnel du terme. Non parce qu'ils ne le voulaient pas. Parce que leur travail avait cessé d'être nécessaire.

Les machines cultivaient, construisaient, triaient, tenaient les comptes, traduisaient, établissaient des diagnostics, contrôlaient, enseignaient et composaient même de la musique à si peu de frais que le travail humain commençait à relever davantage d'un choix culturel que d'une nécessité économique.

Mais les factures restaient humaines.

Le loyer.

La nourriture.

L'accompagnement.

L'éducation.

Les soins.

La dignité.

C'est pourquoi se réunirent à Nitra des représentants des États, des banques, des consortiums, des universités, des conseils citoyens, des archives des lignées et des administrations extraplanétaires. La grande salle du Conseil de l'Union avait la forme d'un demi-cercle. Au-dessus de chaque orateur s'affichaient son nom, son État, sa branche, son institution et l'étendue de ses intérêts déclarés.
Certains avaient une longue liste près de leur nom.

D'autres, une liste étrangement courte.

Jesair Davion était assis au troisième rang, non comme homme politique, mais en tant que représentant invité des conseils des lignées auréliennes. Il n'aimait pas ces réunions. Non qu'il rejetât la politique. Plutôt parce que celle-ci avait une singulière aptitude à transformer une souffrance vivante en concept, le concept en commission et la commission en rapport que plus personne ne lisait.

Enfant, il s'était un jour tenu au chevet d'un parent malade que sa famille avait amené à la maison Davion. Un ancien lui avait ordonné de poser la main sur son front. Jesair avait obéi, parce qu'il avait quatorze ans et que tous attendaient. Lorsque l'état de l'homme s'était aggravé, quelqu'un avait proposé d'attendre encore un peu, pour voir si le don de la lignée allait se manifester.

Jesair avait lui-même appelé un module médical. L'homme avait survécu à la suite d'une intervention à laquelle Jesair n'avait pas assisté. Un mois plus tard, une phrase sur le toucher du jeune Davion était apparue dans la chronique familiale ; le nom de la médecin qui avait pratiqué l'intervention en était absent. Jesair avait alors compris pour la première fois avec quelle facilité le récit d'un miracle pouvait masquer le travail d'un être réel.
Mareia Lioren était assise à côté de lui.

Ils ne se connaissaient pas depuis longtemps. À vrai dire, on ne pouvait guère dire qu'ils se connaissaient. Ils s'étaient vus lors de deux réunions sur les archives médicales et une fois dans le jardin d'une école sélénite, où Mareia parlait aux enfants de la mémoire des

lignées. De cette rencontre, Jesair se rappelait surtout son silence. Il n'était pas vide. Il était précis.

Quand quelqu'un disait une sottise, Mareia ne souriait pas poliment.

Elle le regardait simplement de telle sorte qu'il se mettait à entendre ses propres paroles.

« Pensez-vous qu'ils prendront une décision aujourd'hui ? » lui demanda-t-elle à voix basse.

Jesair regarda l'estrade, où se préparait le premier orateur.

« Non. Aujourd'hui, chacun expliquera seulement pourquoi il est encore impossible de décider. »

Mareia esquissa un sourire.

« On dirait que vous parlez d'expérience. »

« On dirait Nitra. »

Un Veyran du nom de Daren Voltr monta à la tribune. Il présidait le Conseil monétaire de la Fédération du Nord et comptait parmi les meilleurs orateurs de sa génération. Il avait la voix paisible d'un homme qui n'avait jamais eu besoin de se hâter, parce que les autres l'attendaient.

« Mesdames et messieurs, commença-t-il, personne dans cette salle ne conteste que l'automatisation ait transformé le contrat social fondamental. La question n'est pas de savoir si le citoyen doit avoir une part de ce que produit la civilisation. La question est de savoir qui calculera cette part, dans quelle monnaie, sous quel contrôle et à quel prix. »

Des graphiques apparurent sur les murs.

Quarante États.

Trente monnaies en circulation.

Des bandes de fluctuation des taux de change.

Des mécanismes de stabilisation.

Des régimes d'exportation.

Des bilans d'endettement.

« La monnaie, poursuivit Daren Voltr, n'est pas seulement une unité de compte. La monnaie est le volant de l'État. Si nous remettons ce volant monétaire à une seule institution planétaire, les régions perdront leur capacité à réagir à leurs propres conditions. La dévaluation n'est pas toujours un crime. C'est parfois le moyen de survie d'un État plus

faible. Un taux de change volatil n'est pas toujours une manipulation. C'est parfois un amortisseur. »

Un murmure d'approbation parcourut la salle.

Jesair sentait l'atmosphère changer autour de lui. Les Veyrans savaient parler du pouvoir de façon à lui donner le son de la responsabilité. Et souvent, il s'agissait bel et bien de responsabilité. Là résidait leur force.

Mais au mot valeur, une phrase qu'il connaissait depuis l'enfance lui revint à l'esprit.

Lorsque sera venu le temps de l'œuvre commune, la valeur ne devra plus marcher dans l'ombre. Ce qui sert à tous doit être visible de tous.

Elle appartenait à l'un des plus anciens textes auréliens conservés. On la lisait lors des assemblées des lignées, lorsque l'on prenait des engagements ou que l'on réglait des différends sur la propriété commune. Certains y voyaient un commandement religieux. D'autres affirmaient qu'elle n'était que le vestige d'un temps lointain où les Auréliens vivaient en petites communautés et devaient se montrer mutuellement leurs réserves pour survivre à l'hiver.

Jesair l'avait longtemps comprise dans un sens surtout spirituel. La valeur était la vérité, l'honneur, le sacrifice, tout ce que l'être humain donnait aux autres sans prétendre à une récompense. L'ombre était le mensonge, l'égoïsme et l'intention cachée.

Ce n'était que depuis quelques mois qu'une possibilité le hantait : et si le vieux texte parlait aussi tout à fait littéralement ?

Peut-être ses auteurs n'avaient-ils pas seulement songé à la valeur de l'être humain, mais aussi à celle qu'il crée et qu'un autre s'approprie. Peut-être l'œuvre commune n'était-elle pas seulement un temple, une lignée ou une communauté. Peut-être était-elle une civilisation entière.

Elarion produisait grâce au savoir accumulé pendant des milliers d'années. Les machines utilisaient les infrastructures publiques, l'énergie de la planète, la recherche financée par les générations anciennes et les données de milliards d'individus. Pourtant, la valeur ainsi créée se perdait dans les comptabilités privées, les conversions monétaires et les chaînes de propriété au bout desquelles se trouvait un nom que le public, bien souvent, ne connaissait même pas.

Ce qui sert à tous doit être visible de tous.

Le pouvoir qui décidait de la vie des autres.

La richesse qui se présentait comme une nécessité sociale.

Le bénéfice à partir duquel devait se calculer la part de tous.

Jesair n'était pas certain que le vieux texte voulût réellement dire cela. On pouvait forcer les paroles anciennes à servir presque n'importe quel présent. C'était précisément pourquoi il résistait à ceux qui faisaient des chroniques auréliennes des prophéties infaillibles.

Et pourtant, il ne parvenait pas à se défaire du sentiment que le temps de l'œuvre commune était venu.

Et que la valeur marchait toujours dans l'ombre.

Puis une Sélénite du sud d'Améniа, le plus grand continent occidental de la planète, prit la parole. Elle parla de ceux à qui l'automatisation avait ôté non seulement leur salaire, mais aussi leur rythme quotidien, leurs liens sociaux et le sentiment d'être nécessaires. Elle projeta les témoignages d'hommes et de femmes qui avaient travaillé toute leur vie et entendaient maintenant dire que la civilisation était plus efficace depuis qu'on les avait remplacés.

« Lorsqu'un être humain perd son travail, dit-elle, il ne perd pas seulement son revenu. Il perd la preuve que le monde a besoin de lui. Le RBU ne doit pas être un simple mécanisme financier. Il doit participer à une nouvelle définition de la dignité. »

Puis vinrent les économistes.

Puis les juristes.

Puis les représentants des IA de production.

Leurs discours étaient précis, mesurés et épuisants.

Mareia se pencha vers Jesair.

« Avez-vous remarqué que tous parlent du calcul de la part, mais que personne ne veut en montrer toute l'assiette ? »

Jesair hocha la tête.

« Parce que l'assiette tout entière, c'est le pouvoir. »

« Et le pouvoir n'aime pas se montrer ? »

« Il aime se montrer. Mais seulement de face. »

Mareia le regarda. Plus longtemps, pour la première fois.

« Et derrière ? »

« C'est généralement là que se trouvent les mains. »

À la tribune, un jeune ministre de l'Union venait de prendre la parole. Il était aurélien, mais on ne voyait pas l'anneau d'or dans ses yeux. Il parlait de la nécessité d'un RBU équitable, de paix sociale et de la confiance que les citoyens devaient accorder aux institutions.

Nerai Sael était assise en hauteur, dans la galerie latérale réservée aux analystes. De là, elle avait accès aux couches de données du débat en temps réel. Elle voyait les noms, les institutions, les sources, les contreparties, les liens historiques, les subventions, les déclarations publiques, les chaînes de propriété — tout ce qui était accessible, en somme.
C'était précisément pourquoi ce qui ne l'était pas l'inquiétait.

Il manquait trois couches pour Daren Voltr. Il ne s'agissait ni de données illégales ni de secrets dont la divulgation était pénalement réprimée ; elles étaient simplement protégées. Intérêts commerciaux. Consultations monétaires entre États. Contrats de conseil non publiés.
Nerai les signala.

Non qu'elle soupçonnât Voltr de quoi que ce fût de précis. Mais parce que, dans l'architecture de l'invisibilité, tout commençait toujours ainsi : par une exception, non par un crime.
En bas, dans la salle, le débat atteignait le cœur du problème.

« Sans unité monétaire, le RBU sera inégal, déclara une économiste de l'Union. Chaque État versera une part différente, comptabilisera une production différente, dissimulera d'autres bénéfices et ajustera sa monnaie à ses propres besoins politiques. »
« Et avec l'unité monétaire, répondit un Veyran d'un consortium financier, le RBU sera une allocation centralisée que le citoyen recevra en échange de son obéissance à une machine comptable planétaire. »
« Non, lança quelqu'un depuis les rangs du fond. Ce sera une part. »

La salle se tut.

Cette voix n'était pas celle d'un homme politique. C'était celle de Jesair.

Il n'avait pas prévu de parler. Il n'avait pas demandé la parole. La phrase était simplement sortie avant qu'il eût pu la retenir.

Son nom apparut sur les murs : Jesair Davion, Conseil des lignées d'Auriola, délégué indépendant.

Quelques personnes se retournèrent.

Au nom de Davion, quelque chose changeait toujours dans la salle. Un changement trop subtil pour un procès-verbal, mais les vieux mythes projetaient de longues ombres.
Le président de séance lui donna la parole.

Jesair se leva.

Un instant, il revit les mots du vieux texte. Ni gravés dans la pierre, ni recopiés dans la chronique familiale, mais comme suspendus au-dessus de la salle, parmi les graphiques, les noms et les données.
Lorsque sera venu le temps de l'œuvre commune, la valeur ne devra plus marcher dans l'ombre.

Peut-être avait-on interprété ces mots trop étroitement pendant des siècles. Peut-être attendait-on un accomplissement spirituel alors qu'une question comptable se posait devant eux. Une question qui n'était pas moins sacrée parce qu'elle concernait l'argent.

« Une allocation, c'est ce que le pouvoir octroie d'en haut, dit-il. Une part, c'est ce qui appartient à l'être humain du seul fait qu'il fait partie de la civilisation. Si les machines produisent de la valeur à partir du savoir, des infrastructures, de l'histoire et de l'énergie de toute la planète, cette valeur ne naît pas seulement entre les mains de leurs propriétaires. Elle naît de l'héritage de tous. »
Il se tut un instant.

« L'un des plus anciens textes auréliens dit ceci : Lorsque sera venu le temps de l'œuvre commune, la valeur ne devra plus marcher dans l'ombre. Ce qui sert à tous doit être visible de tous. »
Quelques personnes remuèrent dans la salle. Certaines connaissaient la citation. D'autres n'entendaient que de vieilles paroles religieuses introduites dans un débat politique moderne.

« J'ai longtemps cru qu'il n'y était question que de morale individuelle, poursuivit Jesair. Aujourd'hui, je n'en suis plus certain. La civilisation est devenue une œuvre commune dans un sens plus littéral que nos ancêtres n'auraient pu l'imaginer. Nos machines utilisent un savoir commun. Notre économie repose sur des infrastructures communes. Notre production naît du travail des vivants et des morts. Si elle doit servir à tous, il faut alors que l'on puisse voir où naît sa valeur, où elle va et qui en décide. »
Il tourna les yeux vers les données sur les murs.

« On ne peut calculer une part à l'aveugle. Si le citoyen ne voit pas sur quoi repose le calcul de sa part, ce n'est pas la justice qu'on lui donne. C'est un apaisement. »

Le silence régnait dans la salle.

Pas un silence d'approbation. Plutôt un silence dangereux.

Daren Voltr sourit légèrement.

Ce n'était pas du mépris. Plutôt la satisfaction de celui qui vient enfin d'entendre une affirmation assez ample pour commencer à la disséquer.

« Très bien, dit-il. Admettons votre distinction entre une allocation et une part. Admettons même que chacun ait le droit de savoir comment sa part a été calculée. Que proposez-vous donc ? Comment comptez-vous faire en sorte que les données du calcul soient complètes, transparentes et vérifiables ? »

Les graphiques des taux de change disparurent des murs de la salle. Un schéma de la production planétaire les remplaça.

L'énergie.

Les terres.

Les usines automatisées.

La recherche publique.

Les brevets privés.

Les archives de données.

L'extraction extraplanétaire.

Des millions de nœuds étaient reliés par des lignes qui traversaient les États, les monnaies et les structures de propriété. Certaines étaient claires. D'autres se perdaient dans l'enchevêtrement des fonds, des banques et des sociétés dont le propriétaire n'était pas connu du public.

Jesair les regarda un moment.

« Vous ne pouvez pas calculer la part de tous à partir de données que seuls quelques privilégiés connaissent, dit-il. Et vous ne pouvez pas vérifier l'équité d'un système tant que ses éléments décisifs restent cachés derrière le secret bancaire, le secret des affaires ou la souveraineté monétaire. »

« Ce n'est toujours pas une proposition », objecta Voltr.

« C'en est le commencement. »

Jesair leva les yeux vers le schéma.

« La valeur ne doit pas marcher dans l'ombre. Si nous voulons savoir quelle valeur s'est créée sur Elarion, qui l'a créée, qui se l'est appropriée et quelle part en revient aux autres, nous devons en voir le mouvement. »
Quelques voix étouffées s'élevèrent dans la salle.

« Les flux financiers de toute la planète devraient donc être largement transparents, poursuivit Jesair. Pas seulement les dépenses des États. Pas seulement les comptes des responsables politiques et les contrats des institutions publiques. Les mouvements des grands capitaux privés doivent eux aussi être visibles. Les liens de propriété. Les bénéficiaires effectifs. Les transferts entre monnaies. Le financement de l'influence politique. L'achat d'infrastructures, de terres, de médias, de recherches et de technologies capables de changer la vie de millions d'êtres. »
Dans la galerie des analystes, Nerai cessa d'écrire.

Elle s'attendait à une proposition pour améliorer les registres, renforcer les audits ou harmoniser les déclarations de production. Mais Jesair venait de remettre en question la frontière même entre le monde financier public et privé.
Voltr demeura calme.

« Tous les flux financiers ? »

« J'ai dit largement. »

« Voilà une précision bien commode. »

« Elle est nécessaire. Celui qui paie de la nourriture ou un médicament ne décide pas, ce faisant, du destin de la planète. Celui qui achète un réseau d'hôpitaux, prend le contrôle de l'approvisionnement énergétique ou se met à financer un mouvement politique ne décide plus seulement pour lui-même. »
« Et qui fixera la limite entre ce qui est petit et ce qui est grand ? »

« La société. »

Voltr eut un léger sourire.

« La société ne fixe rien. Ce sont les institutions qui parlent en son nom qui le font. »

« Alors elles doivent être transparentes, elles aussi. »

Un rire bref et nerveux parcourut la salle.

Voltr le laissa retomber.

« Et la vie privée ? demanda-t-il. Voulez-vous que chaque citoyen voie les comptes de tous les autres ? Où ils font leurs achats, qui ils aident, qui ils soutiennent, où ils se déplacent et ce dont ils ont peut-être honte ? »
La question resta suspendue au-dessus de la salle.

Elle était plus simple que toutes les précédentes. Et donc plus dangereuse.

Jesair se tut un instant.

« La protection de la vie privée avait sa raison d'être, dit-il. Et elle l'a toujours. Elle protège l'intimité de l'être humain, sa famille, sa santé, ses relations, ses convictions et cet espace où il n'a rien à expliquer au public. »
« Vous êtes donc d'accord avec moi. »

« Pas entièrement. »

Jesair posa la paume sur le dossier du siège devant lui.

« Une grande partie de la confidentialité financière n'est pas née pour protéger l'individu des autres individus. Elle est née pour le protéger du pouvoir. D'un État corrompu, d'un dirigeant arbitraire ou d'une institution capable de retourner contre lui toute information. »
Il regarda les délégués des États dans les premiers rangs.

« Dans une société où l'État est opaque, la vie privée peut être le dernier refuge de la liberté. Mais si nous voulons créer une société dans laquelle le pouvoir lui-même est transparent, nous devons nous demander si la même ombre protège encore les faibles, ou si elle ne protège pas désormais plus souvent les puissants. »
Cette fois, personne ne rit.

« L'individu ordinaire ne veut pas que des inconnus surveillent chacun de ses achats, poursuivit Jesair.

Mais au-delà d'un certain seuil de patrimoine et de transactions, la confidentialité cesse de concerner la seule vie personnelle. »
« Pourquoi ? »

« Parce qu'une grande fortune n'est pas seulement une affaire privée. »

Plusieurs représentants des consortiums remuèrent dans la salle.

« Une grande fortune, c'est la capacité de modifier les prix, les conditions de travail, la propriété des terres, le visage des villes, la recherche, les médias et parfois les lois. À un

certain point, il ne s'agit plus seulement de ce que quelqu'un possède. Il s'agit de ce qu'il peut faire aux autres au moyen de ce qu'il possède. »

Voltr croisa les bras.

« Et pour cela, il devrait perdre sa vie privée ? »

« Pour cela, l'étendue de son pouvoir devrait être visible. »

« Ce n'est qu'une différence de vocabulaire. »

« Non. L'intimité et le pouvoir ne sont pas la même chose. »

La voix de Jesair demeurait calme.

« Personne n'a besoin de savoir quel dîner vous avez commandé, à qui vous avez envoyé un cadeau personnel ou où vous avez passé la nuit. Mais la société a le droit de savoir que, par l'intermédiaire de dix fonds, vous avez acquis une part décisive de son approvisionnement en eau. Elle a le droit de savoir que la société finançant un parti politique appartient au même propriétaire que le consortium auquel ce parti attribue des marchés publics. Elle a le droit de savoir que le bénéfice déclaré dans un État s'est créé dans un autre et a disparu dans un troisième. »

Une chaîne de propriété anonymisée apparut sur les murs. Une entreprise passait par quatorze sociétés, six États et trois juridictions extraplanétaires, jusqu'à ce que son bénéficiaire effectif disparût dans un fonds non public.

« La confidentialité des puissants protège souvent un mécanisme. »

Voltr contempla le schéma.

« Et vous voulez que chacun voie chaque mécanisme ? »

« Je veux que tout pouvoir important laisse une trace visible. »

« En temps réel ? »

Jesair hésita un instant.

« Assez tôt pour que la transparence ne soit pas seulement de l'archéologie. »

Un mouvement d'inquiétude traversa la salle.

« Donc pas seulement une transparence comptable à la fin de l'année, dit Voltr. Vous voulez une visibilité continue des grands flux financiers. »

« Oui. »

« Et qui les surveillera ? L'État ? Le Conseil monétaire ? Une banque planétaire ? »

« Aucune de ces institutions seule. »

« Alors qui ? »

Jesair parcourut la salle du regard.

« Je ne sais pas encore quelle forme précise un tel système devrait prendre. Mais je sais quelle forme il ne doit pas prendre. Il ne doit appartenir ni à un seul gouvernement, ni à une seule banque, ni à un seul État, ni à une seule race. Il ne doit pas fonctionner comme un œil qui voit tout le monde, mais reste lui-même invisible. »

Mareia le regarda.

Jesair ne défendait pas seulement la transparence de l'argent. Il cherchait aussi comment rendre transparent le regard lui-même.

« Chaque consultation doit laisser une trace, poursuivit-il. Si une institution vérifie la situation d'une personne, celle-ci doit savoir quelle institution l'a fait. Si un système d'analyse signale une transaction comme risquée, il doit être possible d'examiner les règles sur lesquelles il a fondé sa décision. Si quelqu'un obtient une dérogation à la publication, l'existence de cette dérogation doit être visible, ainsi que le nom de celui qui l'a accordée et sa date d'expiration. »

Nerai se pencha légèrement en avant.

Ce n'était plus un simple registre. C'était un système de visibilité réciproque. L'argent serait visible des contrôleurs, mais les contrôleurs seraient visibles de ceux qu'ils contrôlaient.

Voltr, pourtant, ne céda pas.

« Et le criminel ? demanda-t-il. Lui aussi doit savoir qu'on vérifie sa situation ? »

« Oui. »

Un murmure parcourut la salle.

« Alors il déplacera son argent. »

« S'il peut le déplacer de manière à le faire disparaître, le système a déjà échoué. »

« Il détruira les preuves. »

« Un flux financier déjà enregistré ne doit pas pouvoir être détruit. »

« Il cachera son intention. »

« Il est toujours possible de cacher une intention. Mais nous ne pouvons protéger le pouvoir au seul motif que la transparence ne sait pas lire dans les pensées. »

Voltr se tut.

Pour la première fois, il ne souriait pas.

« Savez-vous ce que vous décrivez ? »

« Pas tout à fait. »

« Vous décrivez la fin du secret bancaire. »

« Sous sa forme actuelle, peut-être. »

« La fin d'une grande partie du secret des affaires. »

« Si le secret des affaires dissimule un pouvoir sur la vie d'autrui, alors peut-être aussi. »

« Et peut-être même la fin de la souveraineté monétaire des États. »

Jesair regarda les symboles de dizaines de monnaies affichés au-dessus de la tribune.

« Si la souveraineté monétaire signifie le droit de dissimuler les données qui déterminent le niveau de vie de ses propres citoyens, alors oui. »

Le silence s'installa dans la salle.

Cette fois, il n'était pas seulement dangereux.

Il était hostile.

Jesair sentait les regards changer dans les premiers rangs. Un instant plus tôt, il était le représentant d'une ancienne lignée aurélienne qu'il était courtois d'écouter. À présent, il était devenu l'homme qui avait contesté les prérogatives sur lesquelles reposaient des États, des banques et des consortiums entiers.

Voltr se rassit.

Le président de séance s'apprêtait à donner la parole au délégué suivant, mais personne ne se manifesta.

Le schéma des flux financiers planétaires demeura sur les murs.

Des millions de lignes.

Certaines claires.

D'autres discontinues.

Et beaucoup qui s'achevaient dans l'obscurité.

Mareia se pencha vers Jesair.

« Vous rendez-vous compte que vous venez de mettre en colère presque tous ceux qui possèdent plus d'argent que vous sur cette planète ? »

Jesair se rassit.

« Ce ne doit pas être très difficile. Je n'en ai jamais eu beaucoup. »

« Je ne pense pas que votre modestie les apaisera. »

Il la regarda.

« Pensez-vous que je sois allé trop loin ? »

Mareia tourna les yeux vers les zones sombres du schéma.

« Non, dit-elle. Je pense que vous venez seulement de montrer la direction. »

Tout en haut, au-dessus d'eux, Nerai ouvrit une nouvelle note d'analyse.

Elle n'y inscrivit pas le nom de Jesair comme celui d'un suspect ou d'un risque politique. Elle nota seulement deux phrases.
Pour que la part de l'être humain dans la valeur commune soit juste, il ne peut exister de valeur invisible.
Pour que le pouvoir financier puisse être contrôlé, il faut que soient visibles non seulement les mouvements de l'argent, mais aussi tous ceux qui les regardent.
Elle enregistra la note.

Elle ignorait qu'elle y reviendrait quelques années plus tard.

À une époque où la question ne serait plus de savoir si la valeur avait le droit de marcher dans l'ombre.

Mais combien de vies l'ombre pouvait dissimuler.

À l'autre bout de la salle, dans la section des invités des consortiums financiers, était assis Arien Korveth.

Il ne regardait pas Jesair comme un orateur.

Son regard se porta un instant sur Mareia, puis revint à l'homme debout au milieu de la salle. Il portait quelque chose de plus personnel qu'un désaccord politique ou l'inquiétude d'un financier dont une idée nouvelle risquait de léser les intérêts.
Le regard d'Arien était celui d'un homme atteint personnellement.

À quelques places d'Arien était assis Kael Thorne.

Son nom ne s'affichait au-dessus d'aucune place d'orateur. Il ne représentait ni un État ni un parti politique et, officiellement, ne parlait au nom d'aucune maison financière. Pourtant, les présidents des banques, les gestionnaires des plus grands fonds et ceux qui décidaient à quels responsables politiques s'ouvrirait le chemin du pouvoir le connaissaient.

Pendant le discours de Jesair, Kael n'observait pas seulement l'orateur.

Il observait la salle.

Il savait que le véritable sens des mots se révélait souvent non sur le visage de celui qui les prononçait, mais sur celui de ceux qu'ils atteignaient. Il voyait l'inquiétude des gestionnaires de fonds, la prudence des représentants des conseils monétaires et l'amusement silencieux des responsables politiques convaincus que les idées de Jesair se dissiperaient avant d'atteindre les lois.

Mais lui ne s'amusait pas.

Lorsque Jesair déclara que ce qui servait à tous devait être visible de tous, Kael éprouva une peur si violente qu'il lui sembla un instant que la salle s'était tue pour lui seul.

Peu le savaient, mais une grande partie de son pouvoir existait précisément parce qu'il était impossible de la voir dans son ensemble. Les banques connaissaient ses fonds, mais pas leurs bénéficiaires effectifs. Les responsables politiques connaissaient les donateurs de leurs fondations, mais pas l'origine de leur argent. Les administrateurs des partis voyaient les comptes, mais pas les chaînes qui les reliaient. Les fonctionnaires connaissaient les sociétés prises séparément, mais pas la maison à laquelle toutes revenaient.

La transparence ne signifierait pas seulement de nouvelles règles.

Pour Kael, elle signifierait la mise au jour.

Elle révélerait les biens cachés derrière les gestionnaires et les fondations. L'argent qui avait échappé à l'impôt. Les partis qui se haïssaient en apparence, mais se nourrissaient secrètement aux mêmes sources. Les affaires qui se présentaient comme légales alors que leur capital initial provenait de lieux dont on ne parlait pas dans la bonne société.

Jesair n'avait pas seulement proposé une réforme économique.

Sans le savoir, il avait prononcé la sentence du monde que Kael avait bâti toute sa vie.

Kael fut saisi d'une peur mortelle.

Non qu'il crût que la transparence arriverait le lendemain. On pouvait ralentir les lois, engorger les commissions et lasser le public. Ce qui l'effrayait était autre chose : les mots de Jesair étaient simples. Les gens pouvaient les comprendre. Et l'on ne peut étouffer une idée que les gens comprennent que jusqu'au jour où la prononce quelqu'un qu'ils sont disposés à croire.

Puis il remarqua Arien.

Il vit les muscles de sa mâchoire se tendre lorsqu'il regardait Jesair. Il vit ses yeux s'arrêter un instant sur Mareia. Il vit son expression changer chaque fois que la salle accordait son attention à Jesair.
Arien ne craignait pas seulement l'idée de Jesair.

C'était Jesair lui-même qui lui posait problème.

Kael détourna les yeux avant qu'Arien ne pût remarquer qu'on l'observait.

À la tribune, le président de séance remerciait Jesair pour son intervention. La salle revenait lentement à l'ordre du jour, comme si rien d'essentiel ne s'était produit. L'orateur suivant attendait déjà son tour, et de nouveaux graphiques se préparaient sur les murs.
Mais Kael Thorne savait que l'on peut reconnaître certains instants avant même qu'ils ne se comprennent eux-mêmes.
Jesair Davion venait de nommer un monde où le pouvoir serait obligé de montrer ses mains.

Kael savait ce que l'on trouverait sur les siennes.

Et quelques places plus loin était assis un homme qui désirait manifestement réduire Jesair au silence pour des raisons bien plus personnelles.
Kael retint le nom d'Arien.

En quittant le forum, Mareia mit les informations du soir. Sur une chaîne, un titre apparut sous le visage de Jesair : DAVION VEUT VOIR TOUS LES COMPTES. Sur une autre, on expliquait la différence entre acheter de la nourriture et posséder un hôpital. Une troisième avait invité un représentant des banques qui affirmait qu'il serait toujours impossible de tracer une frontière fiable entre les deux.
« Je parlais de l'étendue du pouvoir », disait Jesair dans un bref extrait. La présentatrice lui coupa la parole : « Donc de l'étendue de la vie privée ? »

Mareia coupa la retransmission. Elle devait le retrouver le lendemain matin aux archives médicales. Elle savait déjà quelle serait sa première question.

6. Terre : le baiser de Judas

Judas avait longtemps cru qu'un homme pouvait se vaincre lui-même, pour peu qu'il se refermât assez fermement.

Depuis l'enfance, il connaissait les paroles de la Loi. Il savait ce qui était pur et ce qui était impur. Il connaissait la honte que l'on ne dit pas à voix haute, mais que l'on porte dans son corps comme une blessure cachée. À la synagogue, il écoutait les hommes parler des péchés des païens, des villes dépravées, des passions que Dieu haïssait. Chaque fois, il baissait la tête un peu plus que les autres pour que personne ne vît à quel point il écoutait. Jamais il ne s'était permis de nommer ce qui vivait en lui.

Non qu'il l'ignorât. Bien au contraire. Il le savait depuis sa jeunesse, depuis qu'il avait commencé à remarquer ce qu'il n'aurait pas dû remarquer : la nuque d'un homme penché sur son travail, la force des bras qui tiraient un filet, la voix d'un maître plus âgé qui lui parlait avec plus de douceur qu'aux autres. Cela venait toujours brusquement, comme une chaleur, et l'effroi suivait aussitôt.

Non.

Pas cela.

Pas moi.

Il avait appris à vivre de façon à ne rien laisser paraître. Il avait appris à parler raisonnablement, à se tenir droit, à ne regarder les gens dans les yeux que le temps où il ne risquait rien. Il avait appris à mépriser la faiblesse, parce que c'était la sienne qui l'effrayait le plus. Quand les autres hommes plaisantaient au sujet des femmes, il souriait exactement au moment où il convenait de sourire. Quand ils parlaient de mariage, il détournait la conversation vers l'argent, Rome, le Temple, vers tout ce qui avait du poids et ne sentait pas le secret.

Puis il avait rencontré Jésus.

Et tout ce qu'il maintenait depuis des années sous une pierre avait commencé à remuer.

Ce ne fut pas d'emblée charnel. C'est du moins ainsi que Judas se l'expliquait. D'abord, ce fut du respect. Puis de l'admiration. Puis de la gratitude. Puis quelque chose qu'il pouvait encore appeler fidélité. Jésus prononçait son nom comme si aucune impureté

ne se cachait derrière lui. Il le regardait sans dégoût, sans moquerie, sans ce singulier soupçon masculin que Judas avait craint toute sa vie.
Et c'était précisément ce qui rendait cela dangereux.

La pureté de Jésus n'était pas dure comme un mur de pierre. Elle était ouverte. Auprès d'elle, on ne ressentait pas seulement sa faute ; on sentait aussi la possibilité d'être vu tout entier sans être détruit. Pour les autres, c'était une consolation. Pour Judas, une tentation.
Les jours ordinaires étaient les pires.

Le soir auprès du feu, lorsque Jésus était assis, las, que son manteau glissait de son épaule et que la lumière dessinait silencieusement son visage. Le matin, lorsqu'il se lavait les mains et que l'eau coulait sur ses poignets. Les moments sur la route où l'un des disciples se penchait trop près de lui pour lui poser une question. Judas sentait alors quelque chose monter dans sa poitrine et l'écrasait aussitôt sous une prière.
Seigneur, détourne de moi cette honte.

Mais la honte ne s'éloignait pas.

Elle apprenait seulement à se taire.

Un soir, après une longue journée dans un village où malades et suppliants s'étaient pressés autour de Jésus, Judas resta éveillé. Les autres étaient couchés sous un abri et dormaient du lourd sommeil des hommes épuisés. Pierre ronflait. Thomas se retourna dans son sommeil vers le mur. Jean reposait, le manteau remonté jusqu'au menton, paisible, comme si le monde ne lui avait jamais été hostile.
Judas l'observa un moment et haït cette paix.

Puis il vit Jésus sortir.

Il le suivit.

Il se dit qu'il devait parler d'argent. Du chemin du lendemain. Du danger qui grandissait autour d'eux. Il existait toujours une raison raisonnable. L'homme a besoin de raisons raisonnables lorsque ce qui le guide lui fait peur à avouer.

Jésus se tenait près d'un muret derrière la maison. La nuit s'étendait sur le pays, sombre et chaude. Au loin, un chien aboyait. Quelque part derrière les oliviers, des insectes se faisaient entendre. Jésus avait les mains posées sur la pierre et la tête baissée, comme s'il priait même dans son silence.
« Rabbi », dit Judas.

Jésus se retourna.

« Judas. »

Ce nom le frappa. Il le frappait toujours. Comme si Jésus le prononçait débarrassé de toutes les couches que Judas avait accumulées sur lui-même.

« Tu ne devrais pas être seul », dit Judas.

Jésus le regarda paisiblement.

« Et toi ? »

« Je ne dors pas. »

« Je vois. »

Judas eut un rire bref et dur.

« Toi, tu vois toujours. »

Jésus se tut.

Judas sentait qu'il devait partir. Il le pouvait encore. Il lui suffisait de dire quelque chose d'ordinaire, de se retourner, de rejoindre les autres et, le lendemain, de continuer comme si rien ne s'était passé. Toute sa vie, il s'était sauvé ainsi : en se retirant au dernier instant.

Mais cette nuit-là, il était las de sa propre cage.

« Sais-tu ce que tu éveilles chez les gens ? » demanda-t-il.

Jésus ne bougea pas.

« Qu'ai-je éveillé en toi ? »

La gorge de Judas se serra.

Cette question n'était pas une accusation. C'était précisément ce qui la rendait pire. Jésus l'avait posée comme si, devant lui, se trouvait non un péché, mais un homme au bord d'un abîme.

« Je ne veux pas en parler. »

« Pourquoi es-tu venu, alors ? »

Judas regarda de côté. Le mur. L'obscurité. Ses mains.

« Parce que je n'en peux plus. »

L'expression de Jésus changea. Elle s'adoucit sans s'affaiblir.

« De quoi n'en peux-tu plus ? »

Judas expira brusquement.

« De ce qui est en moi. »

Un instant, le silence fut si profond qu'il entendit son propre sang dans ses oreilles.

« Toute ma vie, j'ai prié pour que cela s'en aille, poursuivit-il. Toute ma vie, j'ai fait attention. À mes yeux. À mes mots. À mes mains. À l'endroit où je me tiens. À ceux que j'évite. À ceux dont je ne m'approche pas. Je pensais qu'en venant à toi, je serais pur. »

Jésus l'écoutait sans l'interrompre.

« Et au lieu de cela, c'est pire, dit Judas. Auprès de toi, c'est pire. »

Jésus baissa les yeux, comme si cette phrase lui faisait mal.

« Judas… »

« Non, l'interrompit-il. Ne prononce pas mon nom ainsi. Ne le prononce pas comme si je pouvais encore être autre chose. »

« Tu le peux. »

« Je ne peux pas. »

« Tu peux t'arrêter. »

Judas trembla. De colère, de douleur ou d'espoir, on n'aurait su le dire.

« Tu parles comme quelqu'un qui ignore ce que c'est que de porter en soi quelque chose d'interdit. »

« Je sais ce qu'est la tentation. »

« Pas celle-ci. »

Les mots sortirent plus tranchants qu'il ne l'aurait voulu. Mais il ne les reprit pas.

Jésus se tenait devant lui dans un grand silence.

« Je ne suis pas ton juge en cet instant », dit-il.

Judas rit, presque désespérément cette fois.

« C'est précisément toi qui es mon juge. Car si tu me regardais avec dégoût, ce serait simple. Si tu me chassais, je saurais ce que je suis. Mais tu me regardes comme si j'étais encore des vôtres. »

« Tu l'es. »

« Pas comme je le veux. »

En le disant, il prit peur de ses propres mots.

Il n'y avait plus où reculer.

Le visage de Jésus s'emplit de tristesse.

« Judas, ce n'est pas le chemin. »

« Quel chemin ? »

« Vouloir posséder un être. »

« Je ne veux pas te posséder. »

Mais, alors même qu'il le disait, il savait qu'il mentait.

Il voulait son regard. Sa voix. Son exclusivité. Il voulait que, pour une fois, Jésus cessât d'appartenir à tous : aux malades, aux enfants, aux femmes, à Pierre, à Jean, à tout Israël, à Dieu. Il voulait un instant qui n'appartînt qu'à lui.
Et ce désir si longtemps enfermé perdit alors sa honte plus vite que la raison ne put l'arrêter.

Il fit un pas vers lui.

Jésus leva la main, non comme une menace, plutôt comme une limite.

« Reste là. »

Mais Judas n'écoutait plus. Ou bien il entendait et, pour cette raison même, continuait d'avancer. Il le saisit par la manche. Sans violence, mais avec insistance, comme un homme qui se noie et s'agrippe même à celui qu'il risque d'entraîner avec lui.
« Une seule fois », murmura-t-il.

« Non. »

Le mot était clair. Calme. Ferme.

À cet instant, la vue de Judas s'obscurcit.

Il se pencha et l'embrassa.

Le baiser perdit tout ce qui relevait du salut ou du respect fraternel. Judas y mit sa faim, son désespoir, sa solitude, son dégoût de lui-même, le désir d'être accueilli et la colère de devoir supplier pour l'être. Il l'embrassa brusquement, puis encore, comme si la brièveté du premier contact ne suffisait pas à porter tout ce qu'il y avait mis.
Jésus le repoussa.

Jésus le repoussa fermement, sans coup et sans haine, si bien que Judas comprit aussitôt : il n'y avait aucune fissure, aucune possibilité, aucun peut-être.
Les mains de Jésus reposaient sur ses épaules.

« Assez. »

Judas respirait avec peine. Son visage était brûlant et pâle à la fois. Ses yeux brillaient, mais il ne pleurait pas. Pas encore.
« Alors, c'est bien cela », dit-il.

« Non. »

« Tu me rejettes. »

« Je rejette ce que tu as fait. »

« C'est la même chose. »

« Non. »

« Pas pour toi ! éclata Judas. Tu sépares toujours les choses de façon à rester pur. Le péché et l'homme. Le désir et l'acte. La miséricorde et la limite. Mais moi, je ne suis pas divisé. Quand tu repousses cela, c'est moi que tu repousses. »
Jésus le tenait toujours par les épaules, mais sa voix demeura basse.

« Tu n'es pas ce qui te déchire. »

« Mais je suis celui qui désire. »

« Et personne n'est tenu de se livrer à ton désir. »

Cette phrase tomba entre eux comme une pierre.

Judas le fixait.

À cet instant, il comprit pleinement la limite. Elle se dressait devant lui, ferme comme une porte close.

Tout en lui s'effondra d'abord vers l'intérieur. Puis commença à se transformer.

La honte devint colère.

La colère devint accusation.

L'accusation devint orgueil blessé.

Il recula.

Jésus le lâcha.

« Judas, dit-il, plus pressant à présent, ne reste pas seul avec cela. »

Mais Judas n'entendit que l'humiliation. Il entendit dans cette phrase : tu es faible. Tu es dangereux. Tu as besoin d'aide. Il entendit tout, sauf ce qu'elle contenait réellement.
« Ne reste pas seul avec cela, répéta-t-il avec dérision. Et avec qui dois-je rester ? Avec toi ? Auprès de toi ? À côté de toi ? Comme un parmi tant d'autres ? »

Jésus se tut.

« C'est cela, ton amour ? poursuivit Judas, la voix désormais plus dure. Donner à un homme assez de lumière pour qu'il voie sa propre misère, mais pas assez de chaleur pour qu'il ne gèle pas ? »

« Ce que tu me demandes n'est pas de l'amour. »

Judas eut un sursaut, comme s'il avait reçu un coup.

« Alors donne-lui un nom. »

Jésus ne répondit pas tout de suite.

Et ce fut précisément dans ce bref silence que Judas se sentit le plus anéanti. Car il savait que Jésus pouvait prononcer les paroles de la Loi. Il pouvait le condamner comme on condamnait dans les synagogues, dans les conversations secrètes des hommes, dans les regards de ceux qui étaient certains de leur propre pureté. Il pouvait le chasser, le traiter d'impur, de répugnant, de dépravé.

Mais Jésus ne le fit pas.

Et rien ne s'apaisa pour autant en Judas.

Au contraire.

Si Jésus ne le condamnait pas comme un monstre, Judas n'avait plus d'excuse pour en devenir un. S'il ne le maudissait pas, tout ce qu'il ferait à partir de cet instant demeurerait son propre fait.

C'était insupportable.

« Tu es cruel », dit Judas à voix basse.

Jésus fit un pas vers lui.

« Non. »

« Si. Parce que tu sais ce qu'un homme veut entendre et tu ne le lui donnes pas. Tu sais ce qui le briserait et tu le laisses debout. Tu sais qu'il a besoin de toi et tu lui dis : arrête-toi. »

« Oui, dit Jésus. Si cela devait nous blesser, toi comme moi. »

Judas rit. Il n'y avait plus aucune douceur dans ce rire. Seulement de l'amertume.

« N'aie pas peur. Je ne te toucherai plus. »

« Ne pars pas avec la colère. »

« Avec quoi, alors ? »

Jésus le regarda longuement.

« Avec la vérité. »

Le visage de Judas se ferma.

« Garde ta vérité pour ceux qui ont le droit de s'asseoir plus près de toi. »

Jésus comprit.

« Jean n'a rien à voir avec cela. »

« Bien sûr, dit Judas. Personne n'a jamais rien à voir avec cela. Seulement moi. »

Il se retourna.

« Judas. »

Il s'arrêta sans se retourner.

« Ton nom ne signifie pas la honte. »

Judas se tenait dans l'obscurité et sentit enfin les larmes lui monter aux yeux. Il les ravala si violemment que sa gorge lui fit mal.
« Depuis cette nuit, si », dit-il.

Puis il partit.

Jésus resta seul près du mur.

Judas revint lentement, pour empêcher ses jambes de trembler. Lorsqu'il entra sous l'abri, les autres dormaient toujours. Le monde n'avait pas changé. Pierre ronflait encore. Thomas ne bougea même pas. Jean dormait, le visage paisible, presque enfantin.
Judas s'allongea à sa place, mais ne ferma pas les yeux.

Sa poitrine brûlait.

D'abord, il se répéta les paroles de Jésus pour les comprendre.

Je rejette ce que tu as fait.

Tu n'es pas ce qui te déchire.

Personne n'est tenu de se livrer à ton désir.

Puis il commença à les transformer.

Je te rejette.

Tu es impur.

Tu ne seras jamais aimé comme tu le veux.

Et finalement, il ne resta qu'une phrase, simple et dure, propre à survivre à la douleur :

Il m'a humilié.

Cette phrase lui plaisait davantage que la vérité.

Car si Jésus l'avait humilié, Judas n'était plus seulement un homme qui avait franchi une limite. Il était lésé. Victime d'une injustice. Atteint. Il avait droit à la colère.
Et la colère était plus légère que la honte.

À partir de cette nuit, quelque chose commença à changer en lui.

En apparence, il demeura le même disciple. Le matin, il se leva, prit la bourse, compta les pièces, répondit avec précision. Quand Jésus parlait, il écoutait. Quand on repartait, il suivait les autres. Mais, au-dedans de lui, il traduisait désormais chaque geste de Jésus dans la langue du rejet.
Quand Jésus posait la main sur un malade, Judas voyait le contact qu'il lui avait refusé.

Quand il souriait à un enfant, il voyait la tendresse qui l'avait évité.

Quand Jean s'asseyait près de lui, il voyait la place qui lui était interdite à jamais.

Et lorsque Jésus parlait d'aimer ses ennemis, Judas ne sentait que grandir la certitude que la plus grande cruauté était d'aimer tout le monde de telle sorte que personne ne pût dire : il est à moi.
La frustration ne se déchaîna pas aussitôt en lui. D'abord, elle bouillonna en silence. Sous les mots. Sous le service. Sous les pièces comptées. Sous la tête baissée pendant la prière.
Mais elle était là.

Et elle attendait l'instant où elle pourrait se donner le nom de justice.

Notes de l'auteur sur ce chapitre :

Ce chapitre est une pure fiction. Il est né du sentiment que le mobile financier de la trahison de Judas, tel que le décrit l'Écriture, était trop superficiel. Trahir son propre maître devait être motivé par quelque chose de bien plus profondément enraciné dans l'être qu'un simple intérêt financier. Mon intention n'est certainement pas d'associer l'homosexualité à la trahison, ou à quoi que ce soit de semblable. J'ai choisi d'inscrire cette interprétation dans ce récit universellement connu parce qu'une telle motivation de Judas me paraissait assez profonde pour conduire à une pareille trahison. À l'époque de Jésus, l'homosexualité était considérée comme impure et méprisable ; les personnes qui connaissaient ce destin avaient une vie particulièrement difficile dans la société d'alors. C'est précisément pourquoi une telle motivation m'a semblé possible. Ce qui s'est

réellement passé est toutefois une autre question, à laquelle il nous sera désormais très difficile de répondre rétrospectivement. Le roman entier relève en grande partie de la fiction, et ce chapitre doit être lu de la même manière.

7. Elarion : le Cercle d'or

La maison des Davion ne se trouvait pas à Nitra.

Elle se dressait loin de la capitale, à Auriola, dans la région des anciennes demeures auréliennes, où les vallées s'ouvraient sur de vastes plateaux verts et où la brume matinale restait si longtemps au ras du sol qu'on aurait dit que le paysage ne voulait pas s'éveiller d'un seul coup.

Les vieux murs donnaient à la maison Davion presque l'aspect d'une forteresse.

On y avait jadis pris des décisions qui avaient influencé des générations entières, et le lieu portait donc aussi le poids d'un siège du pouvoir.

Mais les Davion y voyaient avant tout une maison au sens profond du terme — un lieu dont les murs protégeaient non seulement les corps, mais aussi la mémoire.

Dans la grande salle étaient accrochés les portraits des ancêtres. Tous n'étaient pas fidèles. Certains n'étaient que des reconstitutions d'après des descriptions, d'autres des visions d'artiste, d'autres étaient si anciens que leurs couleurs s'étaient assombries en un silence brun. Dans chaque tableau, pourtant, le peintre avait tenté de saisir les yeux.

L'anneau d'or.

Ici, éclatant.

Là, presque invisible.

Ailleurs, seulement pressenti.

Jesair Davion traversait lentement la salle. Enfant, il évitait ces tableaux. Il avait le sentiment qu'ils attendaient quelque chose de lui. Ni une prouesse, ni l'obéissance, ni la gloire. Quelque chose de pire : un sens.

Et le sens était plus lourd que le devoir.

Il connaissait depuis l'enfance les vieux récits de la lignée Davion. On disait que leurs ancêtres les plus lointains savaient apaiser la maladie d'un simple toucher. Que, dans les temps de sécheresse, ils se tenaient près des rivières et que l'eau revenait. Que certains d'entre eux voyaient la mort avant qu'elle n'arrivât et pouvaient infléchir le chemin d'un être pour qu'il l'évitât. Que la nature les écoutait, non comme elle aurait écouté un serviteur, mais comme quelqu'un qu'il n'est pas nécessaire de convaincre.

Jesair ne croyait pas à ces histoires.

Mais il ne parvenait pas non plus à s'en moquer tout à fait.

Il est des choses dans la vie qu'un homme raisonnable refuse de tenir pour vraies et auxquelles, pourtant, il ne tourne pas le dos dans la nuit.

Le soir, Jesair resta dans la bibliothèque.

Il ouvrit un vieux registre familial que sa mère lui avait autrefois interdit de lire avant l'âge adulte. Non qu'il contînt des secrets de pouvoir. Plutôt parce qu'il contenait trop d'attentes.

Sur une page figurait un récit concernant un lointain ancêtre nommé Aser Davion.

Lorsque la fièvre arriva dans la basse vallée, Aser alla de maison en maison. Il ne dit pas que la mort ne viendrait pas. Il dit seulement qu'elle ne devait pas venir seule. Beaucoup affirmèrent avoir guéri après son contact. D'autres dirent qu'ils étaient seulement morts plus paisiblement. Nous ne connaissons pas la vérité. Nous savons seulement que, depuis lors, une phrase s'est transmise dans notre lignée : Ne pars pas seul.

Jesair passa les doigts sur la vieille écriture.

Ne pars pas seul.

La phrase était simple. Trop simple pour une légende.

Il ferma le livre.

À cet instant, un étrange éclair de paysage étranger s'empara de lui, plus réel qu'un simple souvenir ou qu'une image de son imagination.

La poussière.

Un soleil d'une autre couleur.

L'eau près d'une rive.

Les mains des pêcheurs.

Du bois.

Et une voix de femme qui prononçait son nom, mais pas le nom de Jesair.

L'image disparut avant que la raison ne l'eût touchée.

Jesair resta assis, immobile.

Puis il rit. Doucement, de lui-même.

« Les vieilles maisons, dit-il dans le vide. Elles savent toujours vous mettre dans la tête des ombres étrangères. »

Mais lorsqu'il se leva et éteignit la lumière, il regarda encore une fois le livre.

Et la phrase qui continuait d'y briller, même dans l'obscurité.

8. Terre : le jour de la séparation

Le soir descendait lentement sur le pays, comme si la lumière elle-même hésitait à quitter les collines au-dessus du lac. Les disciples étaient assis autour de Jésus dans un silence qui n'était pas le silence ordinaire suivant une longue marche. Il y avait en lui quelque chose de plus lourd, comme si chacun sentait que les paroles entendues ce jour-là ne s'adressaient pas à eux seuls, mais à tous les êtres qui viendraient un jour après eux.
Jésus regardait au loin. Son visage était paisible, mais cette paix n'était pas légère. Ce n'était pas la paix de celui qui ne connaît pas la douleur, mais celle de celui qui l'a déjà acceptée avant qu'elle ne vienne.

« Un jour viendra, dit-il enfin, où tout ce qui était caché sera révélé. Un homme peut dissimuler son intention à son frère, couvrir sa faute de paroles, prendre devant la foule le visage du juste. Mais rien ne restera caché devant Dieu. Ce jour-là, le cœur de l'homme s'ouvrira comme un vase placé devant la lumière. »
Les disciples gardaient le silence.

« Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, poursuivit Jésus, et les anges avec lui. Et les nations seront rassemblées devant lui. Non selon le nom que chacun se donnait, ni selon la force avec laquelle il prononçait le nom du Seigneur, mais selon ce qu'il portait en lui et ce qu'il avait accompli. Car l'affamé était parmi eux, et certains lui ont donné à manger. L'assoiffé était parmi eux, et certains lui ont donné à boire. L'étranger se tenait à leur porte, et certains l'ont accueilli. Celui qui était nu se trouvait sous leurs yeux, et certains l'ont vêtu. Le malade et le prisonnier étaient devant eux, et certains sont venus. »
Pierre releva la tête. « Seigneur, tu parles comme si l'homme rencontrait Dieu partout où il rencontre le faible. »

Jésus le regarda. « Et où voudriez-vous donc le chercher ? Dans le Temple, où chacun voit votre piété ? Dans le sacrifice que vous offrez sous les yeux des prêtres ? Je vous le dis : celui qui ferme son cœur à un être qui souffre me le ferme à moi. Et celui qui se penche vers le plus petit, son acte monte devant le Père comme une prière. »
Les yeux de Jean étaient pleins d'inquiétude. Il était jeune, mais n'avait pas l'insouciance d'un enfant. Les paroles de Jésus allumaient souvent un feu en lui, mais, ce jour-là, elles le

brûlaient autrement. Non comme une espérance, plutôt comme une question à laquelle il craignait de donner voix.
Jésus poursuivit :

« Alors certains seront placés à droite et d'autres à gauche. Ceux qui ont aimé la miséricorde, même sans savoir la nommer, seront appelés à la vie. Mais ceux qui ont vu la douleur et se sont rendus aveugles, qui ont entendu les pleurs et se sont rendus sourds, qui avaient le pouvoir et s'en sont servis pour humilier les faibles, ceux-là s'en iront dans les ténèbres qu'ils ont eux-mêmes choisies. »
Les mots tombèrent entre eux comme une pierre dans un puits profond.

André passa la main sur son visage. Thomas fronça les sourcils, comme s'il cherchait en lui-même l'endroit d'où interroger Jésus sans blasphémer.
Ce fut finalement lui qui parla.

« Rabbi, dit-il lentement, puis-je te poser une question ? »

« Pose-la, Thomas. »

« Tu parles de la vie et des ténèbres. De récompense et de châtiment. Du feu qui ne s'éteint pas. Mais l'homme est faible. Parfois il agit par ignorance, parfois par peur, parfois parce qu'il a lui-même été blessé. Si sa vie est brève et sa faute humaine, la souffrance éternelle n'est-elle pas un châtiment trop grand pour des défaillances humaines ? »
Quelques disciples remuèrent avec inquiétude. Pierre regarda vivement Thomas, comme pour le faire taire, mais Jésus leva la main.
« Laissez-le parler, dit-il calmement. Une question qui craint de sortir de la bouche demeure dans le cœur comme du pus. »

Thomas baissa les yeux. « Je ne veux pas contredire Dieu, Seigneur. Mais j'ai peur. Si la justice n'a pas de fin, où est alors la miséricorde ? »
Jésus resta longtemps silencieux.

Le vent passa dans l'herbe et, un instant, on n'entendit que le bruissement des feuilles et les voix lointaines de ceux qui revenaient des champs. Lorsque Jésus parla, sa voix était plus basse qu'auparavant.

« La miséricorde n'est pas l'abolition de la vérité, Thomas. Et la vérité n'est pas l'ennemie de la miséricorde. Si un père voyait son fils prendre du feu dans la main, lui dirait-il : fais ce que tu veux, car je t'aime ? Ou l'appellerait-il sévèrement pour lui sauver la main ? »

« Il l'appellerait sévèrement », répondit Thomas.

« Et si l'enfant pleurait d'avoir été effrayé par la voix de son père ? »

« Son père le prendrait dans ses bras. »

« Oui, dit Jésus. Mais seulement lorsqu'il aurait lâché le feu. »

Thomas se tut.

Jésus se tourna aussi vers les autres.

« Écoutez-moi bien. Je ne suis pas venu parmi vous seulement pour consoler ceux qui cherchent déjà Dieu. Je suis venu poser une pierre dans les fondations des âges à venir. Mes paroles seront portées par des hommes qui ne m'auront pas vu. Ils les diront aux enfants de leurs enfants. Ils les écriront, les expliqueront, s'en serviront pour briser l'orgueil des puissants et la peur des faibles. C'est pourquoi elles doivent tenir ferme. »

Puis il regarda Thomas.

« Une loi indulgente envers le mal devient dure envers les victimes. Si vous dites au meurtrier que son acte n'est qu'une erreur, que direz-vous à la mère de celui qu'il a tué ? Si vous dites au riche qui a laissé mourir l'affamé à sa porte que sa faute est légère, que direz-vous à cet affamé ? Si vous dites au puissant que sa cruauté se perdra facilement dans l'oubli, que direz-vous à ceux qui ont saigné sous elle ? »

Jean retint son souffle.

« Les hommes ont besoin d'entendre que leurs actes ont un poids, poursuivit Jésus. Pas seulement aujourd'hui. Pas seulement devant le juge de la ville. Pas seulement sous les yeux de leurs voisins. Mais devant l'éternité. Car beaucoup ne s'arrêteront pas devant les pleurs du faible. Ils ne s'arrêteront pas devant la honte. Ils ne s'arrêteront pas devant leur propre conscience, qu'ils feront taire. Mais peut-être s'arrêteront-ils devant la certitude que rien ne sera oublié. »

Thomas leva les yeux. « C'est donc la peur qui doit les conduire au bien ? »

« La peur est un commencement pour ceux qui ne savent pas encore aimer, dit Jésus. Mais elle ne doit pas être un aboutissement. L'enfant craint d'abord de tomber dans l'abîme, et c'est pourquoi il se tient loin du bord. Plus tard, il comprend que la vie est précieuse et n'a plus besoin de la seule peur. Il en va de même de la loi. »

Pierre demanda, pensif : « Qui donc tiendra debout, Seigneur ? Même le juste défaille. »

Le regard de Jésus s'adoucit.

« Celui qui tombe et se relève n'est pas semblable à celui qui fait de sa chute une demeure. Celui qui pèche et le pleure n'est pas semblable à celui qui pèche et apprend aux autres à appeler les ténèbres lumière. Le Père voit la différence entre la faiblesse et l'endurcissement. Entre la blessure et l'orgueil. Entre l'homme qui s'égare et appelle à l'aide, et celui qui s'égare et entraîne encore les autres avec lui. »

« Mais tu parles de tourment éternel, insista Thomas. Ce mot est lourd. »

« Il est lourd, acquiesça Jésus. Et il doit l'être. Car le mal aussi est lourd. Si vous voyiez toutes les larmes que l'homme fait verser à l'homme, vous ne prêcheriez pas le jugement avec des mots légers. »

Sa voix trembla un instant, non de faiblesse, mais d'un profond chagrin.

« Je vois les générations qui viendront. Je vois des rois qui tueront au nom de l'ordre. Je vois des prêtres qui aimeront leur propre pouvoir plus que Dieu. Je vois des riches qui bâtiront des maisons sur le dos des pauvres. Je vois des hommes qui sauront qu'un autre souffre et diront pourtant : cela ne me regarde pas. C'est pourquoi je dois parler de telle sorte que mes paroles ne deviennent pas un ornement. Elles doivent être comme une épée posée devant la conscience. »

Puis Jésus ajouta :

« Mais n'oubliez pas non plus ceci : je ne suis pas venu chercher les perdus pour me réjouir de leur perte. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la conversion. Tant que l'homme respire, la porte est devant lui. Tant que son cœur peut encore s'émouvoir, le Père l'appelle. Mais celui qui refuse à jamais la lumière choisit les ténèbres. Et les ténèbres qu'un homme en vient à aimer plus que la vérité finissent par devenir sa demeure. »

Thomas posa les mains sur ses genoux. « Le jugement n'est donc pas seulement un châtiment venu de l'extérieur ? »

« Non, dit Jésus. Le jugement est aussi la révélation de ce que l'homme est devenu. Celui qui a appris toute sa vie à aimer reconnaîtra en Dieu sa demeure. Celui qui a appris toute sa vie à haïr la lumière reconnaîtra en lui une brûlure. Le même soleil ouvre la fleur et dessèche la racine arrachée. »

Ces paroles réduisirent les disciples au silence plus encore que la menace du feu.

Jésus se leva. L'obscurité s'était épaissie, et les premières étoiles étaient apparues au-dessus du pays.

« C'est pourquoi je vous le dis : veillez. Non pour vivre dans l'angoisse, mais pour ne pas vous endormir au bien. Donnez du pain tant que vous avez des mains. Pardonnez tant que vous en avez le temps. Revenez au Père tant que vous entendez sa voix. Car un jour viendra où l'homme ne demandera plus ce que les autres pensaient de lui, mais ce qu'est devenu son cœur. »

Puis il se tourna vers Thomas, et sa voix redevint basse.

« Et toi, n'aie pas peur de poser des questions. Celui qui interroge au nom de la vérité est plus proche du royaume que celui qui se tait par seule peur. »

Thomas acquiesça, mais une ombre demeura dans ses yeux. Ce n'était pas l'ombre de l'incrédulité, plutôt celle d'un homme qui avait compris que la justice de Dieu était plus grande qu'il ne l'avait souhaité, et sa miséricorde plus profonde qu'il n'avait osé l'espérer.

Cette nuit-là, aucun d'entre eux ne s'endormit vite.

Chacun pensait au jour où le cœur de l'homme s'ouvrirait.

Et chacun cherchait en silence s'il y avait en lui plus de lumière ou plus de ténèbres.

Notes de l'auteur sur ce chapitre :

Ce chapitre est une pure fiction. Il est né en réaction à une vision trop manichéenne de la séparation entre ceux qui seront éternellement damnés et ceux qui recevront la vie éternelle.

9. Elarion : la Couche

Nerai Sael commençait à travailler avant que Nitra ne s'éveille.

Non qu'elle réfléchît mieux le matin. L'heure lui importait peu. L'argent circulait entre les États quelle que fût la position du Soleil d'Elarion, et les systèmes automatisés ne connaissaient ni fatigue, ni jours fériés, ni horaires de fermeture des banques.
Elle arrivait tôt parce que les couloirs étaient alors déserts.

Dans le silence, il était plus facile de distinguer les questions importantes de celles qui étaient seulement urgentes.

Le bâtiment de l'Office interétatique pour l'intégrité financière et les risques systémiques ne se trouvait pas dans le centre historique de Nitra. Il avait été érigé sur la rive nord du fleuve, entre les sièges des conseils monétaires, les centres de calcul de l'Union et les jardins diplomatiques. C'était un édifice bas, large et presque dépourvu de fenêtres à l'extérieur. Les architectes affirmaient avoir voulu exprimer ainsi le calme et l'impartialité.
Ceux qui redoutaient l'Office y voyaient une forteresse.

La plupart des habitants d'Elarion connaissaient l'Office sous un nom plus court.

La Couche.

Le nom était né parmi les analystes. Chaque banque, compagnie d'assurance, administration fiscale ou bourse de commerce ne voyait que sa propre couche de la vie financière. La banque connaissait le compte, mais pas nécessairement le bénéficiaire effectif de la société à laquelle il appartenait. L'administration fiscale connaissait la déclaration, sans voir l'argent parti dans un pays étranger. Le registre connaissait le gérant, mais pas la personne dissimulée derrière le fonds qui contrôlait la société.
Quand l'argent franchissait une frontière, il entrait dans une autre juridiction.

Il laissait parfois derrière lui un rapport.

Parfois, un simple récapitulatif.

Parfois, rien.

La tâche de la Couche consistait à superposer ces couches incomplètes et à rechercher les endroits où leurs contours cessaient de coïncider.
Nerai n'était pas policière.

Elle ne pouvait arrêter, convoquer ni inculper personne. Elle ne pouvait entrer dans une banque et consulter les comptes à sa guise. Elle ne pouvait exiger d'un paradis fiscal le nom d'un propriétaire pour la seule raison qu'elle s'y intéressait. Lorsqu'elle décelait un schéma préoccupant, elle préparait un signalement analytique et le transmettait aux autorités habilitées à demander des données supplémentaires à un tribunal ou à un autre État.

Souvent, elle attendait des mois entiers.

Parfois, on lui répondait que l'information demandée n'existait pas.

D'autres fois, elle existait, mais la loi locale interdisait de la communiquer.

Et il arrivait aussi que l'État ne réponde pas du tout.

La Couche ne voyait donc pas tout l'argent d'Elarion. Elle voyait surtout ce que quelqu'un était tenu de lui signaler, ce qui était accessible au public ou ce que l'on parvenait à obtenir au cours d'une enquête précise.

Les banques lui envoyaient des signalements d'opérations inhabituelles. Pas les dossiers complets de tous leurs clients. Seulement les cas où leurs propres systèmes ou leurs employés avaient soupçonné que l'argent n'avait pas d'origine intelligible, circulait de manière inhabituelle ou était lié à un risque déjà connu.

Les administrations fiscales fournissaient des données agrégées.

Les registres du commerce, les noms des propriétaires officiels.

Les partis politiques, les déclarations obligatoires de dons et de dépenses.

Chacune de ces sources montrait une autre partie de la réalité.

Et chacune avait son propre angle mort.

Nerai reliait des informations qui, à première vue, n'avaient aucun rapport entre elles. Le signalement d'une banque. Le changement de propriétaire d'une société. Un prêt venu d'un État étranger. Un don à une fondation. Un paiement pour des services de conseil. Une subvention pour la reconstruction d'une région. Un contrat d'assurance où le nom du bénéficiaire ne correspondait pas à celui du propriétaire.

La corruption s'avouait rarement dans le libellé d'un paiement.

Et le financement du pouvoir politique se cachait souvent derrière des mots comme conseil, éducation, développement régional ou étude de l'opinion publique.

Nerai ne cherchait pas des gens qui s'étaient acheté quelque chose de cher.

Elle cherchait le pouvoir.

Elle s'assit à son bureau et posa la paume sur sa surface mate. Le système vérifia son identité. Devant elle apparut la liste des nouveaux signalements arrivés pendant la nuit.
Ce n'était pas une carte de tout l'argent.

C'était une carte des soupçons.

Certains signalements contenaient des données précises. D'autres, une simple description sommaire de la transaction et la raison pour laquelle la banque l'avait signalée. Pour les opérations transfrontalières, une partie des données restait généralement anonymisée jusqu'à ce qu'un motif juridique permette d'en autoriser la communication.
Nerai ouvrit le premier dossier.

Un virement d'un montant inhabituellement élevé entre deux entreprises de construction. L'explication était jointe : vente d'équipements mécaniques. Les documents paraissaient crédibles.
Le deuxième dossier concernait une fondation qui avait reçu un don important peu avant les élections. Le paiement avait cependant été déclaré publiquement et provenait d'un donateur connu.
Dans le troisième, il manquait l'identité du bénéficiaire effectif de la société destinataire.

Nerai le signala pour qu'il soit complété.

Elle s'arrêta au dix-septième signalement.

Il provenait d'une banque de la ville portuaire de Sarur. La banque avait signalé une série de dépôts d'espèces effectués par une entreprise locale. Sur Elarion, on appelait aussi espèces les unités numériques au porteur qui pouvaient être remises sans connexion permanente. Lors du dépôt, la banque vérifiait leur authenticité, et non l'identité de tous leurs précédents détenteurs. Le montant des dépôts n'avait rien d'exceptionnel en soi. Il s'agissait d'une entreprise pour laquelle de telles recettes étaient courantes.
Elle exploitait un restaurant.

Les soupçons de la banque ne tenaient pas au fait qu'elle connaissait le nombre réel de clients. Ils tenaient à la forte augmentation des dépôts sur plusieurs mois, alors que le profil général de la société demeurait inchangé. Les mêmes locaux. Le même nombre de comptes enregistrés à la banque. Aucun prêt destiné à une extension. Aucune annonce de cession de l'entreprise ou de changement d'activité.
Il pouvait s'agir d'une réussite.

D'un nouveau cuisinier.

De bonnes évaluations.

D'un contrat de fourniture avec une autre entreprise dont la banque n'avait pas connaissance.

Le signalement n'était donc pas une accusation. Il indiquait simplement que la banque ne parvenait pas à expliquer de manière satisfaisante le changement de comportement de son client.

Nerai ouvrit la fiche publique de la société au registre du commerce.

Le propriétaire officiel était un entrepreneur local. Deux niveaux plus haut se trouvait un fonds régional. Au-dessus, une société immatriculée à Therinith, l'un des plus petits États de l'archipel du Sud.

Le registre de Therinith ne rendait pas publics les bénéficiaires effectifs.

Cela n'avait rien d'illégal.

Therinith avait fondé une grande partie de son économie sur le secret financier.

Nerai regarda le nom de l'établissement.

Vesta Sarur Sept.

Elle connaissait la marque. Vesta exploitait des restaurants, de petits commerces, des hébergements et des ateliers de réparation sur une grande partie de la planète. Certains appartenaient directement à la société centrale, d'autres à des licenciés locaux. Leurs structures de propriété variaient selon les États.

Le fait qu'un restaurant présentât des dépôts inhabituels ne permettait de rien conclure sur l'ensemble du réseau.

Nerai ouvrit la synthèse nocturne du système d'analyse et demanda les anciens signalements associés au nom de Vesta.

Le système trouva des centaines d'entrées. La plupart concernaient des affaires ordinaires : différends avec des fournisseurs, ordres de virement mal remplis, vols de jetons d'autorisation, contrôles fiscaux ou prêts impayés.

Parmi elles, il signala un schéma jugé peu significatif : des dépôts provenant d'établissements, suivis de virements à l'étranger, avec un bénéficiaire effectif mal identifié. Mais il n'avait accès ni aux caisses ni aux comptes protégés au-delà des frontières. Dans le classement automatique des dossiers, ce schéma se situait loin derrière les alertes urgentes.

Il restait quatorze dossiers.

Ils provenaient de six États.

Ils s'étalaient sur quatre ans.

Les autorités locales avaient clos chacun de ces dossiers séparément ou l'avaient laissé sans suite. Dans un cas, l'entreprise avait expliqué avoir acquis de nouveaux clients. Dans un autre, la banque avait jugé le risque insuffisant. Un troisième dossier s'était arrêté à la frontière d'un État qui avait refusé de communiquer des informations sur la société destinataire.

Tous portaient pourtant le nom de Vesta.

Pour le modèle, ce n'était qu'un groupe de concordances peu probantes. Mais Nerai connaissait la différence entre quatorze coïncidences et quatorze administrations dont chacune ne voyait que son propre dossier clos. Elle ouvrit les signalements d'origine et se mit à lire leurs motifs.

Nerai se pencha en avant.

Elle ne voyait pas les recettes de l'ensemble du réseau. Elle ne voyait ni les caisses ni la fréquentation des établissements. Elle n'avait accès ni à la comptabilité interne ni, à plus forte raison, aux systèmes qui lui auraient montré qui achetait quoi dans chaque entreprise. Elle voyait seulement que plusieurs banques de différents États avaient, indépendamment les unes des autres, signalé un comportement similaire.

Des espèces apparaissaient dans un établissement local.

Elles étaient déclarées comme des revenus ordinaires.

Peu après, une partie de l'argent partait vers des sociétés proposant des services aux intitulés vagues.

Conseil.

Gestion de marque.

Promotion régionale.

Redevances de licence.

À partir de là, la trace se dispersait entre d'autres États.

« Bonjour. »

La voix dans son dos était celle de Taren Voss.

Nerai ne se retourna pas.

« On verra si c'est un bon jour. »

Taren s'approcha de l'espace de travail. Il était grand, mince et se mouvait avec le calme de quelqu'un qui n'avait jamais cherché à prouver qu'il maîtrisait la situation. Il travaillait à la Couche depuis plus longtemps que Nerai et connaissait les systèmes bancaires de Vasýria d'une façon que la seule lecture des lois ne permettait pas d'acquérir.
C'était un Veyran.

Certains collègues y voyaient un avantage lorsqu'ils examinaient les maisons bancaires veyranes. D'autres, un risque. Nerai trouvait les deux idées également primitives.
« Qu'est-ce que tu as ? » demanda-t-il.

« Quatorze signalements en quatre ans. »

« On dirait le début d'une très longue réunion. »

« Six États. Des banques différentes. Des propriétaires officiels différents. »

Taren examina les données.

« Et le point commun ? »

« Vesta. »

Il eut un bref sourire.

« J'ai mangé chez eux. »

« Ce n'est pas une information utile. »

« Je peux confirmer que leur cuisine ne suffit pas à expliquer leur réussite financière. »

Nerai lui fit glisser le premier signalement.

« Les dépôts augmentent. Puis une partie de l'argent part pour des services de conseil et des licences. Les bénéficiaires effectifs des destinataires sont protégés. »
« Cela peut encore ne rien vouloir dire. »

« En effet. »

« Le réseau peut avoir un modèle commercial commun. »

« Il peut. »

« Ou une méthode commune pour transférer les bénéfices. »

« Aussi. »

Taren ouvrit la couche chronologique et compara les dates des paiements. Certains établissements envoyaient de l'argent aux mêmes intermédiaires. D'autres recouraient à des sociétés différentes, mais qui avaient un auditeur ou un administrateur commun.

« Intéressant », dit-il.

« Quoi ? »

« Ces sociétés se présentent comme indépendantes les unes des autres. Mais c'est le même cabinet qui a préparé leurs documents. »

« Cela peut être un prestataire courant. »

« Cela peut. »

Tous deux gardèrent un moment le silence.

C'était ainsi que commençaient la plupart des dossiers à la Couche. Non par une certitude, mais par une série de possibilités dont chacune avait une explication innocente.
Jusqu'à ce qu'il y en eût trop.

« Il nous faut la comptabilité interne d'au moins un établissement », dit Taren.

« Nous n'avons pas de motif juridique pour cela. »

« Nous avons le signalement d'une banque. »

« Nous avons les soupçons d'une banque. Pas la preuve d'une infraction. »

« Nous pouvons demander à Sarur un contrôle fiscal. »

« Nous pouvons leur demander d'envisager un contrôle fiscal. »

Taren s'appuya au bureau.

« Et dans six mois, ils nous annonceront que tout était conforme à la réglementation locale. »

« Probablement. »

« Therinith ne nous donnera pas le nom du propriétaire. »

« Pas sans décision de justice. Et nous n'obtiendrons pas de décision de justice sans soupçons plus solides. »

Taren regarda la chaîne devant eux.

« Il nous faut donc des données pour prouver que nous avons besoin de données. »

« C'est le fondement de la coopération interétatique. »

Elle agrandit la liste des sociétés liées entre elles. Au bout de la plupart des chaînes de propriété figurait le nom d'un administrateur, d'un cabinet juridique ou d'un fonds.
Jamais une personne.

Nerai ne pouvait pas affirmer que Vesta blanchissait de l'argent. Elle ne savait même pas si ces dépôts inhabituels étaient des recettes réelles, une fraude fiscale ou simplement la conséquence d'un modèle commercial que les banques ne comprenaient pas.
Elle n'avait qu'une question qui revenait.

Et un système qui ne lui permettait pas de parvenir à la réponse sans la connaître au préalable.

« Ouvre un dossier de travail, dit-elle. Pour le moment, sans accusation et sans demande d'intervention. »

« Sous quel motif ? »

« Possible utilisation coordonnée d'établissements encaissant des espèces pour dissimuler l'origine des fonds. »

« Cela ressemble déjà presque à un avis. »

« Alors écris : vérification d'anomalies financières interétatiques récurrentes. »

Taren sourit.

« Cela ne ressemble à rien. »

« C'est pour cela qu'ils l'approuveront. »

Il commença à préparer une liste de demandes. Ni les données des clients ni les journaux de caisse de l'ensemble du réseau. La Couche n'avait pas de tels pouvoirs. Ils pouvaient demander les résultats de contrôles fiscaux déjà effectués, les états comptables publics, les noms des auditeurs, les contrats de licence, les changements de propriétaires et les informations que les banques elles-mêmes avaient jugées inhabituelles.
Chaque couche supplémentaire exigeait un nouveau motif.

Chaque motif devait découler de la couche précédente.

Nerai aperçut un instant son propre reflet dans la partie sombre du plan de travail.

Elle n'avait pas d'anneau d'or.

Sa mère était aurélienne. Mais Nerai était née sélénite, comme son père. Enfant, elle examinait souvent ses yeux sous différentes lumières. Après avoir pleuré, lorsqu'elle avait de la fièvre, et dans les moments de grande concentration.
Elle attendait de voir si la ligne d'or n'apparaîtrait pas malgré tout.

Elle n'était jamais apparue.

Son demi-frère Jesair avait hérité de l'anneau. Il était aurélien et descendait de la plus ancienne lignée connue des Davion. Aussi les gens cherchaient-ils en lui la continuation d'histoires nées des siècles avant sa naissance.
Lorsqu'il apaisait quelqu'un, ils parlaient du don ancien.

Lorsqu'il se trompait, ils prétendaient qu'il avait trahi son sang.

Nerai ne portait pas un tel fardeau.

Elle n'avait pas à prolonger une légende.

Elle pouvait n'être qu'elle-même.

Pourtant, il se trouvait toujours quelqu'un qui, après avoir entendu le nom de Jesair, regardait une nouvelle fois ses yeux. Comme s'il lui fallait vérifier pourquoi un frère et une sœur ne portaient pas le même signe.
Jesair ne l'avait jamais traitée comme quelqu'un à qui il manquait quelque chose.

Lorsqu'ils étaient enfants, il lui avait dit que l'anneau d'or n'était qu'une chose que les gens remarquaient avant la personne.

Nerai lui avait répondu qu'elle avait alors de la chance de n'avoir rien qui brillât dans les yeux.

Depuis, il l'enviait parfois.

Nerai détourna les yeux de son reflet et se concentra de nouveau sur le plan de travail. Entre-temps, Taren avait achevé la première série de demandes.
« Sarur a accepté le signalement, dit-il. Sans promettre de contrôle. »

« C'est plus que je n'en attendais. »

« Therinith a refusé l'accès aux données de propriété. »

« C'est exactement ce à quoi je m'attendais. »

Taren ouvrit la réponse du registre insulaire. Elle était longue, polie et rédigée de façon à convaincre le lecteur que le refus de communiquer une information témoignait d'une culture du droit.
L'Office ne disposait pas de soupçons suffisamment précis.

Aucune infraction exacte n'était désignée.

Aucun lien n'était établi entre la société locale et les anomalies financières relevées dans d'autres États.
Chaque phrase était défendable.

Ensemble, elles formaient un mur.

« Ils affirment que sans preuve d'une direction commune, nous ne pouvons pas demander l'identité du bénéficiaire effectif », dit Taren.

« Et nous ne pouvons pas prouver l'existence d'une direction commune sans connaître le bénéficiaire effectif. »

« C'est peut-être inscrit au-dessus de l'entrée de leur registre. »

Nerai marqua la réponse et la joignit au dossier. Même un refus avait sa valeur. Non comme preuve d'un crime, mais comme carte des limites au-delà desquelles l'enquête ne pouvait voir.

Elle regarda les quatorze signalements.

Elle ignorait s'ils relevaient tous du même mécanisme. Peut-être y avait-il parmi eux des entreprises honnêtes, des modèles bancaires imprécis ou de simples erreurs comptables. Peut-être le nom de Vesta était-il leur seul point commun.

Mais trop de coïncidences commençaient de la même manière.

L'argent apparaissait dans un établissement encaissant des espèces.

Il prenait le nom de recettes.

Puis il partait en contrepartie d'un service dont la valeur ne pouvait être mesurée avec précision.

Enfin, il entrait dans un État où plus personne n'était tenu de demander à qui il appartenait.

« Et maintenant ? » demanda Taren.

« Nous attendons les résultats des contrôles. »

« Cela peut prendre des mois. »

« Entre-temps, nous vérifierons les auditeurs, les administrateurs et les sociétés de conseil. »

« Sans accès aux comptes ? »

« Tous les noms ne sont pas encore secrets. »

Taren ouvrit la liste des sociétés auxquelles les établissements versaient des redevances de licence et des honoraires de conseil. À première vue, aucun lien ne les unissait. Leurs sièges se trouvaient dans des États différents, leurs noms étaient dans des langues différentes et chacune déclarait un domaine d'activité distinct.

Nerai les classa par date de création.

Puis selon leurs représentants juridiques.

Enfin selon les personnes qui avaient authentifié leurs actes constitutifs.

Les premiers noms récurrents apparurent sur le plan de travail.

Ce n'étaient pas encore les propriétaires.

Seulement des administrateurs, des juristes et des intermédiaires officiels.

Des gens dont le rôle était de se tenir entre un patrimoine et la personne à laquelle il appartenait réellement.

« Trois cabinets », dit Taren.

« Pour quatorze dossiers apparemment sans rapport. »

« C'est déjà mieux que le nom du réseau. »

« Ce n'est toujours pas une preuve. »

« Un jour, tu refuseras même de te réjouir d'un aveu. »

« Un aveu peut encore être faux. »

Taren secoua la tête et envoya d'autres demandes.

Derrière les fenêtres du bâtiment, Nitra s'emplissait peu à peu de la lumière du matin. Les strates de circulation au-dessus du fleuve se densifiaient, et les tours publiques s'illuminaient sur la rive opposée. La ville commençait sa journée, persuadée que tout ce qui comptait était quelque part enregistré, contrôlé et conservé.

Nerai savait que ce n'était pas vrai.

Les données existaient.

Elles n'étaient simplement pas réunies au même endroit.

Chaque institution détenait son propre fragment et le protégeait selon ses propres règles. Les banques voyaient le mouvement, mais pas l'opération commerciale réelle. Les administrations fiscales voyaient les déclarations, mais pas l'ensemble du flux d'argent. Les registres voyaient les sociétés, mais pas les personnes derrière elles. Les enquêteurs voyaient les soupçons, mais souvent pas les liens.

Le crime n'avait pas besoin d'être invisible.

Il lui suffisait d'être morcelé.

Nerai créa un nouveau dossier de travail. Le système lui demanda un intitulé, un fondement juridique et une évaluation préliminaire du risque.
Dans le champ de l'intitulé, elle écrivit un seul mot :

Vesta.

Elle hésita un instant sur l'évaluation du risque.

Puis elle sélectionna :

Indéterminé. Possible schéma interétatique.

Le dossier fut enregistré parmi des centaines d'autres affaires ouvertes. Il se mit un instant en surbrillance, puis disparut dans le système comme s'il n'avait rien de particulier.
Peut-être n'avait-il vraiment rien de particulier.

Peut-être n'y avait-il derrière lui que quelques entreprises dissimulant leur bénéfice réel ou transférant leurs revenus pour payer moins d'impôts.
Mais peut-être Vesta était-elle le lieu où des sommes issues de crimes différents recevaient une même histoire sur leur origine.
Nerai ne le savait pas encore.

Elle n'avait que quatorze signalements, trois cabinets juridiques et quelques États qui refusaient de lui montrer le dernier nom de la chaîne.
Pourtant, à l'origine des grandes révélations, il n'y avait généralement pas de preuve.

Il y avait une incohérence qu'il était plus facile d'ignorer que d'expliquer.

Nerai ferma les autres dossiers.

Elle laissa Vesta ouvert.

10. Terre : le figuier maudit

Lorsqu'ils quittèrent Béthanie au matin, l'air était encore frais et une mince brume flottait au-dessus du chemin. Jérusalem se dressait devant eux dans la lumière matinale, ses remparts pâles et durs comme le visage d'un homme qui avait depuis longtemps oublié de pleurer.

Les disciples marchaient derrière Jésus en silence. Les derniers jours avaient été pleins de signes, de questions et d'inquiétude. Tous sentaient approcher quelque chose que plus aucun d'eux ne pourrait arrêter. La ville les attirait et les repoussait à la fois. Elle était comme une porte ouverte derrière laquelle ne les attendait pas la liberté, mais une sentence.
Jésus marchait en tête.

Il avait à peine dormi cette nuit-là. Longtemps, il était resté assis seul, tandis que les autres se reposaient, le regard tourné vers Jérusalem. Il savait que l'heure dont il avait si souvent parlé ne s'approchait plus. Elle était là. Il marchait en elle.

Son pas demeurait ferme, mais son corps était las. Il avait la bouche sèche, et dans les entrailles un vide qui se rappelait à lui à chaque pas par une douleur sourde. Depuis la veille, il avait peu mangé. D'abord, la faim l'avait seulement habité en silence, mais elle se faisait maintenant de plus en plus pressante, jusqu'à réduire un instant le monde au simple désir de nourriture.
Un figuier se dressait au bord du chemin.

Sa couronne était large et son feuillage abondant. Parmi les pierres grisâtres, il semblait un îlot de vie. Ses branches se penchaient sur le chemin et, dans la lumière du matin, il paraissait fort, sain et généreux.
Jésus s'en approcha.

Pierre se retourna vers les autres. Jean ralentit. Thomas s'arrêta à quelques pas derrière eux et observa Jésus qui écartait les feuilles.
Il cherchait un fruit.

Ses doigts passaient entre les branches. Il les écartait l'une après l'autre, soulevait les feuilles, en examinait le revers.
Il ne trouva rien.

Rien que des feuilles.

Rien qu'une promesse extérieure.

Rien qu'une apparence d'abondance, sans ce qui aurait pu rassasier un homme affamé.

Jésus plongea la main plus profondément dans le feuillage, comme s'il espérait y trouver malgré tout une seule figue précoce. Mais sa main revint vide.

Certains disciples échangèrent un regard. Ils savaient que ce n'était pas encore la saison des figues. L'arbre ne faisait rien qui fût contraire à sa nature. Il verdissait au temps où il devait verdir et attendait la saison où il devait porter des fruits.

Mais la faim ne connaît pas la patience des saisons.

La faim ne perçoit pas l'arbre entier. Elle ne voit que le fruit absent.

Jésus demeura sous la couronne. Une tristesse apparut dans son regard, car il ne voyait pas seulement un figuier devant lui. Il voyait une ville qui resplendissait de son temple, de ses lois et de ses prières, mais ne savait pas rassasier l'âme humaine. Il voyait des prêtres vêtus de robes propres qui se détournaient des impurs. Il voyait des hommes qui connaissaient chaque mot de l'Écriture, mais n'entendaient pas les pleurs de la veuve derrière le mur de leur maison.

Il voyait des feuilles sans fruits.

Pourtant, sous cette tristesse, quelque chose de plus petit remua aussi, un bref instant.

Quelque chose d'humain.

L'irritation d'un homme fatigué. L'humeur chagrine d'un corps affamé. Une sourde indignation devant ce monde qui, une fois encore, se tenait face à lui plein de promesses et ne lui avait pourtant rien donné.

Ce ne fut qu'un instant.

La faim parla en lui avant la compassion, et la fatigue avant la sagesse. Un moment, il ne vit pas l'arbre tel qu'il était. Il vit en lui tout ce qui promettait la vie sans lui avoir apporté de soulagement à l'instant même où il l'avait désiré.

Il toucha une feuille.

Puis il dit :

« Que jamais plus personne ne mange de ton fruit. »

Il ne parla pas fort. Il n'y avait pas là une fureur qui eût ébranlé le chemin. Il y avait de la fatigue, un jugement et un unique éclair aigu de volonté qui, l'espace d'un instant, s'était rétrécie à sa propre faim.

Quand les mots se furent éteints, Jésus resta immobile.

Il regarda sa main posée sur la branche.

Comme s'il n'avait senti le poids de la parole prononcée qu'une fois qu'elle avait quitté sa bouche.

Puis il retira sa main.

Les disciples se taisaient. Aucun ne lui demanda pourquoi il avait fait cela. Ils poursuivirent leur route vers Jérusalem, mais Thomas se retourna encore une fois vers l'arbre.
Les feuilles vertes bougeaient doucement dans le vent, comme si rien ne s'était passé.

Le lendemain, ils revinrent par le même chemin.

Pierre aperçut le figuier le premier. Il s'arrêta si brusquement que Jacques faillit le heurter.

« Rabbi, dit-il en le montrant de la main. Regarde. Le figuier que tu as maudit s'est desséché. »

Tous s'arrêtèrent.

L'arbre, vert et couvert de feuilles la veille encore, était à présent sec. Ses feuilles pendaient, tordues et grises, les branches avaient perdu leur souplesse et l'écorce se détachait par endroits du tronc. Il ne ressemblait pas à un arbre qui dépérit lentement. Il ressemblait à un arbre que la vie avait quitté d'un seul coup, depuis les racines jusqu'à la dernière brindille.
L'inquiétude pénétra les disciples.

Ils avaient déjà vu bien des signes. Ils avaient vu l'eau changée en vin. Ils avaient vu des malades guéris, des aveugles voir et des boiteux marcher. Ils avaient vu Lazare sortir du tombeau.
Mais cet arbre les toucha autrement.

Ce miracle n'avait apporté aucune guérison.

La joie de la foule était elle aussi absente.

Personne n'avait serré son enfant dans ses bras. Personne n'avait levé les yeux vers le ciel pour rendre grâce d'une vie rendue.

L'événement tout entier avait quelque chose de dur, de silencieux et d'irrévocable.

Jésus se tourna vers eux.

« Ayez foi en Dieu, dit-il. En vérité, je vous le dis : si quelqu'un dit à cette montagne : Soulève-toi et jette-toi dans la mer, sans douter dans son cœur, mais en croyant que ce qu'il dit arrivera, cela lui arrivera. »
Il leva les yeux vers les pentes qui entouraient le chemin.

« C'est pourquoi je vous le dis : tout ce que vous demandez dans la prière, croyez que vous l'avez reçu, et cela vous sera donné. Mais lorsque vous vous tenez debout pour prier, pardonnez si vous avez quelque chose contre quelqu'un, afin que votre Père vous pardonne aussi. »
Ces paroles tombèrent parmi eux comme des pierres dans une eau profonde.

Personne ne répondit tout de suite.

Chacun y entendait quelque chose de différent.

Pierre y entendait un appel à la force.

Jean, le mystère de la confiance.

Judas, la possibilité du pouvoir.

Thomas, une question.

Il hésita un instant. Puis il s'approcha de Jésus.

« Seigneur », dit-il avec précaution.

Jésus le regarda.

« Pose ta question, Thomas. »

Thomas baissa les yeux vers les racines desséchées du figuier.

« Nous t'avons vu changer l'eau en vin. Nous t'avons vu guérir les malades. Nous t'avons vu ressusciter les morts. Nous avons vu Lazare sortir du tombeau, alors qu'il gisait déjà dans les ténèbres et que son corps portait l'odeur de la mort. »
Il se tut un instant.

« Et maintenant, nous avons vu un arbre se dessécher à ta parole. »

Certains disciples remuèrent avec malaise. Pierre fronça les sourcils, comme s'il voulait faire taire Thomas, mais Jésus leva la main.
« Laissez-le parler, dit-il. Celui qui questionne ne dort pas encore. »

Thomas prit une inspiration.

« Pourquoi donc n'as-tu pas fait en sorte qu'il porte une figue ? Si tu avais faim et que l'arbre était sans fruit, pourquoi ne lui en as-tu pas donné ? Pourquoi était-il plus facile de lui ôter la vie que d'y faire venir des fruits ? »
Le silence s'épaissit.

Thomas poursuivit, plus hardiment désormais :

« Et si un homme qui a la foi peut dire à une montagne de se soulever et de se jeter dans la mer, pourquoi ne pourrait-il pas dire à un arbre : Porte une figue ? »
Jésus le regardait avec une gravité bienveillante.

« Thomas, dit-il, lorsqu'un enfant voit du pain, il pense que le pain commence dans les mains du boulanger. Mais le sage sait qu'il commence bien avant. Dans le grain tombé en terre. Dans la pluie venue à la bonne heure. Dans le soleil qui n'était pas trop ardent. Dans les mains de celui qui a semé. Dans la pierre du moulin. Dans le feu du four. »
Il montra le figuier.

« Toute chose que tu vois devant toi a derrière elle une longue suite de choses cachées. Le fruit du figuier lui-même n'est pas seulement un fruit. Pour pendre aujourd'hui à la branche, il devait s'y trouver hier sous une forme plus petite. Il y a un mois, il devait être à peine visible, caché dans le corps de l'arbre. Auparavant, il devait être l'ébauche d'un fruit qui avait reçu la sève, la lumière et le temps. Et avant encore, il devait être un arbre qui portait en lui la force de donner des fruits. »
Thomas écoutait sans bouger.

Jésus prit une feuille sèche. Au contact, elle s'émietta entre ses doigts.

« La réalité que vous voyez n'est pas une peau unique tendue sur le monde. Elle est faite de couches. Comme l'oignon qu'une femme défait près du foyer. Une couche soutient l'autre. Ce qui apparaît aujourd'hui repose sur ce qui était hier. Et ce qui était hier repose sur ce qui était avant. »
Il les regarda tous.

« L'esprit faible ne voit que la dernière couche et croit qu'elle est le monde entier. Un esprit plus fort voit plus profond. Et l'esprit empli de foi peut toucher les lieux où les choses ne sont pas encore tout à fait closes. »
Jean leva les yeux.

Jésus poursuivit :

« Il est des choses que l'on peut modifier parce que leurs racines sont proches. Le corps malade aspire encore à la vie. L'eau porte en elle l'obéissance de la création. Le cœur de l'homme peut se retourner en un seul instant. Même la mort n'est pas une muraille telle que vous l'imaginez, lorsque le Père appelle le nom de celui qui dort. »

À l'évocation de la mort, le tombeau de Lazare se présenta à leur esprit. La pierre roulée loin de l'entrée. L'odeur de la décomposition. L'homme enveloppé de bandelettes qui était sorti à la voix de Jésus.

« Mais faire apparaître une figue sur un arbre quand ce n'était pas la saison des figues, dit lentement Jésus, ce n'est pas seulement ordonner à une branche de porter un fruit. Cela voudrait dire récrire de nombreuses couches à la fois. Il faudrait la croissance d'hier, qui n'a pas eu lieu. Il faudrait une maturation qui ne s'est pas produite. Il faudrait la sève qui, depuis des jours déjà, aurait afflué vers le fruit. Il faudrait un temps qui n'est pas passé par là. »

Thomas plissa le front.

« Mais Dieu peut tout. »

« Dieu peut tout, acquiesça Jésus. Mais Dieu n'est pas un magicien sur la place du marché qui trompe l'œil d'un enfant. Le Père n'a pas créé le monde pour le déchirer à tout instant comme une vieille robe et le recoudre selon notre impatience. Il a créé un ordre. Et cet ordre aussi est sa volonté. »

Mais Thomas regardait toujours l'arbre sec.

« Cela explique pourquoi il n'y avait pas de figue, dit-il. Cela n'explique pas pourquoi tu l'as maudit. »

Pierre se tourna brusquement vers lui.

« Thomas... »

« Non », l'interrompit calmement Jésus.

Il regarda Thomas.

« Ta question est juste. »

Un tel silence régna sur le chemin qu'on entendit le froissement des feuilles sèches à leurs pieds.

Thomas fit un pas de plus.

« Je ne demande pas ce que cet arbre signifiait, dit-il. Ni ce que signifient la ville ou le temple. Pourquoi, à cet instant, l'as-tu fait, toi ? »

Jésus regarda le figuier.

Il demeura longtemps sans répondre.

Lorsqu'il parla, sa voix était plus basse qu'auparavant.

« Parce que j'avais faim. »

Les disciples demeurèrent immobiles.

« J'étais fatigué, poursuivit-il. La nuit avait été longue et les jours qui viennent sont lourds. Lorsque j'ai vu ses feuilles, j'ai désiré un fruit. Et lorsque je ne l'ai pas trouvé, ma faim a, l'espace d'un instant, réduit le monde à la seule chose que je voulais. »

Pierre baissa les yeux.

Jésus toucha le tronc sec.

« Je voyais dans cet arbre le temple, la ville et l'homme qui débordent de vie en apparence, mais ne donnent rien à celui qui a faim. Ce que je voyais n'était pas faux. Mais la vérité peut être prononcée depuis un lieu impur. Même une parole juste peut devenir cruelle lorsqu'elle est prononcée par la faim, la colère ou l'orgueil. »

Thomas le regardait comme s'il n'était pas certain d'avoir bien entendu.

« Tu t'es donc mis en colère contre lui ? »

« Un instant, dit Jésus. Non comme se met en colère celui qui désire détruire. Mais comme s'irrite celui qui a tendu la main vers un don sans le trouver. L'arbre n'avait aucune faute. Ce n'était pas la saison de ses fruits. Mais à cet instant, je ne voyais pas tout son temps. Je ne voyais que ma faim. »

Jean demanda :

« Et ta parole l'a tué pour cela ? »

Jésus acquiesça.

« Plus la conscience d'un homme est forte et unifiée, plus sa parole a de poids. Vous pouvez dire bien des choses dans l'irritation, et le vent emporte vos paroles. Mais lorsqu'un homme se tient près des racines de l'être, même un bref écart intérieur peut laisser une trace. »

Il les regarda l'un après l'autre.

« C'est pourquoi un grand pouvoir n'est pas seulement un don. C'est un fardeau. Celui qui peut guérir d'un mot doit aussi veiller sur le mot prononcé dans la fatigue. Celui qui peut déplacer une montagne doit veiller à savoir si son désir vient du Père ou seulement de la douleur qui le traverse à cet instant. »

Thomas montra de nouveau le figuier.

« Pourtant, je ne comprends toujours pas. Si ta parole pouvait faire mourir l'arbre, pourquoi ne pouvait-elle pas l'obliger à porter des fruits ? »

Jésus ramassa un fragment de branche sèche.

« Parce que la décomposition et la création n'exigent pas la même chose. »

Il brisa la brindille entre ses doigts.

« La mort était déjà présente dans cet arbre comme une possibilité. Elle est dans chaque feuille, dans chaque racine et dans chaque corps. Tout ce qui naît porte aussi la possibilité de disparaître. Ma parole a ouvert la voie à ce qui était déjà possible en lui. »

Puis il tendit sa paume vide.

« Mais la figue n'était pas prête en lui à cet instant. Pour qu'elle naisse, il aurait fallu que l'arbre, la sève, le soleil, la terre et le temps s'unissent. Il m'aurait fallu demander à l'être tout entier de se plier autour de ma faim. »

Son regard se durcit, non envers les disciples, mais envers lui-même.

« Ma faim, à cet instant, était personnelle. Je ne priais pas pour la vie d'un enfant ni pour la guérison d'un être souffrant. Je voulais me rassasier moi-même. »

Judas prit la parole :

« Qu'y a-t-il de mal à ce qu'un homme affamé veuille manger ? »

« Rien, répondit Jésus. La faim n'est pas un péché. Le désir de pain non plus n'est pas un péché. Mais le pouvoir devient dangereux lorsqu'il exige du monde qu'il abolisse son ordre pour la seule raison que celui qui le détient refuse de supporter un moment de manque. »

Il se tut un instant.

« La malédiction n'a besoin que d'une fissure. La bénédiction a besoin d'harmonie. »

Personne ne bougea.

Les paroles restèrent entre eux, simples et lourdes.

« Le pouvoir peut parfois obéir aussi à une volonté blessée, poursuivit Jésus. Il peut briser, hâter la décomposition, ouvrir les portes à la peur ou à la mort. Mais la vie ne s'ouvre pas pleinement à une telle volonté. La vie naît là où la volonté de l'individu rencontre celle du tout. »

Thomas réfléchit.

« Tu pourrais donc créer une figue si cela était conforme à la volonté du Père ? »

Jésus le regarda.

« Si cette figue faisait partie d'un chemin qui donne la vie, elle ne serait pas créée à partir du néant. L'être tout entier tendrait vers elle, même si vous ne voyiez pas ce chemin. Mais la créer uniquement pour faire taire un instant mon propre estomac ne serait pas un miracle dans le Père. Ce serait soumettre le monde à mon caprice. »
Il regarda vers les collines désertes, au loin.

« Lorsque j'étais au désert, le tentateur m'a dit de changer les pierres en pain. »

Certains disciples avaient entendu parler de cet épisode, d'autres non. Tous, à présent, écoutaient attentivement.

« J'avais alors plus faim qu'hier, poursuivit Jésus. Mon corps réclamait de la nourriture à grands cris. La pierre devant moi ressemblait à une miche et la voix me disait : Si tu as le pouvoir, sers-t'en. Prouve qui tu es. Rassasie-toi. »
« Et tu as refusé », dit Jean.

« J'ai refusé, parce que le pouvoir ne doit pas servir la faim de celui qui le porte. L'homme ne vit pas seulement de pain, et celui qui a reçu un don du Père ne doit pas en faire le serviteur de son propre désir. »
Il regarda le figuier.

« Hier, je n'ai pas transformé l'arbre en nourriture. Mais un instant, je l'ai condamné pour ne pas m'avoir nourri. La racine des deux tentations était la même. »
Pierre secoua la tête.

« Mais tu es sans péché, Seigneur. »

Jésus le regarda fixement.

« Et que crois-tu, Pierre, que signifie être sans péché ? Ne pas ressentir la faim ? Ne pas ressentir la colère ? Ignorer ce qu'est la tentation ? »
Pierre ne répondit pas.

« La pierre ne ressent pas la tentation, dit Jésus. Elle n'en est pas sainte pour autant. La pureté ne consiste pas à n'être jamais traversé par un mouvement obscur. Elle consiste à le voir tout entier, à ne pas lui donner le nom de lumière et à ne pas le laisser devenir son maître. »
Il regarda sa paume.

« Hier, je ne l'ai vu qu'après que la parole fut sortie de moi. »

Thomas dit :

« Ainsi, même l'homme qui a pleinement conscience de lui-même peut faillir un instant ? »

« Tant qu'il porte un corps, il en porte aussi la voix, répondit Jésus. La faim, la douleur, la peur et la fatigue entrent dans la conscience comme le vent dans une maison. L'homme éveillé les reconnaît. Mais si la porte est ouverte et que la nuit a été longue, un vent fort peut aussi renverser la lampe. »

« Et ensuite ? » demanda Jean.

« Ensuite, il la relève. Il voit ce qui s'est passé. Il ne couvre pas l'obscurité du nom de Dieu. »

Jésus se tourna de nouveau vers Thomas.

« Tu demandais pourquoi je n'avais pas plutôt sauvé l'arbre ou fait naître son fruit. Parce qu'à cet instant, je ne voulais pas créer. Je voulais recevoir. Et lorsque je n'ai rien reçu, ma parole est devenue un jugement. »

Thomas baissa les yeux.

« Est-il donc plus facile de détruire que de créer ? »

« Oui, dit Jésus. Non seulement pour les mains de l'homme, mais aussi pour sa volonté. Pour détruire une maison, un coup suffit. Pour la bâtir, il faut la pierre, la mesure, la patience et l'accord de nombreuses mains. Pour blesser un homme, un seul mot prononcé dans la colère suffit. Pour guérir son âme, une vie entière d'amour ne suffit parfois pas. »

Il passa la paume sur l'écorce sèche.

« Un être divisé en lui-même peut détruire. Mais on ne peut créer qu'à partir de l'unité. »

Thomas se tut, puis dit :

« Pourtant, quand tu as changé l'eau en vin à Cana, tu as aussi changé l'ordre des choses. »

« À Cana, je n'ai pas fabriqué la joie à partir du néant, répondit Jésus. Il y avait de l'eau. Il y avait les jarres de purification. Il y avait des noces. Il y avait la honte d'une famille à court de vin. Il y avait la confiance de ma mère. Il y avait un festin qui devait se poursuivre, et une heure qui s'était ouverte. »

Jésus sourit doucement au souvenir de Marie.

« Le vin qui est venu n'était pas une négation du monde. Il était le signe que le Père sait remplir les jarres vides. Il ne m'était pas destiné. Il était un don pour les autres. »

« Et Lazare ? » demanda Thomas.

« Lorsque j'ai appelé Lazare, je n'ai pas appelé un inconnu du fond du néant. J'ai appelé un frère que le Père connaissait par son nom. Son corps gisait au tombeau, mais son histoire n'était pas achevée dans le Père. L'amour de ses sœurs, leur douleur, mon amour pour lui et la volonté du Père se sont rencontrés en un même instant. La foi a touché la couche où il était encore possible de dire : Sors. »
Thomas regarda de nouveau le figuier.

« Et ici, rien ne s'est rencontré, hormis ta faim. »

« La vérité sur la ville s'y est rencontrée aussi, dit Jésus. C'est pourquoi l'arbre est devenu un signe. Mais mon irritation a donné à ce signe une dureté qu'il aurait pu ne pas avoir. »
« Le signe aurait donc pu se produire autrement ? » demanda Jean.

Jésus réfléchit un instant.

« Oui. »

« Comment ? »

« J'aurais pu vous montrer ses feuilles et dire : Regardez comme il ressemble au temple, qui promet la vie mais ne porte pas de fruits. J'aurais pu m'éloigner de lui avec ma faim et le laisser mûrir en son temps. »
Il posa la main sur le tronc.

« La vérité n'avait pas besoin de la mort de l'arbre. C'est mon instant qui l'a ajoutée. »

Ces paroles les troublèrent davantage que le miracle lui-même.

Ils avaient l'habitude de voir en Jésus celui qui répond. Il se tenait maintenant devant eux comme celui qui avait lui-même examiné son acte et ne s'était pas détourné de ce qu'il y avait trouvé.
Pierre prit la parole :

« Pourquoi nous dis-tu cela ? Tu aurais pu dire seulement que l'arbre était un signe. Aucun de nous n'aurait douté. »
Jésus le regarda.

« Précisément pour cela. »

Pierre ne comprenait pas.

« Celui qui détient le pouvoir est toujours tenté de donner à sa volonté le nom de volonté de Dieu. Quand il réussit quelque chose, il dit : Le Père l'a voulu. Quand il détruit quelque chose, il dit : C'était un jugement. Quand il blesse un homme, il dit : J'ai servi la vérité. »

La voix de Jésus s'affermit.

« Mais toute parole qui a du pouvoir ne vient pas tout entière du Père. Toute réussite ne confirme pas la pureté. Et tous ceux auxquels la force a obéi n'étaient pas justes. »
Judas le regardait avec une grande attention.

« Comment les reconnaîtrons-nous donc ? » demanda-t-il.

« À leurs fruits. »

Jésus ramassa une des brindilles ratatinées.

« Non à la grandeur du signe. Non au nombre de ceux qui s'inclinent. Non au fait que la terre tremble ou que le feu descende du ciel. Demandez-vous ce qui reste après l'acte. Davantage de vie ou davantage de peur ? Davantage de vérité ou davantage d'obéissance envers celui qui a montré sa force ? Davantage de liberté ou davantage de dépendance ? »
Il regarda l'arbre sec.

« Ce signe a apporté une connaissance. Mais à l'arbre, il a apporté la mort. C'est pourquoi il n'y a pas en lui que de la lumière. »

Au bout d'un moment, Thomas demanda :

« Et la montagne ? Tu as dit que celui qui croirait dirait à une montagne de se jeter dans la mer. Ce n'est pas une petite chose. C'est plus grand qu'une figue sur un arbre. »
Jésus sourit doucement.

« Penses-tu qu'une montagne n'est que de la pierre ? »

Thomas ne répondit pas.

« La montagne, c'est aussi la peur qui se dresse devant l'homme et se prétend éternelle. La montagne, c'est l'empire qui opprime les faibles et dit : Nul ne me fera bouger. La montagne, c'est la faute que tu portes depuis si longtemps que tu finis par croire qu'elle est ton corps. La montagne, c'est la mort devant laquelle tous s'inclinent. »
Les disciples firent silence.

« Quand un homme croit seulement comme on s'appuie sur un bâton, sa foi l'aide à marcher. Mais quand un homme croit au point de s'abandonner tout entier au Père, sa foi devient le lieu où la volonté de Dieu touche le monde. Alors les montagnes bougent. Non parce que l'homme commande à Dieu, mais parce qu'il cesse de lui barrer le chemin. »
Thomas garda un instant le silence.

« Et tous les hommes ont-ils la même foi ? Chacun peut-il dire à une montagne de bouger ? »

Jésus s'arrêta. Son regard n'était pas sévère. Il était profond, comme s'il ne regardait pas seulement Thomas, mais à travers lui, jusqu'au lieu où l'homme se rencontre lui-même.

« Tous n'ont pas la même foi, dit-il. De même que tous n'ont pas les mêmes yeux, bien qu'ils regardent le même monde. L'un ne voit que la pierre. L'autre voit le chemin. Un troisième voit la main du Père qui tient la pierre, le chemin et lui-même. »

Thomas écoutait attentivement.

« La foi d'un homme ne grandit pas seulement à partir de ce que sa bouche prononce, poursuivit Jésus. Elle grandit selon la profondeur de son éveil intérieur. Beaucoup vivent comme ceux qui rêvent. Ils voient, entendent, mangent, se mettent en colère, ont peur et désirent, mais ils ignorent qui voit en eux, qui entend en eux, qui a peur et qui désire. »

Les disciples se taisaient. Ces paroles différaient des paraboles sur les champs, les poissons et le pain. Elles touchaient quelque chose d'invisible que chacun portait pourtant en lui.

« La plus grande foi, dit lentement Jésus, appartient à celui qui a pleinement conscience d'être conscient. À celui qui ne se contente pas de regarder le monde, mais sait qu'il est celui qui regarde. À celui qui ne se contente pas de penser, mais sait que les pensées passent devant lui comme des nuages. À celui qui ne se contente pas d'éprouver la peur, mais sait que la peur n'est pas son maître. »

Thomas fronça les sourcils, non par résistance, mais dans l'effort de comprendre.

Jésus poursuivit :

« Un tel homme ne se colle pas à chaque couche du monde comme une mouche au miel. Il pénètre plus profond. Il voit le corps, mais sait qu'il n'est pas seulement un corps. Il voit la pensée, mais sait qu'il n'est pas seulement une pensée. Il voit la douleur, mais sait qu'il n'est pas seulement une douleur. Et lorsqu'il cesse de se tromper sur ce qu'il est, il cesse de se soumettre, impuissant, à ce qui change en lui. »

Thomas demanda :

« Et une telle conscience peut faire des miracles ? »

Jésus le regarda.

« L'homme ne le peut pas de lui-même. Car si tu disais : Moi, je fais des miracles, tu serais déjà séparé du Père. Et la séparation est une faiblesse, même lorsqu'elle se donne l'apparence du pouvoir. »

Il posa la main sur sa poitrine.

« La conscience d'un homme pleinement éveillé n'est plus déchirée entre la peur, le désir, l'orgueil et le doute. Elle est pure comme la surface de l'eau quand aucun vent ne souffle sur elle. Dans une telle surface, le ciel peut se refléter. Et lorsque le ciel se reflète dans un homme sans déformation, ce que vous appelez un miracle peut se produire à travers lui. »

Pierre prit la parole :

« Ce n'est donc pas la force de l'homme qui fait le miracle ? »

« Non, dit Jésus. Le miracle se produit là où l'homme cesse d'être un obstacle. Là où sa conscience n'est pas troublée par ce qu'il veut pour lui-même, mais ouverte à ce que veut le Père. »

Il regarda le figuier.

« Hier, je vous ai aussi montré le contraire. »

Thomas leva les yeux.

« La faim est née en moi, mais à cet instant, je ne me suis pas contenté de l'observer. Pendant un moment, je suis devenu ma faim. Et quand un homme devient sa faim, sa peur ou sa colère, sa conscience se rétrécit. Il ne voit que ce qui lui manque. »

« Mais tu en as pris conscience », dit Jean.

« Seulement après avoir prononcé la parole. »

La réponse de Jésus fut simple.

« L'éveil ne signifie pas que le vent cesse de souffler. Il signifie que l'homme reconnaît de plus en plus tôt ce que le vent fait en lui. Parfois, il le reconnaît avant l'acte. Parfois, pendant. Et parfois seulement à l'arbre qu'il a laissé desséché derrière lui. »

Thomas acquiesça lentement.

« C'est pour cela que tu nous as dit de pardonner lorsque nous prions ? »

« Oui. Un homme peut demander avec foi, mais si son cœur est plein de colère, sa foi s'unira à la colère. Il peut demander justice, alors qu'en réalité il désire se venger. Il peut parler de vérité, alors qu'en réalité il veut humilier l'autre. »

Jésus parcourut les disciples du regard.

« C'est pourquoi il ne suffit pas de ne pas éprouver de doute. Judas lui aussi peut être convaincu. L'homme violent lui aussi peut agir sans hésiter. L'unité n'est pas en elle-même un bien si l'homme est unifié dans sa haine. »

À ces mots, Judas se raidit imperceptiblement.

« La vraie foi n'est pas seulement la force de la conviction, poursuivit Jésus. Elle est l'unité de l'homme avec le Père. Plus votre volonté se rapprochera de la sienne, moins vous demanderez de choses qui ne servent qu'à vous. »

Thomas demanda :

« Comment distinguerons-nous la volonté du Père de notre propre désir ? »

Jésus désigna sa poitrine.

« D'abord en reconnaissant ce que tu veux, toi. Sans l'embellir. Sans paroles pieuses. »

« Et ensuite ? »

« Tu te demandes à qui ta prière doit apporter la vie. »

Jésus souleva une feuille sèche.

« Les bonnes prières engendrent la vie, même lorsqu'elles sont difficiles. Les mauvaises n'engendrent qu'une preuve de leur propre force. Quand tu pries pour nourrir, guérir, pardonner et porter le fardeau d'autrui, ta prière ressemble au Père. Quand tu pries pour éblouir, vaincre, posséder ou échapper au chemin qui t'a été donné, tu ne demandes pas à Dieu : tu le tentes. »

Thomas dit :

« Et quand nous ne sommes pas certains ? »

« Alors, attendez. »

Jésus regarda l'arbre sec, puis les collines vertes derrière lui.

« L'attente est parfois une foi plus pure que l'action. Celui qui ne sait pas si sa volonté sert la vie ne doit pas aussitôt la revêtir de pouvoir. Qu'il la laisse d'abord se tenir devant le Père. »

Pierre examinait les branches desséchées.

« Si tu avais attendu hier, l'arbre vivrait. »

« Oui », dit Jésus.

Sa voix ne cherchait pas à se défendre.

Pierre ne sut que répondre.

Au bout d'un moment, Thomas reprit :

« Peux-tu lui rendre la vie ? »

Tous se tournèrent vers Jésus.

Jésus posa la paume sur le tronc. Il ferma les yeux.

Il resta ainsi longtemps.

Les disciples attendaient de voir si la sève se remettrait à circuler dans les branches, si les feuilles sèches se redresseraient et si une nouvelle pousse verte jaillirait de l'écorce dure.
Rien ne se passa.

Jésus ouvrit les yeux.

« Je pourrais demander sa vie au Père, dit-il. Mais réparer ne doit pas non plus servir à prouver que je peux effacer mon erreur. »
Thomas fronça les sourcils.

« Pourquoi ne devrait-il pas revivre, puisqu'il est mort par ta parole ? »

« Peut-être vivra-t-il, répondit Jésus. Peut-être une nouvelle pousse sortira-t-elle un jour de ses racines. Mais si je le ressuscitais maintenant uniquement pour vous cacher la conséquence de mon instant, j'emploierais de nouveau le pouvoir pour moi-même. »
Il passa les doigts sur l'écorce fendue.

« Toute faute ne se répare pas en effaçant sa conséquence. Parfois, celle-ci doit rester visible pour devenir vérité. »
Thomas le regarda.

« Cet arbre portera donc ton erreur ? »

« Et ma connaissance, dit Jésus. Et peut-être un jour la vôtre. »

Il se tut un instant.

« L'homme voudrait faire disparaître chaque arbre sec qui lui rappelle ce qu'il a été. Mais l'arbre qui demeure peut en protéger beaucoup d'autres de la même parole. »
Pierre poussa un profond soupir.

« Il est difficile de t'entendre parler ainsi. »

« Parce que vous voulez que celui que vous suivez soit loin de votre faiblesse, dit Jésus. Vous pensez que seul peut vous sauver celui qui n'a jamais ressenti ce que vous ressentez. Mais comment celui qui ne connaît pas la voix de la tentation pourrait-il vous guider à travers elle ? »

« Et comment saurons-nous alors que nous devons te suivre ? » demanda Judas.

Jésus le regarda calmement.

« Ne me suivez pas parce que je ne trébucherai jamais. Suivez-moi là où, même après avoir trébuché, je ne me détourne pas de la vérité. »
Judas détourna les yeux.

Thomas observait toujours l'arbre.

« Tu as dit que celui qui veut une figue sans fleur veut un don sans chemin. »

« Oui. »

« Et celui qui maudit l'arbre parce qu'il n'y a pas trouvé de figue ? »

Jésus regarda vers Jérusalem.

« Il veut que le monde porte le châtiment de son propre manque. »

Le souffle de Thomas trembla.

Jésus poursuivit :

« C'est ce que font les rois. C'est ce que font les souverains. C'est ce que font les pères à leurs enfants et les maîtres à leurs serviteurs. Ils ont faim de pouvoir, de respect ou de certitude, puis ils punissent le monde de ne pas les avoir rassasiés. »
Il montra le figuier.

« C'est pourquoi vous devez vous souvenir de cet arbre. Pas seulement comme d'un signe du temple sans fruits. Aussi comme d'un signe du danger que représente l'homme dont la parole a du pouvoir. »
Jean demanda :

« Vaut-il donc mieux ne pas avoir de pouvoir ? »

« Non, répondit Jésus. Sans pouvoir, vous ne sauriez relever celui qui est tombé, protéger un enfant ni bâtir une maison. Le pouvoir n'est pas le mal. Le pouvoir révèle ce qui est dans l'homme. »
« Comme le feu ? » dit Jean.

« Comme le feu. Dans les mains de celui qui aime, il réchauffe. Dans les mains de celui qui a peur, il brûle. »

Thomas dit :

« Et plus le feu est grand, plus les mains doivent être pures. »

Jésus acquiesça.

« Plus le pouvoir est grand, moins l'homme peut se permettre de donner à la moindre irritation le nom de justice. »

Un moment, on n'entendit que le vent dans les feuilles sèches.

Puis Jésus se remit en marche.

Les disciples le suivirent, mais ils marchaient plus lentement qu'auparavant. Le figuier resta derrière eux au bord du chemin, tel un signe qu'on ne pouvait facilement enfermer dans une seule signification.
Il était l'image du temple plein de rites et dépourvu de miséricorde.

Il était l'image de l'homme qui verdoie au-dehors, mais ne donne rien à celui qui a faim.

Il était une preuve du pouvoir de la parole.

Il était aussi la conséquence d'un instant où la faim était devenue plus forte que l'harmonie avec l'être tout entier.

Pierre pensait à la foi capable de déplacer une montagne.

Mais pour la première fois, il se demandait aussi si toute montagne que l'homme est capable de déplacer doit être déplacée.

Jean pensait à la surface de la conscience où le ciel peut se refléter. Mais il comprit qu'une pierre peut tomber même sur une surface pure et, un instant, en briser l'image.
Judas pensait au pouvoir. Non à son fardeau, mais à la possibilité que le monde pût malgré tout obéir à la volonté d'un homme qui ne doute pas.
Thomas pensait à la figue qui n'avait pu naître parce que son chemin n'avait pas eu lieu.

Et puis à l'arbre qui était mort parce que, pendant un bref instant, le chemin de celui qui avait prononcé une parole sur lui avait cessé d'être en harmonie.
Jésus marchait devant eux vers Jérusalem.

La faim s'était déjà apaisée, mais il emportait avec lui la conscience de l'arbre desséché. Il ne l'écarta pas comme une erreur qui n'aurait pas sa place dans l'histoire d'un homme juste. Il la portait comme un avertissement silencieux.
Plus ils approchaient de la ville, plus les murs du temple se dessinaient nettement à l'horizon.

Eux aussi étaient pleins de feuilles.

De prières, de sacrifices, de robes, d'encens, de lois et de promesses.

Et pourtant, dans leur ombre, des êtres restaient affamés.

Sur toutes les couches du temps, l'ombre de la croix se refermait déjà.

Aucun des disciples ne comprenait encore qu'ils contempleraient bientôt un autre arbre. Du bois sec dressé entre ciel et terre. Ils y verraient un homme dont ils avaient attendu les fruits du royaume, et devant leurs yeux il n'y aurait rien que du sang, de la douleur et la mort.

Ils penseraient que toutes les promesses s'étaient desséchées.

Ils attendraient de voir s'il emploierait son pouvoir pour lui-même.

S'il ordonnerait aux clous de se détacher.

S'il ordonnerait au bois de se briser.

S'il ordonnerait au ciel de détruire ceux qui s'étaient moqués de lui.

Et lui aurait de nouveau faim.

Il aurait soif.

Il serait fatigué et abandonné.

Mais cette fois, il ne laisserait pas la douleur réduire le monde entier à sa propre souffrance.

Il ne demanderait pas à l'être de se plier autour de sa peur.

Il ne prononcerait pas de malédiction sur ceux qui lui avaient ôté la vie.

Au lieu de cela, il leur pardonnerait.

Alors seulement, Thomas comprendrait que la véritable grandeur de son maître ne résidait pas dans sa capacité à dessécher un arbre.

Elle résidait en ce que, lorsqu'il était lui-même suspendu à un arbre et pouvait maudire le monde entier, il ne l'avait pas fait.

Alors seulement, ils comprendraient que les couches les plus profondes de la réalité ne se meuvent pas au fracas du pouvoir, mais à la volonté silencieuse de celui qui demeure en harmonie avec le Père jusque dans la douleur.

Alors seulement, ils comprendraient que le plus grand miracle ne se révèle parfois pas sous la forme d'un fruit sur une branche, le jour où l'homme a faim.

Parfois, il se révèle sous la forme d'une parole de pardon, le jour où l'homme a le droit de maudire.

Parfois, seulement après la mort de l'arbre.

Parfois, seulement lorsque du bois sec naît la vie pour le monde entier.

11. Elarion : Mareia Lioren

Mareia Lioren avait appris à avoir peur en silence.

Non qu'elle fût faible. Les faibles ont souvent peur à voix haute, parce qu'ils espèrent que quelqu'un les sauvera. Mareia avait peur en silence, parce qu'elle avait longtemps cru qu'elle devait sauver seule sa propre dignité.
Au début, Arien ne l'avait jamais frappée.

Au début, il était attentionné.

L'attention est dangereuse lorsqu'elle se donne pour de l'amour et qu'en réalité elle éprouve les limites.

Il se souvenait de ce qu'elle disait. Il remarquait lorsqu'elle était fatiguée. Il savait quels endroits de la ville elle n'aimait pas, quelle boisson elle prenait en travaillant, quelles personnes elle jugeait creuses et à qui elle faisait confiance. Auprès de lui, elle s'était d'abord sentie vue. Puis surveillée. La différence s'était installée lentement, comme la lumière change avant l'orage.
« Je m'inquiète seulement pour toi », disait-il lorsqu'il lui demandait avec qui elle avait été.

« Je ne veux simplement pas qu'on profite de toi », disait-il lorsqu'il mettait ses amis en doute.

« Je sais seulement comment les gens pensent », disait-il lorsqu'il la persuadait que son propre jugement était naïf.

Mareia était une Aurélienne issue d'une lignée ancienne, mais non de la plus haute. La maison Lioren était connue pour ses guérisseurs, ses archivistes et ses enseignants plutôt que pour ses hommes politiques. Enfant, on lui avait appris que la sensibilité n'était pas le contraire du courage. Il lui fallut longtemps pour comprendre qu'Arien ne considérait pas sa sensibilité comme un don, mais comme un point sur lequel appuyer.

Des années avant Arien, Mareia avait travaillé à rendre accessibles des données de santé anonymisées pour la recherche sur les maladies héréditaires. Elle croyait que le partage pouvait réduire l'attente d'un traitement. Mais un système d'assurance régional avait croisé ces données apparemment anonymes avec des adresses et identifié plusieurs familles. Leurs primes avaient augmenté avant même que leur maladie fût confirmée.

Mareia avait aidé ces familles à retrouver leurs conditions initiales et avait témoigné lors du contrôle du projet. Elle n'avait pas renoncé à la recherche. Mais depuis, pour chaque demande, elle examinait aussi qui pourrait utiliser le résultat, combien de temps il le conserverait et qui verrait qu'il avait accédé aux données. Elle avait apporté cette prudence dans tous les débats ultérieurs sur la transparence.

L'incident se produisit dans l'appartement d'Arien, au-dessus du quartier financier de Nitra.

Dehors, il pleuvait. En contrebas, les lumières des modules autonomes se brisaient dans le verre mouillé des rues. Mareia était arrivée tard parce que la réunion sur les archives de santé s'était prolongée. Arien se tenait près de la fenêtre. Il ne se retourna même pas.

« Tu étais avec lui ? »

Il n'avait pas besoin de prononcer de nom.

Jesair Davion s'était glissé entre eux avant même que Mareia sache qu'il avait touché sa vie. Il y était entré d'abord comme un calme auprès duquel elle avait commencé à percevoir plus nettement sa propre inquiétude.

« J'étais en réunion », dit-elle.

« Ce n'était pas la question. »

« Alors, poses-en une meilleure. »

Arien se retourna.

Son visage n'exprimait pas de la colère au sens ordinaire du terme. Il exprimait le sentiment d'un affront. Comme si l'autonomie de Mareia n'était pas son droit, mais une erreur dans un système qui devait lui appartenir.

« Tu sais ce que font les gens comme Davion ? demanda-t-il. Ils entrent dans une pièce et tout le monde se comporte comme s'il venait d'entendre une antique prophétie. »

« Jesair n'y peut rien. »

« Jesair », répéta Arien.

Il prononça ce nom doucement. C'était précisément ce qui le rendait plus inquiétant.

« Tu as peur de lui », dit Mareia.

Un instant, le silence fut absolu entre eux.

Puis il vint vers elle. Vite. Trop vite. Il lui saisit le poignet.

« Je n'ai peur de personne. »

Il serra.

Pas au point de lui briser un os. Juste assez pour lui montrer qu'il le pourrait.

Mareia le regarda dans les yeux.

« Lâche-moi. »

« D'abord, tu me diras la vérité. »

« La vérité, c'est qu'en ce moment j'ai peur de toi. »

Sa main ne se desserra que d'un rien.

Cette phrase ne le ramena pas à lui. Elle l'offensa.

« Alors maintenant, je suis un homme violent. »

« Tu es un homme qui me retient contre ma volonté. »

C'est alors qu'il la frappa.

Mareia resta debout. Rien ne se brisa dans la pièce, et personne n'aurait deviné au premier regard ce qui s'était passé. Sur sa joue demeurait la chaleur de sa paume ouverte ; un instant, elle perdit le souffle.
Arien pâlit aussitôt.

« Mareia… »

Elle leva la main.

Non pour l'arrêter physiquement. Pour arrêter l'histoire qu'il s'apprêtait à raconter.

Qu'il ne l'avait pas voulu.

Qu'elle l'avait provoqué.

Qu'elle lui avait fait peur.

Que c'était de l'amour, simplement trop fort.

« Non », dit-elle.

Ce fut le mot le plus bas de la pièce.

Et le plus fort.

Elle partit cette nuit-là.

Elle n'emporta pas tout. Seulement ce qu'elle pouvait porter dans un sac et dans une âme qui avait enfin cessé de s'excuser de sa peur.

Les semaines suivantes furent étrangement vides. Arien lui écrivit, puis se tut, puis fit passer des messages par des connaissances communes. Un jour, il apparut devant le

bâtiment où elle travaillait. Elle ne porta pas plainte contre lui. Non par compassion. Plutôt parce qu'elle ne voulait pas qu'il fût le premier récit public de sa liberté.
Puis vint le débat à Nitra.

Et Jesair.

Pas comme un sauveur. Mareia détestait l'idée qu'une femme dût être sauvée par un homme pour pouvoir en quitter un autre. Elle était partie seule.
Jesair était autre chose.

Il était le témoin d'un monde où, auprès de lui, elle n'avait pas à se faire plus petite.

Après le débat sur le RBU, ils quittèrent ensemble la salle pour la cour intérieure du Conseil de l'Union. Nitra bruissait dans le soir. Un module de transport passa au-dessus d'eux, si silencieusement qu'on entendait l'eau dans le canal de pierre.
« Vous avez dit aujourd'hui une phrase qu'on ne vous pardonnera pas », dit Mareia.

« Laquelle ? »

« Qu'il faut protéger la vie privée des personnes, mais pas l'invisibilité du pouvoir. »

Jesair s'appuya à la balustrade.

« Pensez-vous que j'avais tort ? »

« Non. Je crains seulement que certains se servent aussi de votre phrase pour ouvrir les archives de santé. »
« Ce n'est pas ce que j'ai dit. »

« Je sais. Demain, vous l'expliquerez à la commission qui m'a déjà envoyé trois demandes. »

Jesair regarda les notifications de son interface. Il les avait reçues lui aussi.

« Le matin ? »

« À huit heures. Venez avec de la patience. »

Mareia ajusta sa manche sur son poignet. « Je connais aussi des gens qui appellent sollicitude toute intrusion dans la vie d'autrui. »

Jesair ne posa pas de question. Elle le remarqua aussitôt. La plupart des gens auraient demandé ce qui s'était passé. Certains par intérêt, d'autres par curiosité, d'autres encore pour pouvoir se faire une opinion. Le silence de Jesair lui laissait la pleine possession de sa propre histoire.
« Arien Korveth », dit-elle enfin.

Jesair acquiesça.

« Je l'ai vu dans la salle aujourd'hui. »

« Il vous regardait. »

« Je sais. »

« Pas comme un adversaire. »

« Je sais. »

Mareia le regarda.

« Cela ne vous inquiète pas ? »

« Cela m'inquiète. J'essaie seulement de ne pas laisser l'inquiétude gouverner ma conduite. »

Cette phrase demeura en elle.

Plus tard, ils marchèrent ensemble dans la vieille ville de Nitra. Non qu'ils en eussent convenu. Simplement, ni l'un ni l'autre ne bifurqua. Ils parlèrent des archives, des enfants d'Auriola, de la possibilité de changer le monde sans le rendre plus cruel.
Au moment de se séparer, un petit événement se produisit.

Mareia voulut lui tendre la main, mais au dernier instant, elle toucha de trois doigts l'intérieur de son poignet. Ce n'était pas délibéré. Plutôt un mouvement qui avait devancé la pensée.
Tous deux se turent un instant.

« Pardonnez-moi », dit-elle.

« De quoi ? »

« Je ne sais pas. »

Jesair regarda l'endroit qu'elle avait touché.

« Étrange », dit-il doucement.

« Quoi ? »

Il sembla chercher ses mots un instant.

« J'ai eu l'impression de me souvenir de quelque chose. Mais je ne sais pas de quoi. »

Mareia ne répondit pas.

Elle aussi avait eu cette impression.

Cette impression était faible et confuse, semblable à un écho dans une pièce où elle n'était encore jamais entrée.

Lorsqu'ils se furent séparés, elle s'en alla seule à travers les rues éclairées de Nitra et, pour la première fois depuis longtemps, elle ne sentit pas que la solitude était une punition.
Plus tard, cette nuit-là, Arien lui envoya un unique message.

Les décisions personnelles ne restent jamais personnelles.

Mareia le regarda longtemps.

Puis elle ne l'effaça pas.

Elle ne savait pas pourquoi.

Peut-être parce que certaines menaces prennent d'abord l'apparence d'une phrase qu'il est encore impossible de prouver.

12. Terre : Jésus sur la montagne

Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques et monta avec eux sur la montagne pour prier. Et il était déjà tard lorsqu'ils marchèrent sur le sentier pierreux, car le soleil déclinait vers l'occident et les ombres s'allongeaient sur le versant. Les disciples le suivaient en silence, car ils ignoraient pourquoi il les avait conduits précisément là, et la crainte les effleurait comme un vent froid.

Lorsqu'ils parvinrent à un lieu solitaire qui dominait le pays, Jésus s'éloigna de quelques pas et leva les yeux vers le ciel. Il ne parlait pas à voix haute, mais ses lèvres remuaient, et il semblait converser avec quelqu'un qui demeurait caché aux regards. Pierre, Jean et Jacques restèrent debout derrière lui, mais la fatigue du chemin et le silence de la nuit eurent raison d'eux. Ils s'assirent à terre et leurs paupières s'alourdirent.

Et tandis que Jésus demeurait en prière, il se produisit devant eux quelque chose qui dépassait l'entendement humain. L'aspect de son visage changea et son vêtement resplendit d'une blancheur qu'aucun tisserand sur terre ne connaît. Ce n'était ni la blancheur du lin ni celle d'une robe de laine, mais une lumière qui semblait venir du dedans. Son visage rayonnait comme si un soleil s'était ouvert derrière lui, et pourtant cette lumière ne brûlait pas les yeux de ceux qui s'éveillaient.

Pierre s'arracha au sommeil en sursaut, tel un homme qui a entendu une voix en rêve. Jean ouvrit les yeux et demeura le souffle coupé. Jacques prit appui des paumes sur le sol et regarda devant lui, car deux hommes se tenaient auprès de Jésus. Ils ne ressemblaient ni aux pèlerins des villages ni aux vieillards des cours du temple. Ils étaient enveloppés de gloire et leurs visages étaient graves, comme s'ils connaissaient le commencement et la fin de bien des âges.

Ils parlaient avec Jésus. Leurs voix étaient basses, mais les disciples avaient l'impression de comprendre et de ne pas comprendre à la fois. Ils parlaient du chemin qui devait s'accomplir à Jérusalem, du sang qui serait versé, de la peur des hommes, du pouvoir des prêtres et de l'heure où le Fils de l'homme se livrerait aux mains de ceux qui ne comprennent pas la lumière.

Pierre les regardait en tremblant, et dans son cœur la joie se mêlait à la peur. Et lorsqu'il vit que les deux hommes semblaient se préparer à partir, il dit à Jésus :

« Maître, il est bon pour nous d'être ici. Dressons trois tentes : une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie. »

Mais il ne savait pas ce qu'il disait. Car lorsque l'homme voit des choses auxquelles il n'est pas préparé, sa langue se hâte devant son entendement.

Alors une nuée se forma au-dessus d'eux. Elle ne vint pas d'en bas comme la brume de la vallée, et le vent ne l'avait pas poussée depuis la mer. Elle descendit d'en haut, silencieuse et claire, et les enveloppa. Les disciples entrèrent dans son ombre, et une grande peur les saisit. Car il y avait de la lumière dans la nuée, et dans cette lumière une présence devant laquelle le cœur humain devient petit.

Et de la nuée, une voix se fit entendre :

« Celui-ci est mon Fils, l'Élu. Écoutez-le. »

Lorsque la voix se fut tue, la nuée s'écarta. La lumière se retira comme une eau qui retourne aux profondeurs, et Jésus se tint seul devant eux. Sa robe était de nouveau celle d'un homme et son visage portait la fatigue du corps, mais dans ses yeux demeurait le reflet de lointains que les disciples ne connaissaient pas.

Longtemps, aucun d'eux ne parla. Ils descendaient de la montagne et les pierres crissaient sous leurs pieds dans l'obscurité. Pierre se retourna plusieurs fois, comme s'il s'attendait à revoir les deux hommes au sommet, mais il ne vit plus que le ciel rempli d'étoiles.

Enfin, il prit courage et s'approcha de Jésus.

« Seigneur, dit-il à voix basse, ces deux hommes qui parlaient avec toi… étaient-ce Élie et Moïse ? »

Jésus le regarda. Il ne répondit pas tout de suite. Il marcha encore quelques pas, comme s'il pesait chaque mot pour qu'il ne portât pas plus que Pierre ne pouvait porter.

« C'est un peu plus compliqué, Simon », dit-il enfin.

Pierre fronça les sourcils.

« Comment, plus compliqué, Seigneur ? Nous les avons vus. Et nous savions que c'étaient eux. »

Jésus s'arrêta. Au-dessus d'eux, les étoiles brillaient et la nuit était limpide. Il montra le ciel de la main.

« Lorsqu'un enfant voit une lampe, il pense que la lumière habite l'argile du récipient. Lorsqu'un homme voit une étoile, il pense qu'elle n'est qu'un point sur la voûte céleste. Mais le Père a créé davantage que l'homme ne peut nommer. »

Pierre leva les yeux.

« Parles-tu des anges ? »

« Aussi de ceux que vous appelleriez des anges, dit Jésus. Mais tout ce qui vient d'en haut n'a pas des ailes. »

Pierre ne comprenait pas. Jean et Jacques s'approchèrent, car ils sentaient que Jésus parlait de choses qu'il ne leur avait encore jamais révélées.

Jésus poursuivit :

« Voyez-vous ces lumières ? Vous pensez qu'elles ne sont données que pour marquer les jours et les années. Mais auprès de beaucoup d'entre elles se trouvent des mondes que le Père n'a pas laissés déserts. Il est des lieux où les rivières coulent sous un autre soleil, où les plantes lèvent leurs feuilles vers une autre lumière et où des êtres semblables à l'homme cherchent la vérité comme vous la cherchez. »

Pierre pâlit.

« Des hommes ? » demanda-t-il.

« Des hommes, répondit Jésus, même s'ils ne sont pas tous tels que vous. Certains sont plus anciens dans la connaissance. Certains connaissaient les secrets de la nature avant que vos pères bâtissent les premières villes. Ils savent guérir des blessures qui vous semblent incurables. Ils savent parler à distance sans paroles. Ils savent traverser des espaces qui vous semblent infranchissables. Et lorsqu'un tel homme agit parmi vous, vous appelez cela un miracle. »

Jacques frissonna.

« Alors le miracle n'est pas un miracle ? »

Jésus se tourna vers lui avec un léger sourire.

« Pour l'enfant, la graine dont naît un arbre est déjà un miracle. Pour le sage, c'est une loi de la vie. Mais la gloire du Père en est-elle diminuée ? Non. Car la loi que l'homme connaît demeure la loi de Dieu. Et le mystère que l'homme découvre demeure un mystère qu'il lui a été permis de découvrir. »

Pierre se taisait. Les paroles sur les autres mondes l'effrayaient davantage que la nuée sur la montagne.

« Et ces deux hommes ? demanda-t-il encore. S'ils n'étaient pas Moïse et Élie comme nous le pensions, qui étaient-ils ? »

Jésus regarda la vallée où, au loin, les feux des villages vacillaient.

« Ils étaient ce que vous pouviez comprendre, dit-il. Et ils étaient davantage en même temps. Ils sont venus sous des noms que votre cœur connaît, car s'ils étaient venus sans voile, vous seriez tombés face contre terre et vous n'auriez rien compris. »
« Dis-nous la vérité », insista Pierre.

Jésus le regarda avec bonté, mais aussi avec fermeté.

« Si je te disais aujourd'hui toute la vérité, Simon, tu ne la comprendrais pas. Tu en ferais une idole ou une peur. Et ni l'une ni l'autre n'est la foi. »
Pierre baissa la tête.

Jésus poursuivit sa marche, et ils le suivirent.

Au bout d'un moment, il dit :

« Il est, parmi les mondes, des êtres qui veillent sur l'humanité. Non pour vous ôter la liberté, mais pour que la flamme ne s'étouffe pas avant d'avoir appris à brûler. Ils observent vos pas, protègent les limites que vous ne devez pas encore franchir et touchent parfois l'histoire lorsqu'elle menace de basculer dans la mauvaise direction. »
Jean demanda :

« Et tu les connais, Seigneur ? »

Jésus répondit :

« Je les connais. Et ils me connaissent. »

Il y avait dans ces mots quelque chose que les disciples ne savaient pas nommer. Cela ne ressemblait pas aux paroles d'un maître sur les prophètes, mais au souvenir de quelqu'un venu de plus loin que ne porte le chemin de l'homme.
Pierre regarda de nouveau le ciel. Les étoiles ne ressemblaient plus à de petites lumières clouées à la voûte. Elles lui semblaient des portes. Et derrière chacune d'elles pouvait se trouver un monde qui regardait en retour.
« Pourquoi nous as-tu montré cela ? » demanda-t-il.

Jésus s'arrêta au bord du sentier. La nuit était silencieuse.

« Parce que l'heure viendra où vous verrez ma faiblesse, dit-il. Vous me verrez enchaîné. Vous me verrez battu et abandonné. Vous verrez les hommes se moquer de ce qu'ils ne comprennent pas. Alors, souvenez-vous de cette montagne. Souvenez-vous que la lumière peut se cacher dans un corps, mais que le corps ne la détruit pas. »
Personne ne répondit.

Lorsqu'ils furent descendus plus bas, l'aube commença à poindre. La première clarté toucha les pierres, et le paysage reprit l'aspect qu'ils connaissaient. Mais en Pierre, plus rien ne demeura tout à fait comme auparavant. Il marchait auprès de Jean et de Jacques, mais ses pensées étaient toujours là-haut, dans la nuée, sous les étoiles, devant ces hommes qui étaient Moïse et Élie et qui pourtant étaient quelque chose de plus grand.
Et Jésus leur ordonna de n'en parler à personne.

Car toute vérité ne peut être donnée aux hommes en une seule fois. Certaines vérités doivent attendre que s'élargisse en l'homme le vase capable de les porter.

13. Elarion : Arien Korveth

Arien Korveth n'était pas né mauvais.

Cela aurait été trop simple. Et les explications simples sont une grâce que l'histoire accorde à ceux qui ne veulent pas porter la responsabilité des vérités complexes.
Il était d'abord né fils, tout simplement.

Et de tous les êtres au monde, c'était sa mère qu'il aimait le plus.

Elle était le premier lieu dont il se souvenait comme d'un refuge.

Quand, enfant, il tombait et s'écorchait le genou, ce n'était pas vers le module médical qu'il courait, bien que celui-ci fût fixé au mur à quelques mètres de lui. Il courait vers elle. Lorsqu'il reçut sa première mauvaise appréciation à l'école, il la cacha deux heures à son père avant de la lui montrer, à elle. Lorsqu'il se disputait avec un garçon du voisinage, il rentrait rempli d'une juste colère, et elle le laissait parler jusqu'à ce que son récit se dépouillât peu à peu de tout ce qu'il y avait lui-même ajouté.
Sa mère avait ce don singulier de ne pas le reprendre trop tôt.

Elle s'asseyait auprès de lui.

Elle écoutait.

Et seulement lorsqu'il avait épuisé tous les mots dont on se sert pour se défendre contre sa propre faute, il lui arrivait de demander :
« Et maintenant, raconte-moi ce qui s'est vraiment passé. »

La plupart du temps, Arien le lui racontait.

Auprès d'elle, il pouvait échouer sans que son échec devînt aussitôt un jugement sur sa valeur. Il pouvait être en colère sans être mauvais. Il pouvait pleurer sans qu'elle lui expliquât que les larmes ne résolvaient rien.
Son père était différent.

Il aimait Arien. Le garçon n'en avait jamais sérieusement douté. Seulement, son amour prenait la forme de règles.

Son père croyait à la rigueur. Il croyait qu'un accord n'a de sens que s'il reste valable au moment où il devient désagréable. Qu'une parole que l'on peut assouplir après l'avoir donnée, selon les circonstances, n'est pas une promesse, mais une proposition.

Il travaillait dans le domaine des cadres juridiques et de la régulation monétaire. À longueur de journée, il déterminait ce qui devait se produire lorsqu'une partie remplissait une condition et l'autre pas, à quel moment naissait un droit, à quel moment s'éteignait une obligation et ce que signifiait exactement l'expression dans les délais.
Cette manière de penser l'accompagnait jusque chez lui.

Lorsqu'Arien eut neuf ans, un vieux casse-tête mécanique devint son obsession.

Le Rubik's Cube.

Sur Elarion, il existait des jeux capables de créer pour un joueur des mondes entiers, de simuler des guerres, des villes ou des planètes étrangères. Pourtant, Arien passait des semaines penché sur un petit cube coloré, tant l'irritait cet ordre caché dans un objet aussi simple.
Son père le remarqua.

« Quand tu l'auras résolu sans aide, lui dit-il un soir, je t'emmènerai au zoo de Sarena. »
Arien leva la tête.

Il n'était encore jamais allé au zoo. Sa mère lui en avait montré des enregistrements : des animaux venus de trois continents, d'immenses bassins, des pavillons nocturnes et une vieille forêt qu'on laissait pousser sous une coupole presque sans y intervenir.
« Vraiment ? »

« Si tu le résous. »

« En entier ? »

Son père sourit légèrement.

« Si j'avais voulu dire la moitié, j'aurais dit la moitié. »

Les jours suivants, Arien s'exerça jusqu'à en avoir mal aux doigts.

Il commença par apprendre les mouvements par cœur. Puis il comprit qu'il ne suffisait pas de mémoriser une méthode. Il lui fallait comprendre pourquoi les différentes pièces se déplaçaient. Pourquoi un mouvement juste sur une face détruisait l'ordre sur une autre, et pourquoi il fallait sacrifier provisoirement cet ordre pour qu'il revînt ensuite à sa place.
Le cube le fascinait.

C'était un petit monde où le chaos n'était pas réel.

On n'en connaissait simplement pas encore la méthode.

Deux jours avant la sortie, il le résolut pour la première fois.

Puis une deuxième.

La veille du départ, il savait déjà reproduire la méthode presque sans réfléchir.

Sa mère lui passa la main dans les cheveux.

« Alors demain, tu verras les animaux. »

Arien sourit.

« Si je le résous. »

Sa mère jeta un bref regard vers son père.

« Mais tu sais déjà le résoudre. »

Arien ne comprit pas alors pourquoi elle avait dit cela.

Il le comprit le lendemain.

Ils se tenaient devant l'entrée du zoo.

Au-delà des hautes parois transparentes, il voyait la cime des arbres. De l'espace qui s'étendait derrière elles lui parvenaient les cris d'animaux qu'il ne connaissait que par les enregistrements. Des gens franchissaient les portes d'entrée en tenant leurs enfants par la main, et Arien ne parvenait plus à rester en place.

Son père lui tendit le cube.

« Alors. »

Arien rit.

« Maintenant ? »

« Il était convenu que tu le résoudrais. »

« Mais je l'ai résolu hier. »

« C'est aujourd'hui que nous sommes devant le zoo. »

Sa mère le regarda.

« Est-il vraiment obligé de le faire maintenant ? »

« S'il sait le faire, ce n'est pas un problème. »

Arien prit le cube.

Au début, tout fut facile. La première couche. La deuxième. Les coins. Les arêtes.

Puis il prit conscience du regard de son père.

Une famille avec deux enfants passa derrière eux. La porte s'ouvrit, dévoilant un instant une large allée entre les arbres.

Arien accéléra.

Et il fit une erreur.

Une petite.

Au cours de la dernière séquence, il tourna une face dans le mauvais sens.

Lorsqu'il s'en aperçut, il se figea.

Le cube était presque terminé. Cinq faces semblaient correctes. Sur la dernière, quelques cases n'étaient pas à leur place.

« Attends, dit-il. Je vais recommencer. »

Son père regarda l'heure.

« Non. »

Arien crut qu'il plaisantait.

« Quoi ? »

« Tu ne l'as pas résolu. »

« Mais je sais le résoudre. »

« Cette fois, tu ne l'as pas résolu. »

« Je me suis seulement trompé à la fin. »

« Oui. »

Arien regarda la porte d'entrée.

Puis son père.

« Alors je vais réparer mon erreur. »

« Il n'était pas convenu que tu le corrigerais jusqu'à ce que tu y arrives. »

Sa mère s'interposa.

« Tu sais pourtant qu'il en est capable. Il nous l'a montré hier. »

Son père lui répondit calmement.

« Alors il aurait dû se concentrer aujourd'hui aussi. »

Les yeux d'Arien commencèrent à le brûler.

« S'il te plaît. »

Son père secoua la tête.

« Si un accord cesse de s'appliquer dès que quelqu'un en regrette les conséquences, alors nous n'avions aucun accord. »
Il se tourna vers le module de transport.

Arien resta immobile.

Derrière la porte, des enfants allaient et venaient. Quelque part au loin retentit le cri grave d'un grand animal, et un groupe se précipita vers le belvédère.
Ils étaient là.

À quelques dizaines de mètres de lui.

Il suffisait de franchir la porte.

Sa mère resta auprès d'Arien. Son père attendait déjà près du module.

Le garçon tenait dans ses mains le cube presque résolu, et les larmes coulaient sur ses joues.

« Je le déteste », dit-il.

Sa mère s'agenouilla devant lui.

« Non. »

« Je le déteste. »

« Pour le moment, oui. »

Arien la regarda à travers ses larmes.

Sa mère prit le cube dans sa main.

« Ton père confond parfois rigueur et justice. »

Arien retint cette phrase.

« Si une chose est conforme aux règles, elle n'est pas juste ? »

« Pas toujours. »

« Alors à quoi servent les règles ? »

Sa mère chercha un moment sa réponse.

« À nous aider à décider quand nous ne savons pas quoi faire. Pas à nous dispenser de ressentir. »

Puis elle lui rendit le cube.

« Et encore une chose. »

« Quoi ? »

« Ce n'est pas parce que tu n'as pas parfaitement réussi quelque chose que tu es tout entier un échec. »

Arien hocha alors la tête.

Mais autre chose se grava bien plus profondément en lui.

Une porte devant laquelle on peut rester, alors même que le but est à portée de main.

Une condition qu'un seul mouvement erroné suffit à ne pas remplir.

Et un monde que n'intéresse pas le si peu qui manquait.

Quelques années plus tard, il vécut un événement cruel qui bouleversa radicalement sa vision du monde.

Ce jour-là, il était seul avec sa mère.

Ils revenaient d'une visite chez la sœur de celle-ci lorsqu'un défaut de synchronisation se produisit dans l'un des niveaux de circulation. Trois modules autonomes s'engagèrent presque simultanément dans le même couloir.
Le premier système évita la collision.

Le deuxième, non.

Plus tard, Arien ne se souvint pas du choc comme d'un bruit.

Il se souvint d'une lumière.

Blanche.

Violente.

Puis du monde basculé sur le côté.

Le champ de sécurité l'avait retenu. Il avait la lèvre fendue, l'épaule meurtrie et du sang sur le front, mais il pouvait bouger.
Sa mère, non.

Une partie de la structure du module lui écrasait le bas du corps. Elle était consciente. Sa respiration était courte et superficielle.
Arien rampa jusqu'à elle.

« Maman. »

Elle le regarda.

Et même à cet instant, elle sourit.

Ce fut ce qui le hanta le plus, par la suite.

Pas la douleur sur son visage.

Ce sourire.

Comme si, même dans le module brisé, au milieu de la fumée, des alarmes et du sang, elle demeurait son havre.

« Je suis là », dit-elle.

Les secours arrivèrent vite.

Elarion possédait des systèmes capables de réagir à une catastrophe de transport avant même qu'un être humain ait compris qu'elle s'était produite. Des modules de secours apparurent au-dessus du lieu de l'accident, des drones médicaux circulaient parmi les blessés et, au-dessus de chaque corps, s'affichait une évaluation continue de son état.
Arien ne regardait que sa mère.

Un secouriste s'agenouilla auprès d'elle.

Un autre se tourna vers l'épave du module voisin.

On en retira un enfant.

Un garçon qui avait à peu près l'âge d'Arien.

Ses vêtements étaient déchirés, son visage ensanglanté et l'un de ses bras se tordait sous son corps à un angle anormal.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Arien vit un anneau d'or.

Il était éclatant.

Presque lumineux.

Le système médical ajouta immédiatement de nouvelles données.

Un des secouristes regarda la projection.

« Profil de régénération aurélien. »

L'autre acquiesça.

Suivirent plusieurs phrases qu'Arien ne comprit pas entièrement, sur le moment.

Probabilité de survie.

Fenêtre d'intervention.

Hémorragie interne massive.

Réponse régénérative.

Un seul transport de soins intensifs disponible.

Un autre module en route.

Trop tard.

« L'enfant d'abord », dit le chef d'équipe.

Arien releva la tête.

« Non. »

Personne ne l'entendit.

« Non ! »

Les secouristes déplaçaient déjà le garçon.

Arien agrippa l'un d'eux par son vêtement.

« Ma maman ! »

L'homme se tourna vers lui.

« Un autre module arrive. »

« Alors prenez-la ! »

« Nous devons décider en fonction de... »

« Elle va mourir ! »

Le secouriste ferma un instant les yeux.

Peut-être fut-ce alors qu'Arien vit pour la première fois que même celui qui suit la bonne procédure peut savoir qu'il fait quelque chose de terrible.

« Nous essayons de les sauver tous les deux. »

Arien se tourna vers sa mère.

Elle avait dû entendre toute la conversation.

« Prenez le garçon », murmura-t-elle.

Arien la regarda, incrédule.

« Non. »

« Arien. »

« Non. »

Elle tendit la main vers lui.

Ses doigts tremblaient.

Il les saisit.

« Maman, dis-leur. »

« Regarde-moi. »

« Dis-leur que c'est toi qu'ils doivent prendre. »

« Arien. »

Sa voix gardait ce même calme qu'il connaissait depuis l'enfance.

Le calme de la cuisine.

Le calme des soirées.

Le calme de l'être vers lequel il venait toujours lorsque le monde devenait trop grand.

« Ce transport peut sauver cet enfant », dit-elle.

« Toi aussi. »

Elle ne répondit pas.

Derrière Arien, les portes du module médical se fermèrent.

Juste avant, il aperçut une dernière fois le visage du garçon inconnu.

Et ses yeux.

L'anneau d'or disparut derrière la paroi opaque.

Le transport suivant, celui de sa mère, arriva quelques minutes plus tard.

Le rapport établi par la suite en précisa exactement le nombre.

Arien connut ce chiffre par cœur pendant des années.

Sa mère mourut pendant le trajet vers l'hôpital.

Les médecins expliquèrent plus tard qu'un transport plus précoce n'aurait pas non plus garanti sa survie. La structure avait déchiré les gros vaisseaux de son bassin. Les drones de terrain ne pouvaient que ralentir l'hémorragie ; un module spécialisé était nécessaire pour refermer la blessure. Le traitement régénératif exigeait une circulation stabilisée et des heures dont elle ne disposait plus. La décision des secouristes était conforme au protocole. Grâce à son âge, à la nature de ses blessures et à son profil de régénération aurélien, le garçon du module voisin avait une probabilité nettement supérieure de survivre à une intervention intensive.

Le garçon survécut.

La mère d'Arien, non.

L'anneau d'or n'avait pas, à lui seul, fait la décision.

Il n'était que le signe visible de l'un des facteurs pris en compte par le système.

Mais pour Arien, cela ne comptait pas.

Les enfants ne gardent pas d'un traumatisme le souvenir d'un rapport d'expertise.

Ils en gardent une image.

Arien se souvenait de sa mère étendue parmi les débris.

Des portes du module de secours.

Et des yeux dorés de l'enfant qui s'étaient fermés de l'autre côté.

Ainsi naquit en Arien la haine des Auréliens.

Elle n'avait pas d'arguments.

Elle n'avait pas d'histoire.

Elle n'avait pas de théorie politique.

Elle avait une couleur.

L'or.

Après les funérailles, son père demanda le dossier complet de l'accident.

Il étudia la télémétrie, les temps de réaction, le protocole de triage, les décisions des soignants et les modèles prédictifs.

Arien attendait qu'il trouvât un coupable.

Il en avait besoin.

Quelqu'un devait bien avoir commis une erreur.

Quelqu'un devait en porter la responsabilité.

Au bout de quelques jours, son père referma le dernier rapport.

« Ils ont suivi la bonne procédure », dit-il.

Arien le fixa.

« Maman est morte. »

Son père baissa les yeux.

« Je sais. »

« Alors comment ont-ils pu suivre la bonne procédure ? »

Son père se tut longtemps.

Son visage avait une raideur qu'Arien prit alors pour de la froideur. Bien plus tard seulement, il comprit que certains ne s'effondrent pas au-dehors, sans que cela signifie qu'ils ne souffrent pas. Ils s'effondrent vers l'intérieur, là où personne ne les voit.
« Une bonne décision ne donne pas toujours un bon résultat », dit son père.

Cette phrase révulsa Arien.

« Alors à quoi sert qu'elle soit bonne ? »

Son père ne répondit pas.

Et pour la première fois, Arien comprit une chose qui ne le quitta plus jamais tout à fait.

Un système peut tout faire dans les règles, et un être humain mourir malgré tout.

Sans que personne ait menti.

Sans que personne ait enfreint la loi.

Sans que personne ait eu de mauvaises intentions.

Et le résultat peut être une tombe.

À partir de ce jour, il se mit à étudier autrement les mécanismes.

Auparavant, ils l'intéressaient parce qu'il aimait comprendre les choses.

Désormais, il avait besoin de les maîtriser.

Si le monde avait pu lui prendre sa mère par une décision qu'on ne pouvait qualifier d'erreur, alors il ne suffisait pas d'être quelqu'un de bien.
Il ne suffisait pas d'avoir raison.

Il ne suffisait même pas de supplier.

Il fallait comprendre selon quels critères le monde décide.

Et si l'on ne voulait pas être de ceux que le système laisse attendre, il fallait se trouver du côté des règles avant même que la décision ne s'amorce.
Enfant, il apprit ainsi deux choses.

La première : le monde n'est pas dirigé par ceux qui ont raison, mais par ceux qui en comprennent les mécanismes.

La seconde : si tu ne vois pas le mécanisme, tu fais partie de ceux qu'il dirige.

Il était né dans un État veyran de l'Ouest, au sein d'une famille d'administrateurs, de juristes et de stratèges monétaires. Après la mort de sa mère, la maison resta la même, et pourtant elle perdit ce lieu où l'on pouvait se réfugier.

Son père était toujours là.

Les règles aussi.

Les dîners se poursuivaient.

On y parlait des fluctuations des marchés, des accords de coalition, des failles réglementaires et de tel État qui croyait encore sa banque centrale indépendante.
Des sentiments, on ne parlait presque jamais.

Arien s'adapta.

Il était exceptionnellement intelligent. Son intelligence avait la précision d'un instrument chirurgical. Il savait disséquer un problème couche par couche, en trouver le point faible, deviner qui céderait, qui l'on pouvait convaincre, acheter ou contourner.
Les écoles veyranes voyaient en lui un talent.

Les consortiums financiers, un investissement.

Les responsables politiques, un homme utile.

Lui-même se considérait comme quelqu'un qui voyait derrière le rideau.

À l'adolescence, il revint au dossier de l'accident de sa mère.

Pas seulement une fois.

De nombreuses fois.

Il chercha d'abord une erreur des soignants.

Puis une erreur de l'algorithme.

Plus tard, il tenta de découvrir qui avait approuvé le protocole et sur quelles données il avait été élaboré.

Il ne trouva aucun complot.

Cela le mit plus en colère que s'il en avait trouvé un.

Le garçon avait été sauvé parce que le système avait jugé ses chances supérieures. Le profil biologique aurélien n'était qu'une variable parmi beaucoup d'autres.
Mais Arien se mit à remarquer les Auréliens partout.

Dans les retransmissions des cérémonies.

Dans les archives des lignées.

Dans les plus anciennes écoles.

Dans les récits de personnes dont le corps se régénérait plus vite.

Dans les légendes sur des lignées qui, autrefois, auraient su guérir par le toucher.

L'anneau d'or était présenté comme un héritage culturel.

Arien y voyait un avantage reçu à la naissance.

Au début de sa carrière, Arien soumit aux administrateurs des transports un projet de modules de soins intensifs de réserve pour les accidents multiples. Ce n'était pas un grand geste. Il avait recalculé les délais d'arrivée, la répartition des modules et le coût de la réserve. Lorsqu'on lui dit qu'une telle capacité resterait inutilisée la plupart du temps, il posa devant eux le rapport sur l'accident de sa mère et leur demanda d'inclure aussi les minutes d'attente dans leurs calculs.

Le projet fut approuvé. Deux ans plus tard, il reçut le compte rendu d'une collision à la suite de laquelle deux modules de soins intensifs étaient arrivés en même temps, et les deux blessés graves avaient survécu. L'un était un garçon aurélien. Arien conserva ce compte rendu. À cette époque, il croyait encore qu'une règle plus juste pouvait protéger un être humain quelle que fût la couleur de ses yeux.

Devant une fête publique aurélienne, une phrase lui vint pourtant à l'esprit, dont il avait encore un peu honte :

Vous avez aussi pris ma mère.

Ce n'était pas vrai.

Son intelligence le savait.

Mais sa douleur n'était pas analyste.

On peut savoir pendant des années que sa haine repose sur des fondations faussées, et pourtant y bâtir toute une maison. Il suffit de trouver plus tard assez d'arguments pour donner à une vieille blessure le nom de conviction.

Arien les trouva.

Puis il rencontra Mareia.

Elle ne ressemblait pas à sa mère.

Ni par son caractère, ni par son mode de vie, ni par sa manière de penser. Arien aurait jugé une telle comparaison rudimentaire.

Et pourtant, auprès d'elle, il éprouva pour la première fois depuis de longues années quelque chose qu'il connaissait depuis l'enfance.

La possibilité de cesser un instant de se justifier devant le monde.

Mareia était sensible, mais pas manipulable. Bienveillante, mais pas faible. Lorsqu'elle n'était pas d'accord avec lui, ce n'était pas pour l'emporter. C'était parce qu'elle ne savait pas trahir la justesse de son propre regard.
Au début, il admirait cela.

Auprès d'elle revenait parfois l'homme qu'il avait, des années durant, dissimulé derrière les mécanismes.

Puis il en prit peur.

Car ce dont on a besoin, on peut le perdre.

Et Arien avait déjà connu un lieu vers lequel il revenait à chaque douleur, jusqu'à ce que le monde le lui prît un jour.
Il se mit donc à faire ce qu'il faisait avec tout ce qu'il ne voulait pas perdre.

Il essaya de le comprendre.

Puis de le prévoir.

Puis de le contrôler.

Il retenait ce que disait Mareia. Qui elle voyait. À quelle heure elle rentrait. À quelles personnes elle faisait confiance. Qui exerçait une influence sur elle. Ce qui modifiait ses opinions.
Il se l'expliquait comme une marque d'attention.

Plus tard, de sollicitude.

Enfin, comme un droit.

Et lorsqu'il apparut qu'on ne pouvait sécuriser un être humain comme un flux financier, il commença à éprouver de la colère.

Mareia ne se laissait pas intégrer à son système.

Elle ne se laissait pas posséder.

Et lorsqu'il comprit qu'il ne pouvait la posséder, il se mit à haïr précisément ce qu'il avait autrefois aimé en elle.

Après son départ, l'appartement demeura trop ordonné.

Elle n'avait rien brisé. Elle n'avait pas crié. Elle n'avait pas fait publiquement de lui un monstre, ce qui lui aurait permis de se défendre.

Elle était partie sur un non silencieux.

Les premiers jours, il se dit qu'elle reviendrait.

Puis que quelqu'un l'avait influencée.

Puis Jesair Davion apparut dans son esprit.

Et avec lui, la vieille couleur.

L'or.

Il était étrange de voir avec quelle facilité deux événements séparés par des décennies pouvaient se rejoindre en un être humain.

Un enfant inconnu qu'on emmenait du lieu d'un accident.

Un homme debout aux côtés de Mareia.

Tous deux Auréliens.

Tous deux avec un anneau d'or dans les yeux.

La raison savait qu'aucun lien de cause à effet ne les unissait.

La blessure n'en avait pas besoin.

Arien se mit à se dire que Mareia n'avait jamais pu véritablement appartenir à son monde. Que les Auréliens finissaient toujours par choisir les leurs, même lorsqu'ils parlaient d'universalité, d'égalité et de la civilisation entière.
À l'instant décisif, selon lui, ils revenaient au cercle.

Au cercle d'or.

Il haïssait ce signe depuis longtemps avant de se l'avouer.

La maison Davion était à ses yeux la pire de toutes.

Un mythe dont les gens instruits riaient, sans jamais tout à fait y renoncer. Guérir par le toucher. Prévoir les malheurs. Une nature qui écoute. De vieux contes pour une civilisation dotée d'intelligence artificielle biologique, de capteurs quantiques et de villes sur une autre planète.
Et pourtant, il suffisait que Jesair Davion se levât dans la salle du Conseil de l'Union et prononçât une phrase pour que tous se tussent.
Arien regarda plus tard l'enregistrement du débat de Nitra.

Il l'arrêta sur le visage de Jesair.

« Il faut protéger la vie privée des personnes. Pas l'invisibilité du pouvoir. »

Jesair se tenait calmement. Il n'avait besoin ni de triomphe ni de théâtralité. C'était précisément ce qui inquiétait Arien.

On peut acheter un homme politique ambitieux.

On peut démasquer un démagogue.

Il est bien plus difficile de contrôler un homme qui ne veut pas du pouvoir et qui l'acquiert malgré tout par la confiance des autres.

Arien agrandit l'image de ses yeux.

Un instant, l'anneau d'or y apparut.

Et le monde autour de lui disparut.

Pendant une fraction de seconde, il sentit de nouveau l'odeur des matériaux brûlés du module accidenté.

Il entendit le secouriste :

Profil de régénération aurélien.

Il vit la main de sa mère.

Les portes du module ambulancier.

Les yeux dorés du garçon.

Puis il fut de nouveau à Nitra.

Devant l'image de Jesair Davion.

Arien sentit la répulsion lui soulever le cœur.

« Non », dit-il dans la pièce vide.

Il ne savait pas encore exactement à quoi il s'opposait.

À Jesair.

À Mareia.

Aux Auréliens.

Au système qui avait jadis décidé sans haine et lui avait pourtant pris sa mère.

Peut-être aussi à sa propre humiliation.

Toutes ces choses se trouvaient désormais si proches en lui qu'il cessait de les distinguer.

Et c'est à cet instant qu'une notification s'alluma sur son espace de travail.

Le message arriva par un canal de communication fermé qu'utilisaient de hauts responsables de fonds, des conseillers politiques et des personnes qui ne voulaient pas que leurs conversations figurent dans les archives ordinaires.
L'expéditeur n'était pas indiqué.

Le message contenait un lieu, une heure et une seule phrase :

Monsieur Thorne apprécierait un entretien sur les conséquences de l'intervention d'aujourd'hui.

Arien le lut deux fois.

Kael Thorne n'exerçait aucune fonction officielle à la mesure de son influence. Il ne dirigeait ni gouvernement ni banque centrale. Son nom apparaissait pourtant dans l'entourage des gestionnaires de patrimoine, des fonds d'investissement, des médias, des fondations et des campagnes politiques.
On parlait de lui comme d'un conseiller.

Ceux qui en savaient davantage n'employaient aucun titre.

Arien n'effaça pas le message.

Il commença par relancer le discours de Jesair.

Cette fois, il ne regardait pas Jesair.

Il repéra Kael dans l'image.

Puis il remarqua le bref instant où Kael ne regardait pas l'orateur.

Il le regardait, lui.

Arien accepta l'invitation.

Ils se rencontrèrent le lendemain soir, très haut au-dessus de Nitra, dans une pièce qui appartenait officiellement à une fondation soutenant la coopération économique entre États.
Kael l'attendait déjà.

« Monsieur Korveth. »

« Monsieur Thorne. »

« Je connais votre nom depuis un certain temps. »

« Est-ce censé me réjouir ? »

« Cela devrait vous inciter à la prudence. »

Kael ouvrit l'enregistrement de la conférence et l'arrêta sur Jesair.

« Lorsque sera venu le temps de l'œuvre commune, la valeur ne devra plus marcher dans l'ombre, lut-il. Ce qui sert à tous doit être visible de tous. »
Arien s'attendait à une raillerie.

Il vit à la place, sur le visage de Kael, quelque chose de bien plus intéressant.

La peur.

Kael Thorne avait peur de cette idée.

Pour lui, la transparence n'était pas un problème moral. C'était une menace existentielle. Si l'on pouvait réunir les flux financiers d'Elarion sur une seule carte, ils ne révéleraient pas seulement l'évasion fiscale.
Ils révéleraient des partis politiques financés par les mêmes sources.

Des médias qui se haïssaient en façade et appartenaient en coulisses au même argent.

Des fondations.

Des banques.

Des fonds.

Et la maison Thorne.

« Davion n'a pas encore d'organisation, dit Kael. Il n'a ni parti, ni appareil, ni loi. »

« Alors pourquoi avez-vous peur de lui ? »

« Parce que les gens comprennent ce qu'il dit. »

Kael éteignit l'image.

« On peut enterrer les idées complexes dans des commissions. Les idées simples se propagent d'elles-mêmes. »

Arien s'adossa.

« Vous m'avez invité pour me dire que vous avez peur d'un Aurélien ? »

« Je vous ai invité parce que vous, vous n'avez pas peur de lui. »

« Non. »

Kael se tut un moment.

« Vous le haïssez. »

Arien sentit les muscles de son cou se tendre.

« Vous n'en savez pas assez sur moi. »

« Je sais comment vous le regardiez. »

« Un regard n'est pas une preuve. »

« Je ne cherche pas une preuve. Je cherche une motivation. »

Arien se leva.

Kael ne le retint pas.

« Mareia Lioren n'est pas la raison de votre présence ici », dit-il.

Arien resta debout.

« Elle est seulement la raison pour laquelle votre vieille haine a réappris à parler. »

Cette fois, Arien se retourna brusquement.

Kael ignorait à quel point il avait visé juste.

Il ne savait rien de l'accident.

De sa mère.

Du garçon.

Des yeux dorés derrière les portes qui se refermaient.

Mais les gens comme Kael n'avaient pas besoin de connaître l'origine d'une blessure. Il leur suffisait de reconnaître qu'elle existait.

« Que voulez-vous de moi ? » demanda Arien.

« Pour le moment, rien. »

« Alors vous n'aviez pas besoin de me faire venir. »

« Je veux vous offrir mon soutien. »

Arien se rassit lentement.

« Pour quoi faire ? »

Kael ouvrit une vue d'ensemble de structures de recherche et de financement.

« Vous travaillez avec des consortiums. Vous comprenez les passages entre juridictions, monnaies et régimes juridiques. Vous avez élaboré des cadres de sécurité biologique. »

« Tous légaux. »

« Naturellement. »

Kael prononça ce mot avec tant de calme qu'il en perdit son sens.

« Les maisons et les fondations avec lesquelles je travaille cherchent des personnes capables d'analyser les risques à long terme pour la civilisation. Économiques. Politiques. Sociaux. Génétiques. »
Arien le regarda.

« Auréliens ? »

Kael ne répondit pas tout de suite.

« Auréliens aussi, si vous les considérez comme un risque. »

À cet instant, ce ne fut pas un plan qui se dévoila.

Ce furent des portes qui s'ouvrirent.

Kael offrait l'accès à des financements, à des cabinets juridiques, à des fondations et à des centres de recherche. À des gens capables de poser une question de telle sorte que son sens véritable demeurât enfoui dans un langage spécialisé.
« Et que voulez-vous en échange ? »

« Des informations. Où va l'idée de Jesair. Qui la soutient. Et quelles possibilités existent pour arrêter sa progression avant qu'un mot d'ordre moral ne devienne un programme politique. »
« Vous voulez le discréditer ? »

« Si c'est possible. »

« Et sinon ? »

Kael le dévisagea.

« Alors nous aurons besoin d'une analyse plus précise. »

Il n'avait pas besoin d'en dire davantage.

Après cet entretien, Arien se mit à lire sur l'hérédité aurélienne.

Il prétendit d'abord, à ses propres yeux, qu'il s'agissait de curiosité professionnelle.

Il découvrit les règles singulières de la transmission génétique. Les fils qui héritaient du profil caractéristique lorsque leur père était aurélien. Les lignées mixtes. Les configurations de marqueurs. Les propriétés physiologiques associées à l'anneau d'or.
De la biologie.

Rien que de la biologie.

Exactement comme dans le rapport sur la mort de sa mère.

Plus il lisait, plus se rejoignaient en lui deux parties de sa vie qu'il avait jusque-là tenues séparées.

L'enfant qui avait perdu sa mère.

Et l'homme qui avait besoin d'expliquer le monde sans admettre que cet enfant le dirigeait toujours.

Il commença à prendre des notes.

Autorité morale sans mandat électoral.

Continuité lignagère comme capital politique.

Davion — symbole qui refuse d'en être un, donc plus efficace.

Transparence comme instrument de l'influence morale aurélienne.

La dernière phrase était fausse.

La transparence n'était pas aurélienne. Jesair la présentait comme un système commun à tous.

Mais Arien ne partait plus de la réalité.

Il partait du résultat auquel il avait besoin d'aboutir.

Et un homme intelligent qui choisit d'abord sa conclusion est parfois plus dangereux qu'un sot.

Car un sot ne sait pas construire un chemin parfait vers l'erreur.

Arien, si.

Plus il écrivait, moins il se rendait compte qu'il n'écrivait pas sur les Auréliens.

Il écrivait sur le garçon devant le zoo.

Sur la porte qui ne s'était pas ouverte parce qu'il n'avait pas rempli la condition.

Sur sa mère dans les décombres.

Sur le module ambulancier qui s'était ouvert à quelqu'un d'autre.

Sur Mareia qui avait refermé la porte derrière elle.

Il y avait trop de portes dans sa vie.

Et Arien décida qu'il ne serait plus jamais celui qui restait devant.

Un soir, Mareia répondit à l'un de ses anciens messages.

Arien, je ne reviendrai pas. Ce qui s'est passé n'était pas une erreur entre nous. C'était une limite franchie. Je te souhaite de parvenir un jour à te l'avouer.
Il le lut de nombreuses fois.

La dernière phrase le mit plus que toute autre en fureur.

Précisément parce qu'elle était vraie.

Trois jours plus tard, il vit l'enregistrement d'un débat public à Auriola. Jesair y parlait des archives. Mareia était assise parmi les auditeurs.
Lorsque Jesair eut terminé, leurs regards se croisèrent un instant.

Il n'y avait là rien qui pût servir de preuve.

Arien y vit pourtant tout.

Il arrêta l'image.

Jesair.

Mareia.

L'anneau d'or.

Et quelque part au plus profond, sous toutes ces années d'études, d'influence et de maîtrise de soi, un garçon de neuf ans tenait toujours dans ses mains un cube presque résolu.
Sur son espace de travail, il ouvrit la liste des fondations de recherche.

À côté de plusieurs d'entre elles brillait une nouvelle autorisation.

Accès étendu approuvé par la direction du fonds.

Kael avait concrétisé son offre.

Arien pouvait présenter des propositions de projets stratégiques, recourir à des conseils juridiques et financiers et relier des programmes entre des États qui, en apparence, n'avaient aucun rapport entre eux.
Pour le moment, rien de tout cela n'était un crime.

La recherche en sécurité biologique était nécessaire.

L'analyse des populations génétiques pouvait sauver des vies.

La modélisation des risques systémiques relevait d'une gestion responsable de la civilisation.

Chaque outil avait un usage légitime.

Ce qui serait décisif, c'était de savoir qui, un jour, les réunirait.

Arien savait comment financer un grand projet sans qu'il apparût nulle part comme un projet unique. Il savait comment répartir les missions entre monnaies, États et régimes juridiques. Il savait où dissimuler l'intérêt final sans que quiconque eût à enfreindre sciemment la loi.
Il contempla longtemps les possibilités qui s'offraient à lui.

On ne devient pas criminel seulement au premier acte.

Parfois, la limite est franchie bien plus tôt.

À l'instant où, face à la possibilité de détruire autrui, on ne se demande plus en aurais-je le droit ? mais comment pourrait-on s'y prendre ?
Arien n'avait encore rien commandité.

Il n'avait contacté aucun laboratoire.

Il n'avait pas de plan précis.

Mais il avait un protecteur.

Un accès.

Et la certitude que, s'il divisait son intention en éléments assez petits, il trouverait des gens prêts à exécuter chacun d'eux sans savoir ce qu'ils créeraient ensemble.
Dans la nuit, il sortit sur la terrasse.

Sous lui brillait Nitra. Au-dessus de la ville passaient des vaisseaux en route vers l'anneau orbital, puis vers Thaeron.
Le monde était précis.

Interconnecté.

Dirigé.

Arien se souvint de son père.

Ils ont suivi la bonne procédure.

De sa mère.

Les règles ne doivent pas nous dispenser de ressentir.

Deux phrases s'étaient affrontées dans sa mémoire pendant des décennies.

Il choisit finalement celle de son père.

Non parce qu'il lui aurait pardonné.

Parce qu'il pouvait s'en servir.

Si les hommes décident selon des mécanismes, il suffit de maîtriser les mécanismes.

Si les institutions suivent des règles, il suffit de créer un chemin sur lequel chacune d'elles respectera sa règle.
Si l'intention est répartie entre assez de personnes, aucune n'a besoin de porter tout le poids de la culpabilité.

Arien regarda la ville.

« Les décisions personnelles n'existent pas », dit-il à voix basse.

Cette phrase lui plut.

Elle avait un air de philosophie.

En réalité, un enfant y pleurait toujours devant une porte fermée.

Sur son espace de travail, derrière lui, l'attendait un message du bureau de la maison Thorne.

Le soutien financier et juridique est prêt. Présentez le premier cadre du projet.

Arien rentra.

La haine, lorsqu'elle mûrit, cesse de crier.

Elle commence à organiser.

Kael lui avait ouvert la première porte.

Et Elarion, grande civilisation sous un grand soleil, lui offrait encore, derrière elle, trop de couloirs.

14. Terre : le commencement d'une génération nouvelle

Le soir tombait déjà sur le pays, et Jérusalem restait derrière eux comme une blessure qui n'avait pas encore eu le temps de se refermer. Les disciples étaient assis dans une maison, portes closes. Aucun ne parlait à haute voix. Chacun portait en lui une honte différente : Pierre, son reniement ; Thomas, son incrédulité ; les autres, la fuite, le silence et la peur.
Alors l'air changea dans la pièce.

On n'entendit ni pas ni grincement de porte. Soudain, simplement, il fut au milieu d'eux.

Jésus.

Jésus se tenait parmi eux, vivant et calme, trop réel pour être un souvenir, une ombre ou une image suscitée par le désespoir. Sur son visage, la douleur n'avait plus le dernier mot.
« La paix soit avec vous », dit-il.

Personne ne bougea. Certains reculèrent, d'autres tombèrent à genoux. Pierre se couvrit le visage de ses mains. Jean se mit à pleurer sans un bruit. Thomas le fixait comme si le monde entier qu'il s'était bâti sur le doute s'était effondré en un instant.
Jésus leva les mains. Ses poignets portaient la trace des clous. Puis il écarta sa robe et leur montra le côté d'où, quelques jours auparavant, avaient coulé le sang et l'eau.
« C'est bien moi, dit-il doucement. Ce n'est pas un rêve que vous touchez. Ce n'est pas une vaine espérance. Vous touchez ce que la mort n'a pu retenir. »
Thomas s'approcha comme un homme qui a peur de ce qu'il va découvrir. Il voulut toucher la plaie, mais sa main s'arrêta dans les airs. Toute sa certitude rebelle se brisa.
« Mon Seigneur, murmura-t-il, et mon Dieu. »

Jésus le regarda sans reproche.

« Tu as cru parce que tu as vu. Mais il en viendra qui ne verront pas, et pourtant le même feu brûlera en eux. »

Puis il s'assit parmi eux comme s'il revenait d'un court voyage, et non du royaume de la mort. Il leur demanda à manger. Ils lui donnèrent un morceau de poisson grillé et un peu de pain. Il mangea devant eux, lentement, simplement, et cette simplicité était plus

effrayante que le miracle. Car un esprit ne mange pas. Un rêve ne rompt pas le pain. Un souvenir ne regarde pas un homme dans les yeux.

Lorsqu'il eut fini, il se mit à leur parler des Écritures. De Moïse, des prophètes, des paroles qu'ils avaient entendues toute leur vie, mais qui ne s'ouvraient qu'à présent devant eux comme des portes. Il leur dit que le Fils de l'homme avait dû descendre jusqu'à ce lieu où les hommes craignent le plus de regarder, pour leur montrer que même là, Dieu n'avait pas perdu sa souveraineté sur le monde.

« Vous pensiez que la croix était la fin, dit-il. Mais la croix fut le lieu où le pouvoir humain s'épuisa jusqu'au fond. Là où l'homme montra ce qu'il pouvait faire à Dieu, Dieu montra ce qu'il pouvait faire à l'homme : lui pardonner. »

Plus tard, ils partirent vers le nord, vers l'eau où il les avait appelés pour la première fois. La mer de Tibériade était calme, et la nuit reposait sur elle comme un voile sombre. Pierre dit qu'il allait pêcher, et les autres l'accompagnèrent. Toute la nuit, ils jetèrent leurs filets, mais ne prirent rien.

À l'aube, un homme se tenait sur la rive.

« Les enfants, appela-t-il, avez-vous quelque chose à manger ? »

« Non », répondirent-ils.

« Jetez le filet à droite de la barque. »

Ils le firent. Le filet se remplit si brusquement qu'ils ne purent le remonter. Jean pâlit alors et regarda Pierre.

« C'est le Seigneur. »

Sans réfléchir, Pierre se jeta à l'eau. Il progressa dans l'eau vers la rive comme s'il voulait, à chaque pas, revenir en deçà de cette nuit où il avait dit trois fois qu'il ne le connaissait pas.

Sur la rive brûlait déjà un feu. Sur les braises reposaient du poisson et du pain. Jésus se tenait près de la flamme, le visage éclairé par la lumière du matin. Marie de Magdala était non loin de lui. Elle se taisait, mais son silence différait de celui des autres. Il ne contenait ni honte ni peur. Plutôt une connaissance tranquille, comme si elle avait su dès le début que la mort ne serait pas le lieu où leur histoire s'achèverait.

Ils mangèrent ensemble. Personne n'osa lui demander : « Qui es-tu ? » Car tous le savaient.

Quand ils eurent fini de manger, Jésus se tourna vers Pierre.

« Simon, fils de Jean, dit-il, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? »

Pierre baissa les yeux.

« Seigneur, tu sais que j'ai de l'affection pour toi. »

Jésus acquiesça.

« Pais mes agneaux. »

Le feu crépita. Pierre leva les yeux, mais Jésus lui demanda de nouveau :

« Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? »

La voix de Pierre trembla.

« Oui, Seigneur. Tu sais que j'ai de l'affection pour toi. »

« Pais mes brebis. »

Pour la troisième fois, Jésus demanda :

« Simon, fils de Jean, as-tu de l'affection pour moi ? »

Alors tout ce qui, en Pierre, se prétendait encore guéri se remit à faire mal. Trois questions tombaient dans trois reniements. Trois réponses se levaient de trois blessures.

« Seigneur, dit Pierre, tu sais tout. Tu sais que j'ai de l'affection pour toi. »

Jésus le regarda longuement, avec gravité.

« Pais mes brebis. »

Et Pierre comprit alors que le pardon n'est pas l'oubli. C'est une tâche confiée à un homme qui sait désormais combien il est faible.

Puis Jésus les conduisit sur une montagne. Ils étaient là, les onze, Marie de Magdala et quelques autres qui les avaient suivis de Galilée jusqu'à Jérusalem. À leurs pieds s'étendait la terre, qui devait longtemps encore demeurer partagée entre les empires, les prêtres, les marchands, les épées et la peur. Au-dessus d'eux, le ciel s'ouvrit, non comme une échappatoire, mais plutôt comme un rappel que le monde n'est pas enfermé dans ses cruautés.

Jésus dit :

« Il m'a été donné un pouvoir que les hommes n'ont pu me prendre, car ils ne me l'avaient pas donné. Allez donc et enseignez les nations. Pas par l'épée. Pas par la peur. Pas par le désir de régner. Apprenez-leur à voir. Apprenez-leur à aimer la vérité plus que leurs propres avantages. Apprenez-leur à pardonner, sans servir le mensonge. Baptisez-les dans une vie où l'homme ne s'appartient plus seulement à lui-même. »

Certains tombèrent à genoux. Certains pleurèrent. Et certains doutaient encore, car même devant le miracle, le cœur humain demeure un cœur humain.

Jésus s'approcha d'eux.

« Je ne serai plus avec vous comme je l'ai été, dit-il. Mais je serai avec vous tous les jours, en chaque être qui s'éveillera du sommeil de sa propre peur. Je serai dans la conscience qui se reconnaît elle-même. Je serai en chacun de ceux qui comprendront que le royaume de Dieu ne vient pas comme un palais issu des nuages, mais comme une lumière au-dedans de l'homme. »

Puis il se tourna vers Marie de Magdala.

Il n'y avait pas là le geste d'un maître envers sa disciple. Il y avait quelque chose de plus ancien, de plus profond, de plus silencieux. Comme lorsque deux rivières, après un long voyage, se retrouvent dans un même lit. Marie s'approcha de lui et, un instant, leurs mains se touchèrent. Pierre le vit. Jean aussi. Personne ne dit rien.

Jésus regarda Pierre une dernière fois.

« Toi, reste auprès du troupeau, lui dit-il. Tu les garderas unis lorsqu'ils se disperseront. Tu leur rappelleras le pain, le feu et la mer. Tu leur diras que je suis ressuscité. »

Pierre voulut objecter quelque chose, mais Jésus l'arrêta d'un regard.

« Et toi, dit-il en se tournant vers Jean, tu portes la parole. Conserve ce que tu as vu, mais plus encore ce que tu as compris. »

Puis il leur dit à tous :

« Tout ce qui commence par Dieu ne doit pas nécessairement se faire sous les yeux du monde. Il est des œuvres qui grandissent dans le secret. Il est des graines qui doivent tomber loin des temples, loin des trônes, loin de ceux qui voudraient les posséder. »

Marie de Magdala se tenait auprès de lui, et le vent souleva ses cheveux. Son visage ne montrait aucune surprise. Plutôt l'assentiment de quelqu'un qui connaissait déjà le chemin.

« Un temps viendra, poursuivit Jésus, où naîtront des êtres qui porteront non pas mon nom comme une bannière, mais ma conscience comme une flamme. Ils ne régneront pas sur le monde depuis des palais. Ils le changeront en voyant plus loin que les autres. Ils naîtront parmi les nations, à des époques différentes, dans le corps de gens ordinaires. Et chaque fois que le monde approchera de l'abîme, certains d'entre eux se souviendront. »

Les disciples ne comprenaient pas tout. Peut-être même ne le pouvaient-ils pas. Les paroles qu'ils entendaient étaient plus vastes que leur vie.

Dans le ciel, une nuée lumineuse se déplaça. Non comme un char qui l'aurait emporté sous leurs yeux, mais comme un voile destiné à cacher le chemin qu'ils n'avaient pas encore le droit de connaître. Jésus leva les mains et les bénit.
« Soyez mes témoins, dit-il. Jusqu'aux extrémités de la terre. »

Puis il recula dans la lumière.

Certains virent la nuée le dérober à leurs regards. Certains auraient juré qu'il était monté vers le haut. D'autres, Jean surtout, ne furent jamais sûrs, jusqu'à la fin de leur vie, si le ciel s'était ouvert à cet instant au-dessus d'eux, ou en eux.
Lorsque la lumière s'effaça, ils restèrent sur la montagne, les yeux fixés dans le vide.

Deux hommes vêtus de blanc apparurent près d'eux comme une réponse silencieuse à la question que personne n'osait prononcer.
« Pourquoi regardez-vous le ciel ? dit l'un d'eux. Celui qui est parti n'est pas perdu. Il s'est seulement engagé sur un chemin que vous ne savez pas encore suivre. »
Pierre se retourna vers les autres. Il avait le visage baigné de larmes, mais empreint aussi d'une fermeté qu'il n'avait pas auparavant.
« Allons, dit-il. Nous devons paître ses brebis. »

Et loin d'eux, là où le chemin se perdait entre les rochers et la lumière du matin, deux silhouettes marchaient côte à côte. Un homme et une femme. Non comme ceux qui fuient le monde, mais comme ceux qui portent son avenir en silence, pour qu'un jour le monde le trouve en lui-même.
Derrière eux restaient Jérusalem, la croix, le tombeau vide, le feu sur la rive et le troupeau confié à Pierre.
Devant eux s'étendait un chemin sur lequel les livres ne devaient pas s'écrire tout de suite.

Et pourtant, de ce chemin devait un jour naître une génération nouvelle — des êtres non pas plus puissants par le corps, ni plus riches de biens, mais plus lumineux par la conscience. Des êtres qui se souviendraient sans savoir d'où leur venait ce souvenir. Des êtres qui, aux moments décisifs de l'histoire, sentiraient en eux une voix silencieuse :
Éveille-toi.

Car le royaume ne commence pas sur un trône.

Il commence dans l'homme qui prend conscience d'être conscient et en tire les conséquences justes.

Deuxième partie — Le partage d'un crime

15. 30 monnaies

L'argent n'a pas d'intention.

Il ne sait ni haïr, ni envier, ni désirer la vengeance. Il ignore s'il achète du pain, un médicament, la voix d'un responsable politique ou une mort à venir. Il ne connaît que la direction, la valeur et le compte sur lequel il s'arrête un instant.
C'est l'homme qui lui donne une intention.

Et l'homme a appris depuis longtemps à séparer l'argent de son propre nom.

Kael Thorne reçut Arien dans la pièce où ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Très haut au-dessus de Nitra, derrière une paroi de verre sombre. Sous eux, la ville brillait comme un immense réseau de nerfs. Les lignes de transport se déplaçaient entre les tours, la rivière reflétait les lumières et, au loin, l'anneau orbital se dressait au-dessus de l'horizon.
Il n'y avait rien sur la table entre eux.

Kael posa la paume sur sa surface.

Une carte d'Elarion apparut.

Quarante États.

Trente monnaies en circulation.

Des centaines de banques.

Des milliers de fonds, de fondations, de sociétés de gestion, de cabinets juridiques et de registres de propriété, qui ne se connaissaient les uns les autres que dans la mesure où la loi les y obligeait.
« Qu'y voyez-vous ? » demanda Kael.

Arien observa la carte.

« Le morcellement. »

« Un homme politique parlerait de diversité. »

« Un banquier parlerait d'une occasion à saisir. »

Kael sourit légèrement.

« C'est pour cela que je vous ai invité. »

Il toucha l'une des régions du nord. La monnaie de la Fédération du Nord apparut. Puis il ouvrit un État de l'archipel du sud. Therinith. Son registre protégeait les propriétaires des fonds plus rigoureusement que les données médicales personnelles de ses propres citoyens.

Une ligne se forma entre les deux.

Le paiement quitta le nord sous la forme d'un investissement dans le développement technologique. À Therinith, il fut reçu par un fonds dont le propriétaire n'était pas publiquement connu. De là, il poursuivit vers un autre État sous forme de prêt. Plus tard, il revint dans l'Union comme capital d'une fondation privée.

Le même argent.

Trois formes juridiques.

Quatre finalités.

Pas un seul nom.

« L'Union voit le départ, dit Kael. Therinith voit le gestionnaire. L'État suivant voit un prêt. Au retour, l'Union voit un investissement étranger. Chaque donnée est exacte. »

« Et personne ne voit l'ensemble. »

« L'ensemble est une notion dangereuse. Les responsables politiques ne l'aiment pas. »

D'un geste, Kael ouvrit d'autres flux. Il y en avait des centaines. Certains aboutissaient à des compagnies de transport, d'autres à des médias, à des fondations politiques, à des centres de recherche et à des assureurs.

Une ligne menait à la ceinture de Kar, où, pour la troisième année, deux États se faisaient la guerre pour l'accès à des gisements énergétiques.

« Vous leur fournissez des armes », dit Arien.

Kael ne bougea même pas.

« Une société dans laquelle un fonds géré par ma maison détient une participation minoritaire fournit des équipements de défense à l'un des camps. »

« Et à l'autre ? »

« Des prêts pour reconstruire les villes endommagées. »

Arien le regarda.

« La reconstruction n'a pas encore commencé. »

« C'est précisément pour cela que les conditions sont avantageuses. »

Kael ferma la couche de données sur la guerre. Il le fit sans honte, mais aussi sans orgueil. Comme un homme qui déplace un document d'un côté de la table à l'autre.

« Je ne vous dis pas cela pour vous impressionner, dit-il. Je veux que vous compreniez l'environnement. Le pouvoir ne se cache pas en disparaissant. Il se divise en éléments qui, pris isolément, paraissent acceptables. »

« Et qu'attendez-vous de moi ? »

« Un cadre. »

« Pour quoi ? »

« C'est vous qui le déterminerez. »

Arien se détourna vers la ville.

Depuis leur première rencontre, il réfléchissait à ce qu'il voulait vraiment. Ses pensées revenaient sans cesse à Jesair, à Mareia et à l'anneau d'or, mais il ne pouvait les exprimer sous cette forme devant Kael. Elles auraient paru mesquines. Personnelles. Ridicules.

Il voulait que Mareia apprît qu'elle avait quitté un homme plus grand qu'elle n'avait su le comprendre.

Il voulait que Jesair cessât de se présenter devant les gens comme la réponse morale à une question que personne n'avait encore véritablement posée.

Il voulait que les Auréliens cessassent de regarder le monde à travers les yeux d'un vieux récit selon lequel une place particulière leur revenait dans l'histoire.

Mais surtout, il voulait que quelque chose se brisât.

Pas tout.

Juste assez pour que les gens cessassent de croire que Jesair Davion pouvait leur montrer un chemin où avancer en sécurité.

« La sécurité biologique », dit Arien.

Kael resta immobile.

« Poursuivez. »

« Les trois branches d'Elarion présentent des différences biologiques. La médecine en tient compte, mais sur le plan politique, on en parle avec prudence. Trop de prudence. Personne ne sait ce qui se passerait si apparaissait un risque sanitaire qui frappait une branche beaucoup plus durement que les autres. »

« Vous voulez étudier ce risque ? »

Arien se retourna.

« Je veux étudier le degré de préparation de notre civilisation. »

Kael sourit.

Non parce qu'il le croyait.

Parce qu'il appréciait la formulation.

« Il vous faut pour cela de la recherche. »

« Des données. »

« Des laboratoires. »

« De la puissance de calcul. »

« Une couverture politique. »

« Pas une couverture. Des projets indépendants ayant une finalité légitime. »

Kael s'appuya contre son dossier.

« Et quelle sera leur finalité commune ? »

Arien se tut une seconde de plus qu'il n'était nécessaire.

« Ils ne connaîtront pas leur finalité commune. »

Les trente monnaies brillaient toujours sur la carte d'Elarion.

Chacune avait sa valeur, ses règles, son histoire et ses frontières. Entre elles, l'argent changeait si souvent de forme qu'il semblait perdre un peu de son passé à chaque taux de change.

Kael agrandit la carte.

« Le projet ne doit pas être financé comme un projet, dit-il. Il doit être financé comme une multitude de besoins apparemment sans rapport entre eux. »

« Combien de sociétés ? »

« Cela dépend du nombre de questions que vous voulez poser. »

« Et les bénéficiaires effectifs ? »

« Certains n'existeront que pour les registres. D'autres ne seront pas connus du public. D'autres encore seront des fonds détenus par des fonds. »

« Qui dirigera le tout ? »

« Personne. »

Arien le regarda.

Kael poursuivit :

« Vous saurez ce dont vous avez besoin. Chaque participant ne recevra que sa propre tâche. Le financement sera assuré par des gens qui n'en connaîtront pas le contenu. Les juristes connaîtront les contrats, pas les résultats. Les chercheurs connaîtront les questions, pas l'origine des questions. Les laboratoires connaîtront le matériel, pas l'ensemble du contexte. Si vous créez un centre unique, vous créez un lieu que l'on peut trouver. »

« Et s'il n'y a pas de centre ? »

« Alors il n'existera rien qu'une seule enquête puisse mettre au jour. »

Arien regarda de nouveau les trente monnaies.

« Combien en utiliserons-nous ? »

Kael haussa les épaules.

« Assez pour que chaque institution regarde dans une autre direction. »

L'argent n'avait pas d'intention.

Mais cette nuit-là, on lui donna une direction.

Et il se dirigea vers une blessure qui n'avait pas encore de nom.

16. La blessure reçoit un budget

Arien travailla trois jours sans quitter son appartement.

Il ne fermait pas les rideaux. Devant lui, Nitra passait du matin au soir, du soir à la nuit, puis de la nuit, à nouveau, à la lumière froide. Seuls des récipients à boissons vides s'accumulaient sur la table. Tout le reste existait en couches au-dessus de son espace de travail.

Il commença par écrire un titre :

Programme de résilience biologique planétaire.

Il le contempla longtemps, puis l'effaça.

Trop vaste.

Trop unifié.

Trop visible.

À la place d'un programme unique, il dressa une liste de questions indépendantes.

Comment la réponse immunitaire diffère-t-elle entre les trois branches d'Elarion ?

Quels caractères héréditaires influent sur la résistance aux risques biologiques inconnus ?

À quelle vitesse les systèmes de santé peuvent-ils détecter des foyers de maladie atypiques ?

Comment protéger les archives génétiques contre les usages abusifs ?

Comment la stabilité sociale évolue-t-elle lorsque différents groupes de population sont inégalement touchés ?

Comment prévoir de nouveaux risques sanitaires à l'aide de l'intelligence artificielle biologique ?

Chaque question était légitime.

Certaines étaient même urgentes.

Arien les répartit entre vingt-trois projets.

Puis les vingt-trois projets entre onze domaines.

Données.

Modélisation.

Éthique.

Puissance de calcul.

Simulations sanitaires.

Recherche sur la longévité.

Cadres juridiques.

Logistique de crise.

Protection génétique.

Communication sur les risques pour la population.

Résilience des infrastructures.

Aucune partie n'indiquait que les résultats devaient être réunis.

Cela n'existait que dans sa tête.

Le quatrième jour, un homme de la maison Thorne vint le voir. Il ne portait aucun nom qui signifiât quoi que ce fût pour Arien. Il se présenta seulement comme coordinateur financier.

Il était plus jeune qu'Arien ne s'y attendait. Son visage était si ordinaire que cela paraissait une qualité professionnelle.

« Monsieur Thorne demande une estimation préliminaire de l'ampleur des besoins », dit-il.

Arien lui donna accès à la liste des projets.

Le coordinateur les parcourut sans poser de questions. La biologie ne l'intéressait pas. Pour chaque projet, il demandait seulement quel type d'institution pouvait le mener à bien, quelle forme de financement on pouvait utiliser et s'il nécessitait l'accès à des données protégées.

« Il s'agit ici d'une recherche sur la résistance héréditaire ? » demanda-t-il devant une rubrique.

« Oui. »

« Une fondation pour la longévité peut la financer. »

« Cela ne concerne pas la longévité. »

« Dans la demande, cela la concernera. »

Arien fronça les sourcils.

« Le résultat doit être exploitable. »

« Le résultat sera celui dont vous avez besoin. La justification publique sera celle dont le fournisseur de données a besoin. »
Il s'arrêta au projet suivant.

« Simulations de la réponse sanitaire. Cela peut passer par un consortium d'assureurs. »

« Pourquoi des assureurs paieraient-ils cela ? »

« Parce qu'ils ont besoin de savoir quelles réserves exigerait une épidémie touchant inégalement la population. »

« J'ai besoin d'un modèle biologique, pas d'un modèle assurantiel. »

« Ils recevront les conclusions assurantielles. Vous recevrez l'annexe biologique. »

Le coordinateur passa à la rubrique suivante.

« Grande puissance de calcul. »

« IA biologique. »

« Thaeron. »

« Pourquoi ? »

« Les tarifs de l'énergie. Les complexes de calcul y ont une puissance excédentaire, et la surveillance publique des donneurs d'ordre étrangers y est plus faible. »
Arien regardait ses idées se transformer en catégories comptables.

Ce qui, quelques jours plus tôt, n'existait encore que comme un vague désir de nuire à Jesair recevait des lignes budgétaires, des estimations de délais et des formes juridiques.
La blessure recevait un budget.

Le budget ne connaissait pas de poste haine.

La vengeance n'y avait pas sa propre ligne.

Il contenait des services, des audits, des licences, des subventions de recherche et de la location de puissance de calcul.

On pouvait lire le document entier sans y trouver rien dont on eût à avoir honte.

« Quel sera le montant total ? » demanda Arien.

Le coordinateur donna un chiffre.

Il était plus élevé qu'il ne l'avait prévu.

« Cela sera visible. »

« Pas dans son ensemble. »

« Quelqu'un peut comparer les bénéficiaires. »

« Dans différents États ? Dans différentes monnaies ? Sous différentes finalités ? Pas sans motif d'enquête. »

« Et si un motif apparaît ? »

« Alors il sera déjà trop tard. »

Le coordinateur dit cela calmement, sans malveillance. Comme s'il décrivait un décalage temporel entre deux systèmes.
Arien se détourna.

Sur une couche voisine, il gardait toujours le dernier message de Mareia.

Les décisions personnelles ne restent jamais personnelles.

Il lui avait écrit cette phrase comme une menace, mais ces derniers jours, elle avait commencé à lui apparaître comme une loi. Mareia avait pris une décision personnelle. Elle était partie. Elle avait choisi une vie sans lui.
Jesair avait pris une décision personnelle. Il s'était levé dans la salle et avait exprimé une idée.

Kael avait pris une décision personnelle. Il avait ouvert les couloirs financiers.

Et Arien prenait maintenant la sienne.

Chaque décision touchait d'autres personnes.

La seule différence était dans la portée.

« Monsieur Thorne a encore une question », dit le coordinateur.

« Laquelle ? »

« Quel est le résultat acceptable ? »

Arien se tourna lentement vers lui.

« De la recherche ? »

« Du projet. »

Pour la première fois, il hésita.

Il imagina Jesair malade. Pas mort. Seulement affaibli. Privé de cette tranquille assurance qui attirait les autres. Il imagina les Auréliens obligés de supplier les États de les protéger. Il imagina un public qui cesserait de poser des questions sur la transparence et commencerait à craindre les différences biologiques.

Il imagina Mareia comprenant que Jesair n'était pas intouchable.

« Une preuve de vulnérabilité », dit-il.

Le coordinateur attendit.

« De qui ? »

« Des Auréliens. »

« Et de Jesair Davion ? »

Arien garda le silence.

Cela suffit.

Le coordinateur referma le document.

« Le premier cadre sera prêt dans dix jours. »

Après son départ, le silence demeura dans l'appartement.

Arien ouvrit l'une des archives sanitaires auréliennes accessibles au public à des fins universitaires. Elle ne contenait ni noms ni dossiers personnels. Seulement des données de population, des maladies historiques et la description de l'anneau d'or comme phénotype héréditaire.

Il en lut la description comme d'une propriété biologique.

Il lisait la description d'un anneau d'or dépouillé de sa valeur de signe.

La lumière de l'âme n'était pas mentionnée dans le texte.

Il ne restait qu'un ensemble de caractères que l'on pouvait mesurer.

Cela l'apaisa.

On décide plus facilement de blesser un symbole lorsqu'on l'a d'abord transformé en donnée.

17. Les fondations de protection

La première fondation avait été créée dix-sept ans plus tôt.

Elle s'appelait Fondation pour la protection des générations futures, et son objectif était de soutenir les recherches visant à empêcher la transmission de maladies héréditaires aux enfants.
Le public la connaissait grâce aux histoires des familles qu'elle avait aidées à payer des traitements.

Ses représentants intervenaient dans les écoles, les hôpitaux et les débats politiques. Chaque année, elle publiait un rapport rempli de photographies d'enfants, de médecins et de chercheurs.
Le nom de Kael Thorne n'y figurait nulle part.

À vrai dire, personne ne possédait la fondation. Elle avait un conseil d'administration, une dotation initiale, des auditeurs externes et un contrat avec un gestionnaire de patrimoine. Ce gestionnaire appartenait à un fonds de Therinith. Le fonds était représenté par un cabinet juridique. Le cabinet agissait selon les instructions d'un autre gestionnaire.
Au bout de la chaîne, il n'y avait pas de nom.

Il y avait un droit de décision.

Kael n'avait pas besoin d'être propriétaire de la fondation. Il suffisait que les personnes qui décidaient de l'emploi de son argent sachent à l'appel de qui on ne refuse pas de répondre.
La deuxième fondation protégeait les systèmes de santé contre les pandémies futures.

La troisième soutenait le développement sûr de l'intelligence artificielle.

La quatrième se consacrait à l'éthique des données génétiques.

La cinquième aidait les régions ravagées par la guerre dans la ceinture de Kar.

Chacune portait un beau nom.

Le pouvoir aime se vêtir de mots auxquels il est difficile de s'opposer.

Protection.

Sécurité.

Avenir.

Enfants.

Paix.

Personne ne crée une Fondation pour l'influence invisible.

Nerai Sael était assise dans la Couche et regardait un paiement trop modeste pour constituer une affaire sérieuse, mais trop étrange pour qu'elle le classât.
Il provenait d'un établissement de Vesta.

Pas directement.

La synthèse analytique signalait trois paiements effectués depuis l'entourage de Vesta à des fondations de protection de la santé. Chacun avait une finalité légale. Ce qui avait retenu l'attention de Nerai, c'était leur calendrier et leur ressemblance malgré des payeurs différents.
« Tu crois qu'un restaurant finance la recherche génétique ? » demanda Taren Voss.

« Je ne crois rien. »

« C'est ton avis le plus fréquent. »

Nerai agrandit la chronologie.

« Il ne s'agit pas de ce seul paiement. Regarde les autres établissements. »

Taren s'assit à côté d'elle.

Sur la chronologie, un autre phénomène se répétait : peu après chacun de ces paiements apparaissait une nouvelle demande de recherche.
« Vesta soutient beaucoup de bonnes causes », dit Taren.

« Vesta ne soutient rien directement, dit Nerai. Les dons sont envoyés par des sociétés qui vivent de ses établissements. »
« C'est moins présentable dans un rapport public. »

« Pourquoi les nouvelles demandes de recherche apparaissent-elles juste après ces dons ? »

« Planification fiscale. »

« Peut-être. »

« Construction d'une réputation. »

« Peut-être. »

« Quelqu'un chez Vesta a des remords. »

Nerai le regarda.

« C'est pour l'instant l'explication la moins probable. »

Taren ouvrit les données sur les fondations.

Toutes étaient légales.

Les dons étaient déclarés dans les États où leur déclaration était obligatoire. Dans les autres, ils n'étaient publiés que sous forme de totaux. Les fondations indiquaient la finalité des dépenses, mais pas toujours les destinataires finaux. Les subventions de recherche étaient couvertes par le secret commercial et universitaire.

« Nous pouvons demander la liste des projets », dit Taren.

« Pas tous les contrats. »

« Non. »

« Ni les cahiers des charges. »

« Non. »

« Ni les donateurs ultimes. »

« Dans certains États, non. »

Nerai s'adossa.

« Alors qu'allons-nous voir au juste ? »

« Ce que la loi nous permet de voir. »

« La loi nous permet de voir le nom de la fondation, son objet public et le montant total des aides. Nous ne verrons pas qui a décidé, à qui l'on a payé ni à quelle question la recherche devait répondre. »

Taren resta un moment silencieux.

« Nous n'avons toujours aucun motif de soupçonner un crime. »

« Je sais. »

« Vesta n'est pas forcément non plus une source d'argent illégal. »

« Je sais. »

« Et les fondations font peut-être exactement ce qu'elles prétendent faire. »

« Cela aussi, je le sais. »

Taren la regarda avec un léger sourire.

« Alors pourquoi as-tu l'air de vouloir déjà arrêter quelqu'un ? »

« Parce que tout peut être innocent, et pourtant quelqu'un a organisé tout cela. »

La réponse d'une des banques apparut sur l'espace de travail. Elle refusait de fournir l'historique complet des paiements, faute de soupçons étayés d'une infraction grave.
Nerai lut deux fois le message.

Il leur fallait voir le flux financier pour savoir s'il existait un motif de soupçon.

Et il leur fallait un motif de soupçon pour avoir le droit de voir le flux financier.

Taren désigna l'un des projets soutenus par la fondation.

« Regarde. »

La subvention avait été accordée à un centre de recherche d'Auriola. Il étudiait les mécanismes héréditaires de régénération des tissus chez les Auréliens.
« Cela peut être une recherche sur la longévité », dit-il.

« C'est possible. »

« Tout le monde en parle en ce moment. »

La médecine était proche d'une avancée décisive. Des thérapies expérimentales permettaient déjà de ralentir considérablement le vieillissement, de restaurer des organes endommagés et de prolonger la vie. Toute recherche sur la régénération aurélienne pouvait légitimement participer au chemin vers une vie sans terme naturel.
Mais Nerai ne connaissait pas encore cette autre question.

« Signale tous les projets biologiques », dit-elle.

« Sur quelle base ? »

« Sur la base de la source de financement. »

« Ce n'est pas la même. »

« Officiellement, non. »

« Nerai. »

« Signale-les, simplement. Nous n'ouvrons pas d'enquête. Nous cherchons une répétition. »

Taren obéit.

Neuf projets apparurent devant eux.

Régénération génétique.

Résistance immunitaire.

Modélisation biologique.

Sécurité des archives sanitaires.

Simulation d'une épidémie régionale.

Protection des systèmes de calcul.

Communication de crise.

Risque assurantiel face à une maladie touchant inégalement les populations.

Utilisation éthique des données génétiques.

Pris isolément, ils n'avaient aucun lien entre eux.

Réunis, ils ressemblaient aux parties d'une question que personne n'avait encore formulée.

Nerai ouvrit le dossier Vesta et ajouta une nouvelle note :

Financement possible de domaines de recherche coordonnés par l'intermédiaire de fondations apparemment indépendantes. Finalité commune indéterminée.

Le système lui demanda une estimation du risque.

Indéterminé.

Elle cliqua pour confirmer.

« Tu sais ce qui est étrange ? » dit Taren.

« Beaucoup de choses. »

« La Fondation d'aide à la ceinture de Kar a le même gestionnaire que la fondation pour la sécurité biologique. »

Nerai ouvrit la fiche.

C'était vrai.

L'une des fondations finançait des hôpitaux de campagne et l'aide aux réfugiés.

L'autre, des simulations sanitaires.

Le gestionnaire de leurs actifs était le même fonds de Therinith.

« Et ce fonds ? » demanda-t-elle.

Taren vérifia le registre.

« Bénéficiaire effectif protégé. »

Nerai regarda l'enchevêtrement des lignes.

D'un côté, la guerre.

De l'autre, la recherche biologique.

Entre les deux, de l'argent sans nom.

À cet instant, elle ignorait encore qu'elle contemplait deux futures parties de son propre discours devant la Convention.

Elle ne voyait que des fondations.

Et chacune affirmait protéger quelque chose.

18. La BIO-IA sans haine

L'intelligence artificielle biologique n'avait pas de visage.

Dans les vieux films, on donnait aux machines des yeux, une voix et une manière de bouger semblables à ceux des humains. Les gens avaient besoin de regarder l'intelligence comme un être pour pouvoir lui faire confiance ou la craindre.
Les véritables systèmes n'avaient plus besoin d'un tel théâtre.

La BIO-IA à laquelle Arien avait obtenu accès existait dans des centres de calcul distribués sur Thaeron. Elle n'avait ni noyau unique ni lieu unique. Elle utilisait des modèles de systèmes vivants, des archives médicales, des données génétiques anonymisées, l'histoire des maladies et des simulations de processus biologiques.
Elle savait trouver des relations qui auraient demandé des années à une équipe humaine.

On l'utilisait pour mettre au point des traitements.

Pour régénérer les organes.

Pour prévoir les risques héréditaires.

Pour protéger les générations futures.

Elle n'était pas mauvaise.

C'était ce qui la rendait le plus dangereuse.

Arien n'y accédait pas directement. Chacune de ses questions passait par une organisation différente et avait une finalité déclarée différente.
Une fondation interrogeait les différences de réponse immunitaire.

Un centre de recherche sur la longévité demandait d'identifier les mécanismes qui, chez certains Auréliens, accéléraient le renouvellement des cellules endommagées.
Un consortium d'assureurs voulait modéliser l'évolution inégale d'une épidémie hypothétique.

Une commission d'éthique demandait une analyse des risques liés à la combinaison de données génétiques et sanitaires.
La BIO-IA répondait à chaque question séparément.

Elle ignorait que les réponses parvenaient à la même personne.

Arien était assis devant son espace de travail et les assemblait.

Les premiers résultats étaient généraux. Différences statistiques, modèles de population, incertitudes et avertissements contre les interprétations erronées.
Puis des liens plus profonds apparurent.

Certains caractères biologiques associés à l'anneau d'or intervenaient aussi dans la régulation des réactions de défense de l'organisme. Cela n'impliquait aucune faiblesse. La plupart des Auréliens étaient en bonne santé, et dans certains domaines, plus résistants même que les autres branches.
Mais chaque avantage avait sa limite.

Tout système qui réagissait plus vite pouvait, dans certaines circonstances, réagir trop violemment.

Arien lisait les résultats sans bouger.

La machine ne lui proposait pas une arme.

Elle lui proposait une carte des vulnérabilités.

Chaque réponse était accompagnée d'avertissements.

Les données concernent des populations.

Le modèle comporte un degré élevé d'incertitude.

Les résultats ne doivent pas être utilisés à des fins discriminatoires.

Toute application pratique doit être précédée d'une évaluation éthique et juridique.

Arien n'effaçait pas les avertissements.

Il les enregistrait simplement à part des résultats.

Plus tard, il entra en communication avec la responsable de l'une des équipes de recherche. Son image apparut au-dessus de la table. C'était une Sélénite d'âge mûr, au visage calme de quelqu'un qui avait passé l'essentiel de sa vie à travailler sur les maladies et avait appris à ne pas affirmer trop vite une certitude.
« Vos questions s'élargissent », dit-elle.

« Le projet évolue. »

« Nous avions commencé par la régénération. »

« La régénération est liée à l'immunité. »

« Et l'immunité au risque épidémique ? »

« Tout traitement de longévité peut modifier la réponse à de nouvelles maladies. »

La scientifique acquiesça, mais ne parut pas convaincue.

« Qui est le commanditaire final ? »

« La Fondation pour la protection des générations futures. »

« C'est le donateur. Je demande qui utilisera les résultats. »

« Les autorités sanitaires. »

« Lesquelles ? »

« Selon les besoins. »

« Ce n'est pas une réponse. »

Arien la regarda.

« C'est une recherche préventive à l'échelle planétaire. Les résultats seront partagés à l'issue de l'évaluation juridique. »

« Alors pourquoi travaillons-nous avec des cahiers des charges séparés ? »

« Parce que les différentes sources de données relèvent de régimes différents. »

C'était vrai.

La scientifique se tut.

« La BIO-IA nous a refusé certaines simulations combinées », dit-elle enfin.

« Pourquoi ? »

« Elle les a jugées trop sensibles. »

« Quelles simulations ? »

« Celles qui pourraient montrer comment un groupe de population précis réagirait à une menace biologique étroitement définie. »

« C'est pourtant exactement ce que nous devons savoir si nous voulons le protéger. »

« Peut-être. Mais le système ne connaît pas votre intention. »

Arien sourit presque.

« Alors qu'il évalue la question, pas la personne. »

« Une question peut se poser de bien des façons. »

« Décomposez-la. »

La scientifique se raidit.

« Pardon ? »

« Si la combinaison est sensible, que les différentes équipes examinent des aspects séparés. L'une, les différences entre populations. Une autre, la réponse sanitaire. Une troisième, la capacité des systèmes. Elles n'ont pas besoin de créer un modèle commun. »

« Et qui le créera ? »

Arien ne répondit pas directement.

« N'est-ce pas votre mission de protéger Elarion contre les risques futurs ? »

« Si. »

« Comment voulez-vous le protéger de quelque chose que vous refusez de comprendre ? »

La scientifique baissa les yeux vers ses propres données.

C'était une question que les scientifiques détestaient. Elle leur rappelait qu'on peut toujours accuser la prudence de lâcheté, et la curiosité d'irresponsabilité.

« Nous aurons besoin d'un nouvel avis éthique », dit-elle.

« La fondation s'en chargera. »

« Indépendant. »

« Naturellement. »

La communication prit fin.

Deux jours plus tard, le bureau d'éthique rendit un avis selon lequel l'étude séparée des réactions des populations était admissible, à condition que les résultats ne soient pas réunis sans autorisation supplémentaire.

Arien lut le document.

Il était précis.

Il était strict.

Et il était inutilisable contre un homme qui n'avait pas l'intention de demander une autorisation supplémentaire.

La BIO-IA n'éprouvait pas de haine.

Elle n'avait aucune raison de nuire aux Auréliens.

Elle ne savait pas qui était Jesair, ni pourquoi Arien sentait une oppression sous le sternum à l'évocation de son nom.

Elle répondait seulement aux questions.

La haine n'entra pas dans ses calculs.

Elle entra dans le choix des questions.

19. Des laboratoires sans carte

Le premier laboratoire se trouvait sur la côte d'Aménia et étudiait la régénération des tissus.

Le deuxième était situé dans un État du nord qui possédait l'une des meilleures universités de médecine d'Elarion. Il étudiait les différences de réactions immunitaires entre populations.

Le troisième se trouvait sur l'anneau orbital. Il testait la sûreté de capteurs biologiques destinés aux villes fermées de Thaeron.

Le quatrième était sur Thaeron et fournissait de la puissance de calcul.

Le cinquième n'était pas un laboratoire au sens habituel. C'était une société d'analyse assurantielle qui modélisait les conséquences économiques des crises sanitaires.

Le sixième étudiait les possibilités juridiques de mesures exceptionnelles face à une épidémie inconnue.

Aucune de ces équipes ne travaillait à une pandémie.

Du moins, pas selon les documents dont elle disposait.

Les scientifiques d'Aménia avaient reçu des échantillons anonymisés et une question sur la régénération. Ils ignoraient qu'une autre équipe étudiait des caractères biologiques similaires sous l'angle de l'immunité.

Le laboratoire du nord analysait les mécanismes de réaction de l'organisme. Il ne savait pas que quelqu'un comparerait ses résultats aux données sur l'anneau d'or.

L'équipe orbitale travaillait sur des capteurs. Elle pensait protéger les habitants de Thaeron contre l'introduction de maladies inconnues.

Les analystes en assurance calculaient les capacités hospitalières, les interruptions de production et les coûts d'isolement des régions. Ils ne voyaient pas les données biologiques.

Les juristes préparaient une étude générale sur les pouvoirs des États en situation d'urgence sanitaire.

Chacun connaissait sa part.

Personne n'avait de carte.

Arien l'avait.

Sur son espace de travail, les différents résultats s'assemblaient en couches. Ils ne formaient pas encore un mécanisme achevé. Ils constituaient plutôt un ensemble de possibilités, de limites et de points faibles.
Certains résultats se contredisaient.

D'autres étaient imprécis.

Certains laboratoires refusèrent de poursuivre sans éléments supplémentaires. D'autres demandèrent du temps.

Arien commençait à s'impatienter.

Kael, non.

« La recherche a son propre rythme », dit-il lors d'une de leurs rencontres.

« J'ai besoin de résultats, pas d'un rythme. »

« Vous avez besoin que les résultats ne remontent pas jusqu'à vous. »

Kael ouvrit la carte du financement. Le nombre de sociétés avait doublé depuis leur dernière rencontre.
« C'est inutilement compliqué », dit Arien.

« La complexité est le prix de l'invisibilité. »

« Chaque intermédiaire supplémentaire peut parler. »

« De quoi ? Il ne connaît que son propre contrat. »

Kael montra les revenus réguliers de l'une des fondations. Ils provenaient indirectement du réseau Vesta et augmentaient même dans les villes où les restaurants ne déclaraient pas davantage de clients.
« Pourquoi Vesta ? » demanda Arien.

« Parce qu'une entreprise qui travaille en espèces peut recevoir de l'argent sans que chaque recette ait un expéditeur précis. »
« D'où vient cet argent ? »

Kael le regarda.

« Avez-vous besoin de le savoir ? »

Arien se tut un moment.

« Non. »

« Alors ne posez pas la question. »

Sur une autre partie de la carte apparut un flux venant de la ceinture de Kar.

« Et cela ? »

« Du bénéfice. »

« De la guerre. »

« Du commerce. »

« Les entreprises fournisseuses livrent des technologies à un gouvernement reconnu par les accords internationaux. »

« Et la fondation soigne ensuite les personnes que ces technologies ont blessées. »

Kael se renversa en arrière.

« Le monde aime l'équilibre. »

Arien éprouva de la répulsion pour lui.

Non pas morale. Plutôt personnelle. Kael parlait de la souffrance sans le moindre frémissement, comme si les êtres humains n'étaient qu'une variable de plus. Arien avait toujours besoin de s'expliquer pourquoi il agissait ainsi. Il avait besoin de Jesair, de Mareia, des Auréliens, de la vieille injustice et de sa propre humiliation.
Kael n'avait besoin de rien.

Le mécanisme lui suffisait.

« Quand le projet sera-t-il clos ? » demanda Kael.

« Nous n'avons pas encore le modèle final. »

« Je demande quand le financement prendra fin. »

« Quand je saurai s'il est possible de créer un risque sanitaire limité. »

Le regard de Kael changea.

« Limité. »

« Oui. »

« Géographiquement ? »

« À une population. »

Kael resta silencieux.

Arien poursuivit :

« Il ne s'agit pas de détruire la civilisation. Il s'agit d'une crise suffisante pour révéler que les Auréliens ne sont pas exceptionnels. Que leur héritage biologique n'est pas un don sans contrepartie. Que Jesair est incapable de sauver les siens. »

« Et les autres branches ? »

« Le modèle est censé être sélectif. »

« Censé ? »

Arien fronça les sourcils.

« Il le sera. »

Kael regarda la carte des laboratoires.

« La nature n'aime guère respecter les objectifs politiques. »

« C'est pour cela que nous utilisons la BIO-IA. »

« Une machine peut calculer une probabilité. Elle ne peut pas refermer le monde autour de votre intention. »

Arien se pencha en avant.

« C'est vous qui vouliez arrêter Jesair. »

« Je voulais arrêter son idée. »

« Sans Jesair, elle n'aura pas de voix. »

« Les martyrs ont souvent une voix plus forte que les vivants. »

Arien se leva.

« Il ne sera pas un martyr. Il sera un homme qui promettait la lumière et n'aura même pas su protéger sa propre branche. »

Kael observait son visage.

« Vous faites toujours cela à cause de lui. »

« Je le fais pour l'équilibre d'Elarion. »

« Naturellement. »

Ce mot sonnait comme une insulte.

Arien partit sans prendre congé.

Cette même nuit, une nouvelle série de simulations s'acheva dans l'un des laboratoires. La responsable de l'équipe lut les résultats et les qualifia de non concluants. Elle recommanda des recherches supplémentaires et une surveillance plus stricte.
Son rapport fut reçu par la fondation.

La fondation le transmit à une société de conseil.

La société de conseil en établit une version abrégée pour le commanditaire.

Les tableaux parvinrent à Arien.

L'avertissement resta dans l'annexe.

Personne n'avait menti.

Personne n'avait modifié les résultats.

La vérité avait seulement traversé assez de mains pour qu'il en restât exactement ce que l'homme au bout de la chaîne avait besoin de voir.
Les laboratoires continuèrent à travailler.

Chacun sous sa propre lumière.

Entre eux régnait l'obscurité.

Et dans cette obscurité, un seul homme tenait la carte.

20. Les soupçons de Mareia

Mareia Lioren ne prêta pas attention à la première demande.

Elle portait sur des données anonymisées concernant les mécanismes de régénération auréliens. Le projet de recherche disposait des autorisations requises, d'un avis éthique et du financement d'une fondation connue.
Des centaines de demandes semblables transitaient par les archives médicales.

La médecine évoluait plus vite que les lois qui l'encadraient. Les chercheurs tentaient de trouver comment arrêter le vieillissement, régénérer les organes endommagés et prolonger la vie jusqu'à une limite que les générations précédentes n'auraient pu concevoir. Les données des lignées auréliennes étaient particulièrement précieuses pour ces recherches.

Certaines de leurs lignées possédaient des mécanismes de régénération d'une efficacité inhabituelle. D'autres présentaient une faible incidence de certaines maladies. Leurs archives généalogiques remontaient à plusieurs centaines d'années et offraient une précision que les bases de données médicales ordinaires n'avaient pas.
Mareia approuva la première demande.

La deuxième lui parvint neuf jours plus tard.

Elle émanait d'un autre État et concernait les anomalies immunitaires observées avec les nouvelles thérapies de longévité.

Elle aussi était accompagnée de tous les documents nécessaires.

La troisième demande étudiait la sécurité des données biologiques.

La quatrième, les différences entre populations lors des crises sanitaires.

La cinquième relevait d'une étude juridique et ne demandait pas les données elles-mêmes, mais seulement une description des conditions dans lesquelles elles pourraient être rendues accessibles en situation d'urgence.
Mareia ne les aurait probablement pas considérées comme un ensemble si elle n'avait retrouvé, dans la cinquième demande, la même formulation inhabituelle que dans la première.
Marqueurs héréditaires stables dans le temps présentant un lien démontrable avec les lignées familiales.

Ce n'était pas une erreur scientifique.

Ni une expression exceptionnelle.

L'étrange était que deux organisations sans aucun rapport entre elles, à en croire les documents, l'avaient employée.

Mareia rouvrit les demandes antérieures.

La formulation apparaissait dans trois d'entre elles.

Toujours dans une partie différente.

Une fois dans la description des données.

Une fois dans la justification juridique.

Une fois dans l'annexe technique.

Comme une phrase que quelqu'un aurait morcelée et glissée dans différents documents.

Pendant les heures qui suivirent, elle compara les métadonnées. Pas le contenu des analyses protégées. Elle n'était pas autorisée à y accéder. Elle ne voyait que l'identité du demandeur, le type de données demandé, l'auteur de l'avis et l'objectif officiel.
Les différents projets reliaient les lignées auréliennes, la régénération, l'immunité et la réaction à des conditions de crise sanitaire.
Mareia se créa une carte privée.

Elle n'était pas financière comme celle de Nerai.

Elle était biologique.

À une extrémité se trouvaient les archives des lignées.

À l'autre, une hypothétique crise sanitaire.

Entre les deux, des questions qui se rapprochaient sans jamais se toucher.

« Tu travailles encore tard. »

La voix de Jesair retentit derrière elle.

Mareia sursauta. Elle ne l'avait pas entendu entrer.

Il se tenait sur le seuil du petit bureau des archives. Il portait une tenue sombre et simple et tenait deux récipients de boisson chaude.
« Comment es-tu entré ? »

« Par la porte. »

« Dans la partie protégée des archives. »

« Dans le vestibule. C'est toi qui m'as laissé entrer ici. »

Elle regarda la table. Absorbée par son travail, elle n'avait pas remarqué la notification.

Jesair lui tendit sa boisson.

« Nerai prétend que, lorsque tu oublies de manger, il faut t'apporter quelque chose qui ressemble au moins à de la nourriture. »

« Vous parlez de moi ? »

« Uniquement quand il s'agit de sécurité planétaire. »

Mareia esquissa un sourire, mais redevint vite grave.

Jesair regarda les couches qui flottaient au-dessus de la table.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

« Je ne sais pas. »

« On dirait Nerai. »

« C'est peut-être de famille. »

Il s'assit en face d'elle.

Au cours des dernières semaines, Jesair était devenu un invité plus fréquent des réunions sanitaires et citoyennes. Son discours de Nitra continuait de se diffuser. On l'invitait à des débats, dans des universités et à des rassemblements publics. Certains voyaient déjà en lui le chef d'un mouvement qui n'avait pas encore de nom.
Il s'y refusait.

Plus il s'y refusait, plus les gens lui faisaient confiance.

« Montre-moi », dit-il.

Mareia lui expliqua les différentes demandes. Jesair l'écouta sans l'interrompre.

« Peuvent-elles avoir un lien ? » demanda-t-il.

« Tout peut avoir un lien, quand on regarde assez longtemps. »

« Ce n'est pas une réponse. »

« Oui. Mais je ne sais pas lequel. »

« Le même commanditaire ? »

« Non. »

« La même fondation ? »

« Non. »

« Le même laboratoire ? »

« Non. »

« Alors, qu'ont-elles en commun ? »

Mareia désigna les domaines biologiques.

« La direction. »

Jesair attendit.

« Imagine que quelqu'un ne pose pas une seule question, poursuivit-elle. Il en soumet plutôt une partie différente à chacun. À l'un, il demande comment fonctionne la régénération. À l'autre, en quoi la réponse immunitaire varie. Au troisième, quels caractères se transmettent dans certaines lignées précises. Au quatrième, comment le système de santé réagirait à une épidémie inégalement répartie. »

« Qu'y gagnerait-il ? »

« Cela dépend de la question que lui seul connaît. »

Jesair contempla la carte.

« Tu penses que quelqu'un cherche une faiblesse des Auréliens ? »

Mareia ne répondit pas tout de suite.

« Je pense que trop de gens sont payés pour étudier des choses qui pourraient être détournées de cette façon. »

« Par qui ? »

« Ça, je ne le vois pas. »

Mareia ferma une partie des données et le regarda.

Dans la lumière douce du bureau, l'anneau d'or de ses yeux était presque invisible. Une simple ligne ténue, qui échappait au regard inattentif.

Arien le haïssait.

Cette pensée lui vint brusquement.

Mareia se souvint de son visage dans l'appartement, de la main refermée sur son poignet, de la manière dont il avait prononcé le nom de Jesair.

Puis du message.

Les décisions personnelles ne restent jamais personnelles.

« Mareia ? »

« Arien. »

Jesair ne bougea pas.

« Quoi, Arien ? »

« Je ne sais pas. »

« Tu penses qu'il est derrière tout cela ? »

« Je n'ai aucune raison de le penser. »

« Mais l'idée t'est venue. »

« Oui. »

Jesair garda un instant le silence.

« Parce qu'il travaille dans les structures financières ? »

« Parce qu'il voit les gens comme des mécanismes. Et parce que, lorsque la colère a quitté sa voix, j'ai commencé à avoir plus peur de lui. »

Jesair posa son récipient sur la table.

« Nous devrions en parler à Nerai. »

« Sans preuve ? »

« Sans en faire une accusation. »

« Je connais ma sœur. Si nous lui montrons une question sans preuve, elle se mettra à chercher la preuve. »

« C'est bien son travail, je crois. »

Mareia le regarda.

« Et si je me trompe ? »

« Alors elle ne trouvera rien. »

« Une recherche n'aboutit jamais tout à fait à rien. Elle abîme toujours au moins un peu la confiance. »

Jesair acquiesça.

« Alors ne lui parle pas d'Arien. Montre-lui les projets. »

Mareia regarda de nouveau la carte.

« Et s'ils sont tous innocents ? »

« Alors nous les vérifierons et nous refermerons le dossier. Sans noms de patients. »

« Je ne veux pas transformer les données médicales en pièces à conviction accessibles à tous », dit Mareia.

« Je suis d'accord. N'envoie à Nerai que la partie publique. »

« Mais ta phrase vit déjà sa propre vie. Les gens s'en servent pour justifier des choses que tu n'avais pas en tête. »

« Je sais. »

« Certains veulent aussi rendre publiques les données médicales des responsables politiques. D'autres disent que la vie privée n'est qu'un refuge pour les coupables. »
Jesair baissa la tête.

« Je n'ai peut-être pas tracé cette limite assez précisément. »

« Si. Les gens entendent seulement la partie dont ils ont besoin. »

Un silence s'installa un moment entre eux.

Puis Mareia ferma toutes les couches sauf la liste des projets.

« Je ne lui enverrai que les noms, les demandeurs et les sources publiques de financement. »

« Et la question. »

« Laquelle ? »

Jesair regarda la carte éteinte.

« Qui paie pour que ces choses séparées finissent un jour par se rejoindre ? »

Mareia prépara un message.

Destinataire : Nerai Sael.

Objet : Lien possible entre des demandes de recherche.

Elle écrivit dans le corps du message :

Ceci ne constitue pas une preuve d'agissements répréhensibles. J'ai toutefois besoin de savoir si ces projets ont une origine financière commune ou des personnes communes investies d'un pouvoir de décision. Pris séparément, ils ont un sens. Ensemble, ils posent une question que je ne veux pas formuler avant de savoir qui l'a posée.
Elle joignit la liste.

Avant d'envoyer, elle hésita.

Jesair ne la toucha pas. Il ne lui dit pas ce qu'elle devait faire.

Il resta simplement là.

Mareia envoya le message.

Dans le bâtiment de la Couche, une notification s'alluma à côté du nom de Nerai.

À plusieurs milliers de kilomètres de là, un système de laboratoire acheva l'une des analyses partielles. Le résultat fut automatiquement transmis à la fondation qui l'avait financée.
Sur Thaeron s'acheva une tâche de calcul dépourvue du nom du commanditaire final.

À Therinith, un gestionnaire de fonds approuva un nouveau paiement.

Dans l'un des établissements de Vesta, quelqu'un déposa des espèces que la banque enregistra comme une recette ordinaire.

Et Arien Korveth, seul dans son appartement, regardait se rapprocher devant lui des lignes qui ne formaient nulle part ailleurs une carte commune.
Il n'existait pas encore de maladie.
La maladie n'avait pas encore sa première fièvre.
Aucune ville n'avait encore été fermée et aucune famille n'avait dû laisser un proche derrière la paroi transparente d'une chambre d'isolement à l'hôpital.
Pour l'instant, il n'y avait que de l'argent.
Des questions.
Des données.
Des calculs.
Et une multitude d'innocents dont chacun accomplissait une petite part du travail, sans connaître la phrase dans laquelle elle serait un jour insérée.
La catastrophe n'avait pas encore de corps.
Mais elle avait déjà sa comptabilité.

21. L'épreuve de la cécité

Nerai ouvrit le message de Mareia sept minutes après l'avoir reçu.

Elle était encore à la Couche. La plupart des employés étaient déjà partis et il ne restait dans les couloirs que les équipes d'analyse de nuit, les systèmes de sécurité et ceux qui ne parvenaient pas à s'expliquer pourquoi une question refusait de les laisser rentrer chez eux.
Nerai appartenait à cette dernière catégorie.

Elle lut le message une fois.

Puis une deuxième.

À la troisième lecture, elle effaça le nom de Mareia et ne garda devant elle que la liste des projets.

Recherche sur la régénération.

Anomalies immunitaires.

Caractères héréditaires des populations.

Sécurité des données génétiques.

Réaction des systèmes de santé à une épidémie inégalement répartie.

Conditions juridiques d'un accès exceptionnel aux archives des lignées.

Chaque entrée avait son propre demandeur, son propre objectif et son propre financement. Aucune ne donnait lieu au soupçon. Certaines questions comptaient même parmi les plus importantes de la médecine moderne.
Nerai ouvrit les couches financières.

Le modèle fit apparaître différents payeurs officiels. Mais pour chaque projet, le champ qui aurait permis à Nerai de comparer le pouvoir de décision sur les fonds demeurait précisément celui qui était masqué.

Chaque lacune avait une raison juridique différente. Quand elle pouvait suivre une branche à travers un contrat public, la suivante s'achevait dans un fonds protégé. La surface de calcul les affichait côte à côte, mais elle n'avait pas le droit d'inventer les données manquantes.
Nerai relia toutes les couches disponibles.

Une carte apparut sur la table.

Elle ne ressemblait pas à la carte d'un crime.

Elle ressemblait à du verre brisé.

« Tu es toujours là ? »

Taren Voss se tenait dans l'embrasure, son manteau jeté sur l'épaule.

« Plus maintenant, dit Nerai. Je viens de rentrer chez moi. »

Taren entra.

« Et c'est ta façon de partir ? »

« Silence. »

Il regarda la carte.

« Qu'est-ce qu'on cherche ? »

« Je ne sais pas. »

« Excellent. Ma catégorie préférée. »

Nerai lui transmit la liste de Mareia sans le texte d'accompagnement.

Taren s'assit et parcourut lentement les différentes entrées.

« Tout concerne la recherche médicale. »

« Pas tout. »

« Bon. La recherche médicale, les analyses juridiques et la modélisation des crises. »

« Qu'est-ce qui les relie ? »

« Les Auréliens. »

« Plus précisément. »

Taren réfléchit.

« Les caractères héréditaires des Auréliens. »

« Plus précisément encore. »

Il y eut un moment de silence.

Puis il désigna la chronologie.

« Ce ne sont pas seulement leurs caractéristiques. Il y a aussi la réaction du système. »

Nerai acquiesça.

« Quelqu'un ne s'interroge pas seulement sur ce que sont les Auréliens. Il se demande aussi comment la civilisation les surveillera pendant une crise sanitaire. »

Taren s'adossa.

« Il peut s'agir de recherches destinées à les protéger. »

« C'est possible. »

« Cela peut avoir un lien avec les thérapies de longévité. »

« C'est possible. »

« Cela peut être une préparation à une épidémie naturelle. »

« C'est possible. »

« Et cela peut aussi être ce que tu n'as pas voulu dire. »

Nerai le regarda.

Taren désigna la dernière phrase de Mareia.

« La question qu'elle ne veut pas formuler. »

Nerai ferma le message.

« Nous n'avons pas le droit de partir de la pire explication. »

« Mais nous avons le droit de la vérifier. »

« Seulement si nous avons les données. »

« Et nous les avons ? »

Nerai regarda les zones sombres de la carte.

« Nous avons des données qui nous disent que nous ne voyons pas les données. »

La Couche pouvait comparer les mouvements financiers entre États, mais elle ne pouvait pas ouvrir tous les comptes à sa guise. Pour chaque flux protégé, il lui fallait un motif juridique. Pour chaque fonds, une demande différente. Pour chaque État, une formulation juridique différente.

Une seule question pouvait ainsi se décomposer en vingt demandes.

Chaque demande exigeait sa propre justification.

Et cette justification était précisément ce que Nerai n'avait pas encore.

« Cherche les mêmes personnes investies d'un pouvoir de décision », dit-elle.

Taren lança une comparaison des membres des conseils d'administration, des conseillers extérieurs, des auditeurs et des gestionnaires de fonds.

Le système trouva des milliers de liens.

Certains étaient significatifs.

La plupart ne l'étaient pas.

Les mêmes auditeurs travaillaient pour des centaines de fondations. Les mêmes cabinets juridiques représentaient la moitié des fonds internationaux. Des administrateurs siégeaient à plusieurs conseils parce que c'était précisément leur métier.
Plus ils ouvraient de données, plus ils trouvaient de liens.

Et plus ils trouvaient de liens, plus il devenait difficile de distinguer ceux qui signifiaient quelque chose.

« C'est le problème de la Couche, dit Taren. Quand on regarde la planète entière, quelques contrats seulement séparent chaque personne de toutes les autres. »
« C'est pourquoi nous ne cherchons pas un lien. »

« Quoi, alors ? »

« Une direction. »

Nerai modifia l'affichage.

Elle supprima les noms des sociétés.

Elle supprima les noms des projets.

Elle supprima les États.

Il ne resta que les catégories de services achetés.

Accès aux données des lignées.

Calculs biologiques.

Vérifications en laboratoire.

Capteurs médicaux.

Modélisation de la réaction des hôpitaux.

Analyse des compétences en situation d'urgence.

Évaluation de la réaction sociale à un risque sanitaire inégalement réparti.

Taren cessa de plaisanter.

« Vu comme ça, c'est pire. »

« Vu comme ça, c'est différent. »

« Si nous savions qu'une seule personne finance tout cela… »

« Nous ne le savons pas. »

« Si nous savions que quelqu'un réunit les résultats… »

« Nous ne le savons pas. »

« Si nous savions à quoi il va les utiliser… »

« Nous ne le savons pas. »

Nerai ferma les yeux.

Elle entendait dans sa tête la phrase que Jesair avait prononcée à la conférence.

On ne peut calculer une part à l'aveugle.

Il parlait alors du RBU.

De la valeur.

De la justice.

À présent, devant elle, se trouvait une autre chose que la société tentait de calculer à l'aveugle.

Le danger.

« Demandons une communication accélérée de l'identité des bénéficiaires effectifs », dit Taren.

« Sur quelle base ? »

« La concomitance des projets. »

« La concomitance n'est pas un délit. »

« Le risque d'utilisation abusive des données génétiques. »

« Nous n'avons démontré aucun abus. »

« Alors, qu'est-ce qu'on doit faire ? »

Nerai ne répondit pas.

À trois fuseaux horaires planétaires de là, Arien Korveth était assis devant un rapport au titre si peu engageant que la plupart des gens ne l'auraient pas ouvert.
Analyse des retards de coordination entre institutions de santé face à des risques inégalement répartis entre les populations.
Le rapport avait été rédigé par une société de Xanos spécialisée dans la gestion de crise. Ses analystes n'avaient jamais vu les résultats biologiques ni les données des lignées auréliennes. Ils n'avaient reçu qu'un scénario hypothétique.
Une maladie inconnue.

Plusieurs États.

Une incidence disproportionnée dans une population définie par l'hérédité.

Des règles différentes de protection des données.

Des systèmes de santé différents.

Des cultures politiques différentes.

Leur mission était de déterminer combien de temps il faudrait à Elarion pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un regroupement géographique aléatoire.
Les analystes considéraient leur travail comme un service public.

Ils voulaient trouver les points faibles du système avant qu'une véritable maladie ne les trouve.

Le résultat était déplaisant.

Les machines médicales remarqueraient vite le déséquilibre.

Mais les hôpitaux ne le verraient que chez leurs propres patients.

Les archives des lignées enregistreraient une augmentation des cas dans certaines branches, sans pouvoir toutefois les relier aux données publiques de santé en l'absence de motif légal.
Les États hésiteraient à partager leurs données brutes.

Certains pour protéger les patients.

D'autres pour protéger leur propre réputation.

Les responsables politiques refuseraient de prononcer le nom de la branche génétique tant qu'ils n'auraient pas reçu confirmation de plusieurs sources indépendantes.
Après les anciens conflits autour de la discrimination, cette règle était compréhensible.

Mais, dans le cas modélisé, elle signifiait une perte de temps.

Arien lut les intervalles estimés.

Premier soupçon de la machine.

Premier rapport régional.

Première alerte entre États.

Première désignation publique du lien héréditaire.

Entre le premier et le dernier point s'ouvrait un intervalle.

Quelques jours.

Davantage dans certains modèles.

Arien s'adossa.

Chaque élément du système faisait exactement ce pour quoi il avait été créé.

L'intelligence artificielle reconnaissait les schémas et les médecins protégeaient les patients.

Les lois protégeaient la vie privée.

La faille ne naissait que de leur interaction.

La machine reconnaissait les schémas.

Le médecin protégeait le patient.

L'archive protégeait la famille.

Le fonctionnaire protégeait la légalité.

Le responsable politique protégeait la société de la panique.

Et c'étaient précisément ces protections qui engendraient le temps durant lequel personne n'osait énoncer toute la vérité.

En marge du rapport figurait une mise en garde des analystes :

L'inégalité de l'atteinte ne doit pas être interprétée, sans vérification supplémentaire, comme un lien causal avec l'identité héréditaire. La désignation prématurée d'un groupe de population peut provoquer une stigmatisation, des violences ou un refus d'aide médicale.

Arien s'arrêta sur cette phrase.

Elle était moralement juste.

Et utile.

Kael arriva sans s'annoncer.

Il entra dans l'appartement d'Arien comme si les lieux lui appartenaient, mais aussi le temps de ceux qui y vivaient.

Arien ne ferma pas le rapport.

Kael en lut le titre.

« Modélisation de la réaction ? »

« Un audit de sécurité. »

« Bien sûr. »

Kael parcourut les résultats.

Son visage ne changeait pas, mais il lisait plus lentement qu'à l'ordinaire.

« Les systèmes de santé le remarqueront », dit-il.

« Ils le remarqueront. »

« Vite. »

« Les machines, oui. »

« Alors votre plan ne fonctionne pas. »

Arien désigna la partie suivante.

« Remarquer n'est pas la même chose qu'agir. »

Kael examina la chronologie.

« Donc, vous ne testez pas la maladie. »

« Non. »

« Vous testez le courage des institutions de nommer ce qu'elles voient. »

Arien esquissa un sourire.

« Je teste leurs règles. »

« Les règles sont le résultat des échecs passés. »

« Et elles seront la cause du prochain. »

Kael se tourna vers lui.

« Prenez garde de ne pas confondre la faiblesse du système avec une justification de votre propre intention. »

« Vous m'avez appris que le système n'a pas d'intention. »

« Il n'en a pas. Vous, si. »

Arien ferma le rapport.

« Pourquoi êtes-vous venu ? »

Kael le regarda un moment.

« Les fondations ont reçu des questions de la Couche. »

Les doigts d'Arien s'immobilisèrent au-dessus de la table.

« Quelles questions ? »

« Générales, pour l'instant. Les bénéficiaires effectifs. Les liens entre gestionnaires. La concomitance des financements. »

« Nerai. »

« Probablement. »

« Elle sait quelque chose ? »

« Elle sait qu'elle ne voit pas. »

Arien se leva.

« Cela ne suffit pas. »

« Parfois, prendre conscience de sa propre cécité, c'est commencer à voir. »

« Pouvez-vous l'arrêter ? »

« Je peux ralentir les réponses. Je ne peux pas interdire à une administration de poser des questions sans révéler que j'en ai peur. »
Arien alla jusqu'à la fenêtre.

Nitra s'étendait sous ses yeux. Des milliers de lumières, des millions de personnes, des systèmes qui mesuraient la circulation, l'énergie, la production, le temps, la santé et la sécurité.
Une civilisation qui voyait presque tout.

Et qui ignorait que quelqu'un mesurait à cet instant le temps qu'il lui faudrait pour comprendre sa propre mort.

« Mareia », dit Arien.

Kael ne répondit pas.

« C'est forcément elle qui a commencé. »

« Pourquoi ? »

« Elle connaît les archives des lignées. »

« Elle vous connaît aussi. »

Arien se retourna brusquement vers lui.

Kael poursuivit calmement :

« Quand on connaît un homme violent, on voit parfois son intention avant l'analyste. »

« Je ne suis pas un homme violent. »

Kael le regarda.

Il n'y avait aucun mépris dans ce regard.

C'était pire.

« Je ne le suis pas », répéta Arien.

« Alors cela ne vous dérangera pas que quelqu'un examine vos décisions. »

« Mes décisions sont protégées. »

« C'est précisément là-dessus que vous comptez. »

Kael partit.

Arien resta devant la fenêtre.

L'analyse se rouvrit sur le plan de travail.

Quelques jours.

C'était le temps que la civilisation devait perdre entre ce qu'elle verrait et ce qu'elle s'autoriserait à dire.

À la Couche, pendant ce temps, Nerai envoya les premières demandes.

À Therinith.

À Xanos.

À deux États d'Aménia.

À l'administration des nœuds de calcul de Thaeron.

Chacune contenait une formulation juridique différente, car chaque État reconnaissait un motif différent pour la communication des données protégées.
Les premières réponses arrivèrent cette nuit-là encore.

Le projet est conforme aux lois locales.

L'identité du bénéficiaire effectif n'est pas soumise à publication.

La relation commerciale est protégée.

Les calculs ne contenaient aucune donnée permettant l'identification directe d'une personne.

Aucun risque imminent n'est démontré.

Taren les lut l'une après l'autre.

« Ils ont tous raison. »

« Oui », dit Nerai.

« Et pourtant, tu n'y crois pas. »

Nerai regarda la carte biologique de Mareia et sa propre carte financière.

Elles reposaient côte à côte.

Elles ne pouvaient pas se rejoindre tout à fait, car entre elles se dressaient les lois qui protégeaient la santé, les biens, la recherche, le commerce et la vie privée.
Chaque loi protégeait quelque chose qui méritait de l'être.

Pour la première fois, Nerai se posa la question qu'elle répéterait quelques années plus tard devant la planète entière :

Que se passe-t-il lorsque toutes nos protections se réunissent pour offrir un abri à l'homme contre lequel elles devaient nous protéger ?

Il était encore trop tôt pour répondre.

Mais Arien connaissait déjà la réponse.

Cela crée du temps.

Pas beaucoup.

Juste assez.

22. Les exceptions

Chaque loi a une limite.

Et presque chaque limite a une porte.

Parfois, elle s'appelle intérêt public impérieux.

Parfois, nécessité de la recherche.

Parfois, protection de la vie.

Parfois, sécurité de l'État.

Les portes ne sont pas créées pour laisser passer les criminels. Elles existent parce qu'aucune loi ne peut prévoir toutes les circonstances dans lesquelles son respect rigoureux ferait plus de mal que de bien.
Quand un hôpital brûle, le secouriste ne demande pas à chaque patient son consentement au transfert de ses données médicales.

Quand une épidémie menace, les laboratoires peuvent échanger des informations plus vite que lors de recherches ordinaires.
Quand un système vital tombe en panne sur Thaeron, les techniciens obtiennent un accès temporaire à des données qu'ils ne verraient pas en temps normal.
L'exception était la manière dont la loi reconnaissait que la vie est plus complexe que la règle.

Kael Thorne savait que les portes possèdent encore une autre propriété.

On peut les ouvrir des deux côtés.

Neuf experts étaient réunis dans un cabinet juridique à la périphérie sud de Nitra. Ils ignoraient qu'ils travaillaient pour Kael. Officiellement, la Fondation pour la résilience sanitaire planétaire les avait engagés afin de préparer un cadre général de coopération entre organismes de recherche lors d'une future crise biologique.
La mission avait été divisée.

Le premier groupe étudiait les conditions d'accès aux données anonymisées des lignées.

Le deuxième, le transfert extraplanétaire des résultats de recherche.

Le troisième, la responsabilité des laboratoires qui ne procédaient qu'à des vérifications partielles.

Le quatrième, la protection du secret des affaires dans le développement des systèmes de santé.

Le cinquième, les pouvoirs des États pour isoler les régions menacées.

Rien de tout cela n'était illégal.

Au contraire.

Après les épidémies précédentes, ce genre d'analyses était recherché. Elarion possédait une multitude de technologies, mais ses systèmes juridiques avaient encore leurs origines en des temps où les maladies voyageaient plus lentement que les décisions des gouvernements.
L'équipe juridique était dirigée par Ilyra Senn.

C'était une Sélénite qui avait consacré sa vie au droit de la santé. Dans sa jeunesse, elle avait perdu son père au cours d'une épidémie régionale durant laquelle deux hôpitaux avaient refusé de partager leurs données, faute de s'entendre sur une base juridique.
Elle croyait qu'une mauvaise règle pouvait tuer tout autant qu'une maladie.

C'est pourquoi elle avait accepté ce travail.

« Notre mission, dit-elle à l'équipe lors de la première réunion, est d'empêcher qu'en pleine crise quarante États s'envoient mutuellement des formulaires pendant que les gens meurent. »
Personne dans la pièce ne pouvait y trouver à redire.

Au bout de quelques semaines, un cadre de dérogations temporaires prit forme.

L'accès aux données devait être limité à un objectif précis.

Chaque utilisation devait être enregistrée.

Les données ne devaient pas être croisées au-delà du champ de l'autorisation.

Les résultats devaient être anonymisés.

Les dérogations devaient prendre fin à l'achèvement du projet.

Ilyra ajouta une condition supplémentaire.

Si plusieurs projets étudient des aspects interdépendants d'un même risque démographique ou sanitaire, une autorité doit être chargée d'en évaluer la finalité globale.
Elle inséra cette formulation dans le projet et l'envoya au commanditaire.

Deux jours plus tard, son document lui revint.

La condition avait été reformulée.

S'il est démontré que plusieurs projets sont dirigés par un même commanditaire et poursuivent un objectif commun, l'autorité compétente peut évaluer leur risque global.
Ilyra plaça les deux phrases côte à côte.

La différence était minime.

Dans sa version, il suffisait que les projets tendent objectivement vers une même chose.

Dans la nouvelle version, il fallait d'abord démontrer l'existence d'un commanditaire commun.

Or c'était précisément ce que le morcellement de la structure de propriété rendait impossible.

« Qui a modifié cette partie ? » demanda-t-elle.

L'administrateur ouvrit l'historique du document.

« Un relecteur extérieur de la fondation. »

« Son nom ? »

« Protégé par contrat. »

« Un juriste ? »

« Un conseiller en investissements internationaux. »

Ilyra s'adossa.

« Les investissements n'ont pas à commenter les dérogations sanitaires. »

« Il affirme que la formulation initiale peut porter préjudice à la recherche indépendante en réunissant des projets sans rapport entre eux. »
C'était un argument raisonnable.

Si toutes les recherches similaires étaient automatiquement soumises à un examen commun, cela pourrait conduire à centraliser les données, à ralentir la médecine et à soupçonner les scientifiques pour la seule raison qu'ils étudiaient le même domaine.
Ilyra refusa la modification.

La fondation la lui renvoya avec une nouvelle justification.

Ilyra refusa de nouveau.

La troisième fois, on lui annonça que la partie litigieuse serait réservée à une étape ultérieure.

Le reste du cadre fut approuvé.

La protection n'avait pas été supprimée.

Seulement reportée.

Dans le bâtiment de la Couche, Nerai reçut la réponse du premier fonds.

L'identité du bénéficiaire effectif ne pouvait être communiquée, car la donnée demandée n'était pas indispensable à l'évaluation d'une transaction précise.
Un deuxième État répondit que le lien entre les projets financés était trop général.
De Thaeron, on annonça que le centre de calcul n'avait travaillé que sur des modèles anonymisés et ne connaissait pas l'utilisateur final des résultats.
« Comment un centre peut-il ne pas connaître son client ? » demanda Mareia.

Son image flottait au-dessus de la table de Nerai. Elle était chez elle, mais derrière elle, les couches des archives des lignées restaient ouvertes. Elle aussi travaillait de nouveau jusque dans la nuit.
« Il connaît l'intermédiaire », répondit Nerai.

« Et l'intermédiaire ? »

« Il connaît la société qui a commandé le service. »

« Et elle ? »

« Elle agissait pour une fondation. »

« Et la fondation ? »

« Elle a un conseil d'administration. »

« Nerai. »

« Je ne sais pas. »

Mareia baissa les yeux.

« Donc, nous n'avons pas avancé. »

« Si. Nous savons qu'au moins quatre projets ont fait appel à des organismes différents, mais que leurs documents contiennent des formulations similaires. Nous savons qu'une partie de l'argent est passée par des fonds apparus dans le dossier Vesta. Nous savons que certains calculs ont été effectués sur Thaeron. »
« Et nous savons que tout cela peut être innocent. »

« Oui. »

« Le nom d'Arien ? »

Nerai marqua une pause.

« Nulle part. »

Mareia acquiesça, mais aucun soulagement ne parut sur son visage.

« Dis-moi précisément pourquoi tu penses à lui », dit Nerai.

« Je te l'ai déjà écrit. »

« Tu as écrit qu'il connaît les gens comme des mécanismes. »

« C'est le cas. »

« Cela ne suffit pas. »

« Je sais. »

« J'ai besoin de faits précis. »

Mareia se leva et alla jusqu'à la fenêtre. Derrière elle, on voyait Nitra dans la nuit et la rivière divisée par les lumières des ponts.

« Quand nous étions ensemble, il voulait tout savoir. Où j'étais. Avec qui. Pourquoi j'avais dit quelque chose. Pourquoi je m'étais tue. Ce n'étaient pas les informations qui l'intéressaient. Il voulait qu'il n'existe rien qu'il ne puisse intégrer à sa représentation des choses. »

Nerai garda le silence.

« Quand je suis partie, il a d'abord supplié, poursuivit Mareia. Puis il s'est mis en colère. Puis il m'a accusée. Et enfin, il a cessé. »

« Il a cessé de te contacter ? »

« Non. Il a cessé de parler comme quelqu'un qui veut récupérer quelque chose. »

« Comment parlait-il, alors ? »

Mareia se retourna.

« Comme quelqu'un qui a décidé qu'un jour je comprendrais. »

Nerai nota cette phrase.

« Il a parlé de Jesair ? »

« Oui. »

« Il l'a menacé ? »

« Pas directement. »

« Mareia. »

« Il a dit que les gens comme Jesair prétendent que leurs décisions appartiennent à tous, mais qu'ils en laissent porter les conséquences aux autres. Il a dit qu'un jour se révélerait le prix de l'exception aurélienne. »
Taren, assis hors du champ de l'image, releva la tête.

D'un regard, Nerai lui fit signe de se taire.

« Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? » demanda-t-elle.

« Parce que je ne voulais pas que chaque soupçon d'une femme envers son ancien compagnon se transforme en enquête. Et parce que j'avais peur de ne faire que projeter ma propre peur sur les projets des autres. »
« La peur n'est pas une preuve », dit Nerai.

Mareia acquiesça.

« Mais elle peut indiquer une direction. »

« Oui. »

Nerai prononça ce mot avec précaution.

Dans son travail, il existait deux sortes d'erreurs.

La première consistait à soupçonner quelqu'un qui n'avait rien fait.

La seconde consistait à écarter un soupçon au seul motif qu'il venait d'une expérience personnelle impossible à convertir en tableau.
L'analyse devait protéger des préjugés.

Mais elle ne devait pas faire comme si la connaissance humaine de la violence n'avait aucune valeur tant que cette violence n'apparaissait pas dans la comptabilité.
« Je n'ouvrirai pas d'enquête sur Arien, dit Nerai. Pas encore. »

Mareia pinça les lèvres.

« Mais j'ouvrirai une évaluation du risque commun aux projets. Sans son nom. »

« Et si le système ne le fait pas apparaître ? »

« Alors je ne saurai que ce que je sais maintenant. »

« Que tu ne vois pas. »

« Oui. »

Quand la communication prit fin, Taren se rapprocha.

« Tu penses que c'est lui. »

« Je pense que Mareia a peur de lui pour des raisons précises. »

« Ce n'est pas une réponse. »

« Parce que je n'en ai pas. »

Nerai prépara une demande d'évaluation temporaire des liens à risque.

Elle demandait l'autorisation de croiser les métadonnées financières, les objectifs des recherches et les informations publiques sur l'accès aux archives auréliennes.
La demande ne devait pas porter sur les données médicales elles-mêmes.

Les résultats biologiques devaient rester protégés.

Nerai voulait seulement savoir qui avait financé les questions et qui avait obtenu le droit de réunir les résultats.

Elle envoya sa demande au conseil de tutelle.

La réponse arriva le matin.

Base juridique insuffisante.

Les projets examinés relèvent de juridictions différentes et aucune preuve n'établit qu'ils poursuivent un objectif commun.
Nerai relut la phrase plusieurs fois.

Aucune preuve n'établit qu'ils poursuivent un objectif commun.

Or, c'était précisément cet objectif commun qu'elle ne pouvait démontrer sans obtenir le droit de relier les projets.

« Un cercle », dit Taren.

« Non. »

Nerai se leva.

« Un cercle a au moins un centre commun. Ici, c'est un système qui fait comme si le centre n'existait pas. »

Pendant ce temps, au cabinet juridique, Ilyra Senn signa la version définitive du cadre.

Elle n'en était pas satisfaite.

Dans l'avis qui l'accompagnait, elle écrivit :

Le plus grand risque n'est pas l'abus isolé d'une dérogation. Le plus grand risque est la conjonction de plusieurs dérogations légales dont la finalité commune n'est visible pour aucune institution de contrôle.

L'avis fut archivé.

La fondation en accusa réception.

Le cadre juridique fut approuvé.

Les dérogations s'ouvrirent.

Chacune pour une bonne raison.

La première permit à une équipe de recherche d'accéder à de nouvelles données anonymisées.

La deuxième autorisa le transfert de résultats de calcul entre Thaeron et Elarion sans divulgation du modèle commercial.

La troisième protégea l'identité du commanditaire d'un audit de sécurité sensible.

La quatrième permit aux laboratoires de vérifier des résultats partiels sans connaître l'ensemble du projet.

La cinquième prépara des capacités logistiques pour une future urgence sanitaire.

Aucune dérogation, à elle seule, n'ouvrit la voie à la catastrophe.

Elles ne l'ouvrirent qu'en se plaçant les unes derrière les autres.

Une porte.

Derrière elle, une autre porte.

Derrière celles-ci, d'autres encore.

Et tout au bout, un homme dont le nom n'était inscrit sur aucune des clés.

23. Le dernier paiement

Le dernier paiement fut le plus petit.

Le dernier paiement visait un objectif beaucoup plus prosaïque.

Son bénéficiaire n'était ni un laboratoire, ni un centre de calcul, ni un gestionnaire de données génétiques.

Il ne rémunérait ni des recherches biologiques, ni une analyse juridique, ni des capteurs médicaux.

Il s'agissait de frais administratifs pour l'activation d'une capacité logistique de secours.

La somme était inférieure aux recettes quotidiennes d'un grand établissement de Vesta.

Le paiement fut émis par une société enregistrée au Saranstan.

Le bénéficiaire était un coordinateur des transports sur l'anneau orbital.

L'objet était légal.

Réservation de capacités pour de futurs envois médicaux.

Les hôpitaux, les assureurs, les États et les fondations utilisaient ce type de réservations. Elles garantissaient qu'en cas de crise, il serait possible de déplacer rapidement du matériel, des médicaments, des appareils de diagnostic ou du personnel.
Elle n'avait rien de particulier.

Si ce n'est que, sans elle, la dernière partie de la carte d'Arien serait restée sans connexion.

Le coordinateur financier de la maison Thorne lui envoya une confirmation.

Toutes les couches contractuelles sont actives.

Arien lut le message et le ferma.

Il était assis dans l'appartement où il avait autrefois vécu avec Mareia.

Après son départ, il avait fait enlever la plupart des objets qu'elle avait choisis. Pas tous à la fois. D'abord les plantes. Puis le tableau près de la fenêtre. Puis la table basse contre laquelle il se cognait toujours, même si Mareia soutenait que le problème n'était pas la table, mais son incapacité à regarder devant lui.
Il restait un récipient.

Il était ordinaire, bleu sombre, avec un bord irrégulier. Mareia l'avait acheté sur un marché du vieux Nitra. Elle disait qu'il lui plaisait parce qu'il avait une imperfection qu'il ne cherchait pas à dissimuler.
Arien ne s'en servait jamais.

Il l'avait laissé là pour prouver qu'il était capable de vivre auprès d'un objet qui la lui rappelait.

En réalité, il prouvait le contraire.

Une notification s'alluma sur le mur.

Mareia Lioren demande à vous rencontrer en personne.

Arien la regarda longtemps.

Puis il sourit.

Il ouvrit le message.

J'ai besoin de te parler de projets de recherche concernant les Auréliens. Je propose le jardin public de la rive nord. Demain, après le coucher du Soleil.
Il n'y avait là aucune supplication.

Ni aucune peur.

Arien relut le message.

Il avait toujours admiré sa manière d'écrire des phrases sans la moindre faille. Comme si elle posait d'abord chaque mot devant elle, l'examinait sous tous les angles et n'autorisait qu'ensuite quelqu'un d'autre à le voir.
Il accepta.

Le lendemain, le jardin de la rive nord était presque vide.

Des arbres venus de toutes les régions d'Elarion y poussaient. Certains avaient besoin d'un sol artificiellement aménagé, d'autres d'une humidité précise ou d'une protection contre l'hiver local. Le jardin prouvait que la civilisation peut créer un espace commun même pour des choses qui, dans la nature, ne pousseraient jamais côte à côte.
Mareia attendait près du bassin.

Quand Arien approcha, elle surveilla ses mains.

Elles n'étaient pas crispées.

Il ne se pressait pas.

Il arborait cette expression qu'elle redoutait le plus. Le calme d'un homme qui n'a plus besoin d'imposer quoi que ce soit dans l'instant, parce qu'il croit que le temps travaille pour lui.

« Mareia. »

« Arien. »

Il s'arrêta à quelques pas d'elle.

« Je ne pensais pas que tu me demanderais encore un jour de te rencontrer. »

« Moi non plus. »

« Jesair sait que tu es ici ? »

Mareia sentit son corps se tendre.

Sans brusquerie.

À l'ancienne manière.

Par la mémoire de la peau.

« Je ne suis pas venue parler de Jesair. »

« Bien sûr. »

« Les archives médicales ont reçu des demandes de projets qui étudient la régénération aurélienne, l'immunité et le comportement des systèmes pendant une épidémie inégalement répartie. »

Arien fronça légèrement les sourcils.

« Et ? »

« Certains sont financés par des fondations liées aux structures financières dans lesquelles tu as travaillé. »

« J'ai travaillé dans des centaines de structures. »

« Précisément. »

« C'est une accusation ? »

« Une question. »

« Pose-la. »

Mareia le regarda dans les yeux.

« Finances-tu des recherches sur les lignées auréliennes ? »

« Non. »

Il avait répondu trop vite.

Pas comme un homme surpris.

Comme un homme qui s'était déjà posé lui-même cette question.

« Les finances-tu indirectement ? »

« Je ne sais pas ce que financent tous les fonds pour lesquels j'ai travaillé un jour. »

« As-tu un pouvoir de décision dans l'une des fondations de protection ? »

« Non. »

C'était vrai.

Mareia le comprit.

Et c'est précisément pourquoi elle ne céda pas.

« Peux-tu influencer ceux qui l'ont ? »

Arien sourit.

« Voilà une catégorie juridique très étrange. »

« Ma question n'est pas juridique. »

« Alors, sur quoi porte-t-elle ? »

« Sur toi. »

Le sourire disparut de son visage.

« Enfin. »

« Je ne suis pas venue revenir sur le passé. »

« Non. Tu es venue voir si je suis devenu assez mauvais pour que ton départ paraisse, rétrospectivement, inévitable. »

« Il l'était le jour où tu m'as frappée. »

Arien détourna le regard.

« Tu réduis toujours tout à un seul instant. »

« Non. C'est toi qui essaies toujours de le diluer dans tout ce qui l'a précédé et suivi. »

« Parce qu'un homme n'est pas un seul instant. »

« Mais certains instants révèlent qui il est. »

Le vent traversa le jardin. Les feuilles des arbres venus de différents continents frémirent ensemble, chacune avec un bruit différent.

Arien s'approcha.

Mareia ne recula pas, mais sa main se rapprocha inconsciemment de son appareil de communication personnel.

Il le remarqua.

« Tu as encore peur de moi. »

« Oui. »

La réponse l'atteignit.

Il s'était attendu à de la résistance.

Il s'était attendu à une accusation.

Peut-être même au mépris.

Pas à la simple vérité.

« Et pourtant, tu es venue seule. »

« Je ne suis pas seule. »

Arien regarda autour de lui.

« Jesair ? »

« Non. »

Mareia désigna le jardin, les systèmes de sécurité publics et les gens au loin.

« Le monde. »

Arien eut un rire bref.

« C'est exactement ce que je déteste chez vous deux. »

« Quoi ? »

« Cette certitude que le monde est de votre côté. »

« Le monde n'est du côté de personne. »

« Mais vous vous comportez comme si la visibilité seule vous protégeait. »

« Elle le devrait. »

« Les gens ne comprennent pas tout ce qui est visible. »

« C'est pour cela que je pose des questions. »

La voix d'Arien se durcit.

« Tu les poses trop tard. »

Mareia ne bougea pas.

« À quel sujet ? »

« Sur le fait de savoir si les décisions personnelles restent personnelles. »

« Tu m'as déjà écrit cette phrase. »

« Et tu ne la comprends toujours pas. »

« Alors explique-la-moi. »

Arien la regardait.

Il n'y avait aucun regret dans ses yeux.

Il y avait le besoin qu'elle voie enfin le monde comme lui.

« Tu es partie, dit-il. Tu as choisi Jesair. Puis vous avez commencé à dire que la valeur ne doit pas marcher dans l'ombre, que tout ce qui est grand doit être visible, que les gens comme moi doivent montrer leurs mains. »

« Jesair ne parlait pas de toi. »

« Il n'en avait pas besoin. »

« Et quel rapport avec les recherches sur les Auréliens ? »

Arien se tut.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demanda Mareia.

« Rien que vos systèmes n'autorisent. »

« Ce n'est pas une réponse. »

« C'est la seule réponse dont tu as besoin. »

« Arien. »

« Toute votre vie, vous avez regardé votre anneau d'or et vous y avez vu la preuve que vous étiez exceptionnels. »

« Je n'y ai jamais rien vu de tel. »

« Tu n'en avais pas besoin. D'autres le voyaient pour toi. »

« Qui ? »

« Ceux qui attendent Jesair comme s'il était le retour d'une ancienne vérité. Ceux qui pensent que votre lignée a le droit de dire à la planète entière comment vivre. »

« Jesair repousse tous ceux qui font de lui un mythe. »

« Et c'est justement pour cela qu'ils l'aiment davantage. »

Mareia sentit le froid.

Il n'avait rien de précis.

Seulement trop de choses déjà préparées.

Trop de phrases qui sonnaient comme la conclusion d'une conversation dont elle ignorait encore qu'elle avait commencé.

« Qu'est-ce qui doit se passer ? » demanda-t-elle.

Arien perdit un instant le contrôle.

« Quand vos maisons commenceront à se fermer l'une après l'autre, tu comprendras peut-être enfin que les décisions personnelles n'existent pas. »
Le silence qui suivit cette phrase fut total.

Mareia entendait l'eau.

Le vent.

Sa propre respiration.

L'erreur d'Arien.

« Pourquoi devraient-elles se fermer ? » demanda-t-elle.

Le visage d'Arien changea.

À peine.

Mais elle le connaissait.

« Je parle en général. »

« Non. »

« Des conséquences sociales. »

« Tu as dit vos maisons. »

« Les maisons politiques auréliennes. Les institutions des lignées. »

« L'une après l'autre. »

« C'est une façon de parler. »

« Pas la tienne. »

Arien s'approcha encore.

« Prends garde, Mareia. »

Cette fois, elle recula.

Pas par faiblesse.

Pour rétablir un espace entre eux.

« C'est une menace ? »

« Un avertissement. »

« Contre quoi ? »

Arien ouvrit la bouche.

Puis la referma.

Sur son visage reparut un instant l'homme d'autrefois, celui qu'elle connaissait. L'homme incapable de supporter de ne pas contrôler entièrement le regard qu'elle portait sur lui. L'homme qui voulait ravaler sa phrase parce qu'il avait compris qu'elle était devenue visible.

« Contre les conséquences du monde que vous bâtissez », dit-il enfin.

Mareia le regarda encore un moment.

« Je ne sais pas ce que tu fais, dit-elle. Mais je sais que tu n'as plus peur de l'avenir. Tu en parles comme si tu le connaissais. »

Elle se détourna.

« Mareia. »

Elle s'arrêta sans se retourner.

« Jesair ne te protégera pas de tout. »

« Il ne l'a jamais prétendu. »

« Quand viendra le moment où il ne saura même plus protéger les siens, souviens-toi que je te l'ai dit. »

Mareia reprit sa marche.

Elle ne courut pas.

Ce ne fut qu'après avoir dépassé le premier groupe d'arbres, lorsqu'Arien ne pouvait plus la voir, que ses mains se mirent à trembler.

Elle ouvrit une communication avec Nerai.

Elle n'attendit pas qu'une voix lui réponde.

« Tu avais raison, dit Nerai en guise de salut. Tu n'aurais pas dû y aller seule. »

« Il a dit que les maisons auréliennes allaient commencer à se fermer. »

Le silence se fit à l'autre bout.

« Exactement. »

« Qu'a-t-il dit exactement ? »

Mareia répéta la phrase.

Puis la deuxième.

Jesair ne te protégera pas de tout.

Quand il ne saura même plus protéger les siens.

Nerai les nota.

« Avons-nous un enregistrement ? »

« Non. Le système public de sécurité enregistre les comportements à risque, pas les conversations privées, sauf en cas de violence. »

« Il t'a touchée ? »

« Non. »

« Il t'a menacée ? »

« Il a dit qu'il m'avertissait. »

« Cela ne suffit pas à l'arrêter. »

« Je ne veux pas que tu l'arrêtes. »

« Alors, que veux-tu ? »

Mareia s'arrêta sous un arbre de l'archipel austral. Ses larges feuilles retenaient la lumière et il faisait presque noir sous leur couvert.

« Que tu retrouves l'argent. »

Nerai coupa la communication et ouvrit immédiatement toutes les réponses obtenues par la Couche.

Taren vint à sa table.

« Que s'est-il passé ? »

« Il nous faut une mesure d'urgence. »

« Pour quoi faire ? »

« Suspendre temporairement les projets tant que leur objectif commun n'aura pas été établi. »

« Sur la foi des propos d'un seul homme ? »

« Sur la foi des propos d'un homme qui peut avoir un lien caché avec leur financement. »

« Qui peut. »

« Oui. »

Taren lut le message de Mareia.

« Le conseil de tutelle ne l'approuvera pas. »

« Alors nous irons à l'autorité de surveillance sanitaire. »

« Elle dira que nous n'avons pas de risque biologique. »

« La commission d'éthique. »

« Elle dira que les projets ont été approuvés. »

« Le parquet interétatique. »

« Il dira que nous n'avons identifié aucun délit. »

Nerai le regarda.

« Alors, où va-t-on avec une catastrophe avant qu'elle devienne un crime ? »

Taren ne répondit pas.

Nerai prépara un signalement exceptionnel.

Elle joignit la carte des projets.

Les liens financiers.

Le témoignage de Mareia.

L'analyse du risque global possible.

Elle l'envoya au conseil de tutelle, à l'autorité de surveillance sanitaire et à l'office de protection des droits génétiques.

Elle demandait la suspension temporaire des nouveaux accès aux données auréliennes et le gel des fonds qui n'avaient pas encore été versés.

Le système reçut le signalement.

Il le classa en procédure d'urgence.

L'examen préliminaire devait avoir lieu sous soixante-douze heures.

Pendant ce temps, sur l'anneau orbital, le coordinateur des transports reçut le dernier paiement.

Le système vérifia la monnaie.

Recalcula le taux de change.

Contrôla les listes de sanctions.

Vérifia la provenance du payeur immédiat.

Ne trouva aucun motif de refus.

Le paiement passa en onze secondes.

Toutes les couches contractuelles sont actives.

Arien reçut la confirmation peu après son retour du jardin.

Il se tenait devant le récipient bleu sombre que Mareia avait autrefois apporté dans son appartement.

D'un geste, il le balaya de la table.

Il tomba sur le sol.

Il ne se brisa pas.

Il rebondit, se renversa et resta couché sur le côté.

Arien le regarda avec une colère croissante.

Même son imperfection avait survécu à son coup.

Il ouvrit une communication avec Kael sans y avoir été invité.

Kael apparut au-dessus du plan de travail.

« Mareia sait. »

« Que sait-elle ? »

« Elle sait que quelque chose se prépare. »

« Ce n'est pas la même chose. »

« Elle est allée à la Couche. »

« Nous le savons. »

« Je l'ai rencontrée. »

Le visage de Kael demeura calme.

« Pourquoi ? »

« Elle voulait des réponses. »

« Et vous les lui avez données ? »

« Non. »

« Qu'avez-vous dit ? »

Arien se tut.

Kael répéta la question.

Plus lentement, cette fois.

Arien lui rapporta la phrase sur les maisons qui se fermeraient.

Kael ne bougea pas.

« Vous êtes un imbécile. »

« Elle ne peut rien prouver. »

« La preuve n'est pas le seul moyen de savoir quelque chose. »

« Le projet est prêt. »

« Ce n'est pas une réponse. »

« Le dernier paiement est passé. »

Kael le regarda.

« Arrêtez tout. »

Arien se figea.

« Quoi ? »

« Suspendez toutes les parties restantes. Laissez les choses se calmer. »

« Nous ne pouvons pas. »

« Nous pouvons perdre de l'argent. »

« Certains processus ne peuvent plus être annulés sans laisser une trace plus visible. »

Kael ferma les yeux.

Pour la première fois depuis qu'Arien le connaissait, il paraissait fatigué.

« Quelle ampleur avez-vous approuvée ? »

« Je n'ai approuvé aucune ampleur. »

« Ne jouez pas avec moi. »

« Les modèles ont des limites. »

« Lesquelles ? »

« L'objectif est une crise. »

« Combien de personnes ? »

« On ne peut pas le déterminer précisément. »

Kael se pencha vers l'image.

« Combien ? »

Arien ne répondit pas.

Dans ce silence, Kael comprit plus qu'il ne le voulait.

C'était lui qui avait ouvert les couloirs financiers.

Lui qui avait fourni les fondations.

Lui qui avait appris à Arien comment répartir une intention entre des gens qui ne verraient jamais l'ensemble.

Il s'était persuadé qu'ils préparaient une crise qui briserait la force politique de Jesair et arrêterait la transparence avant qu'elle devienne une loi.
Il avait sciemment aidé un homme qui haïssait.

Il avait seulement refusé d'admettre jusqu'où peut aller la haine quand on lui donne un budget, une capacité de calcul et du temps.
« Arrêtez tout », répéta-t-il.

« Non. »

« Ce n'était pas une demande. »

« Vous n'êtes plus le seul à posséder la carte. »

Le visage de Kael se durcit.

« Sans mes hommes, vous n'auriez rien. »

« Vos hommes ont déjà fait leur travail. »

Kael comprit une dernière chose.

Arien n'avait plus besoin de lui.

La communication prit fin.

Dans le bâtiment de la Couche, le signalement exceptionnel de Nerai brillait.

Il attendait son examen juridique.

Sur la table, à côté, reposait la carte de l'argent, qui montrait de nombreux petits paiements explicables séparément.
Nerai savait que, si elle se trompait, elle pouvait nuire à la recherche, aux institutions et à des innocents.

Si elle ne se trompait pas, soixante-douze heures pouvaient être trop longues.

Elle ignorait ce qui devait se produire.

Elle ignorait où.

Elle ignorait comment.

Elle savait seulement que l'homme qui avait autrefois serré le poignet de Mareia avait parlé de maisons auréliennes fermées avant que quiconque ait une raison de fermer de telles maisons.

Et quelque part dans la comptabilité de la planète venait de passer le dernier paiement.

24. La première fièvre

Le garçon s'appelait Elan.

Il avait six ans et son anneau d'or n'apparaissait que lorsqu'il pleurait ou se concentrait très fort.

Sa mère affirmait l'avoir aperçu pour la première fois peu après sa naissance. Les médecins lui avaient dit que c'était impossible, car le signe aurélien se manifeste généralement plus tard chez les enfants.
Mais elle en était certaine.

Les mères sont parfois certaines même de choses qui ne peuvent se prouver.

Ils vivaient dans une petite ville à la lisière d'Auriola. Ce n'était ni une illustre demeure ancestrale, ni un lieu que visitaient les gens en quête des traces des vieilles légendes auréliennes. C'était une maison ordinaire, avec une cuisine claire, un petit jardin et un mur sur lequel Elan dessinait des vaisseaux de transport malgré les interdictions répétées de ses parents.
Ce matin-là, il ne voulait pas se lever.

Sa mère le trouva recroquevillé sous sa couverture.

« Elan. »

Le garçon ouvrit les yeux.

L'anneau d'or était lumineux.

Pas fin et délicat comme d'habitude.

Il brillait autour de la pupille en une ligne continue.

« J'ai froid », dit-il.

Sa peau était brûlante.

Le système médical domestique effectua les mesures de base. Température élevée. Pouls accéléré. Légères anomalies des marqueurs inflammatoires.
La recommandation était calme.

Hydratation.

Repos.

Nouvel examen dans deux heures.

Plusieurs maladies saisonnières courantes circulaient dans la région. Elan ne présentait aucun symptôme évoquant immédiatement quelque chose de grave.
Sa mère appela malgré tout la médecin locale.

« Son anneau est très lumineux », dit-elle.

La médecin sourit.

« Cela arrive avec la fièvre. »

« Pas comme ça. »

« Chaque fièvre peut se présenter différemment. »

« C'est un Aurélien. »

« Je sais. »

« Cela ne peut pas avoir un rapport ? »

La médecin se tut un instant.

« Avec quoi ? »

La mère ne sut pas répondre.

Elle n'avait pas de nom de maladie.

Elle n'avait pas d'autres cas.

Elle n'avait qu'un enfant qu'elle connaissait mieux qu'elle-même.

La médecin prescrivit un examen plus approfondi.

Deux heures plus tard, Elan était plus faible.

Le système médical releva le niveau de vigilance.

Au bout de quatre heures, il recommanda un transfert.

Le module ambulancier arriva sans bruit. Les deux soignants portaient des tenues de protection, mais ce n'était pas par crainte d'une contagion inconnue. Ils utilisaient cet équipement pour chaque patient présentant une fièvre inexpliquée.
La mère d'Elan partit avec lui.

Le père resta sur le seuil et regarda le module s'éloigner.

Sur le mur de la chambre d'enfant restèrent les vaisseaux dessinés en bleu.

À l'hôpital, Elan reçut un identifiant de cas.

AUR-N-77104.

Les premières lettres ne signifiaient pas Aurélien.

C'étaient les codes de la région et de l'hôpital.

Ce fut plus tard l'une de ces petites ironies que l'on ne remarqua qu'après coup.

L'IA médicale compara son état à des millions de cas antérieurs.

Elle ne trouva aucune correspondance exacte.

Ce n'était pas inhabituel.

Le corps humain produisait une quantité presque infinie de variations, dont la plupart ne signifiaient pas une nouvelle maladie.
Le système créa une catégorie provisoire :

Réaction inflammatoire aiguë non spécifiée.

Il transmit le cas à la surveillance régionale.

Pas comme une alarme.

Comme une donnée.

À cent quatre-vingts kilomètres de là, le même jour, une femme âgée se réveilla avec de la fièvre.

Elle était aurélienne.

Elle vivait seule.

Son système domestique conclut à une infection courante et recommanda du repos.

À Nitra, un jeune homme se présenta à l'hôpital en proie à une faiblesse brutale. Sa mère était d'ascendance mixte et son père aurélien. L'anneau d'or ne se manifestait que rarement chez lui.
Les soignants ne le remarquèrent pas.

À Sarur, deux sœurs tombèrent malades.

Dans un autre État, un homme qui rentrait d'un voyage professionnel.

Les cas n'avaient aucun lieu en commun.

Aucun hôpital en commun.

Aucun médecin en commun.

Dans chaque système, ils étaient séparés.

L'IA médicale voyait leurs symptômes.

Les archives des lignées connaissaient leurs origines.

Les systèmes de transport connaissaient leurs déplacements.

Les banques connaissaient les paiements liés aux projets qui portaient sur l'ascendance aurélienne.

Mais personne n'avait le droit de placer toutes ces données côte à côte.

Pas encore.

À la Couche, Nerai était assise devant son signalement exceptionnel.

Dix heures s'étaient écoulées depuis son envoi.

L'une des trois autorités avait demandé un complément.

La deuxième avait accusé réception.

La troisième avait annoncé qu'elle convoquerait une commission.

Taren posa deux récipients de boisson sur la table.

« Va dormir. »

« Non. »

« Ils examinent ton signalement. »

« Examiner n'est pas décider. »

« Et rester assise ici ne raccourcira pas les délais légaux. »

« C'est pour cela qu'ils sont mauvais. »

« Peut-être qu'ils sont mauvais parce qu'ils protègent les gens de toi. »

Nerai le regarda.

Taren s'assit.

« D'un fonctionnaire qui a une forte intuition et veut ouvrir tous les comptes à cause d'elle. »

« Je ne veux pas ouvrir tous les comptes. »

« Je sais. Mais la loi ne peut pas partir du principe que chaque personne qui sera un jour à ta place sera toi. »

Nerai prit son récipient.

« C'est justement pour cela qu'il faut que l'on voie qui consulte les données. »

« Tu parles comme Jesair. »

« Je parle comme une personne qui attend depuis dix heures que différentes institutions décident si elle a le droit de découvrir qui finance des recherches sur une faiblesse possible d'un tiers de la population. »

Taren ouvrit les derniers relevés des banques.

« Nous avons une nouvelle transaction. »

Nerai leva les yeux.

« Un lien avec les fondations ? »

« Peut-être. »

« Taren. »

« Une société que nous avons déjà vue chez Vesta a envoyé un petit paiement à un coordinateur des transports sur l'anneau. »

« L'objet ? »

« Réservation de capacités logistiques médicales. »

« Pour quel projet ? »

« Informations commerciales protégées. »

Nerai ouvrit la chronologie.

Le paiement était passé peu avant la rencontre de Mareia avec Arien.

« Il peut s'agir de préparatifs ordinaires », dit Taren.

« C'est possible. »

« Les fondations s'occupent de sécurité sanitaire. »

« Je sais. »

« Et depuis les épidémies précédentes, on réserve couramment des capacités. »

« Je sais. »

« Alors pourquoi regardes-tu cela de cette manière ? »

Nerai agrandit la carte.

Des données.

De la BIO-IA.

Des laboratoires.

Des analyses juridiques.

Une modélisation de la réaction.

Des capacités logistiques.

« Parce que la direction est complète. »

Taren se tut.

« Nous n'avons pas de maladie », dit-il enfin.

« Non. »

« Nous n'avons pas d'alerte sanitaire. »

« Non. »

« Nous n'avons aucune preuve que ces choses sont liées. »

« Non. »

« Alors nous n'avons rien à arrêter. »

Nerai fixa la carte.

« Nous avons une chaîne d'actions qui, dans un autre système, déclencherait une alerte. »

« Dans quel autre système ? »

« Dans un système qui n'existe pas encore. »

La communication de Mareia s'ouvrit sans avertissement.

Son image tremblait, comme si elle marchait.

« Nerai. »

« Qu'est-ce qui se passe ? »

« Une demande exceptionnelle est arrivée aux archives des lignées. »

« De qui ? »

« D'un hôpital d'Auriola. Un enfant avec une fièvre inconnue. »

Taren se pencha vers l'image.

« Un seul enfant ? »

« Pour l'instant. »

« Pourquoi demandent-ils les données de sa lignée ? »

« Son anneau d'or est inhabituellement marqué et il présente des anomalies que les médecins ne savent pas classer. »

Nerai sentit toutes ses pensées s'arrêter.

« Cela peut être lié à n'importe quoi », dit Taren.

Mareia acquiesça.

« Je sais. »

« Les signes des enfants auréliens sont souvent plus marqués quand ils ont de la fièvre. »

« Je sais. »

Nerai regarda l'heure.

« Quand le cas s'est-il déclaré ? »

Mareia le lui dit.

C'était quelques heures après le dernier paiement.

La proximité dans le temps ne prouvait rien.

Nerai le savait.

Sur Elarion, chaque heure voyait des milliards de paiements s'effectuer et des milliers de personnes tomber malades. En superposant deux cartes suffisamment vastes, on trouverait toujours des événements survenus à peu de temps d'intervalle.

« Demande à l'hôpital de transmettre le cas à la surveillance interétatique », dit-elle.

« Il l'a déjà transmis au niveau régional. »

« Interétatique. »

« Le système ne le permet pas sur la base d'un seul patient. »

« Alors que les archives de la lignée demandent une dérogation. »

Mareia la regarda.

« Nous n'avons aucun motif juridique pour divulguer l'identité de la lignée du patient hors de la région. »

Cette phrase resta entre elles.

Nerai imagina toutes les dérogations qui, au cours des derniers mois, avaient permis à des projets anonymes d'étudier les caractères des lignées auréliennes.

À présent qu'un enfant aurélien était couché à l'hôpital avec une fièvre inconnue, la loi protégeait ses origines contre le système qui aurait pu chercher d'autres cas.

La protection était juste.

L'enfant n'était pas une donnée publique.

Sa lignée n'était pas la propriété de l'État.

Sa maladie ne devait pas servir de motif pour surveiller toute une branche.

Et pourtant, Nerai sentait que quelqu'un avait mesuré précisément cette limite avant elles.

« Dépose la demande, dit-elle. Je l'appuierai par une analyse financière. »

« Une analyse financière n'a rien à voir avec le patient. »

« C'est justement ce que nous ignorons. »

« Nerai, si nous relions sans preuve un financement suspect à la maladie d'un seul enfant aurélien, nous pouvons déclencher la panique. »

« Et si nous ne les relions pas ? »

Mareia ne répondit pas.

À l'hôpital d'Auriola, Elan dormait.

Sa mère était assise près de la paroi transparente de la chambre. Les médecins ne l'avaient pas encore séparée de son fils, mais ils lui avaient demandé de rester dans l'espace protégé.
Elan se réveilla.

« Maman. »

Elle posa sa paume sur la paroi.

« Je suis là. »

« Entre. »

« Dans un instant. »

« J'ai froid. »

« Je sais. »

« Pourquoi je ne peux pas rentrer à la maison ? »

Sa mère sourit comme sourient les parents quand ils veulent montrer à leur enfant une assurance qu'ils n'éprouvent pas eux-mêmes.

« Il faut seulement qu'ils trouvent ce que tu as. »

Elan regarda sa main.

« C'est parce que je suis doré ? »

Sa mère cessa de respirer.

« Non. »

« À l'école, ils ont dit que l'anneau est parfois malade. »

« Qui a dit ça ? »

« Quelqu'un. »

« L'anneau n'est pas une maladie. »

« Alors pourquoi il brille autant ? »

Elle ne savait pas.

Elle posa son autre main sur la paroi.

« Parce que ton corps se bat. »

« Il va gagner ? »

« Oui. »

Elle répondit immédiatement.

Les mères sont parfois certaines même des choses qui ne sont pas encore décidées.

Pendant ce temps, l'IA médicale régionale reçut un quatrième cas.

Puis un cinquième.

Des villes différentes.

Des âges différents.

Des anomalies semblables.

Le système établit un faible lien statistique.

Possible caractéristique héréditaire commune.

Mais il ne diffusa pas l'avertissement sous forme d'alerte publique.

Il fallait d'abord exclure les biais géographiques, environnementaux et diagnostiques.

À la suite d'anciens cas de discrimination, il était interdit de désigner une branche génétique comme facteur de risque sur la seule base d'un petit échantillon.
Le système demanda donc des données supplémentaires.

Un hôpital les fournit.

Un deuxième attendait le consentement du patient.

Un troisième utilisait un autre standard de données.

Un quatrième appartenait à un État qui n'autorisait pas la comparaison automatisée des caractéristiques génétiques par-delà les frontières.
La machine voyait le contour.

La loi ne lui permettait pas de tracer la ligne.

Tard dans la nuit, Jesair reçut un message d'Auriola.

Il connaissait la famille d'Elan. Pas intimement, mais assez pour se souvenir du garçon qui, un jour, lors d'une assemblée des lignées, lui avait demandé si l'anneau d'or voyait mieux les choses que des yeux ordinaires.
Jesair lui avait alors répondu que les yeux ne voient pas selon leur couleur, mais selon le courage de celui qui regarde.

À présent, il se tenait près d'une fenêtre de la demeure des Davion et écoutait la mère d'Elan.

« Ils ne veulent pas me laisser aller près de lui », dit-elle.

« Il est en isolement ? »

« Seulement préventif, pour l'instant. »

« Que disent les médecins ? »

« Qu'ils ne savent pas. »

Il y avait dans sa voix quelque chose que Jesair connaissait.

Pas la panique.

L'endroit juste avant elle.

« Je viendrai », dit-il.

« Non. »

La réponse fut vive.

« Tu es aurélien. »

Jesair se tut.

« Pardon, dit-elle. C'est seulement… si c'est quelque chose… nous ne savons pas. »

« Je comprends. »

« Elan a demandé après toi. »

« Dis-lui que je suis près de lui. »

« Mais tu n'y es pas. »

Jesair toucha la vitre de la fenêtre.

Dehors, Auriola reposait dans l'obscurité. Les vieilles maisons, les vallées, les archives des lignées et les chemins où avaient marché des générations de gens à l'anneau d'or.
« Parfois, on peut être près de quelqu'un depuis l'endroit où l'on se tient », dit-il.

Quand la communication prit fin, il resta seul.

Une image se forma un instant devant ses yeux.

Cette fois, la vision ne montrait ni l'hôpital ni Elan.

Devant lui s'ouvrit un long couloir divisé par des parois transparentes.

Derrière chacune d'elles gisait une personne.

Derrière chacune d'elles gisait une personne.

Au-dessus des lits brillaient des anneaux d'or.

Des milliers.

Puis des millions.

L'image disparut.

Jesair agrippa le cadre de la fenêtre.

« Non », dit-il dans le vide.

Il ne savait pas à qui il répondait.

À la Couche, un avertissement sanitaire s'alluma.

Pas public.

Préliminaire.

Le système régional avait enregistré une concomitance inhabituelle de cas pouvant être liés à une caractéristique héréditaire. Des vérifications supplémentaires étaient nécessaires.

Nerai ne le vit pas.

L'administration financière n'avait pas accès aux avertissements sanitaires préliminaires.

Mareia n'en vit qu'une partie.

Les archives des lignées reçurent une demande de confirmation pour savoir si les patients appartenaient à des lignées apparentées.

Les hôpitaux voyaient leurs propres malades.

Chaque système reçut son morceau.

Sur le plan de travail de Nerai brillait la carte financière des préparatifs.

Sur celui de Mareia, la carte biologique des questions.

Dans le réseau de santé, la carte des premiers patients.

Entre elles se dressaient les lois, les juridictions, les autorisations et les bonnes raisons pour lesquelles personne ne devait tout voir.

Le matin, Elan avait toujours de la fièvre.

Le nombre de cas inexpliqués s'éleva à sept.

L'après-midi, à douze.

Avant le coucher du Soleil d'Elarion, un premier enfant tomba malade dans un autre État.

Dans le système, il était enregistré comme un cas isolé.

Dans sa famille, il avait un nom.

Dans l'histoire, il n'en avait encore aucun.

Plus tard, les gens chercheraient l'instant où le Tiers avait commencé.

Ils désigneraient la première déclaration publique.

La fermeture d'Auriola.

Le jour où le réseau de santé avait prononcé le nom des Auréliens.

La première ville derrière une paroi transparente.

Mais les catastrophes ne commencent pas lorsque la société les nomme.

Elles commencent avant.

Dans une question que quelqu'un répartit entre des innocents.

Dans un paiement que chaque banque évalue correctement.

Dans une dérogation créée pour protéger la vie.

Dans une machine qui voit un schéma, mais n'a pas le droit de croiser les données.

Dans un homme qui est le seul à connaître la carte.

Et dans la fièvre d'un enfant à laquelle personne ne prête encore la portée de l'histoire.

Elan ouvrit les yeux.

L'anneau d'or y brillait plus vivement qu'auparavant.

Derrière la paroi transparente se tenait sa mère.

Elle y posa trois doigts.

Le garçon leva la main et fit de même de l'autre côté.

Entre leurs peaux demeura le verre.

La première paroi.

La première maison fermée n'existait pas encore.

Mais la première chambre s'était déjà refermée.

Troisième partie — La Peste du Cercle d'or

25. Les maisons d'Auriola

Au matin, ils étaient vingt-trois.

Vingt-trois personnes atteintes d'une fièvre que les systèmes médicaux ne savaient pas classer précisément.

Vingt et une d'entre elles étaient auréliennes.

L'une avait un père aurélien, mais son anneau d'or ne s'était jamais manifesté de façon certaine.

Les archives des lignées ne savaient rien de la dernière femme. Elle était née hors d'Auriola et n'avait jamais rendu publique son appartenance à une lignée.
Dans chaque hôpital, les cas avaient un visage différent.

Dans l'un était couché un enfant.

Dans le deuxième, une vieille femme.

Dans le troisième, deux membres d'une même fratrie.

Dans le quatrième, un homme qui, quelques jours plus tôt, travaillait sur l'anneau orbital.

Les systèmes médicaux ne les rapprochaient ni par leur nom, ni par leur race, ni par leur lignée. Ils les rapprochaient par leurs symptômes, leur environnement, les dates et les facteurs de risque connus. L'appartenance héréditaire comptait parmi les données les plus sensibles d'Elarion et ne pouvait être utilisée que s'il existait un motif médical clair.
Ce motif n'avait pas encore été confirmé.

Le système ne pouvait donc pas le présumer.

À l'hôpital d'Auriola, Elan cessa de parler.

Il ne dormait pas. Les yeux ouverts, il regardait la lumière au plafond, mais ne répondait aux questions que par un mouvement des doigts. Un doigt signifiait oui. Deux, non.
Sa mère se tenait derrière la paroi transparente.

« Tu m'entends ? »

Un doigt.

« Tu as mal quelque part ? »

Deux.

« Tu as froid ? »

Un.

Les soignants modifiaient les traitements au gré de l'évolution de ses constantes. Chaque intervention était évaluée par le système, comparée à des millions de cas et vérifiée par un médecin.
Personne n'agissait à l'aveugle.

Et pourtant, personne ne savait contre quoi il agissait.

Elan leva la main.

Il posa trois doigts sur la paroi.

Sa mère fit de même.

Entre eux, il y avait du verre, de l'air et un règlement qui lui interdisait d'entrer.

« Je suis là », dit-elle.

Le garçon ferma les yeux.

Ce jour-là, les premières maisons commencèrent à se fermer.

Pas sur ordre de l'État.

Volontairement, d'abord.

Les anciennes demeures des lignées auréliennes avaient leurs propres protocoles sanitaires. Certains remontaient à des temps où les maladies se répandaient plus lentement et où les gens croyaient que les murs ancestraux pouvaient séparer la pureté du monde. À l'époque moderne, leur usage était surtout symbolique.
À présent, leurs vieilles portes se fermaient pour de bon.

Les familles cessèrent d'envoyer les enfants à l'école.

Les travailleurs restèrent chez eux.

Les systèmes domestiques mesuraient la température, les paramètres sanguins et les variations de l'anneau d'or.

Les premières images d'yeux apparurent sur les réseaux publics.

Des photographies d'iris.

Des lignes dorées agrandies.

Les gens les comparaient, cherchaient des différences et marquaient les endroits où l'anneau semblait plus large, plus lumineux ou interrompu.
Les soignants ne cessaient de rappeler que l'apparence des yeux ne constituait pas un diagnostic fiable.

Personne ne les écoutait.

La peur aime les signes que l'on peut voir.

Mareia arriva à Auriola avant midi.

Jesair l'attendait devant la demeure des Davion. Il ne portait pas de tenue de protection, seulement un simple masque clair, imposé par les règles locales.
« Tu n'aurais pas dû venir ici », dit-elle.

« J'y habite. »

« Tu sais ce que je veux dire. »

Jesair regarda les maisons fermées dans la vallée.

« Si je dois partir maintenant, alors cette maison n'a jamais été la mienne. »

« Il ne s'agit pas de la maison. »

« Je sais. »

« Il s'agit de toi. »

« Je suis aurélien, moi aussi. »

« Justement. »

Mareia s'approcha de lui.

« Si cela vise notre lignée, tu es plus menacé que quiconque. Tu descends de la plus ancienne famille connue. Nous ne savons pas exactement ce que cela signifie. »
« Peut-être rien. »

« Et peut-être tout. »

Jesair la regarda calmement.

« Nerai t'a dit de me convaincre ? »

« Nerai a dit que, si je ne te convainquais pas, elle viendrait en personne te traîner dehors. »

« J'aimerais voir ça. »

« Moi non. »

Le sourire disparut de son visage.

Mareia regarda vers Auriola.

« Arien parlait de maisons qui se fermeraient avant même que nous connaissions un seul cas. »

« Je sais. »

« S'il a quelque chose à voir avec tout cela… »

« Nous avons un soupçon. »

« Moi, j'ai plus qu'un soupçon. »

« Tu connais un homme. »

« C'est peu ? »

« Non. Mais cela n'a pas suffi à arrêter le monde. »

Mareia baissa les yeux.

Jesair lui toucha la main.

« Ce n'est pas ta faute. »

« J'ai vu la direction. »

« Et tu l'as dit. »

« Trop tard. »

« Avant la première fièvre. »

« Pas assez tôt. »

Jesair savait qu'il était inutile de la contredire. Non parce qu'elle avait raison, mais parce que, dans ce cas, la culpabilité ne choisissait pas selon la vérité. Elle choisissait selon la proximité.

Mareia avait été la plus proche d'Arien.

C'est pourquoi elle avait le sentiment qu'elle aurait dû voir le plus loin.

La demeure des Davion fut ouverte comme centre de coordination.

Pas comme hôpital.

Elle ne possédait ni les appareils ni les médecins capables de soigner la nouvelle maladie. Elle disposait de locaux, de nœuds de communication, de ses propres sources d'énergie et d'anciennes pièces souterraines que l'on pouvait isoler du reste de la maison.

Jesair rejeta la proposition du conseil de famille de réserver la demeure aux seuls membres des plus anciennes lignées.

« Si nous n'ouvrons la porte qu'à ceux qui portent le bon nom, dit-il, alors nous ne méritons aucun des noms qui sont accrochés à nos murs. »
Des familles qui n'avaient nulle part où aller commencèrent à arriver à la maison.

Elles n'étaient pas toutes malades.

Certaines avaient seulement peur.

Une mère et ses deux fils, à qui les voisins avaient demandé de quitter l'immeuble commun.

Un vieil homme dont le transfert à l'hôpital avait été annulé parce qu'un autre État avait cessé d'accueillir les patients d'Auriola.
Une jeune femme dans les derniers mois de sa grossesse. Son compagnon était sélénite. D'après les examens génétiques, l'enfant qu'elle portait devait être un garçon.
Un garçon aurélien.

Elle était assise dans l'ancienne bibliothèque des Davion, les deux mains sur le ventre.

« Toute ma vie, j'ai souhaité avoir un fils, dit-elle à Mareia. Maintenant, j'ai l'impression de lui avoir transmis une condamnation. »
« Tu lui as transmis la vie. »

« Et un signe. »

« Le signe n'est pas une maladie. »

« Alors dis-le à ceux qui auront peur de le regarder. »

Mareia s'assit en face d'elle.

« Nous ne savons pas encore ce qui se passe. »

« C'est justement pour cela que j'ai peur. »

La femme contempla les portraits des Davion.

« Tu crois qu'ils ont un jour imaginé que leur anneau signifierait la mort ? »

« Non. »

« Alors, à quoi servait-il ? »

Mareia regarda les anneaux d'or peints dans les yeux des gens d'autrefois.

« Peut-être à rien. »

La femme la regarda, surprise.

« Tout n'a pas nécessairement un but, poursuivit Mareia. Tout ce dont nous héritons n'est pas un message. Parfois, ce n'est qu'une partie du corps. Un morceau de notre chemin. »

« Et si ce chemin nous mène ici ? »

Mareia ne sut pas répondre.

Nerai arriva tard dans la soirée.

Le module de protection ne la laissa entrer à Auriola qu'après trois vérifications. Elle était sélénite, mais sa mère était aurélienne et, avec des données limitées, le système ne savait pas déterminer de manière fiable si une ascendance mixte présentait un risque.

« Alors, maintenant, ils me trouvent assez aurélienne pour me contrôler », dit-elle en entrant dans la demeure des Davion.

« Cela t'aurait fait plaisir, enfant », remarqua Jesair.

« Enfant, j'étais stupide. »

« Enfant, tu voulais appartenir aux tiens. »

« C'est souvent la même chose. »

Ils ne s'étreignirent qu'un instant.

Nerai ouvrit aussitôt ses couches de travail.

« Nous avons soixante-dix-huit cas confirmés. Plus de deux cents autres attendent d'être classés. La plupart à Auriola, mais pas tous. »

« Combien d'Auréliens ? » demanda Mareia.

« Nous ne le savons pas exactement. »

« Comment pouvons-nous ne pas le savoir ? »

« Tous n'ont pas rendu publique leur appartenance à une lignée. Tous les États ne recueillent pas cette information de la même manière. Certains hôpitaux ne peuvent pas la communiquer sans le consentement du patient. »

« Et le système n'a toujours pas annoncé de lien génétique ? »

« Le système régional l'a signalé comme possible. »

« Le système interétatique ? »

« Il n'a pas suffisamment de données confirmées. »

Mareia eut un rire indigné.

« Combien lui en faut-il ? »

« Cela dépend de la qualité, pas seulement du nombre. »

« Les gens brûlent et les machines évaluent la qualité. »

« Les machines font ce que nous leur avons demandé, dit Nerai. Nous ne voulions pas qu'elles désignent toute une race comme risque sanitaire après dix cas. »

« Ils sont maintenant presque quatre-vingts. »

« Et dans quelques heures, ils pourraient être huit cents. »

Le silence se fit dans la pièce.

Jesair regarda sa sœur.

« Tu le penses ? »

« Je pense que, quoi que ce soit, cela n'a pas commencé aujourd'hui. »

Nerai afficha la carte.

Les premiers cas connus étaient éloignés les uns des autres.

Certains étaient reliés par des nœuds de transport.

D'autres par des liens de parenté.

D'autres encore par rien de visible.

« C'est déjà hors d'Auriola, dit-elle. Nous ne nous le sommes simplement pas encore avoué. »

Une émission d'information locale s'ouvrit sur le mur latéral de la demeure des Davion. « Les autorités confirment soixante-dix-huit cas d'une fièvre inconnue, annonça la présentatrice. Les soignants démentent l'affirmation selon laquelle l'apparence de l'anneau d'or suffirait à déterminer une infection. »

Dans une brève séquence, une mère, devant une école fermée, demandait pourquoi elle devait garder son enfant chez elle alors qu'il ne présentait aucun symptôme. Un autre parent désignait la porte d'une maison aurélienne et exigeait qu'on la garde.

Jesair baissa le son. « Tous deux ont peur pour leurs enfants », dit-il. Nerai ne répondit pas. Sur sa propre carte figuraient déjà plus de lieux que la présentatrice n'en avait nommés.

C'est alors qu'arriva un message de l'hôpital.

L'état d'Elan s'était aggravé.

Jesair se leva.

« J'y vais. »

« Non », dirent Mareia et Nerai ensemble.

Il les regarda.

« Sa mère est seule. »

« Il y a des soignants », dit Nerai.

« Ce n'est pas la même chose. »

« Si tu es contaminé, tu n'aideras personne. »

« Et si je reste ici ? »

« Tu peux parler aux gens. Organiser l'aide. Les convaincre de respecter les mesures. »

« Je dois donc être une voix, mais pas un homme. »

« Tu dois rester en vie. »

Jesair regarda la carte d'Auriola.

Puis les portes fermées de sa maison.

« Toutes ces années, les gens m'ont raconté ce que mes ancêtres auraient accompli. Ils guérissaient par le toucher. Ils entraient dans les maisons où d'autres avaient peur de pénétrer. Ils se tenaient auprès des malades. »

« Et c'est peut-être pour cela qu'ils sont tous morts », dit Nerai.

Jesair leva les yeux vers elle.

Il n'y avait là aucune cruauté.

Seulement la peur d'une sœur qui ne voulait pas encore l'inscrire parmi les chiffres.

« Tu n'as pas à prouver que tu es un Davion », dit-elle.

« Je ne veux rien prouver. »

« Alors reste. »

Jesair se rassit.

À l'hôpital, la mère d'Elan posa trois doigts sur la vitre.

Le garçon ne leva plus la main.

Avant minuit, quarante-trois autres maisons auréliennes se fermèrent.

Au matin, elles étaient plus d'un millier.

D'abord, elles se fermaient d'elles-mêmes.

Quelques jours plus tard, d'autres commenceraient à les fermer.

26. Des systèmes sans vision d'ensemble

Saira Oren savait comment les machines se parlent.

Pas avec des mots.

Avec des droits.

Chaque système d'information ne pouvait dire que ce que la loi lui permettait. Ce qu'il conservait comptait moins que ce qu'il était autorisé à transmettre.

Saira était architecte de réseaux de données interétatiques. Elle concevait des interfaces entre les hôpitaux, les assureurs, les registres sanitaires et les centres de recherche. Toute sa vie, elle avait travaillé à permettre aux données de circuler entre les institutions sans que la personne devienne un objet public.

Elle croyait aux limites.

Elle croyait à la séparation des pouvoirs.

Elle croyait qu'aucun système ne devait tout savoir d'un être humain.

C'est pourquoi Nerai l'avait appelée.

Elles se retrouvèrent au centre de crise de l'Union.

Cinq cartes brillaient sur les murs.

La carte des patients.

La carte des liens entre les lignées.

La carte des capacités hospitalières.

La carte des déplacements.

La carte des financements suspects.

Aucune n'était complète.

Et aucune paire ne pouvait être entièrement superposée sans autorisation.

Saira les examina longtemps.

« Tu veux que je les relie », dit-elle.

« Je veux savoir si on peut les relier. »

« Techniquement, oui. »

« Juridiquement ? »

« Non. »

« Même en situation d'urgence ? »

« L'urgence sanitaire n'a pas encore été déclarée sur toute la planète. L'Union peut relier ses propres données, mais pas les registres étrangers. Les archives des lignées relèvent de régimes de protection distincts. Les données financières, d'autres encore. »

Nerai désigna la carte sanitaire.

« J'ai seulement besoin de vérifier si les patients appartiennent aux mêmes branches familiales que celles sur lesquelles quelqu'un commandait des données dans les projets de recherche. »

« Seulement ? »

« Je ne veux pas leurs noms. »

« Même une correspondance sans nom est une information sur eux. »

« Et qu'en est-il des informations sur celui qui a payé ces recherches ? »

« La couche financière ne le connaît pas. »

« Précisément. »

Saira s'approcha des cartes.

« Je peux créer une passerelle temporaire. Chaque système créerait un identifiant anonyme et nous ne comparerions que les correspondances. »

« Alors fais-le. »

« Je n'ai pas l'autorisation. »

« Qui l'a ? »

« Tout le monde. »

Nerai fronça les sourcils.

« Ce n'est pas une réponse. »

« Bien au contraire. C'est une réponse très précise. Il nous faut l'accord de l'autorité de surveillance sanitaire, des archives des lignées, du conseil interétatique, d'au moins douze États et du gestionnaire des données extraplanétaires. Si le financement doit s'y ajouter, il faut aussi une autorisation judiciaire. »

« Combien de temps ? »

« En procédure ordinaire, plusieurs mois. »

« Et en urgence ? »

« Si tous se mettent d'accord, quelques heures. »

« Alors réunissons-les. »

Saira la regarda.

« Les gens ou les systèmes ? »

« Les deux. »

La réunion de crise commença seize minutes plus tard.

D'un côté siégeaient les représentants des autorités sanitaires.

De l'autre, les gestionnaires des archives des lignées.

Plus loin, des juristes, des superviseurs bancaires, des représentants des États et des défenseurs des droits civiques.

Chacun d'eux connaissait une autre partie du problème.

Et chacun redoutait une autre catastrophe.

Les soignants redoutaient l'épidémie.

Les conseils des lignées, la discrimination.

Les États, la perte de contrôle.

Les juristes, le précédent.

Les défenseurs des droits, un système qui pourrait un jour relier tout ce qui concerne chaque être humain.

« Nous ne demandons qu'une corrélation temporaire, dit Saira. Sans noms. Sans divulgation de données individuelles. Nous devons vérifier s'il existe une correspondance statistique entre les malades et les caractéristiques génétiques étudiées dans les récents projets de recherche. »

« Qui verra le résultat ? » demanda le représentant de Therinith.

« L'équipe médicale de crise. »

« Et la Couche ? »

Nerai répondit :

« Les analystes financiers apprendront seulement si les projets que nous examinons ont un rapport avec le risque actuel. »

« Vous utiliserez donc des données médicales pour une enquête financière. »

« Nous utiliserons la confirmation du risque pour pouvoir découvrir qui l'a financé. »

« C'est un précédent dangereux. »

« Un précédent dangereux est déjà couché dans les hôpitaux. »

Daren Voltr participait en qualité de représentant du Conseil monétaire de la Fédération du Nord. Il n'avait aucune compétence directe sur les données médicales, mais, lors des crises interétatiques, il représentait un groupe d'États dont les systèmes financiers et assurantiels devaient supporter une partie des coûts.

« Nerai, dit-il, je comprends l'urgence. Mais un système qui relie la génétique, la santé et l'argent est précisément celui contre lequel les adversaires de Jesair mettaient en garde. »

« Jesair proposait de rendre le pouvoir visible, pas les profils médicaux publics. »

« Tout système centralisé commence par affirmer qu'il ne veut voir que le pouvoir. »

« Alors ne créons pas un système centralisé. »

« Quoi, alors ? »

Saira répondit :

« Un échange temporaire de preuves entre des nœuds séparés. Les données resteront où elles sont. Chaque registre ne répondra que par oui, non ou une valeur statistique. Chaque requête sera enregistrée. Le patient pourra voir ensuite que ses données ont été incluses dans une vérification de crise. »

« Et peut-il le refuser ? » demanda la représentante des droits civiques.

« Pas rétroactivement. »

« Alors son consentement ne signifie rien. »

« Si nous attendons le consentement individuel de chaque personne inconsciente, nous ne découvrirons rien. »

« C'est exactement ainsi que commence un régime d'exception qui ne finit jamais. »

Nerai sentait monter la colère.

Pas contre les individus.

Chacun d'eux exprimait une crainte raisonnable.

C'était le pire.

S'ils avaient été stupides, on aurait pu les convaincre.

S'ils avaient été corrompus, on aurait pu les démasquer.

Mais ils protégeaient de vraies valeurs.

La vie privée.

Les droits.

La souveraineté.

La confiance.

Et tandis qu'ils les protégeaient séparément, la maladie passait entre elles.

« Proposez des garde-fous, dit Nerai. Pas un refus. »

« Lesquels ? » demanda Voltr.

« Chaque requête sera visible pour toutes les institutions participantes. Chaque utilisation des données restera enregistrée. Les résultats seront examinés après la crise. Toute personne qui dépassera l'objectif autorisé en sera personnellement responsable. »

« Cela ne protégera toujours pas l'individu contre l'État. »

« Non. Mais l'État ne sera pas invisible quand il regardera. »

Voltr se tut.

Il se souvenait de cette idée dans le discours de Jesair.

Le contrôleur visible pour celui qu'il contrôle.

Ce n'était pas une réponse à tout.

Mais cela valait mieux qu'un accès secret.

La réunion se poursuivit.

Pendant ce temps, le nombre de cas dépassa le millier.

L'IA médicale de l'Union avait déjà établi avec une forte probabilité un lien héréditaire. Mais sa conclusion ne s'appliquait qu'aux données de l'Union. Dans deux autres États, les résultats étaient semblables. Dans trois autres, le nombre de patients confirmés n'était pas encore suffisant.

Chaque système connaissait une partie.

Aucun ne pouvait dire la phrase entière.

Saira ouvrit l'architecture technique.

« Les machines ne sont pas aveugles, dit-elle. Elles ont les yeux bandés. Et chaque bandeau a été placé là par un être humain pour une bonne raison. »

« Pouvons-nous le leur enlever un instant ? » demanda Voltr.

« Nous pouvons ménager une fente étroite. »

« Et qui décidera de sa largeur ? »

« Vous. »

Nerai secoua la tête.

« Non. Les règles. Pas les gens dans cette pièce. »

« Quelqu'un doit écrire les règles. »

« Et tout le monde doit voir qui les a écrites. »

Au bout de cinq heures, ils approuvèrent une passerelle de corrélation limitée.

Douze États y adhérèrent immédiatement.

Neuf sous conditions.

Quatre refusèrent.

Les autres demandèrent un examen juridique supplémentaire.

Les archives des lignées n'acceptèrent la comparaison que sous forme agrégée.

La carte financière ne pouvait pas être reliée directement.

Nerai devait seulement recevoir un résultat indiquant si les projets examinés contenaient des caractéristiques génétiques identiques à celles qui apparaissaient parmi les patients.
La passerelle fut mise en service.

Elle commença à envoyer des questions.

La passerelle ne recevait aucun nom.

Les profils médicaux complets restaient protégés.

Seules des preuves mathématiques de correspondance étaient transmises.

Les premiers résultats arrivèrent neuf minutes plus tard.

Le lien héréditaire était fort.

La deuxième réponse confirma que certains projets de recherche s'étaient concentrés sur les mêmes caractéristiques des lignées que celles qui étaient surreprésentées parmi les patients.
La troisième montra qu'une partie des caractéristiques analysées se retrouvait dans des lignées auréliennes par ailleurs considérées comme éloignées.
Nerai afficha la carte financière.

Les fondations.

La BIO-IA.

Les laboratoires.

Les dérogations.

Les tests de réaction.

La logistique.

Elle tenait maintenant le premier élément qui les reliait à la maladie.

Pas la preuve d'un crime.

La preuve d'une direction.

« Envoyez cela au parquet », dit-elle.

« Sous quel régime ? » demanda Taren.

« Risque systémique imminent. »

« Nous ne connaissons toujours pas l'auteur. »

« Nous connaissons les achats. »

« Ce n'est pas la même chose. »

« Non. Mais les achats ont existé avant les corps. »

À l'autre bout de Nitra, Kael Thorne suivait les mêmes informations sanitaires que le public.

Pas toutes.

Il avait accès aux estimations privées des assureurs et des consortiums économiques. Elles étaient plus précises que les déclarations politiques, parce que l'argent se préparait à la catastrophe avant que les États aient le droit de la nommer.
Elles prévoyaient des centaines de milliers de cas en quelques jours.

Peut-être des millions.

Kael appela Arien.

Cette fois, aucune image n'apparut.

Seulement une voix.

« Nous devons mettre à disposition tous les résultats de recherche », dit Kael.

« Pourquoi ? »

« Parce qu'ils peuvent aider les soignants. »

« Ces résultats sont dispersés. »

« Alors rassemblez-les. »

« Je ne les ai pas tous. »

Kael ferma les yeux.

« C'est vous qui les avez commandés. »

« Les commanditaires étaient différents. »

« Ne vous retranchez pas derrière votre propre structure. »

« Certains laboratoires conservent leurs résultats selon leurs propres règles. Certains contrats interdisent toute autre utilisation. »

« Vous avez donc créé une menace que même son créateur ne comprend pas. »

Arien garda longtemps le silence.

« Ils n'étaient pas tous censés mourir », dit-il enfin.

Kael ouvrit les yeux.

« Qui n'était pas censé mourir ? »

« Les résultats auraient dû être plus précis. »

Au bord de la table, ses doigts esquissèrent un mouvement dont ils se souvenaient depuis l'enfance. Cinq faces du cube semblaient correctes. Sur la dernière, quelques cases restaient déplacées.

Devant la porte du jardin zoologique, il avait supplié qu'on le laisse recommencer. À présent, il regardait la carte des hôpitaux. Aucun coup supplémentaire ne pouvait ramener les morts chez eux.

« Combien en attendiez-vous ? »

« Assez. »

« Ce n'est pas un nombre. »

« Les nombres ne vous auraient pas intéressé avant. »

Kael se leva.

« Avant, vous m'affirmiez qu'il s'agirait d'une crise limitée. »

« Vous vouliez qu'Elarion ait peur du monde de Jesair. »

« Je voulais l'arrêter. »

« Ceci l'arrêtera. »

Kael regarda la carte des hôpitaux.

« Non. Ceci fera de lui ce que vous redoutiez. »

Arien coupa la communication.

De nouveaux points s'allumaient sur la carte sanitaire.

Les systèmes commençaient à les relier.

Tard.

Mais ensemble, pour la première fois.

27. Le nom qu'ils craignaient de prononcer

Elarion connaissait la force des noms.

Un nom pouvait protéger un être humain.

Il pouvait lui donner des droits, une appartenance, une histoire et une place dans la société.

Mais un nom pouvait aussi servir de cible.

Quelques générations auparavant, deux États avaient utilisé les données d'ascendance pour l'attribution des emplois et de l'assurance maladie. Les Auréliens étaient considérés comme des patients plus coûteux en raison de certaines particularités héréditaires. Les Sélénites étaient écartés des forces de sécurité pour une sensibilité jugée excessive. Les Veyrans étaient favorisés dans l'administration et les institutions financières, car on leur prêtait des dons naturels pour l'organisation.
Ces règles furent ensuite abolies.

La méfiance leur survécut.

C'est pourquoi les responsables sanitaires redoutaient de prononcer le mot Aurélien avant que le lien ne fût incontestable.
Quand le Conseil planétaire de la santé se réunit, le nombre de cas confirmés avait dépassé les deux cent mille.

Presque tous les patients étaient des Auréliens ou des personnes dont l'ascendance aurélienne était établie.
« La corrélation statistique est claire, déclara l'épidémiologiste en chef de l'Union. Le mécanisme causal ne l'est pas. »
« Le public ne distingue pas la statistique de la cause, objecta le représentant de Vokorwyn. Si nous disons qu'il s'agit d'une maladie aurélienne, les gens commenceront à considérer chaque Aurélien comme une source de contamination. »
« Si nous ne le disons pas, répondit Mareia, ils ne sauront pas qui est en danger. »

« Tout le monde est en danger. »

« Pas au même degré. »

« Nous ignorons si les Auréliens transmettent davantage la maladie. »

« Nous ne prétendons même pas qu'ils la transmettent. »

« Ce n'est pas ce que le public entendra. »

Assise à côté de Saira, Nerai suivait deux débats à la fois.

Dans une salle, des gens cherchaient les mots justes.

Pendant ce temps, dans les hôpitaux, on décidait qui pourrait garder son lit.

« Je propose cette formulation, dit Daren Voltr. Une maladie inconnue présentant une incidence inégale au sein d'une population définie par des caractères héréditaires. »
Mareia le regarda.

« C'est une manière de prononcer Aurélien sans le prononcer. »

« C'est une formulation précise. »

« Non. C'est une formulation commode. »

« Mareia, les mots peuvent tuer. »

« Leur absence aussi. »

La présidente du conseil leva la main.

« Nous devons séparer deux questions. Qui la maladie touche, et qui peut la propager. »

« Le public ne les séparera pas, répéta le représentant de Vokorwyn. »

« Alors nous devons le lui apprendre, dit Nerai. »

« En pleine panique ? »

« À quel autre moment ? Quand les Auréliens seront déjà enfermés chez eux ? »

« Certaines maisons se sont fermées d'elles-mêmes. »

« Parce que les États se taisaient. »

Daren Voltr se tourna vers elle.

« Et que proposes-tu ? »

« De dire toute la vérité. Que la maladie touche surtout les Auréliens. Qu'à ce jour rien ne prouve que la seule appartenance aurélienne entraîne une plus grande transmissibilité. Que la discrimination dissuade les malades de se déclarer et accroît ainsi le risque pour tous. »

« Et si demain nous découvrons autre chose ? »

« Alors nous le dirons demain. »

« On ne peut pas modifier la confiance chaque jour. »

« Ce qui nous paraît le plus proche de la vérité change parfois d'heure en heure. »

Le conseil ne parvint pas à s'accorder.

Il publia une déclaration sans le mot Aurélien.

Il y était question d'un risque sanitaire inégalement réparti dans la population, de la nécessité d'un dépistage volontaire et d'une limitation temporaire des déplacements dans les zones comptant un grand nombre de cas.
Le public compléta lui-même le sens.

Sur les réseaux, l'appellation Peste du Cercle d'or commença à se répandre.

Personne ne savait qui l'avait employée le premier.

Peut-être un journaliste.

Peut-être un parent effrayé.

Peut-être quelqu'un qui haïssait déjà les Auréliens et attendait seulement un mot capable de passer pour une raison.
Le nom se propagea plus vite que les recommandations officielles.

À Sarur, le conducteur d'un module de transport refusa de laisser monter une famille aurélienne.

« Ce n'est pas personnel, dit-il. »

Le père lui montra un certificat de test négatif.

« Nous avons une autorisation. »

« J'ai des enfants à la maison. »

« Moi aussi. »

« C'est justement pour cela que vous devriez comprendre. »

La famille resta sur le quai.

Les autres voyageurs gardèrent le silence.

L'un d'eux prit leur défense.

C'était un Veyran.

« Vous les prenez, ou nous descendons tous. »

Ils ne descendirent pas tous.

Trois descendirent.

Dans une autre ville, un groupe se rassembla devant une maison aurélienne et réclama qu'on la fermât. Quand les habitants éteignirent les lumières, la foule se mit à applaudir.

Dans le quartier sélénite de Nitra, on ouvrit un centre communautaire pour les familles qui avaient perdu leur logement.

Aucun emblème de lignée ne figurait sur le portail.

Seulement une phrase :

La maladie fait des victimes. La peur fabrique les siennes.

À l'hôpital d'Auriola, une jeune femme mit au monde un fils.

L'enfant était en bonne santé.

Quand il ouvrit les yeux, on ne vit pas d'anneau d'or.

La mère poussa un soupir de soulagement.

Puis elle eut honte de ce soulagement.

« Je suis horrible, dit-elle à Mareia, qui lui parlait par écran interposé. »

« Non. »

« J'ai prié pour qu'il ne l'ait pas. »

« Tu as prié pour qu'il vive. »

« Est-ce la même chose ? »

Mareia ne répondit pas.

L'enfant remua et, sous la lumière vive, une fine ligne d'or apparut autour de sa pupille.

Sa mère se mit à pleurer.

Non qu'elle l'aimât moins.

Mais parce qu'elle savait que, dès le premier instant, le monde verrait en lui une question.

À Nitra, Nerai rencontra la direction de la Couche.

Sa demande de dévoilement immédiat des chaînes de propriété des projets fut de nouveau partiellement rejetée.
Le risque sanitaire immédiat avait permis de geler certains comptes.

Il ne permettait pas de révéler automatiquement les bénéficiaires effectifs dans tous les États.

« Nous avons la confirmation qu'ils étudiaient les mêmes caractéristiques génétiques que celles auxquelles la maladie est liée, dit Nerai. »
« Nous avons une corrélation, rectifia le juriste. »

« Qui a payé la corrélation ? »

« C'est ce que nous cherchons à établir. »

« Pour combien de temps encore ? »

« Therinith dispose de trente jours pour répondre. »

Nerai eut un rire.

Il n'avait rien de joyeux.

« Dans trente jours, il n'y aura peut-être plus personne à qui répondre. »

« Nous ne pouvons pas abolir la loi chaque fois qu'une menace apparaît. »

« Je ne demande pas qu'on abolisse la loi. Je demande qu'elle puisse agir avant les fossoyeurs. »

« Si nous ouvrons maintenant tous les fonds protégés, nous créerons un précédent. »

« Peut-être avons-nous besoin d'un précédent. »

« Il est facile de tenir de tels propos en temps de crise. »

Nerai se pencha vers lui.

« Et à quel moment, selon vous, doit-on mettre au jour les faiblesses du système ? Dans les périodes paisibles où elles n'intéressent personne ? »

Le soir, le conseil de la santé se réunit de nouveau.

Le nombre de cas dépassait les deux millions.

Cette fois, un rapport arriva aussi de Thaeron.

Trois travailleurs de l'un des dômes clos présentaient les mêmes symptômes.

Deux étaient auréliens.

Le troisième avait un père aurélien.

La présidente du conseil ouvrit la déclaration préparée.

Il y manquait toujours un mot.

Mareia se leva.

« Si vous avez peur de dire qui la maladie tue, vous ne nous protégez pas de la discrimination. Vous vous protégez de votre responsabilité. »

« Ce n'est pas juste, dit Voltr. »

« Ce qui n'est pas juste non plus, c'est que des mères apprennent la vérité par les messages d'inconnus pendant que les États parlent d'inégale répartition dans la population. »

« Un nom peut déclencher la violence. »

« La violence a déjà commencé. »

« Il peut l'aggraver. »

« Le silence la rend aveugle. »

Jesair se connecta depuis la maison des Davion.

Jusque-là, il n'avait pas parlé.

« Prononcez-le, dit-il. »

Tous se tournèrent vers son image.

« Jesair, commença la présidente, nous devons peser… »

« Je suis aurélien. Mareia est aurélienne. Les gens dans les hôpitaux sont auréliens. Vous ne nous protégez pas en nous transformant en une description. »

« Et si la société commence à vous considérer comme une menace ? »

« Alors dites clairement que nous sommes des êtres en danger, et non un danger. »

Daren Voltr regarda longuement Jesair.

« Et si cela ne suffit pas ? »

« Souvent, la vérité ne suffit pas. Le mensonge moins encore. »

Le conseil modifia la déclaration.

Peu avant minuit, la plus haute responsable sanitaire d'Elarion apparut sur toutes les chaînes publiques.

Elle se contenta de désigner la maladie par une description.

Puis elle prononça le nom des êtres humains.

« Les données dont nous disposons indiquent que cette maladie inconnue touche de façon disproportionnée les Auréliens et les personnes présentant certains liens héréditaires auréliens. »

Des explications suivirent.

Sur la transmission.

Sur l'incertitude.

Sur l'interdiction de la discrimination.

Sur la nécessité d'un dépistage et d'une protection immédiats.

Mais la plupart des gens ne retinrent que la première phrase.

Sur les écrans de toute la planète apparurent des yeux d'or.

Le monde avait enfin prononcé le nom des victimes.

Et, dans le même temps, les avait désignées.

28. L'anneau d'or derrière la vitre

Le verre devint le matériau de la pandémie.

Il était dans les hôpitaux.

Aux frontières des quartiers.

Dans les nœuds de transport.

Entre les enfants et leurs parents.

Entre les malades et ceux qui voulaient les aider.

Il était transparent, et pourtant il séparait.

Telle était sa fonction.

Sur les anciennes photographies des premiers jours, on voyait des visages pressés contre les parois des chambres d'isolement. Des mains de chaque côté. Des lèvres qui remuaient sans contact. Des anneaux d'or dans les yeux, que le reflet des lumières de l'hôpital sur le verre faisait ressortir.

Le signe, autrefois visible par moments seulement, apparaissait de plus en plus souvent avec la fièvre.

Les médecins ignoraient s'il faisait partie de la maladie ou s'il n'était qu'une réaction du corps.

Le public ne s'intéressait pas à cette différence.

Des scanners d'iris commencèrent à apparaître à l'entrée des commerces.

Officiellement, ils mesuraient la température et les indicateurs sanitaires élémentaires.

Certains établissements privés les modifièrent pour qu'ils signalent les caractéristiques auréliennes.

C'était illégal.

Les exploitants affirmaient protéger leurs clients.

Dans un État, le gouvernement interdit ces systèmes.

Dans un autre, il les autorisa provisoirement.

Dans un troisième, il fit semblant d'ignorer leur existence.

Quarante États.

Quarante réponses à une seule peur.

À Auriola, Elan put entrer en contact avec Jesair par le canal médical.

Le visage du garçon était plus menu que dans le souvenir de Jesair. La fièvre en avait effacé les rondeurs enfantines. Ses yeux étaient ouverts et l'anneau d'or y brillait d'un éclat si vif qu'il semblait contre nature.

« Tu te souviens de moi ? » demanda Jesair.

Elan bougea.

Un seul doigt.

« Ta maman est près de toi. »

Le garçon regarda vers la vitre.

« Elle m'a dit que tu avais posé des questions sur l'anneau. »

Les lèvres d'Elan remuèrent.

Sa voix était faible.

« Il voit ? »

Jesair se pencha davantage.

« Quoi ? »

« S'il voit mieux. »

Il se rappela leur ancienne conversation.

« Non, dit-il. Pas l'anneau. »

Elan attendait.

« On voit selon qu'on ose ou non regarder. »

Le garçon ferma les yeux.

« Moi, je ne veux pas. »

« Qu'est-ce que tu ne veux pas voir ? »

« Maman pleurer. »

Jesair ne sut que répondre.

La mère d'Elan se tenait de l'autre côté de la vitre, une main sur la bouche.

« Tu as le droit d'avoir peur, dit Jesair. Tu n'as pas besoin d'être courageux tout le temps. »

« Toi, tu as peur ? »

« Oui. »

« De quoi ? »

Jesair regarda la mère du garçon.

Les données médicales.

Son propre reflet dans l'écran.

« De ne pas savoir aider. »

Elan garda un moment le silence.

« Alors on est pareils. »

Jesair esquissa un sourire.

« Oui. »

Les soignants interrompirent la liaison.

Elan avait besoin d'une autre intervention.

Jesair resta assis devant l'écran vide.

Ses mains reposaient sur la table.

Les mains des Davion.

Les mains dont les anciens textes disaient qu'elles avaient apaisé des fièvres.

À présent, elles ne pouvaient pas même toucher un seul enfant.

Mareia arriva avec un bol de soupe chaude. Jesair ne la remarqua pas.

« Mange. Tu es là depuis ce matin. »

« Elan m'a demandé si je l'aiderais. »

« Et qu'as-tu répondu ? »

« Que je resterais en ligne. »

« Tu l'as fait. »

« Cela ne guérira pas ses poumons. »

« Non. Mais sa mère m'a dit qu'ensuite il s'était laissé préparer pour l'intervention. »

Jesair prit la cuillère. Elle tremblait si fort dans sa main qu'il la reposa.

« Cela me met en colère quand les gens attendent un miracle d'un Davion, dit-il. Aujourd'hui, pendant un instant, moi aussi j'en ai attendu un. »

Mareia s'assit près de lui. « Je vais voir sa mère. Essaie de manger au moins un peu. »

Elan mourut avant l'aube.

Sa mère n'était pas physiquement à ses côtés.

Les soignants lui avaient toutefois permis de rester près de la vitre.

Lorsque les appareils se turent, elle y laissa longtemps encore trois doigts posés.

Jesair apprit sa mort quelques minutes plus tard.

Il ne fit aucune déclaration publique.

Il ne parla pas du premier enfant qu'il connaissait personnellement.

Il sortit simplement dans le jardin des Davion et y demeura jusqu'au lever du Soleil d'Elarion.

Ce jour-là, huit mille autres personnes moururent.

Elan était le seul dont Jesair connaissait le nom.

C'est l'un des traits les plus cruels des grandes catastrophes.

Les chiffres augmentent.

La douleur reste toujours concrète.

Un lit.

Une mère.

Une main sur la vitre.

Sur les réseaux publics apparut l'image d'une fillette aurélienne derrière la paroi transparente d'un centre de quarantaine. Elle avait une dizaine d'années. Quelqu'un lui avait coupé les cheveux pour faciliter le travail des soignants, et l'anneau se distinguait nettement dans ses yeux.

De l'autre côté se tenait un soignant sélénite.

La fillette posa la paume sur la vitre.

Il plaça la sienne en face.

La photographie fit le tour de la planète.

Pour certains, elle symbolisait la compassion.

Pour d'autres, elle prouvait qu'il fallait tenir les Auréliens à l'écart.

La même image pouvait nourrir l'amour comme la haine.

Tout dépendait de ce que chacun portait en lui avant de la regarder.

Arien Korveth vit la photographie.

Il agrandit les yeux de la fillette.

L'anneau d'or.

Mareia portait le même signe lorsqu'elle se fâchait, avait peur ou se concentrait si profondément qu'elle cessait de percevoir ce qui l'entourait.
Pendant une fraction de seconde, un module de transport brisé s'ouvrit devant ses yeux. Une lumière blanche. Les doigts de sa mère dans sa paume. La voix d'un soignant : profil régénératif aurélien.
Les portes du module sanitaire s'étaient refermées sur un enfant inconnu. Durant toutes ces années, Arien s'était souvenu de quel côté il était resté.
Sur la photographie, un autre enfant se tenait à présent derrière une vitre. Avec le même anneau dans les yeux. Arien tenta de se rappeler le visage du garçon que l'on avait emmené autrefois. À sa place, il ne vit qu'une fillette effrayée.
Il se dit qu'il ne connaissait pas cette enfant.

Que des images isolées ne devaient pas masquer l'objectif d'une civilisation.

Que tout grand changement avait un prix.

Puis il ferma la photographie.

Quelques minutes plus tard, il la rouvrit.

La fillette vivait encore.

C'était pire.

Les morts ne regardaient plus.

Kael vint en personne.

Arien ne le laissa pas entrer, mais Kael conservait des droits d'accès qu'Arien avait autrefois jugé inutile de révoquer.
La porte s'ouvrit.

« Les archives de recherche doivent être remises au conseil de la santé, dit-il. »

« Je vous ai déjà répondu. »

« Je ne parle plus de votre plan. Je parle du traitement. »

« Les résultats sont anonymisés et répartis. »

« Quelqu'un doit pouvoir les réunir. »

« BIO-IA. »

« Où est-elle ? »

« Les calculs ont été effectués dans plusieurs environnements loués. »

« Où est le modèle, Arien ? »

Arien le regarda.

« Il n'y a pas un modèle unique. »

Kael resta immobile.

« Vous avez divisé cela aussi. »

« C'était plus sûr. »

« Pour qui ? »

Arien ne répondit pas.

« Vous vouliez que personne ne voie l'ensemble, poursuivit Kael. Ni les laboratoires. Ni les banques. Ni les autorités. Et maintenant, vous non plus, vous ne le voyez pas. »

« Je vois le résultat. »

« Vous voyez des corps. »

Kael désigna la carte sanitaire publique.

« Ce n'est pas une crise maîtrisée. »

« Je n'ai jamais prétendu qu'elle ne ferait aucune victime. »

« Elle ne se limite pas aux Auréliens. »

Arien se raidit.

« Des morts indirectes. Des hôpitaux surchargés. Des médicaments qui manquent. Des voies de transport fermées. Des gens de toutes les branches. »

« Cela passera. »

« Et les Auréliens ? »

« Ils sont au cœur du problème. »

Kael s'approcha de lui.

« Non. Le cœur du problème se tient devant moi. »

Les yeux d'Arien se plissèrent.

« C'est vous qui m'avez ouvert les comptes. »

« Oui. »

« Vous avez obtenu les dérogations. »

« Oui. »

« Vos gens ont levé les obstacles. »

« Oui. »

Kael prononça chaque aveu calmement.

Sans se défendre.

« Et c'est pourquoi je sais ce que j'ai fait. »

« Qu'est-ce qui a changé ? »

« L'ampleur. »

Arien eut un sourire amer.

« Ainsi, pour vous, la morale n'est qu'une question de nombre. »

« Non. Le nombre vous a seulement ôté la possibilité de vous mentir en vous disant que ce que vous faites est de la politique. »

Arien se tourna vers la photographie de la fillette derrière la vitre.

« Jesair en fera un nouveau mythe. »

« Peut-être. »

« Les gens se tourneront vers lui. »

« Ils le font déjà. »

« Vous voyez bien. »

Kael le regarda avec quelque chose qui ressemblait à de la pitié.

« Depuis le début, vous craigniez que Jesair ne passe pour un prophète. Alors vous lui avez créé une apocalypse. »

Il partit.

Arien resta seul.

À l'écran, la fillette touchait la vitre.

Il ignorait si elle avait survécu.

Il ne voulait pas le savoir.

À Auriola, Jesair ne rentra à la maison que le soir.

La mère d'Elan l'attendait sur le seuil.

Elle n'avait pas le droit de s'approcher de lui. Elle était placée à l'isolement à domicile.

Ils se tinrent à plusieurs mètres l'un de l'autre.

« Il t'a parlé, dit-elle. »

« Oui. »

« Il avait peur. »

« Oui. »

« Tu lui as dit la vérité ? »

« J'ai essayé. »

La femme hocha la tête.

« Alors tu as fait plus que nous tous. »

Jesair baissa la tête.

« Non. »

« Ne m'enlève pas cela. »

Il leva les yeux.

« J'ai besoin de croire qu'il n'est pas parti seul, dit-elle. »

Jesair se souvint d'une phrase du livre de sa lignée.

Ne pars pas seul.

Elan était derrière une vitre.

Sa mère derrière une autre.

Lui sur un écran.

Et pourtant, au dernier instant, quelque chose s'était créé entre eux, qu'aucune paroi ne pouvait tout à fait séparer.

« Il ne l'était pas, dit Jesair. »

Cette fois, il ignorait si c'était vrai.

Il savait seulement qu'il devait le dire.

29. La voix de Jesair et le Pont vers l'elar unique

Quand le langage commun fait défaut, les gens se mettent en quête d'une voix.

Quand le langage commun fait défaut, les gens ne cherchent pas nécessairement la voix la plus sage.

Ni la plus précise.

Ils cherchent une voix qui leur fasse oublier un instant l'impression que le monde se disloque en consignes contradictoires.
Les autorités sanitaires parlaient d'isolement.

Les politiques de stabilité.

Les banques de liquidités.

Les conseils de lignées de la protection des Auréliens.

Les forces de sécurité d'ordre.

Chacun parlait le juste langage de son institution.

Personne celui de la peur tout entière.

Jesair ne voulait pas parler.

Après la mort d'Elan, il refusa trois interventions publiques. Il affirmait n'avoir aucun droit de transformer la mort d'un enfant en discours. Il ne voulait pas se tenir devant les caméras alors que la mère d'Elan voyait encore la paume de son fils pressée contre la vitre. Il ne voulait pas fabriquer sa propre autorité avec la douleur d'autrui.
Mareia le trouva dans l'ancienne salle de la lignée.

Il était assis sous le portrait d'Aser Davion, dont on racontait qu'il était allé de maison en maison pendant une ancienne épidémie de fièvre. Certains affirmaient qu'il guérissait. D'autres qu'il restait simplement auprès des malades quand tous les autres avaient déjà peur de les toucher.
« Les gens ont besoin de savoir ce qu'ils doivent faire, dit Mareia. »

« Les médecins sont là pour cela. »

« Une partie du public ne leur fait plus confiance. »

« Alors je dois leur faire confiance à leur place ? »

« Tu dois leur dire de leur faire confiance. »

Jesair se leva.

« Pourquoi moi ? »

« Parce que lorsque les politiques disent restez chez vous, les gens entendent un ordre. Quand les banquiers disent restez calmes, ils entendent que quelqu'un protège les marchés. Si c'est toi qui le dis, peut-être entendront-ils un être humain. »

« C'est exactement ce contre quoi je me suis défendu toute ma vie. »

« Contre quoi ? »

« Qu'on fasse de moi ce que je ne suis pas. »

« Alors dis-leur ce que tu es. »

Jesair la regarda.

« Et que suis-je ? »

« Un Aurélien effrayé qui ne sait pas sauver par le toucher. »

Malgré tout, il sourit.

« Cela ne ressemble pas à un début très encourageant. »

« C'est la vérité. »

La première intervention de Jesair ne prit pas forme dans une salle de réunion.

Il se tenait dans le jardin de la maison des Davion.

Derrière lui, il n'y avait ni drapeaux, ni symboles d'États, ni emblèmes de lignée. Seulement des arbres, de vieux murs et la vallée où d'autres maisons se fermaient.

« Je m'appelle Jesair Davion, commença-t-il. Je suis aurélien. Et j'ai peur. »

En l'espace d'une heure, cette phrase se répandit sur toute la planète.

Non parce qu'elle était noble.

Parce qu'elle était permise.

Des millions de gens avaient peur et, depuis des semaines, n'entendaient que des voix qui feignaient de considérer la peur comme une erreur technique de communication. Jesair fut le premier homme connu qui ne chercha ni à l'expliquer, ni à la faire disparaître, ni à la dissimuler.

Il l'avoua.

« J'ai peur pour les gens dans les hôpitaux. Pour les familles séparées. Pour les enfants qui regardent leurs propres yeux et se demandent s'ils sont nés avec une condamnation. J'ai

peur aussi des gens qui, dans leur frayeur, commencent à regarder leurs voisins comme une maladie. »

Il se tut un instant.

« Nous ne sommes pas une maladie. Nous ne sommes pas non plus un signe. Nous sommes des êtres humains. »

L'anneau d'or était visible dans ses yeux.

Il ne le cachait pas.

« Respectez les mesures sanitaires. N'allez pas là où vous ne devez pas aller. Protégez-vous, protégez les autres. Mais ne confondez pas protection et humiliation. Isoler un malade peut être nécessaire. Rejeter un être humain à cause de ce qu'il est par naissance, c'est de la lâcheté. »

Certains responsables des autorités sanitaires craignirent que les paroles de Jesair n'affaiblissent la discipline.

Il se produisit autre chose.

Après son intervention, davantage d'Auréliens déclarèrent volontairement leurs symptômes.

Moins de gens fuirent les zones fermées.

Davantage de familles acceptèrent que leurs malades soient transférés à l'hôpital, car elles entendaient pour la première fois qu'accepter une mesure ne signifiait pas nécessairement accepter une culpabilité.

Dans certaines villes, la violence diminua.

Pas partout.

Aucune voix ne peut arrêter la peur en chaque être humain.

Mais, pour un instant, elle changea de direction.

Jesair poursuivit ses interventions régulières.

Il ne les appela jamais des discours.

Il parlait avec les gens.

Avec une mère qui avait perdu trois enfants.

Avec un médecin veyran que sa propre communauté accusait d'aider les Auréliens au détriment des autres.

Avec une employée sélénite des services funéraires qui avait cessé de compter les noms, parce qu'elle n'en avait plus la force.
Avec un vieil Aurélien qui affirmait que la pandémie punissait l'abandon des anciennes traditions.

« Elle punit donc aussi les enfants ? » lui demanda Jesair.

Le vieil homme ne répondit pas.

« Si nous ne savons pas expliquer la souffrance sans faire de Dieu un assassin d'enfants, peut-être ne devons-nous pas l'expliquer. »
Les gens commencèrent à enregistrer les paroles de Jesair, à les recopier et à les transmettre.

Plus il refusait de devenir un mythe, plus il en devenait un.

Arien avait raison sur un point au moins.

La crise renforça l'autorité morale de Jesair.

Mais il se trompait sur la cause.

Les gens ne le suivaient pas pour sa lignée.

Ils le suivaient parce qu'il parlait de la peur sans l'exploiter.

Avec sa voix se répandit aussi l'idée qu'il avait formulée quelque temps auparavant à Nitra.

La valeur ne doit pas marcher dans l'ombre.

À l'époque, elle avait paru abstraite.

C'était une phrase prononcée lors d'un forum public, dont débattaient économistes, juristes et banquiers. Pour la plupart des habitants d'Elarion, elle comptait moins que le prix du pain, le loyer ou le solde de leur compte.
La pandémie lui donna un corps.

Les hôpitaux épuisaient leurs réserves.

Non qu'Elarion manquât de capacités de production. Les usines automatisées pouvaient augmenter rapidement leur production. Les établissements de Thaeron pouvaient travailler sans interruption et les corridors de fret fonctionnaient toujours.
Le problème était d'acheminer le produit là où l'on en avait besoin.

Sur le mur du centre de crise passait un reportage d'actualité locale. Des véhicules autonomes chargés de respirateurs étaient immobilisés à la frontière ; à l'hôpital, de l'autre côté, on répartissait déjà les derniers appareils disponibles.

« Ces équipements ont été fabriqués hier, disait la journaliste. Le système de transport connaît l'itinéraire. Mais le nœud de compensation refuse de confirmer le paiement. »
Sous l'image s'affichait le motif : ABSENCE D'ACCORD SUR LA COUVERTURE DU RISQUE DE CHANGE.

Le fournisseur craignait qu'après la dépréciation de la monnaie, il ne récupérât même pas ce qu'il avait payé pour les matériaux. L'État refusait d'assumer la totalité du risque. Les deux systèmes avaient calculé les montants instantanément, mais chacun attendait l'engagement de l'autre partie.
« Quand les véhicules pourront-ils poursuivre leur route ? » demanda la journaliste à la directrice de l'hôpital.

« Quand quelqu'un s'engagera par sa signature à couvrir la différence de prix, répondit la femme. Moi, je ne peux signer que la réception des appareils. »

Saira baissa le son. Sur la carte de crise, elle voyait des marchandises prêtes, des corridors libres et une décision qu'aucun système de compensation n'avait autorité à prendre. La vitesse des machines n'y changeait rien.
Le public commença à poser des questions.

Pourquoi les appareils sont-ils immobilisés à la frontière alors que l'hôpital, de l'autre côté, n'en a plus de disponibles ?

Qui paie le prix des heures perdues à décider ?

La phrase de Jesair apparaissait sous les nouvelles concernant des cargaisons retenues, des frais inexpliqués et des entrepôts vides.
La valeur ne doit pas marcher dans l'ombre.

Les gens la transformaient.

Si l'argent arrête un médicament, nous devons voir où il s'est arrêté.

Des groupes de discussion, des initiatives citoyennes et des réseaux informels de soignants, de programmeurs et d'économistes se constituèrent. Certains exigeaient la publication de tous les paiements publics. D'autres proposaient des registres ouverts des bénéficiaires effectifs des sociétés. D'autres encore réclamaient que chaque citoyen puisse voir qui avait consulté ses données financières et à quel moment.
Nerai reconnaissait ses propres paroles dans ces propositions.

Elles ne circulaient plus sous son nom.

Ni sous celui de Jesair.

Elles s'étaient réparties entre les gens et avaient commencé à vivre par elles-mêmes.

L'idée de transparence gagnait en popularité, non que les habitants d'Elarion fussent soudain devenus moralement meilleurs.
Elle en gagnait parce que l'opacité commençait à faire mal.

À cette époque, la société le Pont existait depuis plusieurs années déjà.

Avant la pandémie, peu de gens la connaissaient.

Lera Vain l'avait fondée avec deux programmeurs de systèmes de paiement, une ancienne analyste bancaire, un spécialiste des registres cryptographiques et une juriste qui avait travaillé auparavant sur les règles de compensation transfrontalière.
À l'origine, ils ne voulaient pas créer une nouvelle monnaie.

Ils voulaient simplifier les paiements entre les États d'Elarion, ainsi qu'entre Elarion et Thaeron.

Un paiement transfrontalier ordinaire passait par plusieurs banques. Chacune ne connaissait que sa propre étape. L'utilisateur voyait la somme envoyée et, parfois, ne savait même pas exactement combien le destinataire recevrait au bout du compte.
Le Pont devait être une couche de traduction.

Chacun devait voir le coût final avant de confirmer son paiement.

Il devait voir le taux de change.

Les frais.

Le délai d'acheminement.

Et aussi la somme que recevrait le destinataire.

Mais avant même la pandémie, le projet avait commencé à évoluer sous l'influence des débats publics sur la transparence.
Lera avait suivi l'intervention de Jesair à Nitra. Plus tard, elle avait lu une analyse de Nerai Sael selon laquelle le pouvoir financier devait être visible, mais quiconque le contrôlait devait l'être aussi.
L'équipe du Pont remania progressivement tout le système.

Chaque paiement devait créer une trace indélébile.

Pas un registre public de tous les achats personnels.

Cela aurait détruit la vie privée des gens ordinaires.

Devaient être rendus publics les règles du système, les réserves de la société, les flux importants, les liens de propriété et les transactions dépassant les seuils du pouvoir sur la société.
Les paiements privés restaient privés.

Mais à chaque consultation de ses données, l'utilisateur voyait qui les avait ouvertes, en vertu de quelle autorisation et à quel moment.
Si une banque retenait un paiement, elle devait en indiquer la raison.

Si un système automatisé le signalait, la règle appliquée devait être connue.

Si quelqu'un bénéficiait d'une dérogation à la publication, le système enregistrait qui l'avait accordée et jusqu'à quand elle était valable.

Aucun gouvernement ne devait contrôler seul l'ensemble du réseau.

Le protocole était ouvert.

Les enregistrements étaient vérifiés par plusieurs nœuds indépendants exploités par des banques, des universités, des associations citoyennes et des organismes d'audit dans différents États.
Le Pont disposait de son propre conseil de contrôle, mais ne pouvait ni modifier rétroactivement l'historique des paiements ni effacer la trace de ses propres décisions.
Lera expliquait simplement sa vision :

« Nous ne voulons pas construire un œil qui voit tout le monde et reste lui-même invisible. »

Les investisseurs lui répondaient que les gens ne voulaient pas de philosophie.

Ils voulaient de la commodité.

Les banques affirmaient que la publication des réserves, des frais et des liens de propriété porterait atteinte au secret des affaires.
Les régulateurs avertissaient qu'une société privée ne devait pas donner l'impression de constituer une infrastructure financière planétaire.
Le Pont resta donc longtemps de petite taille.

Des entreprises technologiques, quelques commerçants de Thaeron et des groupes de personnes envoyant régulièrement de l'argent d'un État à l'autre l'utilisaient.
Le système fonctionnait, mais rien ne le poussait à croître.

Puis vint la pandémie.

Les premiers nouveaux utilisateurs ne furent ni des gouvernements ni de grands hôpitaux.

Ce furent des bénévoles.

Un collectif citoyen recueillait de l'argent pour fournir des filtres de protection aux hôpitaux des zones auréliennes fermées. Les dons arrivaient de sept États, dans six monnaies.

En suivant la procédure habituelle, il leur aurait fallu gérer plusieurs comptes, effectuer des changes répétés et attendre les confirmations des banques intermédiaires.

Avec le Pont, ils pouvaient recevoir tous les paiements sur un solde unique.

Le système l'exprimait en elars.

À l'origine, l'elar n'était pas une monnaie indépendante.

C'était l'unité du réseau du Pont, fondée sur un panier d'énergies, de matières premières et des principales monnaies elariennes, dont la composition était définie publiquement. Sa valeur ne variait pas selon la décision d'un seul État ou d'une seule banque centrale.

Pour chaque elar, le Pont détenait des réserves en monnaies existantes et en actifs liquides à court terme.

La composition des réserves était publique.

Chacun pouvait vérifier que la quantité d'elars en circulation correspondait à une couverture réelle.

Le bénévole voyait cent elars.

Le donateur pouvait payer dans sa monnaie locale.

Le fabricant de filtres pouvait recevoir sa monnaie ou conserver les elars.

Pour l'utilisateur, il s'agissait d'un seul paiement.

En arrière-plan, plusieurs systèmes financiers continuaient de se rencontrer, mais ce n'était plus la personne à la caisse qui supportait leur complexité.

La première collecte fut bouclée en quelques heures.

Chaque donateur voyait combien d'elars étaient arrivés.

Il voyait le montant total.

Il voyait la commande de filtres.

Il voyait le fabricant, le prix, les frais et la confirmation de livraison.

Il ne voyait ni les noms des malades ni les petits dons personnels des autres.

C'était le parcours de l'argent commun qui était visible.

La nouvelle de cette collecte se répandit.

Une autre organisation utilisa le Pont pour acheter des médicaments sur Thaeron.

Puis un groupe de médecins pour assurer l'hébergement de soignants étrangers.

Plus tard, un petit hôpital qui ne parvenait pas à payer son fournisseur dans la monnaie exigée.

Le Pont s'introduisit d'abord là où les systèmes habituels échouaient.

Non parce que les gens lui faisaient davantage confiance qu'aux banques.

Mais parce qu'il montrait ce que les banques ne montraient pas.

Ce que coûtait le paiement.

Par où il passerait.

Quand il arriverait.

Combien le destinataire recevrait.

Et qui, le cas échéant, l'avait arrêté.

Lorsqu'une livraison de combinaisons de protection prit du retard, le registre ouvert montra que ni le vendeur ni le transporteur n'avaient retenu le paiement. Une banque intermédiaire l'avait arrêté, exigeant une attestation supplémentaire sur l'origine des fonds. La banque ne pouvait pas prétendre que le problème venait d'ailleurs.

Sa décision portait un nom, une date et un motif.

Elle compléta le document en l'espace d'une heure.

Le paiement poursuivit son chemin.

Lors d'un autre achat, on s'aperçut que le fournisseur avait augmenté son prix juste avant la confirmation de la commande. Il affirmait que le taux de change de sa monnaie avait varié.

Le registre du Pont montra que le taux n'avait presque pas bougé.

Le fournisseur rétablit le prix.

Non qu'il fût devenu plus honnête.

Mais parce que son explication était vérifiable.

Peu à peu, des organisations plus importantes rejoignirent le réseau.

D'abord des fonds caritatifs.

Puis des réseaux hospitaliers régionaux.

Puis des fabricants qui ne voulaient pas gérer des comptes dans des dizaines de monnaies.

Pour un commerçant, il était avantageux de pouvoir afficher un seul prix en elars et de choisir de recevoir des elars ou la monnaie locale.
Pour un hôpital, il était avantageux de pouvoir comparer les prix des fournisseurs sans recalculer sans cesse les taux de change.
Pour les donateurs, il était essentiel de voir où allait l'argent commun.

Pour les gestionnaires des hôpitaux, il était désagréable de savoir que leurs décisions resteraient consignées.

Mais c'était précisément ce qui renforçait la confiance des autres.

Certains États tentèrent d'interdire le Pont.

Ils affirmaient qu'une société privée ne pouvait pas créer une unité qui commençait à concurrencer la monnaie nationale.
Mais l'interdiction se heurta à un problème pratique.

Le Pont ne demande pas aux États de renoncer à leurs monnaies.

Le commerçant pouvait toujours recevoir la monnaie nationale.

Les impôts continuaient d'être payés conformément aux lois locales.

Les banques restaient associées à la compensation.

Le Pont permettait simplement aux utilisateurs de détenir et de transmettre une même valeur commune, et montrait ouvertement ce qu'il en advenait.
Lorsqu'un État le bloqua, les hôpitaux rappelèrent qu'ils achetaient par ce réseau une partie de leurs fournitures étrangères.
Les organisations bénévoles publièrent une comparaison.

Un virement ordinaire prenait deux jours et perdait quatre pour cent de sa valeur.

Un paiement par le Pont arrivait en quelques secondes, et son coût total était connu à l'avance.

Au bout de trois jours, l'interdiction fut assortie d'une dérogation temporaire pour les transactions médicales.

Des dérogations semblables apparurent ailleurs.

Elles ne furent pas adoptées comme une réforme monétaire.

Elles furent adoptées comme des mesures de crise.

Une dérogation permit aux hôpitaux d'accepter les elars.

Une autre autorisa les assureurs à rembourser par le Pont les soins transfrontaliers.

Une autre permit aux fonds publics de publier sur le réseau la répartition des aides.

Personne ne décida que l'elar deviendrait la monnaie planétaire.

On ne tranchait que des cas pratiques particuliers.

Chacun supprimait un obstacle.

Jesair ne parla du Pont pour la première fois que lorsque des millions de personnes l'utilisaient déjà.

Il ne voulait pas que son nom devînt la publicité d'une société privée. Mais il voyait aussi que le système réalisait une grande partie de ce dont il avait parlé à Nitra.

« J'ignore si une seule société doit être la réponse au problème d'une planète entière, dit-il dans son intervention. Tout pouvoir a besoin d'un contrepoids, même celui qui se prétend transparent. »

Puis il regarda droit dans la caméra.

« Mais observez pourquoi les gens utilisent le Pont. Ce n'est pas parce qu'ils désirent une banque de plus. Ils l'utilisent parce qu'ils voient le prix, les règles, les frais et les décisions. Quand quelqu'un arrête leur paiement, il ne laisse pas derrière lui un simple silence. »

Il marqua une brève pause.

« Quand nous sommes en bonne santé, nous laissons la valeur marcher dans l'ombre et nous appelons cela la commodité. Maintenant que chaque appareil signifie un souffle et chaque livraison du temps, nous voulons voir où la valeur s'est arrêtée. Peut-être aurions-nous toujours dû le vouloir. »

Le nombre d'utilisateurs du Pont augmenta de nouveau.

Mais pas seulement à cause des paroles de Jesair.

Le système avait désormais ses propres preuves.

Des cargaisons arrivées plus tôt.

Des collectes dont l'argent ne s'était pas perdu.

Des hôpitaux qui pouvaient acheter dans une seule unité.

Des fournisseurs qui recevaient leur paiement sans attendre plusieurs jours.

Lorsque les cantines hospitalières commencèrent à utiliser le Pont, leurs fournisseurs alimentaires les rejoignirent.

Lorsque les fournisseurs les rejoignirent, leurs employés commencèrent à accepter les elars.

Lorsque les soignants reçurent une partie de leurs primes de crise en elars, ils commencèrent à demander où ils pouvaient les dépenser.
Les commerces proches des hôpitaux furent les premiers à les accepter.

Puis les transporteurs.

Les résidences d'hébergement.

Les pharmacies.

Un petit commerçant n'avait plus besoin d'un compte dans chaque monnaie. Une connexion au Pont lui suffisait. Il pouvait afficher ses prix en monnaie locale et en elars, et le système lui réglait automatiquement ses recettes selon son choix.
Au début, la plupart des commerçants faisaient convertir immédiatement leurs elars.

Plus tard, certains en conservèrent une partie.

Ils savaient qu'ils s'en serviraient pour leur prochain achat à l'étranger.

Ainsi, l'elar ne se contentait plus de transiter par le système.

Il commençait à y circuler.

Les gens pouvaient toujours épargner dans la monnaie locale.

Ils pouvaient y recevoir leur salaire.

Ils pouvaient y payer leurs impôts.

Mais lorsqu'ils se rendaient dans un autre État, ils n'avaient plus besoin de changer de l'argent.

Ils ouvraient le Pont.

Ils voyaient le même solde.

Ils payaient en elars.

Le commerçant recevait des elars ou sa monnaie nationale.

On payait de la même façon à Nitra, à Sarur et sous les dômes de Thaeron.

Ce n'était pas encore la monnaie unique d'Elarion au regard de la loi.

Les États ne l'émettaient pas.

Les banques centrales ne la dirigeaient pas.

Bien des gouvernements la qualifiaient encore de simple unité de paiement d'un réseau privé.

Mais pour la personne à la caisse, la différence perdait peu à peu son importance.

Elle avait un seul prix.

Un seul solde.

Un seul paiement.

Et, contrairement aux anciens systèmes, elle pouvait voir les règles selon lesquelles son argent passait d'elle à une autre personne.

Le Pont grandissait aussi parce qu'il ne se prétendait pas parfait.

Ses fondateurs publièrent la structure de propriété de la société.

Les noms des investisseurs.

Le montant de leurs participations.

Les contrats avec les banques.

La composition des réserves garantissant l'elar.

La rémunération des dirigeants.

Et chaque modification des règles de calcul des frais et de la valeur du panier de réserve.

Lorsqu'un fonds dont le bénéficiaire effectif était inconnu tenta de rejoindre le réseau, le Pont le refusa.

Le fonds engagea une action en justice pour discrimination.

Le Pont publia le motif de sa décision.

Il n'avait pas refusé le fonds parce qu'il était riche.

Il l'avait refusé parce qu'il était impossible de savoir qui acquérait du pouvoir par son intermédiaire.

La planète entière suivit ce litige.

Pour beaucoup, ce fut le premier exemple concret de la différence entre la vie privée et le pouvoir secret.

Une personne ordinaire pouvait payer un médicament sans que le monde entier connaisse son nom.

Mais un fonds qui achetait des hôpitaux ne pouvait pas dissimuler son propriétaire derrière quatorze sociétés.

Les idées de Jesair et de Nerai cessèrent ainsi de n'être qu'un texte.

Elles prirent la forme d'un système.

Chaque consultation laissait une trace.

Chaque grande puissance financière avait un bénéficiaire effectif.

Chaque dérogation avait un auteur et une date d'expiration.

Les petits paiements personnels restaient privés.

Les flux importants qui influençaient la vie d'autrui étaient visibles.

Les règles étaient ouvertes.

L'exploitant du réseau ne pouvait pas contrôler les autres sans être lui-même contrôlé.

Les gens s'habituaient à cette visibilité.

D'abord dans le cadre de la pandémie.

Puis pour l'alimentation.

Pour l'énergie.

Pour les transports.

Pour les collectes caritatives.

Pour les achats entre Elarion et Thaeron.

Peu à peu, ils commencèrent à demander pourquoi les anciennes banques n'étaient pas soumises aux mêmes règles.

Pourquoi l'État savait montrer chacun de leurs revenus, mais ne savait pas montrer le bénéficiaire final d'un marché public.

Pourquoi le Pont pouvait publier ses réserves chaque jour, tandis que les banques centrales ne publiaient certaines décisions qu'après plusieurs mois.
Pourquoi, lorsqu'ils payaient en elars, ils voyaient tous les frais à l'avance, alors qu'avec un virement traditionnel une partie des coûts n'apparaissait que du côté du destinataire.
La transparence n'était plus seulement une exigence morale.

Elle était devenue une expérience d'utilisation.

Kael Thorne suivait la croissance du Pont depuis un bureau dont toutes les fenêtres étaient réglées en mode opaque.
Vesta n'était pas encore apparue dans le système.

Les anciens flux financiers restaient cachés dans des banques, des fonds et des États qui protégeaient les propriétaires. Le Pont ne voyait que la valeur qui passait par son réseau.
Mais les gens s'habituaient à quelque chose de plus dangereux pour Kael qu'une enquête.

La comparaison.

Celui qui avait vu une fois la totalité des frais commençait à demander pourquoi il ne les voyait pas ailleurs.

Celui qui avait connu une fois le bénéficiaire effectif commençait à se méfier des sociétés qui le dissimulaient.
Celui qui avait payé une fois dans la même unité dans tous les États commençait à demander à quoi lui servaient trente monnaies.
On pouvait ralentir une enquête.

On pouvait submerger les commissions.

On pouvait accaparer les tribunaux par des objections.

On pouvait convaincre les politiques d'attendre.

Mais il n'était pas aussi facile de revenir sur une habitude.

Si le Pont n'était resté qu'un outil pour les soignants et les bénévoles, il aurait peut-être disparu après la pandémie.

Mais il ne l'était plus.

Des familles l'utilisaient.

Des commerçants.

Des fabricants.

Des transporteurs.

Des travailleurs de Thaeron.

Des gens qui n'avaient jamais lu le discours de Jesair et ne connaissaient pas le nom de Nerai Sael.

Ils n'utilisaient pas l'elar parce qu'il incarnait une philosophie de la transparence.

Ils l'utilisaient parce qu'il fonctionnait.

Ce n'est que plus tard qu'ils comprenaient qu'il fonctionnait précisément parce qu'il avait rendu visible une grande partie de ce que les anciens systèmes dissimulaient.
Kael comprit qu'Arien n'avait pas seulement déclenché une catastrophe.

Il avait créé un environnement où l'idée de Jesair pouvait devenir un outil quotidien.

Il avait montré aux gens le prix de l'obscurité.

Et les avait contraints à essayer un système qu'en des temps plus paisibles ils auraient rejeté comme trop audacieux, trop ouvert ou trop dangereux pour l'ordre ancien.
Parfois, un homme tente de détruire l'avenir et supprime ainsi tout ce qui, jusque-là, l'empêchait de naître.

30. Le Tiers

Au début, on comptait les cas.

Puis les lits.

Puis les systèmes d'oxygénation, les réserves de médicaments, les chambres d'isolement disponibles et ceux qui étaient encore capables de travailler.
À la fin, il ne resta que les morts.

Tant qu'ils étaient peu nombreux, on donnait des chiffres exacts.

Sept cent quarante-deux.

Onze mille neuf cent huit.

Deux millions quatre cent mille.

Chaque nombre pouvait encore faire semblant, dans l'esprit humain, de représenter un compte d'êtres humains.

Puis vinrent les dizaines de millions.

Les centaines de millions.

Et les corps devinrent une courbe.

Elle monte.

Elle descend.

Elle accélère.

Elle se déplace vers le nord.

Elle a atteint Vasýria.

Elle touchera Thaeron.

L'esprit humain ne peut pas porter un milliard de morts distinctes.

Il lui faudrait imaginer un milliard de lits.

Un milliard de derniers souffles.

Un milliard de portes derrière lesquelles quelqu'un est resté à attendre une personne qui ne reviendra plus.

Un milliard de récipients qu'on n'avait pas vidés, près d'un lit.

Un milliard de phrases qui devaient se poursuivre au matin.

Alors il les transforma en un nombre.

Et le nombre en une ligne.

Depuis Auriola, la pandémie se répandit dans tous les États d'Elarion.

Pas partout de la même manière.

Les régions qui permirent aux systèmes de santé de partager leurs données gagnèrent quelques jours. Les médecins savaient où il restait des réserves. Ils voyaient les résultats des traitements dans les hôpitaux de l'autre côté de la planète. Les algorithmes comparaient des millions d'évolutions de la maladie sans connaître les noms des personnes auxquelles elles appartenaient.

Les médecins comprirent aussi peu à peu pourquoi les calculs ne leur suffisaient pas. Chez beaucoup, la maladie déclenchait une violente réaction de défense qui endommageait les vaisseaux et attaquait de nouveau les organes dès qu'on parvenait à les stabiliser. Entre l'alerte et la défaillance circulatoire irréversible, il ne restait parfois que quelques heures. Les thérapies régénératives exigeaient un patient stable et plusieurs jours. Le partage des données fit gagner du temps à certains ; il ne put rendre à personne celui qu'il avait déjà perdu.

Plusieurs États fermèrent l'accès aux données.

Ils parlaient de souveraineté.

De protection des citoyens.

Du danger de voir l'infrastructure de crise rester entre les mains de l'Union après la pandémie.

Certaines de ces craintes étaient justifiées.

Mais la maladie se souciait peu du motif juridique invoqué par les humains pour lui fermer leurs données.

Dans ces pays, elle circula dans l'obscurité quelques jours de plus.

Et quelques jours, pendant le Tiers, représentaient une époque entière.

Sur Thaeron, les premiers cas apparurent dans les dômes reliés au ravitaillement orbital.

Les administrateurs fermèrent aussitôt les corridors de transport.

Mais Thaeron était un monde qui existait grâce à un accord permanent entre l'homme et la machine.

Les dômes avaient besoin d'eau.

De matières premières biologiques.

De pièces détachées.

De cellules énergétiques.

De filtres.

De mélanges chimiques.

Chaque route fermée à la maladie était aussi une route par laquelle arrivait quelque chose de nécessaire à la vie.
Sur Elarion, un village pouvait oublier l'État et survivre quelques jours.

Sur Thaeron, on ne pouvait pas même oublier une pompe.

C'est pourquoi l'elar de crise y fut adopté plus vite que sur la planète mère.

Chaque livraison avait une trace publique.

Chaque décision, un auteur.

Chaque refus, un motif.

Au début, les administrateurs des dômes protestèrent. Ils affirmaient que le système dévoilait les réserves stratégiques.

Puis on découvrit que l'un d'eux avait détourné de l'eau vers un secteur résidentiel privé où vivaient sa famille et des personnes liées à son conseil.
La trace était visible par tous.

Les protestations faiblirent.

Sur Elarion, ce n'était pas seulement le réseau de santé qui avait commencé à s'effondrer.

L'ancienne manière de mesurer la valeur se disloquait elle aussi.

Pas dans un grand effondrement unique.

Dans des milliers de petites défaillances.

Les monnaies des États comptant une forte proportion d'Auréliens se dépréciaient brutalement. Les marchés comptaient les morts à venir avant les hôpitaux. Ils anticipaient la baisse de la production, la perte de recettes fiscales, les déficits budgétaires et la hausse des coûts.
La faiblesse de la monnaie renchérissait les médicaments étrangers.

Les médicaments plus chers accroissaient l'endettement de l'État.

L'endettement accru affaiblissait la monnaie.

Plus les gens mouraient, plus il fallait d'argent pour les sauver.

Et plus il fallait d'argent, moins il avait de valeur.

La couche ouverte de gestion de crise montrait peu à peu qui avait refusé une livraison, qui avait changé un prix et qui pouvait débloquer une réserve pour couvrir l'écart de change. Le public voyait les conséquences de la décision dans l'hôpital qui attendait la livraison. Les différends ne disparurent pas, mais cessèrent d'être dissimulés derrière le statut anonyme d'un paiement.

La visibilité ne pouvait pas fabriquer un médicament que personne n'avait encore découvert.

Elle ne ramenait pas les soignants.

Elle ne créait pas d'oxygène dans une cuve vide.

Elle ne transformait pas les humains en êtres sans avidité, sans peur ni égoïsme.

Mais elle supprima une phrase derrière laquelle, pendant des siècles, s'étaient cachés les individus, les sociétés et les gouvernements.

Nous ne savions pas.

Après le premier mois, l'elar cessa de servir uniquement au paiement des équipements médicaux.

On régla d'abord avec lui l'énergie des hôpitaux.

Puis la nourriture des régions fermées.

Puis le transport des travailleurs.

Puis les matières premières biologiques.

Les conseils monétaires protestèrent.

Daren Voltr prit la parole devant l'assemblée commune.

Il était plus pâle que quelques semaines auparavant. Sa famille aussi avait désormais ses morts.

« Nous faisons d'un instrument de compensation d'urgence une monnaie, dit-il. Sans banque centrale. Sans mandat. Sans accord sur la stabilité régionale. Nous le faisons au milieu de la peur, quand les gens approuveront presque tout ce qui porte le mot salut. »

Nerai était assise en face de lui.

« C'est pourquoi chaque règle est visible. »

Voltr secoua la tête.

« La visibilité n'est pas la légitimité. »

« Non, répondit-elle. Mais si nous ne voyons pas qui change les règles, nous ne pouvons même pas juger de leur légitimité. »

« Une valeur unique peut détruire les régions les plus faibles. »

Nerai ouvrit trois enregistrements.

Trois cargaisons.

Trois paiements bloqués dans des conversions monétaires.

« Les valeurs fragmentées les détruisent aujourd'hui. »

« C'est de la rhétorique. »

Elle transféra les données sur l'écran commun.

« Ce sont des comptes. »

Voltr les regarda longtemps.

Ses objections ne disparurent pas.

Elles n'avaient pas à disparaître.

Nerai comprenait qu'un monde où toute résistance s'effacerait devant le bon argument serait aussi dangereux que celui qu'elle voulait changer.

« Qui dirigera l'elar après la pandémie ? » demanda Voltr.

Nerai garda un moment le silence.

« Peut-être personne. »

« Personne, cela n'existe pas. »

Cette phrase l'arrêta.

Elle était vraie.

Derrière chaque système, il restait un être humain.

Ou un groupe d'êtres humains.

Ou une règle que quelqu'un avait écrite un jour.

« Alors nous devons le construire de telle sorte, dit-elle, qu'un seul homme ne puisse pas le posséder. »

Saira ouvrit le projet.

Des nœuds répartis entre les États.

Un calcul public de la valeur.

Un historique complet des modifications.

Aucun ajustement secret du taux de change.

Des accès traçables.

Des compétences réparties.

Un contrôle public des décisions des conseils monétaires.

Un modèle d'urgence.

Imparfait.

Né parmi les morts.

Et pourtant, dans ses fondations apparaissait quelque chose qu'Elarion n'avait pas connu jusque-là.

Une valeur qui n'avait pas besoin de circuler dans l'obscurité.

Et un pouvoir qui commençait à s'habituer à la sensation désagréable d'être vu.

Pendant ce temps, Jesair poursuivait ses interventions.

Mareia remarqua sa fatigue avant qu'il ne l'admît lui-même.

Après l'une des émissions, il resta debout devant l'écran éteint.

Il ne bougeait pas.

« Jesair ? »

Il se tourna vers elle comme s'il revenait de très loin.

« Qu'y a-t-il ? »

« C'est moi qui te le demande. »

« Je suis seulement fatigué. »

« Tu dois te reposer. »

« Je me repose. »

« Quand ? »

Il sourit.

« Entre les catastrophes. »

Mareia ne sourit pas.

Il pleuvait dehors.

La pluie coulait sur les hautes fenêtres de la maison des Davion, et les lumières de la vallée se brisaient dans les gouttes en longs filets minces.

« Viens avec moi à Nitra. »

Jesair regarda dehors.

« Et les gens d'ici ? »

« Ils pourront te joindre. »

« Elan pouvait me joindre. »

Mareia se tut.

Jesair baissa aussitôt les yeux.

« Pardon. »

« Tu n'as pas à t'excuser. »

« Je n'aurais pas dû dire cela. »

« Mais tu le penses. »

Il acquiesça.

« Il y a une différence entre une personne et son image. »

« Et si ta présence te tue ? »

Cette fois, il mit longtemps à répondre.

« Alors j'aurai peut-être fait le mauvais choix. »

Mareia le fixa.

« Tu ne seras plus là pour le dire à personne. »

Elle s'approcha de lui.

« Je ne te demande pas de cesser d'aider. Je te demande seulement de ne pas croire qu'aimer les gens signifie avoir le devoir de mourir pour eux. »

Jesair gardait le silence.

« Qu'attends-tu de moi, alors ? »

« Que tu restes. »

« Où ? »

Mareia le regarda dans les yeux.

« Avec moi. »

À cet instant, le monde se rétrécit.

Sans conseils politiques.

Sans lignées.

Sans pandémie.

Sans planète attendant la prochaine phrase d'un homme qu'elle s'appropriait peu à peu comme un symbole.

Il n'y avait qu'une femme qui avait déjà quitté un homme capable de transformer l'amour en possession.

Et qui ne voulait pas perdre le second parce qu'il avait transformé l'amour en devoir envers tous.

Jesair posa la main sur son poignet.

« Je suis là. »

Mareia le saisit de trois doigts.

Tous deux se turent un instant.

Le geste était venu naturellement.

Et pourtant, trop naturellement.

Une douleur étrange traversa Jesair.

Aucune image.

Aucun mot.

Seulement la sensation de quelque chose qui aurait dû se trouver dans sa mémoire et ne s'y trouvait pas.

Trois doigts.

Une autre lumière.

De la poussière.

Une main de femme.

Et le chagrin d'avoir perdu quelqu'un qu'il n'avait jamais perdu dans cette vie.

Mareia le lâcha.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

« Je ne sais pas. »

Cette fois, c'était vrai.

Il s'était souvenu de quelque chose qu'il n'avait pas encore vécu.

Ce soir-là, une nouvelle projection apparut au centre de crise.

Saira refusa d'abord de la publier.

Les données étaient incomplètes.

Certains États signalaient toujours les cas avec retard. Des régions où le système de santé s'était effondré ne provenait presque aucun chiffre fiable.

On refit tourner le modèle.

Puis encore une fois.

On modifiait les données d'entrée.

La mortalité estimée.

La capacité des hôpitaux.

La vitesse de mise au point d'un traitement.

Chaque voie se rapprochait du même chiffre.

Nerai le regardait.

33,1 %.

« Qui l'a déjà vu ? »

« L'équipe d'analyse. »

« Les dirigeants politiques ? »

Saira hésita.

« Ils ont reçu une fourchette plus large. »

« Pourquoi ? »

« Parce que l'incertitude est immense. »

« Le résultat peut-il être inférieur ? »

« Oui. »

« Supérieur ? »

Saira ne répondit pas.

Le calcul brillait sur l'écran.

Environ trois milliards de victimes au total.

Presque toute la branche aurélienne.

Des centaines de millions de personnes des autres branches.

« Nous devons le publier, dit Nerai. »

« Si nous disons un tiers, nous provoquerons la panique. »

« Si nous ne le disons pas, les États se prépareront à un dixième. »

« C'est une projection. »

« Alors disons que c'est une projection. »

Le mot apparut pour la première fois dans un document interne.

Le Tiers.

Le document fit l'objet d'une fuite cette nuit-là.

On ne sut jamais à qui elle était due.

Au matin, toute la planète connaissait ce mot.

Nerai découvrit d'abord la fuite dans le bandeau d'une chaîne de nuit : UN TIERS DE LA POPULATION POURRAIT MOURIR. La présentatrice montra la fourchette d'incertitude, pas seulement la courbe la plus haute. « Il s'agit d'une projection du nombre total de victimes, répéta-t-elle. Cela ne veut pas dire qu'elles sont déjà mortes. »
Dans la séquence suivante, le gouverneur d'un État appelait au calme. Une médecin d'Auriola lui répondit que le calme avait aussi besoin de réserves et de données ouvertes. Sous l'image défilaient des messages de personnes qui cherchaient leurs proches.

Nerai resta devant l'écran jusqu'à ce que la présentatrice passât au sujet suivant. Ainsi un calcul interne était-il devenu une phrase que les familles devraient prononcer au dîner.
On ne le prononçait pas comme le nom d'une maladie.

C'était le nom de l'avenir.

Si le Tiers arrive.

Avant le Tiers.

Après le Tiers.

Comme s'il existait déjà une frontière où les humains se diviseraient entre ceux qui continueraient et ceux dont il ne resterait qu'un temps passé.
Des troubles éclatèrent dans certaines villes.

Les gens forçaient les entrepôts.

Ils vidaient leurs comptes.

Ils fuyaient les villes, sans même savoir où aller.

Ailleurs, des files de bénévoles se formèrent.

Les vieillards donnaient leurs appareils d'oxygénation aux plus jeunes.

Les hôteliers ouvraient leurs chambres aux soignants.

Des familles qui ne se parlaient plus depuis des années s'appelaient.

Les uns fermaient leurs portes.

Les autres les ouvraient pour la première fois.

Une catastrophe ne montre pas l'unique vrai visage de l'être humain.

Elle montre les multiples visages qui, jusque-là, pouvaient dormir paisiblement en lui.

Après le deuxième mois, le nombre des morts dépassa le milliard.

Après le troisième, deux milliards.

Les villes auréliennes se vidaient.

Les demeures de lignées qui avaient survécu aux guerres, aux incendies et à la disparition des États restaient sans héritiers.

Dans une famille, tous les hommes moururent.

Les archives retraçaient leur lignée depuis plus de mille ans.

L'employée saisit les données du dernier d'entre eux.

Le système compléta automatiquement le statut :

Lignée éteinte.

La femme regardait ces deux mots.

Depuis des semaines, elle traitait des rapports faisant état de millions de morts.

Elle n'avait pas pleuré.

Elle pleura devant une seule case.

Jesair s'adressa à la planète pour la dernière fois le jour où la fièvre apparut chez lui.

Mareia se tenait hors du champ.

Avant même l'émission, elle l'avait trouvé pâle.

Jesair regarda la caméra.

« Quand le nombre des morts augmente, nous commençons à les rapetisser en nous. C'est une défense. Autrement, nous ne pourrions pas le supporter. »
Il marqua une pause.

« Mais un être humain n'est pas plus petit parce qu'il est devenu un parmi un milliard. »

Il s'appuya un instant sur la table.

Mareia fit un pas en avant.

D'un regard, Jesair lui fit signe que tout allait bien.

« Chaque personne morte était le centre d'un petit monde. Elle avait un nom. Un lieu où elle revenait. Une manière de rire. Quelqu'un connaissait le bruit de ses pas. Quelqu'un savait quelle partie du repas elle laissait dans son assiette. Quelqu'un attendait sa voix. »
Des millions de personnes se turent devant leurs écrans.

« Nous avons bâti une civilisation capable de construire un second monde. Nous avons déplacé des fleuves. Nous avons créé des forêts sous un ciel étranger. Nous avons appris aux machines à reconnaître la maladie avant les médecins. »
Il inspira.

Cela lui fit mal.

« Et nous n'avons pas su voir l'intention qui passait par nos propres comptes. »

À ces mots, Nerai releva la tête.

« Un jour, nous demanderons qui a fait cela. Nous devons le demander. »

Jesair se tut un instant.

« Mais si la réponse se limite au nom d'un seul homme, nous n'aurons rien compris. Un homme peut apporter la haine. Il peut apporter un plan. Il peut apporter le mal. »
Il regarda droit dans la caméra.

« Mais c'est la civilisation qui lui ouvre un chemin. Ou qui ne le lui ouvre pas. »

Nerai retint cette phrase.

Un an plus tard, elle la prononcerait devant la Convention.

À cet instant, elle ignorait encore qu'elle écoutait quelques-unes des dernières paroles publiques de son frère.

Dès la fin de la transmission, Mareia s'approcha de lui.

« Tu es brûlant. »

« Il fait chaud ici. »

« Non. »

Elle posa la paume sur son front.

Jesair ferma les yeux.

« Depuis quand ? »

« Depuis ce matin. »

Mareia le regarda, incrédule.

« Et tu n'as rien dit ? »

« Je croyais que c'était la fatigue. »

Elle ouvrit le canal médical.

Jesair lui saisit la main.

« Attends. »

« Quoi ? »

« Juste un instant. »

« Jesair, nous n'avons plus un instant. »

Pour la première fois, la peur s'entendit dans sa voix.

Pas la peur pour Elarion.

La peur d'une femme pour un seul être.

Jesair ouvrit les yeux.

L'anneau d'or était plus vif.

Mareia le vit.

Et, à son regard, elle comprit qu'il l'avait vu lui aussi.

« Nerai, dit-elle dans le canal. Nous avons besoin d'un dispositif d'isolement à la maison des Davion. »

À l'autre bout, le silence se fit.

« Jesair ? »

Mareia ne répondit pas.

Elle n'en avait pas besoin.

« J'arrive. »

« Non, intervint Jesair. »

Nerai l'entendit.

« N'ose pas me dire non. »

« Tu es peut-être en sécurité. »

« Ma mère était aurélienne. »

« C'est précisément pourquoi nous ne savons rien. »

« Je viendrai. »

« Nerai. »

Sa voix était plus faible.

« Reste là où tu peux encore faire quelque chose. »

« Tu es mon frère. »

Jesair sourit un instant.

« C'est pour cela. »

Nerai coupa la liaison.

Elle courait déjà.

Mareia aida Jesair à gagner la partie de la maison réservée à l'isolement.

« Toi, tu resteras dehors, dit-il. »

« Non. »

« Mareia. »

Un seul regard lui suffit.

Jesair comprit qu'il était inutile d'insister.

« Tu ne partiras pas seul, dit-elle. »

Jesair frissonna.

Cette fois, ce n'était pas la fièvre.

Cette phrase.

Il la connaissait.

Comme si elle lui était parvenue de très loin.

À travers un lieu où il n'était jamais allé.

À travers une vie qu'il n'avait jamais vécue.

La porte de la chambre d'isolement se ferma.

Entre eux resta le verre.

Mareia posa trois doigts sur la paroi transparente.

Jesair leva la paume.

Avant qu'il ne la touchât de l'autre côté, Mareia eut froid.

Puis se sentit faible.

Elle s'appuya contre la paroi.

« Mareia ? »

Elle secoua la tête.

Elle voulait dire que ce n'était rien.

Mais ses genoux se dérobèrent.

Le système médical enregistra une élévation de température chez une deuxième personne.

Quelques minutes plus tard, elle était couchée dans la chambre d'isolement voisine.

Il était interdit d'ouvrir la porte qui les séparait.

Deux lits.

Deux anneaux d'or.

Une paroi transparente.

Nerai arriva au barrage d'Auriola trente-sept minutes plus tard.

Le système lui refusa l'entrée.

Elle montrait ses habilitations.

Elle appelait les personnes dont les noms ouvraient d'ordinaire toutes les portes de la Couche.

Rien n'y fit.

Devant elle se dressait la barrière de quarantaine.

Derrière, son frère mourait.

Au-dessus de la route brillait le nombre des morts.

2 999 999 997.

Le nombre changea.

2 999 999 998.

Nerai regardait l'écran, le souffle coupé.

2 999 999 999.

Puis :

3 000 000 000.

Sur toute la planète, à la même seconde, le chiffre commun se mit à jour.

Un tiers d'Elarion était mort.

Nerai reçut un appel de la maison des Davion.

À l'image, elle vit Jesair.

Mareia.

Et la vitre entre eux.

La catastrophe avait reçu son nom.

Le Tiers était arrivé.

Seulement, il n'en avait pas encore fini.

31. Derrière la vitre

Jesair mourut le quatrième jour.

Le système médical enregistra l'instant avec précision.

L'heure.

Le pouls.

L'oxygénation du sang.

La température.

La dernière activité électrique du cœur.

Il enregistra tout ce qui pouvait se mesurer.

Pas l'essentiel.

Les microphones des chambres d'isolement n'écoutaient pas en permanence. C'était une ancienne règle de protection de la dignité des malades. Un médecin pouvait entrer en communication. Le système pouvait signaler une modification des fonctions vitales. Mais personne n'avait le droit de transformer les dernières heures d'un être humain en un enregistrement public.

C'est pourquoi personne ne sut ce que Jesair avait dit à Mareia.

Plus tard, Nerai repassa les images de nombreuses fois.

Sans le son.

Jesair n'avait plus la force de se tenir debout.

Ni même assis.

Il était allongé par terre, près de la vitre.

De l'autre côté était allongée Mareia.

Entre leurs visages restaient quelques centimètres et un matériau capable d'arrêter un virus, un contact et une dernière étreinte.

Jesair bougea la main.

Il ne pouvait plus rien faire d'autre.

Il posa la paume sur le sol.

Mareia leva trois doigts.

Les lèvres de Jesair remuèrent.

Une courte phrase.

Peut-être deux mots.

Personne ne les entendit.

Mareia, si.

Et elle sourit.

Plus tard, on donna à ce sourire bien des explications.

L'acceptation de la mort.

L'apaisement.

Une dernière manifestation d'amour.

Mais Nerai y vit toujours quelque chose de plus étrange.

Mareia ne souriait pas comme une femme qui fait ses adieux.

Pendant un seul instant, elle ressemblait à une femme qui reconnaît quelqu'un après un temps infiniment long.

Comme si un autre visage s'était révélé derrière celui de Jesair.

Comme si, un instant, de l'autre côté de la vitre, il n'y avait plus une chambre d'isolement, mais un jardin lointain.

Un autre ciel.

Une autre vie.

Un souvenir qui n'avait pas eu le temps de devenir un souvenir.

Jesair ferma les yeux.

Sa paume resta près de la vitre.

Mareia la regarda.

Sept heures.

Puis son souffle se raccourcit.

Une inspiration.

Le silence.

Une inspiration.

Un silence plus long.

Et enfin, rien que le silence.

Sept heures après Jesair, son cœur s'arrêta à son tour.

Nerai était assise dans un module de transport devant le barrage d'Auriola.

À des kilomètres d'eux.

Saira était assise à côté d'elle.

Elle ne la toucha pas.

Elle ne lui dit pas qu'elle était désolée.

Certaines phrases sont petites jusqu'à l'insulte.

Un responsable sanitaire apparut sur la liaison.

« Nous avons besoin d'une décision concernant les dépouilles. »

Nerai le regarda.

L'homme baissa les yeux.

« Pardonnez-moi. Je sais que... »

« Vous ne savez pas. »

Le silence.

« Quelles sont les possibilités ? »

« Le protocole biologique recommande une destruction immédiate, sans déplacement. Les conseils de lignées demandent que des échantillons biologiques soient conservés. Le public réclame une cérémonie. »

« Le public ? »

« La nouvelle a fuité. »

Nerai ouvrit le réseau.

Jesair Davion est mort.

Plus tard apparut une autre nouvelle :

Mareia Lioren est morte.

Nerai activa le son de la chaîne d'information. Le présentateur demandait déjà aux conseils de lignées de réagir à la mort de Jesair ; pour Mareia, la rédaction n'avait pas encore reçu de confirmation de la famille. La soignante en ligne refusa de parler de leurs dossiers médicaux.

« La famille n'a pas encore eu le temps de décider de ce qu'elle veut dire », ajouta-t-elle. Nerai connaissait la réponse que son frère aurait donnée à la question de la vie privée. Elle laissa la chaîne parler sans elle.

Puis les photographies.

Jesair au forum de Nitra.

Jesair parmi les malades.

Jesair lors de sa dernière intervention.

Mareia aux archives.

Mareia dans le jardin.

Mareia tenant Jesair par le poignet, de trois doigts.

Leurs corps n'avaient pas encore refroidi que le monde commençait déjà à fabriquer une histoire à partir d'eux.

On les appelait martyrs.

Les derniers Auréliens de l'ancien monde.

Une preuve.

Un signe.

D'autres utilisaient leur mort contre tout ce que Jesair avait jamais dit.

S'il avait un don, pourquoi ne s'est-il pas sauvé ?

S'il était exceptionnel, pourquoi n'a-t-il pas sauvé Mareia ?

Pourquoi n'a-t-il pas sauvé trois milliards de personnes ?

Nerai éteignit l'écran.

« Nous les ferons incinérer sur place. »

Le responsable acquiesça.

« Les échantillons ? »

« Uniquement ce dont vous avez besoin pour la recherche. »

« Les conseils de lignées demandent… »

« Aucune relique. »

Sa voix était basse.

« Personne ne possédera leurs corps. »

Après un instant, le responsable hocha la tête.

« Et la cérémonie ? »

À travers le pare-brise du véhicule, Nerai regarda dans la direction de la maison des Davion, bien qu'elle ne pût la voir de là.

« Plus tard. »

Mais ce plus tard tarda longtemps encore à venir.

Les gens continuaient de mourir.

Les hôpitaux restaient éclairés toute la nuit.

Les modules de transport emportaient toujours les corps vers des lieux où plus personne ne les attendait.

La pandémie emporta plus de trois milliards cent millions de personnes.

Ce n'est qu'alors que la courbe commença à s'infléchir.

Il n'y eut pas un seul remède miraculeux.

Il y eut des dizaines de petites victoires.

Une atténuation plus efficace de la réaction de l'organisme.

Un meilleur repérage des heures critiques.

De nouvelles associations de substances.

Des modèles prédictifs.

Des moyens de protéger les plus vulnérables.

Chacun sauva une partie des gens.

Ensemble, ils arrêtèrent la mort.

Lorsque le nombre de nouveaux cas diminua de moitié pour la première fois, personne ne célébra rien.

Lorsqu'il tomba au dixième, on n'ouvrit pas de bouteilles sur les places.

Lorsque le dernier grand hôpital annonça qu'il avait de nouveau des lits libres, sa directrice s'enferma dans son bureau après l'annonce et pleura pendant une heure.

Elarion avait survécu.

C'est ce qu'on écrivait dans les nouvelles.

Mais une planète n'a pas de cœur dont on puisse mesurer les battements.

C'étaient les êtres humains qui devaient survivre.

Et environ un sur trois manquait.

32. Ceux qui viennent

Il est des morts où s'achève une vie.

Et puis il est des morts où s'achève seulement un nom.

Jesair mourut à une époque où Elarion ignorait encore tout ce qu'il laisserait derrière lui.

Son corps était l'un des milliards de corps que le Tiers avait pris sans poser de question.

Sa voix avait cessé de résonner dans les salles où l'on se disputait au sujet de la vérité, de la valeur et du pouvoir.

Ses bras n'étreindraient plus personne.

Ses yeux ne s'ouvriraient plus au matin.

Pour Elarion, il était mort.

Et c'était la vérité.

Mais pas toute la vérité.

L'univers est plus ancien que les noms.

Plus ancien que les frontières.

Plus ancien que les peuples.

Plus ancien que les planètes qui, dans leur jeunesse, sont persuadées que leur histoire est le centre de tout ce qui existe.
Il y avait bien des mondes.

Certains tournaient autour d'étoiles bleues.

D'autres vivaient sous la lumière rouge de vieux soleils.

Sur certains, la vie se cachait sous des kilomètres d'océan et des civilisations entières ne voyaient jamais les étoiles.
Ailleurs s'étaient élevées des villes si hautes que leurs étages supérieurs connaissaient un autre ciel que les rues en contrebas.

Certaines civilisations n'avaient jamais inventé l'argent.

D'autres lui avaient presque tout sacrifié.

Mais chacune finissait par atteindre une limite qu'une machine plus grande ne permettait pas de franchir.

Ni un vaisseau plus rapide.

Ni une nouvelle source d'énergie.

Ni une bibliothèque de savoir supplémentaire.

Car tous les problèmes ne naissent pas d'un manque d'intelligence.

Certains naissent de ce que l'intelligence n'a pas encore su comprendre d'elle-même.

Et alors, parfois, quelqu'un naissait.

Presque jamais roi.

Ce pouvait être l'enfant d'un artisan.

La fille d'un enseignant.

Le fils d'une femme dont l'histoire n'avait pas conservé le nom.

Parfois, il venait parmi les pauvres.

D'autres fois, parmi les savants.

L'un parlait sur les places.

Un autre gardait presque le silence durant des années et ne laissait que quelques phrases.

Parfois, ses paroles changeaient le monde de son vivant.

D'autres fois, il leur fallait des siècles.

Les noms changeaient.

Les visages changeaient.

Les langues changeaient.

Les étoiles au-dessus d'eux aussi.

La tâche restait semblable.

Faire avancer le monde d'un pas.

Pas jusqu'au but.

Seulement plus loin.

Aucun être humain ne pouvait sauver une planète entière.

Si un seul homme pouvait sauver le monde sans que les autres en décident, ce ne serait pas un monde d'êtres libres.

Ils ne pouvaient donc que montrer une direction.

Formuler une idée qu'il ne serait plus possible d'oublier tout à fait.

Ouvrir une porte.

Et laisser les autres décider de la franchir ou non.

Sur un monde, il fallait dire pour la première fois que la faiblesse d'autrui ne donne pas au plus fort le droit de le posséder.
Sur un autre, que le savoir n'a pas de maître.

Ailleurs, des peuples entiers s'entretuaient au nom d'images différentes des dieux, et quelqu'un apportait parmi eux l'idée qu'un dieu qui a besoin de la haine humaine ne peut être que la haine humaine vêtue de mots sacrés.
À certains endroits, les gens devaient apprendre à pardonner.

À d'autres, à douter.

Et sur certains mondes venait un moment où il fallait dire qu'un pouvoir soustrait aux regards finit tôt ou tard par se servir lui-même.
Elarion était une telle planète.

Jesair n'était pas venu avec le mode d'emploi d'un monde parfait.

Il avait prononcé quelques phrases au moment précis où Elarion pouvait commencer à les écouter.

Que la valeur ne doit pas marcher dans l'ombre.

Que le pouvoir doit supporter le regard de ceux qu'il domine.

Que la propriété est aussi une trace de responsabilité.

Qu'on ne peut entièrement séparer la richesse d'un homme du monde qui a permis à cette richesse de naître.

Ce n'étaient pas des commandements.

C'étaient des graines.

Et les graines n'ont pas besoin que celui qui les a semées s'assoie sous l'arbre.

Mais Jesair ne voulait pas mourir.

Le Tiers n'était pas le prix que l'univers exigeait pour son message.

La mort de Mareia ne faisait pas non plus partie d'une quelconque équation parfaite.

Il voulait vivre.

Il voulait vieillir avec elle.

Peut-être se réveiller un jour dans la maison des Davion et, pour la première fois, ne trouver derrière la porte personne qui ait besoin d'une réponse de lui.
Peut-être se disputer pour une chose insignifiante.

Peut-être l'oublier quelques heures plus tard.

Peut-être rester assis près du jardin jusqu'à ce que leurs mains aient vieilli.

Tout cela lui avait été pris.

L'idée n'avait pas besoin de sa mort.

Mais lorsqu'il mourut, elle resta entre les mains des autres.

Et avec elle, une question.

Avaient-ils aimé l'homme ?

Ou avaient-ils aussi compris ce qu'il essayait de dire ?

Si tout reposait sur la présence de Jesair, tout pouvait mourir avec lui près de la vitre.

Mais si quelque chose de ses paroles était passé en d'autres êtres, son souffle n'était plus la condition de leur vie.

À trente années-lumière de là, une petite planète bleue tournait autour de son étoile.

Elle était plus jeune dans son histoire.

Ses habitants ne connaissaient pas encore Elarion.

Ils ne savaient rien du Pont.

D'Auriola.

De Nerai.

De l'homme qui avait posé la paume sur le sol, près d'une vitre transparente.

Un autre homme devait un jour y naître.

On devait l'appeler Jésus.

Il devait marcher sur des chemins poussiéreux entre des villages qu'il aurait été difficile ne serait-ce que de repérer à l'échelle de l'univers.
Il devait manger avec des pêcheurs.

Toucher les malades.

Parler aux gens dont les autres détournaient le visage.

Il devait rencontrer les puissants et ceux qui n'avaient presque rien.

Sans armée.

Sans charge officielle.

Sans le sceau d'un État.

Avec des mains qui pouvaient rompre le pain.

Et pourtant, quelque chose devait rester après lui, qui survivrait aux empires.

Que l'être devant toi a de la valeur même quand il n'a rien à t'offrir.

Que la miséricorde peut se tenir au-dessus de l'application aveugle de la loi.

Que la grandeur peut signifier le service.

Qu'un ennemi n'est pas condamné à le rester pour toujours.

Ensuite, pendant des siècles, les hommes se disputeraient pour savoir qui il était.

Ils lui bâtiraient des temples.

Ils peindraient son visage.

Chaque peuple lui prêterait un peu du sien.

Certains verraient en lui Dieu.

D'autres, un prophète.

D'autres encore, un maître.

Et il y aurait aussi ceux qui feraient en son nom l'exact contraire de ce qu'il avait enseigné.

Car les grandes idées ne traversent pas l'histoire en ligne droite.

Une génération les formule.

La suivante les infléchit selon ses besoins.

Une autre les découvre de nouveau.

Et, après des siècles, ce qui avait paru le rêve dangereux d'un seul homme peut devenir une évidence pour des millions d'êtres.
Ainsi avancent les mondes.

Par degrés.

Entre certains degrés apparaissent ceux que l'on appellera plus tard prophètes.

Sauveurs.

Sages.

Réformateurs.

Hérétiques.

Fous.

L'univers n'avait pas besoin d'un nom commun pour eux.

Ils étaient comme des messagers qui ne portent pas de lettre.

Ils étaient eux-mêmes la lettre.

Mais pour pouvoir appartenir au monde où ils venaient, il leur fallait oublier pour un temps.

S'ils avaient tout su, leur vie n'aurait pas été une vie humaine.

Elle aurait été une visite.

C'est pourquoi ils éprouvaient la douleur.

La faim.

La peur.

La solitude.

Le désir.

La colère.

L'amour.

Le doute.

Ils pouvaient échouer.

Ils pouvaient dire quelque chose qu'ils regrettaient ensuite.

Ils pouvaient désirer rester en vie.

Car nul ne peut parler aux êtres d'un monde depuis l'intérieur de leur expérience sans devenir, au moins pour un temps, l'un d'eux.
Et quand leur vie s'achevait, leur corps restait à la planète.

Leur nom à l'histoire.

Leurs paroles aux hommes.

Ce qui se cachait plus profondément poursuivait sa route.

Le temps entre de telles vies ne se mesurait pas au calendrier.

Aucun corps n'attendait le matin suivant.

Aucun cœur ne comptait les battements.

Des milliers d'années pouvaient passer sur une planète avant que, sur une autre, ne mûrît l'instant où il était possible d'entrer.
Pendant ce temps, quelque part au loin, une civilisation naissait.

Elle découvrait le feu.

Puis l'écriture.

Elle partageait la terre.

Elle créait des lois.

Elle bâtissait des temples.

Elle fabriquait des armes.

Elle inventait l'argent.

Et, au bout d'un temps suffisamment long, elle commençait à croire que la manière dont elle avait organisé le monde était la seule manière de l'organiser.
Jusqu'à ce qu'elle approchât de sa propre limite.

Alors le chemin pouvait recommencer.

Une autre étoile.

Une autre planète.

Un autre corps.

Un autre nom.

La tâche elle-même n'était pas nécessairement la même.

Un monde qui se noyait dans la vengeance avait besoin d'entendre parler de pardon.

Un monde qui confondait l'obéissance avec le bien avait besoin du doute.

Une civilisation broyée par un pouvoir arbitraire avait besoin de la protection de l'individu.

Et un monde dont les individus avaient oublié qu'ils ne survivaient que grâce aux autres pouvait un jour avoir besoin qu'on lui rappelât son devoir envers le tout.
Les mots changeaient.

La direction gardait quelque chose de commun.

De la peur à la compréhension.

De la violence à la coopération.

Du pouvoir caché à la responsabilité.

De l'idée de séparation à la connaissance que rien de vivant ne naît de soi seul.

Jesair était l'un d'eux.

Peut-être avait-il porté autrefois un autre nom.

Peut-être s'était-il tenu sous le ciel d'une planète disparue depuis longtemps et avait-il parlé à des êtres dont ni un Elarien ni un humain de la Terre n'auraient su appeler les visages des visages.

Peut-être y avait-il prononcé une tout autre phrase.

Une autre partie du même chemin.

Et peut-être son chemin sur la petite planète bleue devait-il encore commencer.

Dans un autre corps.

Sous un nom qui lui revenait déjà parfois par éclairs, bien qu'il ne le comprît pas.

L'âme n'a pas besoin de signature.

C'est l'histoire qui en a besoin.

Et peut-être certaines âmes ne traversent-elles pas les mondes seules.

Certaines affinités survivent même à la perte du nom.

Elles reviennent d'abord comme une étrange confiance envers un inconnu.

Comme un chagrin sans souvenir.

Comme un mouvement de la main qui devance la raison.

Trois doigts sur le poignet.

Une phrase prononcée avant que l'on comprenne pourquoi on l'a prononcée.

Ne pars pas seul.

Le dernier sourire de Mareia resta pour Nerai une question.

L'enregistrement ne permettait pas de savoir ce que Jesair avait dit.

Il ne permettait pas non plus de savoir ce que Mareia avait vu au dernier instant.

Il ne restait que l'image d'une femme qui, en regardant un homme mourant, avait souri comme si elle s'était souvenue de lui après un temps infiniment long.

Quand le cœur de Jesair cessa de battre, les étoiles ne changèrent pas de trajectoire.

Le ciel ne s'ouvrit pas.

Aucun signe n'apparut sur Elarion.

La planète poursuivit son orbite.

Les villes comptaient leurs morts.

Dans les maisons restaient des récipients près des fenêtres.

Des vêtements aux portemanteaux.

Des livres à demi lus.

Des lits dont plus personne ne se levait le matin.

Et pourtant, quelque chose bougea.

Dans les êtres.

Les paroles de Jesair commencèrent à se répandre sans lui.

Certains les déformèrent.

Certains les simplifièrent.

Certains n'en retinrent que ce qui les arrangeait.

D'autres y découvrirent des conséquences que Jesair lui-même n'avait pas encore eu le temps de penser jusqu'au bout.

Tel est le destin de toute idée qui survit à son auteur.

Elle cesse de lui appartenir.

Des documents restèrent dans son bureau.

Parmi eux, le projet de la part des vivants.

Des notes dans les marges.

Des questions sans réponse.

Des espaces vides.

Le monde devait apprendre à poursuivre une conversation avec un homme dont le fauteuil restait vide.

Et quelque part, très loin, auprès d'une étoile qu'aucun Elarien n'avait jamais vue, tournait une autre planète.
Ses océans avaient la couleur du métal sombre.

La nuit, trois lunes voyageaient au-dessus d'eux.

Sur les terres naissaient les premières villes.

Leurs habitants avaient découvert l'écriture.

Ils commençaient à commercer.

Ils commençaient à partager la terre.

Peu à peu, ils se divisaient entre ceux qui possèdent et ceux qui obéissent.

Ils avaient des milliers d'années devant eux.

Leur heure n'était pas encore mûre.

L'univers ne se hâtait pas.

Mais un jour, un enfant naîtrait parmi eux.

Il recevrait un nom qui ne résonnerait jamais sur Elarion.

Ni sur la Terre.

Il rirait.

Il pleurerait.

Il commettrait des erreurs.

Peut-être tomberait-il amoureux.

Peut-être aurait-il peur de la mort.

Et un jour, il prononcerait une phrase après laquelle son monde ne pourrait plus rester tout à fait tel qu'il était.

Là-bas, personne ne connaîtrait Jesair.

Personne ne connaîtrait Jésus.

Et ce ne serait pas nécessaire.

Les grandes âmes ne traversent pas l'univers pour sauver leur nom.

Les noms appartiennent aux mondes.

Elles n'emportent avec elles qu'une direction.

Et lorsque leur tâche s'achève en un lieu, elles ne partent pas vers le haut.

Ni au loin.

Seulement plus loin.

Quatrième partie — Elarion sans le Tiers

33. Les mains manquantes

Lorsque la courbe s'arrêta enfin, Elarion, vue de l'orbite, paraissait presque inchangée.

Les mers étaient à leur place.

Les continents n'avaient pas bougé.

Les villes brillaient dans la nuit.

Les corridors de transport dessinaient toujours de fines veines lumineuses au-dessus de la planète.

Thaeron poursuivait son orbite.

Quelqu'un qui aurait regardé la planète de très loin n'aurait peut-être même pas reconnu la catastrophe.

Il lui aurait fallu s'approcher.

D'une table.

D'un lit.

D'un poste de travail.

Car environ une personne sur trois manquait.

D'abord, elles manquèrent à la maison.

La moitié vide d'un lit.

Un récipient qu'on n'avait pas vidé.

Un vêtement à l'endroit où plus personne ne vint le prendre.

Un message qui restait marqué comme non remis.

Les jouets d'enfants auxquels, pendant plusieurs jours encore, les parents ne parvenaient pas à dire que plus personne ne viendrait les coucher.
Puis les morts commencèrent à manquer aussi au monde.

Dans un hôpital d'Aménia du Nord, deux des trois responsables des réseaux d'oxygène étaient morts.

Le réseau lui-même fonctionnait.

Il savait produire de l'oxygène.

Le purifier.

Le distribuer.

Prévoir la consommation.

Mais toute modification importante de capacité exigeait, selon la loi, la validation de deux spécialistes agréés.
L'un était mort.

Le deuxième était inconscient.

Le troisième travaillait depuis quarante heures sans dormir.

Il commit une erreur.

À Sarur, les entrepôts contenaient assez de nourriture pour plusieurs mois.

Les véhicules autonomes attendaient en rangs.

Ils connaissaient le chemin.

Ils savaient évaluer les fermetures de routes.

Ils savaient trouver un itinéraire de remplacement.

Mais ils n'avaient pas le droit de modifier la destination d'une livraison sans approbation humaine.

La personne chargée d'approuver le changement était morte.

Ainsi les machines prêtes à nourrir la ville attendaient-elles la signature d'un homme qui n'avait plus de main.

Dans l'un des dômes de Thaeron mourut une femme qui était la seule à connaître parfaitement l'ancienne modification du système de recyclage de l'eau.
La documentation existait.

Elle était incomplète.

L'intelligence de maintenance savait que trois vannes se comportaient autrement que ne l'indiquaient les plans.

Elle ignorait pourquoi.

La femme le savait.

Depuis des années, elle se disait qu'un jour elle le noterait.

En attendant, elle l'avait toujours expliqué à un collègue.

Le collègue était mort une semaine avant elle.

Le Tiers n'avait pas pris à Elarion que des corps.

Il lui avait pris une immense part de mémoire qui n'avait jamais été stockée dans des machines.

La mémoire des mains.

La mémoire des habitudes.

La mémoire de l'homme qui, le matin, venait auprès d'un système et accomplissait sans réfléchir trois petits gestes, parce qu'il savait depuis vingt ans que, sans eux, quelque chose se déréglerait le soir.

Les vivants tentèrent d'abord de remplacer les morts.

Les médecins aidaient dans les entrepôts.

Les enseignants distribuaient la nourriture.

Les fonctionnaires nettoyaient les modules médicaux.

Les chercheurs aidaient les services funéraires.

Les ingénieurs dormaient près des nœuds énergétiques.

Des villes entières fonctionnaient dans un état que l'on aurait autrefois qualifié d'urgence.

Après le Tiers, on ne savait plus très bien ce que signifiait le mot urgence.

On ne pouvait pas demander à moins de six milliards de personnes bouleversées d'accomplir le travail de neuf milliards tout en enterrant ceux qu'elles aimaient.

Le conseil de crise fit donc ce dont on débattait depuis des décennies avant la pandémie.

Il commença à supprimer les validations humaines obligatoires.

D'abord pour l'approvisionnement alimentaire.

Puis dans l'énergie.

Les transports.

La production de base.

L'entretien des villes.

Les intelligences artificielles reçurent le pouvoir de modifier les plans de production, de déplacer des matériaux et d'allouer une partie des capacités sans attendre un humain pour chaque décision.

Le document qui le permit portait un titre long de presque une demi-ligne.

Les gens l'appelaient simplement :

L'autorisation de continuer.

Car c'était précisément ce que les machines avaient reçu.

L'autorisation de continuer là où l'humain manquait.

Saira dirigeait l'équipe chargée de relier les différents systèmes.

Devant elle s'étendait une carte de la production planétaire.

Avant le Tiers, une telle carte n'aurait pas pu exister.

Les États protégeaient leurs réserves énergétiques.

Les entreprises, leurs capacités de production.

Les distributeurs, leurs entrepôts.

Chacun considérait une partie de la réalité comme son secret stratégique.

Après le Tiers, ils commencèrent à ouvrir leurs données.

Non par illumination.

Mais parce que, sans elles, le système ne savait pas qui aider.

« Excédent de mélanges nutritifs dans l'ouest de Vasýria, dit un analyste. »

« Où en avons-nous besoin ? »

« Au nord-est. Trois zones hospitalières. »

« Le transport ? »

« Les capacités sont disponibles. »

« Alors envoyez-les. »

L'analyste resta immobile.

« Il y a un problème. »

Saira leva les yeux.

« Lequel ? »

« L'itinéraire traverse trois États. »

« Et ? »

« Quatre monnaies. »

Saira se renversa sur son siège.

« Trois États. Quatre monnaies. »

« Le transporteur facture par l'intermédiaire de Therinith. »

« Pourquoi ? »

« Le régime fiscal. »

Saira ferma un instant les yeux.

« Bien entendu. »

Quatre contreparties facturaient dans quatre monnaies. Les nœuds savaient convertir les montants en une fraction de seconde ; la finalisation était bloquée par des règles de couverture différentes et par l'habilitation de l'hôpital.

La nourriture existait.

Les véhicules existaient.

Les routes existaient.

Les gens avaient faim.

Délai estimé avant libération de la cargaison : trente heures.

« Le Pont, dit Saira. »

L'analyste la regarda.

« L'hôpital n'est pas autorisé à recevoir des elars pour son fonctionnement courant. »

« Il dispose d'une dérogation de crise. »

« Pour le matériel médical. »

Saira regarda l'enregistrement.

« Selon vous, qu'est-ce que la nourriture pour quelqu'un qui mourra sans elle ? »

L'analyste ne dit rien.

« Faites passer cela par le Pont. »

« Qui approuvera la dérogation ? »

Saira regarda la chaise vide près de la table.

Neuf jours plus tôt encore, l'adjoint y était assis.

« Moi. »

Cinq minutes plus tard, le paiement était effectué.

Le fabricant voyait la commande.

Le transporteur, le prix.

L'assureur, le risque.

L'hôpital, l'heure de livraison estimée.

Le public voyait combien on avait payé et à qui.

Il ne voyait pas les noms des patients.

Les véhicules autonomes partirent avant que l'ancien système n'eût achevé la première conversion monétaire.

Ces cas se multiplièrent.

D'outil de paiement de crise, le Pont devenait peu à peu le système nerveux de l'économie automatisée.

Les machines savaient produire.

Mais elles avaient besoin de savoir ce qu'il fallait produire.

Elles savaient déplacer les réserves.

Elles avaient besoin de savoir où elles manquaient réellement.

Elles savaient optimiser un trajet.

Elles avaient besoin de savoir si la commande existait et qui en portait la responsabilité.

Le flux de la valeur devint l'un des moyens par lesquels les machines lisaient le monde humain.

Et lorsque ce flux devint visible, des choses jusqu'alors séparées commencèrent à apparaître.

Pendant la pénurie, un grossiste cessa de libérer ses stocks de médicaments.

Il affirmait attendre le transport.

Le Pont montra que les entrepôts étaient prêts.

Il affirmait que les hôpitaux ne proposaient pas un prix suffisant.

Le registre montra le contraire.

Dans le même temps, des sociétés liées à son groupe de propriétaires achetaient des contrats dont la valeur augmentait avec la durée de la crise.

Un autre compte finançait des campagnes contre la mise à disposition forcée des stocks.

Prise isolément, chacune de ces informations prouvait peu de chose.

Réunies, elles racontaient une autre histoire.

Les stocks furent libérés.

La décision avait un auteur.

Et l'auteur savait que sa décision laisserait une trace.

Au bout de quelques mois, les usines automatisées produisaient presque autant qu'avant le Tiers.

Puis davantage.

Les machines n'étaient pas tombées malades.

Les champs énergétiques n'avaient pas eu de fièvre.

Les chaînes robotisées n'avaient pas perdu leurs parents.

Une grande partie des capacités de production avait traversé la pandémie intacte.

Ce qui manquait surtout, c'était la prise de décision autour d'elles.

Les signatures.

Les autorisations.

Les validations répétées des mêmes données dans des systèmes qui, pour des raisons juridiques, n'avaient pas le droit de se les transmettre.
Les contrôles dont le seul but était de confirmer que le contrôle précédent avait été effectué par un humain.

Le Tiers avait supprimé les humains avec une telle brutalité qu'il révéla quelles parties de l'économie avaient réellement besoin d'eux.
Lorsque les conseils économiques publièrent les premiers chiffres, la société en fut bouleversée.

Il y avait plus d'un tiers de travailleurs en moins.

La production n'avait baissé que de quelques pour cent.

Dans certains secteurs, elle avait déjà dépassé son niveau initial.

Ces chiffres recelaient une question désagréable.

Si la société était capable de créer presque autant de choses avec sensiblement moins de travail humain, quel était exactement le rôle de tous les emplois qu'elle avait jusque-là jugés indispensables ?
La réponse était désagréable.

Une partie du travail n'existait pas pour produire quelque chose de nécessaire.

Elle existait pour qu'un être humain acquière le droit de recevoir de l'argent.

L'ancien système avait lié l'accès à la vie à une place dans le processus de production.

À présent, le processus de production pouvait fonctionner sans une partie des humains.

Mais les humains ne pouvaient pas fonctionner sans revenu.

Les entreprises ne versaient pas de salaires aux morts.

Les familles perdaient ceux qui les faisaient vivre.

Des millions d'autres personnes avaient quitté leur emploi pour s'occuper des enfants, des malades et des vieillards.

D'autres avaient été remplacées par les systèmes auxquels la pandémie avait ouvert la porte.

La production augmentait.

Les comptes des ménages se vidaient.

Saira apporta à Nerai une projection planétaire.

« Si nous ne faisons rien, d'ici trois mois, plus de la moitié des ménages dépendront de l'aide d'urgence. »

Elles étaient assises dans l'ancien bureau de Jesair.

La quarantaine de la maison des Davion avait été levée une semaine auparavant.

Des machines avaient nettoyé la maison.

On avait laissé les objets là où ils étaient.

Le récipient d'eau près de la place de Jesair.

Le livre de Mareia près de la fenêtre.

Deux fauteuils tournés vers le jardin.

Nerai n'y touchait pas.

« À combien de personnes pouvons-nous trouver un travail ? » demanda-t-elle.

« À toutes. »

Nerai regarda Saira.

« Un travail utile. »

Saira baissa les yeux vers la projection.

« Je ne sais pas. »

« Une estimation. »

« À la moitié des adultes. Peut-être moins. »

« Si nous arrêtons l'automatisation ? »

« Davantage. »

« Et à la prochaine crise, nous attendrons de nouveau des signatures humaines ? »

Saira garda le silence.

« Alors nous ne l'arrêterons pas. »

Elle ouvrit un autre document.

Projet de part de base planétaire provisoire.

Nerai ne connaissait pas ce titre.

Mais elle connaissait l'idée.

Elle se souvint de Nitra.

D'une conversation d'avant le Tiers.

Jesair avait dit alors qu'une allocation était quelque chose que le pouvoir accordait d'en haut à un être humain.

Une part était autre chose.

Une part dit qu'une certaine fraction du résultat commun appartient à chacun parce qu'il est membre de la civilisation qui le produit.
À l'époque, cela avait ressemblé à une conversation sur un avenir lointain.

L'avenir était entré sans frapper.

« Qui a préparé cela ? »

« L'équipe économique du Pont. Plusieurs États. Les conseils régionaux. »

Nerai ouvrit le document.

« Comment comptent-ils la verser ? »

Saira eut un petit sourire sans joie.

« Nous avons un problème. »

« Lequel ? »

« Trente monnaies. »

Nerai ferma les yeux.

Elle faillit rire.

Faillit seulement.

« C'est pourquoi ils proposent l'elar. »

Sur la première page du document figurait cette phrase :

Un être humain ne doit pas perdre le droit de vivre pour la seule raison que la société n'a plus besoin de son travail.

Nerai la lut.

Puis encore une fois.

Elle regarda le fauteuil vide près de la fenêtre.

« Jesair dirait que cela ne suffit pas. »

« Pourquoi ? »

« Parce que nous ne savons pas sur quelle base calculer cette part. »

« Le Pont voit une part toujours plus grande de la production. »

« Toujours plus grande, ce n'est pas la totalité. »

« Non. »

Nerai regarda par la fenêtre.

Le jardin de la maison des Davion s'ensauvageait.

L'herbe débordait déjà sur les allées.

Les arbres fleurissaient.

Une branche s'inclinait trop bas et personne ne l'avait coupée.

La nature ignorait qu'un tiers du monde était mort.

Elle continuait.

C'était peut-être précisément pour cela que Nerai ne parvenait pas à la haïr.

Elle ferma le document.

« Alors nous devrons en voir davantage. »

Saira leva les yeux.

« De la production ? »

« De la valeur. »

Nerai regarda encore un moment le jardin.

« Si nous voulons en répartir une juste part, nous devons savoir où elle naît, où elle va et qui la possède. »

Saira acquiesça.

Nerai lui tendit le document.

« Convoque le conseil économique. »

« Quand ? »

« Maintenant. »

« Nerai, tu n'as pas dormi. »

Nerai esquissa un faible sourire.

« J'ai dormi avant le Tiers. »

Saira resta dans l'embrasure.

« Ton frère ne voudrait pas que tu te détruises. »

Nerai la regarda.

« Mon frère ne voulait pas non plus trois milliards de morts. »

Saira partit.

La porte se ferma.

Nerai resta seule.

Elle demeura longtemps assise.

Puis elle se leva et s'approcha du fauteuil de Jesair.

Pour la première fois depuis son retour dans la maison, elle le toucha.

Elle posa la paume sur le dossier.

« Les machines ne les ont pas remplacés, dit-elle à la pièce vide. »

Sa voix trembla.

« Elles nous ont seulement montré combien de choses elles savaient faire sans nous depuis longtemps déjà. »

Et alors, enfin, elle se mit à pleurer.

Pas un tiers du monde.

Personne ne peut pleurer trois milliards d'êtres à la fois.

Elle pleurait un frère.

Une femme.

Trois doigts sur un poignet.

Deux mains que, dans leurs dernières heures de vie, séparaient quelques centimètres de verre transparent.
Dehors, le Soleil d'Elarion se levait sur Auriola.

Il éclaira les toits des maisons.

Le jardin.

Le fauteuil vide.

Et le monde qui continuait.

Car après les catastrophes, le monde continue toujours.

La seule question qui demeure est ce qu'il emporte avec lui.

34. La part des vivants

La première part de base ne fut pas adoptée comme un nouvel ordre social.

Elle fut adoptée pour quatre-vingt-dix jours.

C'est ainsi que commençaient presque tous les grands changements sur Elarion.

À titre provisoire.

À titre exceptionnel.

Seulement jusqu'au retour à la normale.

Mais la normale avait cessé d'exister.

La proposition reposait sur le coût de la vie dans chaque région. Depuis des années, chaque État, chaque ville et chaque territoire habité calculaient le prix du logement de base, de l'alimentation, de l'énergie, des transports et des soins de santé.
Avant le Tiers, ces données servaient à déterminer les prestations sociales, à négocier les salaires et à fixer les revenus minimaux.
Elles devinrent désormais le fondement de la part.

Une personne sans autre revenu recevait une somme correspondant au coût des besoins essentiels dans sa région.

Si elle disposait d'un revenu propre, sa part ne disparaissait pas dès la première pièce gagnée. Elle diminuait progressivement et ne cessait d'être versée que lorsque ce revenu dépassait le double du coût local des besoins essentiels.
Ce n'était pas un dispositif parfait.

Les régions se disputaient sur les calculs.

Les villes affirmaient que le logement coûtait plus cher que ne l'indiquaient les statistiques nationales.

Les territoires ruraux objectaient que leurs transports et leur énergie coûtaient davantage.

Les familles demandaient que le nombre d'enfants soit pris en compte.

Les personnes handicapées rappelaient que les dépenses moyennes n'étaient pas leurs dépenses.

Mais le système possédait une propriété que les aides précédentes n'avaient pas.

Chacun pouvait voir sur quelles bases sa part avait été calculée.

Il voyait l'indice régional, les règles, les revenus pris en compte, la source des données et la raison précise du montant obtenu.

Si le calcul changeait, le changement avait un auteur.

Si le système utilisait une donnée erronée, la personne voyait d'où elle venait.

Si un fonctionnaire ouvrait les justificatifs individuels, leur détenteur recevait un relevé de cette consultation.

Le premier versement planétaire devait passer par le Pont.

C'est alors qu'il apparut que trente monnaies n'étaient pas seulement un symbole de souveraineté.

C'étaient trente manières différentes de dire de combien une personne avait besoin pour vivre.

Un État fixa la part dans sa propre monnaie et, deux jours plus tard, la dévalua pour réduire le coût réel supporté par le budget.
Un deuxième gela le taux de change.

Un troisième interdit aux citoyens de détenir des elars en dehors des banques agréées.

Un quatrième annonça qu'il ne verserait l'aide qu'aux personnes pouvant prouver qu'elles avaient résidé sur son territoire au cours des deux dernières années.
Or, après le Tiers, des millions de personnes avaient quitté leur foyer.

Elles déménageaient pour rejoindre leurs proches.

Pour trouver des logements vacants.

Pour trouver du travail.

Pour recevoir des soins.

Une famille pouvait vivre dans un État, percevoir une retraite d'un deuxième, posséder un appartement dans un troisième et acheter des aliments importés d'un quatrième.
Les anciennes monnaies avaient été conçues pour des mondes qui prétendaient que leurs frontières étaient réelles.

Le Tiers avait montré que l'air, la maladie, la nourriture et la mort ne les connaissaient pas.

Daren Voltr était assis face à Nerai à une réunion du Conseil monétaire.

Des années s'étaient écoulées depuis le forum de Nitra.

Il y avait défendu la souveraineté monétaire devant Jesair. Il disait que la monnaie était le volant de l'État et que les régions plus faibles avaient besoin de leur propre taux de change pour survivre.

Il avait maintenant le visage las.

Sa femme et l'un de ses fils étaient morts pendant le Tiers. Il n'en avait jamais parlé publiquement. Nerai ne le savait que parce qu'elle avait vu leurs noms sur la liste des victimes.

« L'elar commun ne peut être versé sans autorité monétaire commune », dit Voltr.

« Le Pont le verse déjà », répondit Saira.

« Le Pont émet une unité de règlement adossée à des réserves. Pas une monnaie d'État. »

« Pour celui qui s'en sert pour payer son loyer, la différence est théorique. »

Voltr la regarda.

« Ce sont précisément les phrases de ce genre qui provoquent les catastrophes monétaires. »

Nerai ouvrit la carte du premier versement d'essai.

« La catastrophe, nous l'avons déjà. »

Les retards apparurent sur la carte.

Les plus importants n'étaient pas dans les régions pauvres.

Ils étaient aux frontières des systèmes monétaires.

« Dans une région, les gens ont reçu leur part avec quatre jours de retard, dit Nerai. Nous connaissions les fonds comme les bénéficiaires. Mais nous attendions une conversion entre trois monnaies et la confirmation de deux banques centrales. »

Voltr examina les données.

« Et qui supportera le risque de change si vous versez tout en elars ? »

« Aucun des bénéficiaires. »

« Le Pont, donc. »

« Les réserves sont publiques. »

« Les réserves ne sont pas infinies. »

« La patience des gens non plus. »

Voltr s'adossa à son siège.

« Je comprends l'urgence. Mais une monnaie commune créera un pouvoir commun. Cet aspect-là, vous refusez toujours de le nommer. »
« Nous le nommons, dit Nerai. C'est pour cela que nous exigeons qu'il soit visible. »

« Un pouvoir visible reste un pouvoir. »

« Oui. »

Voltr haussa les sourcils.

Il s'était attendu à une défense.

Nerai poursuivit :

« La transparence n'abolit pas le pouvoir. Elle permet de voir qui l'exerce. C'est moins que la perfection. Mais plus que l'obscurité. »
Voltr regarda le symbole de l'elar.

« Et les États qui le refuseront ? »

« Ils pourront verser la part dans leur propre monnaie. »

« Alors elle ne sera pas planétaire. »

« Elle sera planétaire par ses règles. Le mode de versement restera provisoirement local. »

« Provisoirement. »

Il prononça le mot avec une telle précision qu'on aurait dit qu'il y entendait déjà l'histoire à venir.

Malgré les désaccords, le premier versement eut lieu.

À Sarur vivait une femme du nom d'Elina Vass, avec ses quatre enfants.

Avant le Tiers, elle coordonnait les approvisionnements d'un réseau de petits hôpitaux. Son mari réparait des modules de transport autonomes.
Tous deux avaient survécu à la maladie.

Mais son mari en avait gardé des poumons endommagés et avait besoin de soins de longue durée. Elina avait quitté son travail pour s'occuper de lui.
Entre-temps, un système automatisé avait repris son poste.

Pas par malveillance.

Les hôpitaux ne pouvaient pas attendre son retour.

Lorsqu'elle avait demandé l'ancienne aide sociale, l'État avait exigé qu'elle prouve qu'elle était sans emploi, qu'elle cherchait activement du travail et qu'en refusant un poste proposé, elle ne prolongeait pas sa propre dépendance.
Le système lui avait proposé un emploi dans une autre ville.

Elle ne pouvait l'accepter sans abandonner son mari.

Il lui avait donc refusé l'aide.

Pour obtenir la part de base, elle n'eut pas à prouver son utilité.

Le système établit ses revenus.

Les coûts régionaux.

Le nombre d'enfants à charge.

Les besoins de santé du foyer.

Une somme en elars arriva sur son compte.

Elina ouvrit le détail du calcul.

Elle vit chaque donnée utilisée.

À côté des besoins de santé de son mari figurait un lien vers un dossier protégé. Personne ne voyait le diagnostic sans en avoir besoin. Le système confirmait seulement le surcoût des soins.
Elina paya le loyer.

Le propriétaire acceptait la monnaie locale. Le Pont effectua automatiquement la conversion.

Elle paya l'énergie.

Elle commanda des provisions.

Il restait une partie de la part.

Pour la première fois depuis le début du Tiers, elle n'eut pas à décider lequel de ses enfants mangerait moins.

Ce soir-là, elle écrivit une seule phrase dans le débat public :

Je ne veux pas d'une allocation parce que j'ai échoué. Je veux une part d'un monde qui fonctionne même lorsque je ne peux pas travailler.
En quelques jours, des millions de personnes répétèrent cette phrase.

Tous n'étaient pas d'accord.

Les propriétaires d'entreprises automatisées affirmaient que la société punissait l'efficacité. Ils avaient investi dans les machines, assumé le risque, et l'on attendait maintenant d'eux qu'ils en partagent le fruit avec les personnes que ces machines avaient remplacées.

Mais l'argument de Jesair revenait.

Les machines n'étaient pas nées de rien.

Elles utilisaient la recherche financée par les générations précédentes.

Les réseaux énergétiques bâtis par les États.

Les données de milliards de personnes.

Les infrastructures de transport.

L'ordre juridique.

Les ressources extraplanétaires, que personne n'avait créées de ses propres mains.

Même la plus grande entreprise privée reposait sur un sol qu'elle n'avait pas construit seule.

Le Conseil planétaire instaura donc une contribution sur la production automatisée.

Pas en fonction du nombre de robots.

Cela aurait incité les entreprises à cacher leurs machines ou à simuler du travail humain.

La contribution était calculée à partir de la valeur créée avec une participation humaine minimale et de l'utilisation des infrastructures communes.

Le calcul était complexe.

Il devait donc être public.

L'entreprise voyait comment le système avait déterminé ce qu'elle devait.

Le citoyen voyait quelle portion de la part de base provenait de la production automatisée, des impôts, des revenus du patrimoine commun et des réserves.

C'est lors de l'instauration de cette contribution que se révéla une vieille faiblesse d'Elarion.

Personne ne savait déterminer exactement où le bénéfice avait été réalisé.

L'usine se trouvait dans l'Union.

Elle appartenait à une société de Vasýria.

Les brevets étaient détenus par un fonds de Therinith.

Les services de calcul étaient facturés par l'intermédiaire d'une juridiction de Thaeron.

La redevance de licence partait vers une île du sud.

À la fin de l'année, l'entreprise affirmait n'avoir presque rien gagné dans l'État où elle produisait réellement.

Un grand nombre des sociétés les plus prospères fonctionnaient ainsi.

La valeur naissait dans l'usine.

Le bénéfice naissait sur le papier, là où il n'y avait presque ni employés, ni clients, ni machines.

De petits États insulaires avaient bâti des économies entières sur le déplacement juridique de la valeur.

Ils offraient des impôts faibles.

Des propriétaires protégés.

Des fonds confidentiels.

Des régimes comptables particuliers.

Des lois selon lesquelles refuser une information n'était pas un obstacle à la coopération, mais un service rendu au client.

Les grands États répondaient en augmentant les impôts.

Ils devaient financer les hôpitaux, les écoles, les transports, la reconstruction après le Tiers et la part de base.

Plus les impôts étaient élevés, plus il devenait profitable de les contourner.

Plus l'argent s'échappait, plus les taux devaient augmenter pour ceux qui restaient.

La spirale fiscale tournait.

Les impôts étaient élevés parce que beaucoup ne les payaient pas.

Beaucoup ne les payaient pas parce qu'ils étaient élevés.

Et ceux qui les payaient croyaient de plus en plus être punis de ne pas avoir assez de pouvoir pour y échapper.

Le Pont ne pouvait pas modifier rétrospectivement les anciennes comptabilités.

Mais les nouvelles transactions en elars montraient où la valeur avait réellement été créée, quels services avaient été fournis et qui en était le bénéficiaire final.

Lors d'un paiement, on ne pouvait plus dissocier aussi facilement le prix de son parcours.

Chaque transaction importante portait un lien vers les relations de propriété, le fondement contractuel et le régime fiscal.

Tout n'était pas public pour tout le monde.

Mais rien d'important n'était entièrement dépourvu de nom.

Après six mois de part de base provisoire, il apparut que le système planétaire avait perçu davantage de recettes à des taux plus faibles que les anciens États à des taux plus élevés.
Pas parce que les gens s'étaient soudain mis à aimer les impôts.

L'évasion avait perdu une part de son obscurité.

Le Conseil économique proposa de prolonger la part de base d'une année supplémentaire.

Daren Voltr vota pour.

Après la réunion, Nerai l'arrêta dans le couloir.

« Je pensais que vous seriez contre. »

« Je le suis. »

« Vous avez voté pour. »

« Parce que l'autre solution est pire. »

« Cela ressemble au début de toute réforme. »

Voltr regarda Nitra à travers la paroi transparente.

La ville était encore pleine d'appartements vides.

« Jesair avait raison sur un point », dit-il.

Nerai le regarda.

« Lequel ? »

« On ne peut pas calculer une part à partir d'une valeur que personne ne voit. »

« Sur un seul point ? »

Voltr eut presque un sourire.

« N'accordez pas trop de victoires aux morts à la fois. »

Puis il redevint grave.

« Mais vous ne voyez toujours pas la conséquence. »

« Laquelle ? »

« Un calcul unique. Une couche fiscale unique. Une part unique. Une seule monnaie de règlement. »

« Oui. »

« Ce n'est plus de l'aide. »

« Non. »

« C'est le fondement d'un État. »

Nerai regarda l'emblème du Pont qui s'affichait au-dessus du fleuve.

« Peut-être. »

« Et qui dirigera cet État ? »

« C'est la question à laquelle nous devons répondre avant que quelqu'un ne réponde à notre place. »

Voltr s'en alla.

Nerai resta près de la fenêtre.

Une alerte apparut sur son interface de travail.

Le système d'analyse historique avait achevé la première reconstitution des flux financiers liés au Tiers.

Elle l'ouvrit.

Des milliers de paiements apparurent à l'écran.

Des fondations.

Des laboratoires.

De la capacité de calcul.

Des réservations de transport.

Des dérogations juridiques.

Des données généalogiques.

Des modèles d'assurance.

Des fonds politiques.

Tout ce qu'elle avait vu séparément avant le Tiers.

Tout était désormais réuni sur une même carte.

Au centre subsistait un vide.

Pas parce qu'il n'y avait rien.

Parce que quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour qu'aucun nom n'y figure.

Nerai agrandit l'image.

« Nous avons trouvé le squelette », dit-elle.

Taren, qui se tenait près d'elle, fixa la ligne reliant Vesta aux fondations de recherche.

« Et le corps ? »

« Il respire encore. »

35. Le squelette financier de la pandémie

L'enquête sur le Tiers ne commença pas par l'arrestation d'un suspect.

Elle commença par la préservation des données.

Pendant les premières semaines de la pandémie, des milliers de sociétés avaient disparu. Certaines parce que leurs propriétaires étaient morts. D'autres parce que leur activité n'avait plus de raison d'être. D'autres encore parce que ceux qui les dirigeaient avaient profité du chaos pour disparaître.

Les archives comptables fermaient.

Les banques fusionnaient leurs systèmes.

Les serveurs étaient purgés.

Les environnements de recherche temporaires étaient supprimés à l'expiration des contrats de location.

En temps normal, les données auraient été conservées selon les délais locaux.

Mais après le Tiers, on ne savait plus quelles données relevaient de la documentation commerciale et lesquelles constituaient la preuve du plus grand crime de l'histoire d'Elarion.

Nerai obtint une ordonnance planétaire gelant tous les enregistrements liés à la recherche biologique, aux archives généalogiques, à la logistique de crise et aux fondations apparues dans la Couche.

Vingt-trois États protestèrent contre cette ordonnance.

Certains défendaient sincèrement les droits de leurs citoyens.

D'autres protégeaient des clients.

Therinith déclara qu'une enquête étrangère ne pouvait geler sans distinction les registres patrimoniaux et comptables de personnes ne faisant l'objet d'aucun soupçon précis.

Nerai répondit en publiant la liste des données manquantes.

Pas leur contenu.

Seulement ce qui aurait dû exister et n'existait soudain plus.

Sept fonds avaient changé de gestionnaire pendant le premier mois de la pandémie.

Quatre fondations avaient fermé leurs comptes.

Deux cabinets juridiques avaient signalé que leurs archives étaient endommagées.

Vesta avait transféré une partie de ses titres de propriété à une société fondée trois jours après les premières informations publiques sur la maladie.
Chaque opération, prise séparément, pouvait avoir une explication innocente.

Ensemble, elles ressemblaient à une fuite.

La pression publique contraignit Therinith à céder.

Mais un problème demeurait.

Les données n'étaient pas écrites dans une seule langue.

Les banques et les États décrivaient les mêmes mouvements comme des dons, des prêts ou des licences. Une fois munie de nouvelles autorisations judiciaires, la Couche put comparer les horodatages, les signatures des gestionnaires et les identifiants d'origine, même là où la qualification juridique de la transaction avait changé.
Cette fois, pourtant, il n'y avait pas que des humains face à ce problème.

Les systèmes d'analyse qui, pendant la reconstruction, avaient relié stocks et production reçurent un nouvel objectif.

Ne pas chercher un coupable.

Chercher une concordance.

Le même gestionnaire.

Le même nœud de communication.

La même succession temporelle.

Le même schéma juridique.

Le même bénéfice économique final.

Nerai refusa que l'IA attribue aux personnes un score de culpabilité.

« Une machine peut montrer que deux chemins se sont croisés, dit-elle à l'équipe. Elle ne peut pas décider pourquoi les gens les ont empruntés. »
« Sans évaluation du risque, nous obtiendrons des millions de liens », objecta l'un des analystes.

« Alors nous les obtiendrons. »

« Les humains ne pourront pas les examiner. »

« Dans ce cas, utilisez la machine pour classer les preuves, pas les personnes. »

« La différence est mince. »

« Pas pour celui que vous désignerez comme coupable. »

Le système travailla donc sur les événements.

Un paiement.

Un contrat.

Un changement de propriétaire.

Une location de capacité.

L'octroi d'une dérogation.

Un accès aux données.

Ce n'était qu'une fois les événements reliés que les enquêteurs s'intéressaient aux personnes.

Le premier point solide vint d'un endroit que personne ne jugeait décisif.

D'une compagnie d'assurances.

Avant le Tiers, l'une des fondations avait commandé un modèle des pertes financières provoquées par une maladie frappant inégalement certains groupes de population.
La compagnie d'assurances avait reçu une demande hypothétique.

Elle ignorait que celle-ci se rattachait à un véritable projet biologique.

Elle avait remis son rapport par l'intermédiaire d'un espace de stockage sécurisé. Lors de cette remise, l'appareil qui avait ouvert le fichier avait été enregistré.
L'appareil n'était pas enregistré au nom d'une personne.

Il appartenait à une société gérant des résidences privées à Nitra.

La société appartenait à un fonds.

Le fonds était géré par un cabinet de Therinith.

Le cabinet protégeait le client final.

L'ancien système se serait arrêté là.

La nouvelle reconstitution confronta l'appareil à la consommation énergétique, aux accès aux bâtiments et aux autres documents téléchargés.
Le même appareil avait ouvert :

une analyse du retard de réaction des institutions sanitaires,

un avis juridique sur l'utilisation de données génétiques anonymisées,

un rapport sur la logistique de crise,

le résultat d'une modélisation biologique,

et un document intitulé L'épreuve de la cécité.

Tous les fichiers s'étaient retrouvés dans une même résidence.

La résidence appartenait à Arien Korveth.

Taren vérifia le résultat trois fois.

« Cela ne prouve toujours pas que c'est lui qui les a ouverts. »

« Non », dit Nerai.

« Quelqu'un d'autre a pu utiliser l'appareil. »

« Oui. »

« La résidence avait du personnel. »

« Elle en avait. »

« Et des visiteurs. »

« Oui. »

Taren la regarda.

« Tu ne peux pas te réjouir, pour une fois ? »

« Quand nous aurons une preuve. »

La suivante vint des archives généalogiques.

Avant le Tiers, Mareia avait consigné une rencontre avec Arien. Pas son contenu. Elle n'était pas autorisée à enregistrer secrètement une conversation privée.
Mais le système avait conservé l'heure de la rencontre, son entrée, la confirmation de la visite par Arien et l'accès ultérieur à des données de recherche protégées.
Quelques minutes après le départ de Mareia, Arien avait ouvert un document sur la vulnérabilité biologique des lignées auréliennes.
Une heure plus tard, il avait contacté Kael Thorne.

Le lendemain, le dernier paiement avait été effectué.

La succession temporelle, à elle seule, ne constituait toujours pas une preuve d'intention.

Puis ils trouvèrent un message du laboratoire.

Une chercheuse qui travaillait sur l'une des composantes biologiques avait eu des doutes. Elle avait adressé une question à l'intermédiaire qui lui avait confié la mission.

Elle demandait si les résultats ne risquaient pas d'être utilisés d'une manière menaçant une population particulière.

La réponse avait été brève :

Le projet ne vise ni à susciter la haine ni à cibler activement une population. Il évalue les différences naturelles de réaction des systèmes biologiques. Poursuivez conformément aux spécifications approuvées.

Le message ne portait pour signature qu'un code de projet.

L'analyse du style révéla une ressemblance avec les messages d'Arien.

Nerai refusa de l'utiliser comme preuve principale.

« Une ressemblance de langage n'est pas une signature. »

Taren ouvrit les données techniques.

« Mais la clé d'envoi, si. »

La clé avait été créée dans la résidence d'Arien.

À cet instant, son nom cessa de n'être qu'un soupçon.

Nerai demanda l'autorisation de perquisitionner, de saisir les appareils et de restreindre ses déplacements.

Le système judiciaire répondit que la personne ne se trouvait plus à son adresse déclarée depuis deux mois.

La résidence d'Arien était vide.

Elle n'avait pas été abandonnée dans la panique.

Elle avait été nettoyée.

Les effets personnels avaient disparu.

Les comptes avaient été transférés.

Les droits d'accès révoqués.

Sur un mur restait le rectangle plus clair d'un tableau enlevé.

Dans un placard, il ne restait qu'un récipient bleu sombre.

Intact.

Il reposait sur le côté.

Nerai le reconnut pour l'avoir vu sur d'anciennes photographies de Mareia.

Il lui avait appartenu.

Elle le prit entre ses mains.

Le bord portait une petite éraflure.

Rien de plus.

Arien avait essayé de le détruire et n'avait même pas réussi cela.

« Quand est-il parti ? » demanda-t-elle.

L'enquêteur ouvrit les registres de la maison.

« Au cours du premier mois de la pandémie. »

« Pour aller où ? »

« Un module privé s'est dirigé vers l'anneau orbital. »

« Et ensuite ? »

« L'enregistrement de la destination manque. »

Nerai le regarda.

« Les vaisseaux ne disparaissent pas. »

« Celui-ci a changé de propriétaire pendant le vol. Le nouveau propriétaire était enregistré sur Thaeron. »

« Qui ? »

« Un fonds de Therinith. »

Nerai éprouva presque une sorte d'amusement las.

Même dans sa fuite, Arien restait fidèle à l'ancien monde.

Il pensait qu'en répartissant son trajet entre assez de registres, personne ne verrait où il était arrivé.

Le Pont n'avait pas encore accès aux anciens vols privés.

Mais les systèmes énergétiques et d'approvisionnement de Thaeron participaient déjà à la reconstruction.

Chaque dôme déclarait sa consommation d'eau, d'énergie, d'oxygène et de nourriture.

Le système d'analyse trouva un lieu dont la consommation dépassait durablement le nombre d'habitants enregistrés.

Un dôme privé aux abords de la colonie du nord.

Officiellement vide.

Régulièrement ravitaillé.

Détenu par un autre fonds.

Nerai regardait la carte.

« Demandez à Thaeron de l'arrêter. »

Taren hésita.

« L'administration de Thaeron a déjà répondu. »

« Quand l'avons-nous interrogée ? »

« Nous ne l'avons pas fait. Le système lui a envoyé une alerte automatique en identifiant une personne soumise à une restriction de déplacement. »

« Et ? »

« Ils affirment ne pas disposer d'un fondement juridique suffisant pour pénétrer dans un dôme privé. »

Nerai posa lentement le récipient de Mareia sur la table.

« Trois milliards de morts ne sont pas un fondement juridique suffisant ? »

« Selon eux, nous avons des preuves financières et des données. Pas de preuve directe qu'Arien ait créé ou libéré la menace biologique. »

« Nous avons son appareil. Sa clé. Son financement. Sa fuite. »

« Nous avons une structure. »

« Lui, il avait l'ensemble. »

« Il faut le prouver. »

Nerai regarda la carte du dôme.

« Alors laissez-le parler. »

Les autorités de Thaeron refusèrent une intervention publique.

Deux heures plus tard, la Couche publia une partie de la carte des preuves.

Sans données médicales personnelles.

Sans détails techniques de biologie.

Elle ne montra que le nécessaire.

Les fondations.

Les paiements.

Les commandes de recherche.

L'appareil.

La résidence d'Arien.

La fuite.

Et le dôme privé dont le propriétaire demeurait caché.

Le public établit le lien avec le nom plus vite que le tribunal.

Des gens commencèrent à se rassembler devant le dôme.

Pas des gens armés.

Des proches des disparus.

Ils apportaient des photographies des morts.

Ils les déposaient devant l'entrée.

Une après l'autre.

L'administration de Thaeron envoya des unités de sécurité pour prévenir la violence. Au lieu d'une attaque, elles trouvèrent le silence.
Des milliers de visages posés à même le sol d'une autre planète.

Le troisième jour, le tribunal délivra l'autorisation.

Les unités de sécurité pénétrèrent dans le dôme.

Arien Korveth était assis à une table.

Il ne s'enfuit pas.

Devant lui était ouverte une retransmission de la foule.

Il regardait les photographies.

Lorsqu'on lui demanda de se lever, il obéit.

« Vous êtes arrêté, soupçonné d'avoir participé à la préparation et au financement des événements ayant conduit au Tiers. »

Arien sourit légèrement.

« Ce n'est pas l'argent qui a causé le Tiers. »

Le commandant de l'unité ne répondit pas.

Arien tendit les mains pour qu'on les entrave.

« Ce sont les hommes. »

« Le tribunal en jugera. »

« Non, dit Arien. Le tribunal me jugera, moi. »

Il regarda une dernière fois les photographies devant le dôme.

« Et tous les autres en sortiront blanchis. »

36. L'homme qui avait la carte

On ne transféra pas Arien à Nitra.

Cela aurait été dangereux.

Pas pour lui.

Pour la ville.

Des dizaines de milliers de personnes se rassemblaient devant le siège de la Couche. Une partie réclamait un procès public. D'autres exigeaient sa mort immédiate. Des appels se firent entendre pour expulser tous les Veyrans, fermer leurs maisons financières et confisquer leurs biens.

La retransmission publique montrait le visage d'Arien à côté du nombre des victimes. Le présentateur parlait de l'arrestation et des preuves de financement ; un invité réclamait déjà une condamnation, un autre la fermeture de toutes les fondations veyranes. Sous l'image défilaient les noms des personnes que l'on cherchait encore.

Nerai regarda quelques secondes. Elle fit corriger une erreur sur l'heure de l'arrestation et demanda que l'office publie ce qui était réellement établi. À l'écran, Arien devenait déjà l'unique visage de toute la catastrophe. Pourtant, l'enquête devait se poursuivre après son interrogatoire.

Nerai refusa de rendre public le lieu de détention.

Arien savait que sa vie dépendait aussi de son maintien dans le secret.

Le premier interrogatoire eut lieu par liaison sécurisée.

D'un côté, Arien était assis dans une pièce blanche sans fenêtres.

De l'autre se trouvaient Nerai, deux enquêteurs, un représentant juridique de la Convention et l'avocat d'Arien.

Nerai ne voulait pas assister à l'interrogatoire.

Elle était la sœur de l'une des victimes.

Sa présence pouvait mettre en cause l'impartialité.

En même temps, elle connaissait la carte financière mieux que quiconque.

Arien l'avait personnellement demandée.

« Je ne parlerai qu'à elle », avait-il dit.

« Vous n'avez pas le droit de choisir votre enquêteur », avait répondu le juriste.

« Alors je ne parlerai pas. »

Nerai accepta.

Pas pour lui faire plaisir.

Elle voulait savoir pourquoi il l'avait choisie.

Lorsque la liaison s'ouvrit, Arien la regarda longuement.

« Vous lui ressemblez moins que je ne m'y attendais. »

« À qui ? »

« À Jesair. »

« Vous le connaissiez ? »

« Non. »

« Vous l'avez tué. »

L'avocat d'Arien eut un mouvement.

« Mon client— »

« Laissez-la », dit Arien.

Nerai posa devant elle le récipient bleu sombre de Mareia.

Arien le vit.

Son visage changea.

Un instant seulement.

« Nous l'avons trouvé dans votre appartement. »

« Il appartenait à Mareia. »

« Je sais. »

« Pourquoi l'avez-vous apporté ? »

« Pour que vous ayez quelque chose à regarder quand vous mentirez. »

L'avocat intervint à nouveau.

« Cette façon de mener l'interrogatoire— »

« Puis-je partir ? » demanda Arien.

« Non. »

« Alors la façon n'a pas d'importance. »

Nerai ouvrit la carte des preuves.

« Connaissez-vous ces projets ? »

« Certains. »

« Les avez-vous financés ? »

« Pas directement. »

« Avez-vous assuré leur financement ? »

« Pas de tous. »

« Lesquels ? »

Arien s'adossa à son siège.

« Vous posez vos questions comme s'il n'y avait eu qu'un seul projet. »

« Il y avait une seule intention. »

« Une intention n'est pas un compte. »

« C'est précisément pour cela que vous l'avez morcelée. »

Arien regarda la carte.

« Chacun de ces projets était légal. »

« Séparément. »

« La légalité ne se juge pas d'après ce que quelqu'un dessine autour après coup. »

« Les laboratoires ne connaissaient pas les données généalogiques. Les analystes ne connaissaient pas les résultats biologiques. Les juristes ne connaissaient pas les modèles logistiques. Les assureurs ne connaissaient pas les objectifs de recherche. »

« C'est ainsi que fonctionne la protection des projets sensibles. »

« Non. C'est ainsi que fonctionnait votre protection contre le risque que quelqu'un voie l'ensemble. »

Arien ne répondit pas.

Nerai agrandit le schéma.

« Chacun voyait une partie. Vous, vous aviez la carte. »

Ils ont agi comme il fallait.

La voix de son père lui revint avant qu'il ait pu préparer une réponse. Autrefois, il avait haï cette phrase. Il la voyait maintenant détaillée devant lui en contrats, en dérogations et en signatures.

« Vous pensez qu'une carte est un crime ? »

« Si elle indique le chemin vers trois milliards de corps, oui. »

Arien baissa les yeux vers le récipient.

« Je n'avais pas prévu trois milliards. »

« Combien ? »

L'avocat se pencha vers lui.

Arien l'ignora.

« La crise devait révéler la fragilité de l'idée que les Auréliens se font de leur propre caractère exceptionnel. »

« Combien ? »

« Il n'y avait pas de chiffre précis. »

« Une famille ? Une ville ? Une branche ? »

« Je voulais modifier l'équilibre. »

« Combien de morts font un équilibre ? »

Arien releva les yeux.

« Vous me posez la question que vos hommes d'État posent à chaque guerre. Combien de victimes sont acceptables pour la paix future ? »

« Vous n'avez pas déclenché une guerre. »

« Non. »

« À la guerre, l'ennemi sait au moins qu'on le tient en joue. »

Le visage d'Arien resta calme.

« Les Auréliens ont changé Elarion pendant des siècles sans que les autres aient voté à ce sujet. »

« Par leur existence ? »

« Par ce qu'ils représentaient. »

« Mareia vous a quitté. »

L'avocat inspira brusquement.

Arien se raidit.

Nerai poursuivit :

« Ce n'était pas une guerre contre les Auréliens. C'était la blessure d'un homme incapable d'accepter qu'une femme ne soit pas sa propriété. »

« Vous ne savez rien de notre relation. »

« Je sais qu'elle a dit non. »

« Elle l'a rejoint. »

« Elle n'était pas un objet passé de vos mains à celles de Jesair. »

« Il lui a offert une histoire dans laquelle elle pouvait être davantage. »

« Et vous, vous lui avez offert un monde où elle devait mourir. »

Arien se leva.

Le système de sécurité lui ordonna aussitôt de s'asseoir.

Nerai l'observa.

« Asseyez-vous. »

« Je ne suis pas venu parler de Mareia. »

« Pourquoi avez-vous alors voulu me parler ? »

Arien resta debout.

Puis il se rassit lentement.

« Parce que vous seule savez que je n'ai pas pu le faire seul. »

Nerai ne répondit pas.

Arien désigna la carte.

« Votre planète prétend maintenant avoir trouvé un monstre. Un seul homme qui a dupé les banques, les scientifiques, les laboratoires, les gouvernements et les intelligences artificielles. »

« Personne ne dit que vous les avez dupés. »

« Non ? »

« La plupart ignoraient sur quoi ils travaillaient. »

« Et pourquoi l'ignoraient-ils ? »

Nerai garda le silence.

« Parce qu'ils ne voulaient pas savoir, dit Arien. Le laboratoire recevait de l'argent et des spécifications limitées. La banque recevait un paiement juridiquement irréprochable.

La fondation, un objectif d'intérêt général. Le politicien, un don qui n'enfreignait pas la loi locale. L'État insulaire, des honoraires pour protéger un propriétaire. Chacun voyait exactement ce dont il avait besoin pour continuer. »

« Vous avez créé cet aveuglement. »

« Non. Je l'ai exploité. »

« Avec l'aide de Kael Thorne. »

Pour la première fois, Arien ne répondit pas aussitôt.

« Kael a ouvert les voies financières », dit-il enfin.

« Savait-il à quoi elles serviraient ? »

« Il en savait assez. »

« Connaissait-il l'objectif biologique ? »

« Il savait que l'objectif était une crise. »

« Son ampleur ? »

« Non. »

« Pourquoi vous a-t-il aidé ? »

Arien eut un sourire sans joie.

« Parce que Jesair avait proposé un monde dans lequel Kael cesserait d'exister comme il avait existé jusque-là. »

Nerai ouvrit l'enregistrement du forum de Nitra.

Jesair parlait d'un pouvoir financier visible.

Des bénéficiaires effectifs.

Du fait que chaque consultation devait laisser une trace.

Kael était assis dans la salle.

« Il voulait arrêter la transparence », dit Nerai.

« Il voulait la reporter. La ralentir. La discréditer. Il voulait un conflit qui montrerait qu'un monde ouvert est dangereux. »

« Et vous lui avez donné le Tiers. »

« Il m'a donné de l'argent. »

« Où est-il ? »

« Je ne sais pas. »

« Vous mentez. »

« Kael avait cessé de me faire confiance avant la première fièvre. »

« Il a essayé d'arrêter le projet. »

« Trop tard. »

« Pourquoi ? »

Arien regarda les visages sur la carte des preuves.

« Parce qu'il a compris qu'il avait ouvert la voie à quelqu'un qui n'avait pas ses limites. »

« Vous aviez des limites ? »

« Je le croyais. »

Arien regarda le récipient bleu sombre. Son bord portait une petite éraflure qui ne lui échappait pas, même à travers l'écran.

Et maintenant, raconte-moi ce qui s'est vraiment passé.

La voix de sa mère lui parvint si distinctement qu'il dut baisser les yeux. Autrefois, elle lui posait cette question lorsqu'il essayait de cacher une faute derrière une explication parfaitement construite.

« Quand j'étais enfant, ma mère est morte dans un accident de transport, dit-il. Il n'y avait qu'un seul véhicule de soins intensifs. Les secouristes ont emmené un enfant aux yeux auréliens. »

L'avocat se tourna vers lui, mais Arien poursuivit.

« Mon père a demandé tous les rapports. Il m'a dit que les secouristes avaient agi comme il fallait. Cet enfant a survécu. »

« Et votre mère ? » demanda Nerai.

« Elle est morte sur le chemin de l'hôpital. »

Arien toucha le bord de la table.

« Avant qu'ils l'emmènent, elle avait elle-même dit de prendre ce garçon. »

Il n'avait pas prononcé cette phrase à voix haute depuis des décennies.

Nerai connaissait un autre document portant son nom. Elle ouvrit un ancien projet de transports de secours supplémentaires et tourna le dossier vers lui. « Après cet accident, vous avez fait en sorte que les secouristes n'aient plus aussi souvent à choisir entre deux blessés. »

Arien regardait les chiffres des survivants. « À l'époque, je croyais encore qu'il suffisait de changer une règle. »

Nerai ferma le dossier. Les personnes qu'il avait aidées restaient en vie. Il restait aussi responsable des personnes figurant sur la carte des preuves.
« Que vouliez-vous changer ? » demanda Nerai.

Elle n'avait pas élevé la voix. Pourtant, sous ses mots, Arien entendit de nouveau la question de sa mère.

« Je voulais que, pour une fois, l'anneau d'or ne serve à personne, dit-il. Que Jesair perde. Que Mareia voie qu'elle s'était trompée sur lui. Que quelqu'un d'autre reste à attendre devant une porte qui ne s'ouvrirait pas. »
L'avocat posa la paume sur la table. Arien ne le regarda pas.

« Les secouristes décidaient alors lequel de deux blessés ils auraient le temps de sauver, dit Nerai. Vous, vous avez créé un danger pour des gens en fonction de leur origine. Pour des enfants aussi. »
Arien ouvrit la bouche. Aucune des phrases qu'il utilisait depuis des années ne pouvait tenir lieu de réponse.

Il avait devant les yeux la main de sa mère et le garçon derrière la vitre. À l'époque, ils tentaient de sauver un enfant inconnu. Le garçon de la photographie, c'était lui qui le mettait en danger.
Il avait si longtemps haï le « Ils ont agi comme il fallait » de son père qu'il avait créé un ensemble où tous, sauf lui, pouvaient prononcer cette phrase. Lui connaissait la conséquence vers laquelle leur travail conduisait.
Il y eut un instant de silence.

Nerai le regarda.

Devant elle n'était pas assis un monstre de légende.

Un homme était assis là.

C'était pire.

Un monstre se tient en dehors des humains.

Un homme montre ce qui peut naître parmi eux.

« Où est Kael ? » répéta-t-elle.

« Sur Thaeron. »

« Où ? »

« Si je le savais, je vous le livrerais. »

« Pourquoi ? »

Arien se renversa en arrière.

« Parce que moi, je porterai les noms des morts. Lui, il continuera de parler de liberté. »

L'interrogatoire dura encore six heures.

Arien reconnut avoir relié les projets.

Il ne reconnut pas avoir libéré la maladie.

Il affirma que les dernières opérations avaient été dirigées par des processus autonomes et qu'il ne connaissait ni le moment exact ni le lieu où tout avait commencé.
Il fournit toutefois aux enquêteurs des codes, des noms d'intermédiaires et des éléments de la structure financière.

Pas par remords.

Par besoin de répartir la faute.

Alors que la liaison allait prendre fin, Arien regarda Nerai une dernière fois.

« Que ferez-vous quand vous m'aurez condamné ? »

« Nous continuerons. »

« Vers qui ? »

« Vers ceux qui vous ont ouvert la voie. »

« Et ensuite ? »

« Vers le système qui l'a dissimulée. »

Arien eut un léger sourire.

« Vous finirez donc par faire exactement ce que Kael craignait. »

« Pas pour lui. »

« Pour Jesair ? »

Nerai regarda le récipient bleu sombre.

« Pour ceux qui ne peuvent plus voir ce qu'est devenu leur monde. »

La liaison se ferma.

Arien resta seul dans la pièce blanche.

Nerai ouvrit un nouveau document.

Ce devait être un rapport préliminaire sur les causes du Tiers.

Elle écrivit à la première ligne :

Arien Korveth a conçu l'intention.

Puis elle s'arrêta.

À la deuxième :

Kael Thorne lui a fourni les voies financières et politiques.

À la troisième :

Les institutions d'Elarion ont fait en sorte que personne, à l'exception des coupables, ne voie toutes les parties à la fois.

Elle relut ces phrases.

Arien.

Kael.

Le système.

La culpabilité individuelle.

La complicité.

L'aveuglement d'une civilisation.

Si elle omettait les deux premières, les criminels se cacheraient derrière la société.

Si elle omettait la troisième, la société condamnerait les criminels et préserverait les conditions permettant aux suivants d'agir.

Nerai enregistra le document.

Il avait pour titre :

Pas seulement Arien.

37. Pas seulement Arien

Le rapport préliminaire fut publié le jour où, pour la première fois depuis le Tiers, Elarion enregistra davantage de naissances que de morts.
Les médias retinrent les aveux d'Arien.

Le public, le nom de Kael.

Les banques, les erreurs juridiques.

Les États, les juridictions étrangères.

Chacun trouva dans le rapport la partie qui désignait quelqu'un d'autre.

Therinith déclara n'avoir enfreint aucune loi.

C'était vrai.

Ses registres avaient protégé les propriétaires exactement selon les règles en vigueur.

Les banques annoncèrent que tous les paiements avaient été contrôlés.

C'était vrai aussi.

Chaque transaction avait un objet crédible, une contrepartie juridiquement constituée et des documents conformes aux exigences locales.
Les fondations affirmaient avoir ignoré l'intention finale des projets financés.

Dans la plupart des cas, c'était vrai.

Les laboratoires déclarèrent avoir étudié des questions scientifiques légitimes.

Vrai.

Les juristes indiquèrent avoir examiné des cas hypothétiques.

Vrai.

Les assureurs avaient modélisé des risques.

Vrai.

Les transporteurs avaient réservé des capacités.

Vrai.

Les partis politiques avaient reçu des dons autorisés.

Vrai.

Presque tout était vrai.

C'était précisément pour cela qu'un si grand mensonge avait pu naître.

Nerai se présenta devant le Conseil planétaire d'enquête.

Derrière elle figurait la carte du squelette financier du Tiers.

« Nous n'avons pas trouvé une caisse secrète unique, dit-elle. Nous n'avons pas trouvé de paiement portant la mention financement de la catastrophe. Nous n'avons pas trouvé une seule institution qui ait connu l'intégralité du plan. »
Elle désigna les lignes séparées.

« Nous avons trouvé quelque chose de plus dangereux. Un système dans lequel chacun pouvait dire la vérité sur sa petite partie tout en contribuant au mensonge de l'ensemble. »
Dans la salle étaient assis les représentants des quarante États.

Derrière eux, les proches des disparus.

Au premier rang, plusieurs places restaient vides.

Elles devaient à l'origine accueillir les représentants des conseils des lignées auréliennes.

Pour une grande part, il n'y avait plus personne pour les représenter.

« Arien Korveth est responsable de l'intention, de la coordination et de l'utilisation délibérée de systèmes cloisonnés pour perpétrer l'attaque, poursuivit Nerai. Kael Thorne a créé l'infrastructure financière et politique qui a rendu cette attaque possible. D'autres personnes ont pris des décisions en sachant plus qu'elles ne l'avouent aujourd'hui. »
Les fonds, les dons aux partis politiques et les liens de propriété de Vesta apparurent à l'écran.

« Mais si toute notre conclusion revient à dire que des gens mauvais ont abusé d'un bon système, alors nous n'avons rien appris du Tiers. »
Une agitation parcourut la salle.

« Le système n'était pas bon. Il était aveugle d'une manière qui était devenue un modèle économique. »

Elle agrandit les juridictions insulaires.

« Les États vendaient du secret. Les banques vendaient du cloisonnement. Les fonds vendaient de la propriété sans nom. Les comptabilités vendaient la possibilité de faire naître le bénéfice ailleurs que la valeur. Les règles politiques vendaient de l'influence sans origine visible. »
Le représentant de Therinith demanda la parole.

« Vous qualifiez la protection légale de la vie privée de modèle économique du crime. »

« Non, répondit Nerai. Je dis que la protection de la vie privée est devenue un modèle économique du pouvoir. »

« Nos clients n'ont pas été condamnés. »

« Parce que nous ne connaissions pas leurs noms. »

« Ce n'est pas une preuve de culpabilité. »

« Non. C'est la preuve que nous n'étions même pas en mesure d'examiner leur culpabilité. »

« Chaque citoyen a le droit de protéger ses biens contre un État étranger. »

« Et chaque citoyen a le droit de savoir qui, au moyen de ces biens, finance la politique, possède son hôpital ou paie des recherches qui menacent sa vie. »

Le représentant s'adossa à son siège.

« Qui fixera la limite ? »

« C'est précisément la question que la Convention doit résoudre. »

Le mot fut prononcé publiquement pour la première fois.

La Convention planétaire après le Tiers.

La Convention planétaire devait dépasser le cadre d'une réunion extraordinaire des gouvernements.

Elle ne devait pas davantage se réduire à une conférence économique.

Elle devait examiner les fondements mêmes du fonctionnement d'Elarion.

L'Union soutint la proposition.

Puis la majorité des États sélénites.

Quelques conseils auréliens qui existaient encore.

Les gouvernements veyrans se divisèrent.

Une partie soutenait la réforme. Les leurs aussi étaient morts dans le Tiers. Eux aussi avaient perdu des familles, des villes et un avenir.

D'autres affirmaient que l'enquête se transformait en procès collectif des Veyrans.

Sur Thaeron apparurent les premiers mouvements refusant la transparence planétaire.

Leurs dirigeants disaient :

Le Tiers ne doit pas servir de prétexte à la création d'un gouvernement unique.

Le crime d'Arien ne doit pas abolir la vie privée de milliards d'innocents.

La monnaie commune peut devenir un collier.

L'argent visible permettra au gouvernement de détruire tout opposant par une seule interdiction.

Une grande partie de ces arguments était fondée.

C'était précisément ce qui les rendait plus dangereux que de simples mensonges.

Parmi les porte-parole du nouveau mouvement de Thaeron apparut un homme dont le nom n'était pas connu du public.

Il ne se manifestait que par la voix.

Il affirmait qu'Elarion avait besoin de deux voies de civilisation.

L'une ouverte.

L'autre libre.

Nerai écouta le premier discours.

Au bout de trois phrases, elle sut qui parlait.

Kael Thorne.

Il avait changé de ton.

Il avait ralenti son débit.

Il utilisait un autre nom.

Mais sa manière de séparer le pouvoir de la responsabilité restait la même.

« Pouvez-vous prouver que c'est lui ? » demanda Saira.

« Non. »

« Une analyse de la voix ? »

« Une probabilité n'est pas une preuve. »

« Arien affirme qu'il est sur Thaeron. »

« Arien affirme beaucoup de choses. »

« Devons-nous demander son arrestation ? »

Nerai ferma la retransmission.

« Nous devons d'abord savoir pour quoi exactement. »

« Il a aidé à financer le Tiers. »

« Nous avons des preuves des voies financières. Nous avons sa tentative d'arrêter les dernières phases. Nous n'avons pas de preuve qu'il en connaissait l'ampleur. »

« Il a ouvert la porte. »

« Oui. »

« Et maintenant, il parle de liberté. »

« Même un coupable peut formuler une objection juste. »

Saira la regarda.

« Là, tu parles comme Jesair. »

« Non. »

Nerai rouvrit l'enregistrement.

« Lui l'aurait mieux dit. »

La Convention fut convoquée pour le premier anniversaire de l'instant où le nombre des morts avait atteint trois milliards.

Nitra fut choisie pour l'accueillir.

La même salle où, des années auparavant, Jesair avait dit que la valeur ne devait pas marcher dans l'ombre.

Devant le bâtiment, on érigea un mur de noms.

Pas de tous les noms.

Il n'était pas possible d'inscrire trois milliards de noms en un seul lieu.

Le mur affichait donc chaque jour une autre partie de la liste.

Il ne se répétait jamais avant des années.

Le jour de l'ouverture de la Convention, les noms des habitants d'Auriola brillaient à sa surface.

Parmi eux :

Jesair Davion.

Mareia Lioren.

Nerai arriva avant le lever du soleil.

Elle posa le récipient bleu sombre devant le mur.

Elle ne l'y laissa pas.

Au bout d'un moment, elle le reprit.

Certaines choses n'appartiennent pas aux mémoriaux.

Elles appartiennent aux vivants qui doivent encore achever leur histoire.

38. La Convention après le Tiers

Avant d'entrer dans la salle, Nerai écouta un extrait des informations du matin. Une femme qui tenait une cuisine communautaire depuis le Tiers voulait savoir qui pourrait contrôler l'argent commun. Le propriétaire d'un petit atelier de réparation craignait que le nouveau système voie aussi les paiements de ses clients. Tous deux avaient perdu des proches ; ils ne s'accordaient pourtant pas sur la proposition.
« Aujourd'hui se décidera aussi la frontière entre pouvoir public et vie privée, dit la présentatrice. Pour beaucoup, cette frontière reste floue. »

Nerai coupa la retransmission et entra. L'objection du réparateur figurait aussi dans ses propres notes.
Dans la salle, un tiers des places resta vide.

Cela n'avait pas été calculé exactement d'après le nombre des délégués morts.

C'était une décision des organisateurs.

Ils avaient condamné un rang sur trois.

Il n'y avait pas de noms sur les sièges.

Seulement une fine ligne lumineuse.

Lorsque les délégués se furent assis, les rangs vides séparèrent les vivants comme le Tiers avait séparé les familles, les villes et l'histoire.
Personne ne pouvait regarder la tribune sans voir une place où quelqu'un manquait.

La Convention n'avait pas de président unique.

Elle était dirigée par un conseil de représentants des États, des assemblées citoyennes, des institutions spécialisées, des conseils des lignées et de Thaeron.
C'était encore un compromis.

Personne ne voulait qu'une assemblée sur la limitation du pouvoir soit dirigée par un seul homme.

Nerai n'intervenait pas en tant que femme politique.

Elle n'était candidate à rien.

Elle ne représentait aucun État.

Elle se tenait devant la Convention en tant que responsable de l'enquête sur les dessous financiers du Tiers.

Au-dessus d'elle apparut son nom.

Nerai Sael.

Office interétatique pour l'intégrité financière et les risques systémiques.

Étendue de la déclaration publique d'intérêts : complète.

Elle regarda les rangs vides.

Puis elle commença.

« Il y a un an, nous avons donné un nom à la catastrophe. »

Un nombre apparut sur les murs.

Trois milliards cent vingt-quatre millions.

« Nous l'avons appelée le Tiers parce que l'esprit humain a besoin d'un seul mot là où il ne peut porter des milliards de noms. »
Le nombre disparut.

Des visages le remplacèrent.

Des enfants.

Des femmes.

Des hommes.

Les trois branches.

« Aujourd'hui, je ne parlerai pas de ce que nous avons perdu. Nous n'en finirions pas. Je parlerai de ce que leur mort a révélé. »
Le squelette financier apparut à l'écran.

« La première raison pour laquelle nous devons changer notre argent, c'est la pandémie. »

Quelques personnes remuèrent dans la salle.

Certaines s'attendaient à un discours sur la santé.

Nerai poursuivit :

« Le Tiers n'a pas été financé par un seul paiement. Si cela avait été le cas, quelqu'un l'aurait remarqué. Il a été financé à travers trente monnaies, des centaines de conversions, des fondations, des fonds, des laboratoires, des dérogations juridiques et des sociétés dont les bénéficiaires effectifs étaient inconnus. »

Les différentes parties de la carte s'illuminèrent.

« L'intelligence artificielle analysait des questions biologiques sans en connaître le but. Les laboratoires exécutaient des tâches sans connaître les autres tâches. Les assureurs modélisaient les conséquences sans connaître la cause. Les transporteurs réservaient des capacités sans connaître la cargaison. Les banques voyaient les paiements, pas le plan. Les États voyaient les sociétés, pas les gens derrière elles. »

Les éléments de la carte se relièrent.

« Un homme peut apporter la haine. Mais c'est une civilisation qui lui ouvre ou non la voie. »

Nerai marqua une pause.

« Nous, nous la lui avons ouverte. »

Le silence régnait dans la salle.

« Si nous ne voyons pas l'argent avant l'acte, nous ne verrons que les corps après lui. »

À l'écran apparurent les catégories qui devaient désormais être soumises à une surveillance systémique automatique.

Les risques biologiques et génétiques.

Les capacités de calcul de grande ampleur.

Les laboratoires stratégiques.

Les données de santé.

Le financement politique.

Les systèmes d'armement.

Les infrastructures critiques.

« Je ne demande pas un système qui lise les pensées, dit Nerai. Il n'en est pas capable et ne doit pas le prétendre. Je demande un système qui remarque quand l'argent, les technologies, les données, les laboratoires et le pouvoir politique commencent à s'assembler pour prendre la forme d'une menace. »

Le représentant d'un État veyran demanda la parole.

« Et qui décidera de ce qui constitue la forme d'une menace ? »

« Des règles publiques. »

« Établies par qui ? »

« Par un conseil indépendant créé par la Convention, soumis au contrôle des citoyens, des spécialistes et de la justice. »

« Donc par une nouvelle institution planétaire. »

« Oui. »

« Et si elle se trompe ? »

« Sa décision pourra être contestée. »

« Et si elle devient un instrument du gouvernement ? »

« C'est pourquoi elle ne doit pas appartenir à un seul gouvernement. »

L'homme ne se rassit pas.

« Ce n'est que déplacer la centralisation à un niveau supérieur. »

« Non, répondit Nerai. Ce qui doit être centralisé, c'est la visibilité du problème commun. La décision et le contrôle doivent être répartis. »

« C'est une contradiction. »

« Non. Une carte unique n'a pas nécessairement un propriétaire unique. »

L'homme se rassit.

Nerai ouvrit la deuxième partie.

« La deuxième raison, c'est l'automatisation. »

Les données sur la production après le Tiers apparurent sur les murs.

Le nombre de travailleurs.

La capacité de production.

La consommation.

Les décisions automatisées.

« Le Tiers nous a contraints à faire en quelques mois ce que nous repoussions depuis des décennies. Les machines ont pris en charge la production, les transports, la gestion de l'énergie, la comptabilité, la maintenance et une partie des soins de santé. Pas parce que nous voulions un monde sans travail. Parce que les humains manquaient. »

La courbe de production repassa au-dessus du niveau d'avant le Tiers.

« Puis nous avons découvert que la production pouvait croître même lorsque le nombre d'emplois ne croissait pas. »

La phrase que Jesair avait prononcée à Nitra s'afficha :

L'allocation est ce que le pouvoir accorde d'en haut. La part est ce qui appartient à l'être humain du seul fait qu'il fait partie de la civilisation.

Nerai la regarda un instant.

« Le revenu de base universel ne doit pas être une récompense de l'inutilité. Il ne doit pas davantage être une grâce de l'État envers celui que les machines ont privé de travail. Il doit être une part d'une civilisation bâtie sur des connaissances, des données, des infrastructures et des ressources qu'aucun propriétaire actuel n'a créées seul. »

Les premières marques d'approbation se firent entendre dans la salle.

« Pour que cette part soit juste, nous devons savoir quelle valeur les machines créent, à qui elle appartient, où le bénéfice naît et où il part. Le RBU sans transparence est une allocation que le pouvoir peut calculer selon ses propres besoins. Une part de base transparente est un droit dont le citoyen peut vérifier le calcul. »

Nerai ouvrit la troisième partie.

« La troisième raison, c'est la corruption. »

Des marchés publics apparurent sur les murs.

Des modules hospitaliers surfacturés.

Des contrats de transport.

Des projets énergétiques.

Des subventions à des fonds dont les propriétaires finançaient des partis politiques.

« La corruption. Le clientélisme. L'achat d'influence. Le pillage des États. Le financement occulte de la politique. Les manipulations patrimoniales. Les paradis fiscaux. Les subventions qui se présentaient comme un bien public mais servaient un pouvoir privé. Les transferts comptables à travers les monnaies, les îles, les fondations et les relais extraplanétaires. »

Les différents exemples se relièrent.

« Tout cela prospérait dans l'obscurité. Et nous nous étions tellement habitués à cette obscurité que nous avions fini par la trouver normale. »

Elle cessa un instant de parler.

« Le Tiers a révélé le prix de cette normalité. »

La représentante d'un État insulaire se leva.

« Selon votre proposition, tous les flux financiers seront publics ? »

« Non. »

« Qui décidera lesquels le seront ? »

« L'importance de leur influence. »

« Ce n'est pas une limite précise. »

« La limite précise sera fixée par la loi. Un petit paiement personnel restera privé. La propriété d'un réseau hospitalier, non. »

« Et un don ? »

« Un don personnel d'un montant raisonnable restera privé. Un don à un parti politique, non. »

« Un investissement ? »

« Un investissement qui ne donne pas à l'investisseur un pouvoir important sur la vie d'autrui n'a pas à être public pour tous. Mais son existence ne doit pas être invisible aux organes de contrôle. »

« L'État saura donc tout. »

« Non. »

« Qui, alors ? »

« Différentes couches du système connaîtront différentes parties. Personne ne pourra voir la vie entière d'un individu sans motif légal. Chaque rapprochement entre les couches laissera une trace. »

La femme fronça les sourcils.

« C'est exactement ainsi que vous avez décrit le système d'avant le Tiers. »

« Non. Avant le Tiers, les différentes couches protégeaient les données de telle sorte qu'il était impossible de savoir qui finançait une catastrophe. Le nouveau système doit protéger la personne sans protéger le pouvoir invisible. »

Nerai ouvrit la quatrième partie.

« La quatrième raison, c'est le fonctionnement des États. »

Les déficits budgétaires apparurent.

La plupart des États d'Elarion dépensaient plus qu'ils ne percevaient presque chaque année au cours des trente dernières années.

Les dettes augmentaient même en période de croissance économique.

Les politiciens promettaient des économies.

Puis ils augmentaient les impôts.

« Nos États n'étaient pas pauvres, dit Nerai. Ils étaient coûteux. »

À l'écran apparurent les prix d'équipements médicaux identiques achetés par différents États.

Les écarts atteignaient plusieurs centaines de pour cent.

« L'inefficacité restait cachée dans des budgets que les citoyens ne pouvaient pas comparer. Une institution publique affirmait avoir payé le prix du marché. Or, dans l'État voisin, le marché vendait le même objet moitié moins cher. »
Un réseau de fournisseurs liés entre eux s'afficha.

« Quand chaque paiement public est visible, une mauvaise décision ne disparaît pas dans le rapport final. Elle est visible au moment où l'on peut encore l'arrêter. »
L'un des ministres de l'Union objecta :

« Le public peut mal comprendre des achats complexes. Le prix le plus bas n'est pas toujours le meilleur. »

« C'est pourquoi la justification, la qualité et le résultat doivent aussi être visibles, répondit Nerai. La transparence ne signifie pas que chaque citoyen décide de chaque vanne. Elle signifie qu'un ministre ne peut pas affirmer que la vanne la plus chère était meilleure si elle tombe en morceaux un an plus tard et si son fournisseur a financé le parti du ministre. »
Un rire nerveux parcourut la salle.

Le ministre se rassit.

« La visibilité immédiate des mauvaises mesures, le recouvrement presque intégral des impôts et l'élimination des conflits d'intérêts cachés peuvent transformer les déficits chroniques en excédents. Pas en un jour. Nous arrêterons d'abord les fuites. Puis le gaspillage. Puis nous réduirons les impôts. Ce n'est qu'ensuite que viendra la croissance. »
Elle ouvrit la cinquième partie.

« La cinquième raison, ce sont les impôts. »

La spirale fiscale apparut à l'écran.

Des taux plus élevés.

Davantage d'évasion.

Une assiette plus étroite.

Une nouvelle hausse des taux.

« Les grands États augmentaient les impôts parce qu'une partie de la valeur était transférée vers de petits États où elle n'avait pas été créée. Plus les impôts étaient élevés, plus il devenait profitable d'y échapper. Plus les gens y échappaient, plus ceux qui restaient devaient payer. »

Une carte des paradis fiscaux insulaires s'afficha.

« Ces États n'avaient pas créé la majeure partie de la valeur qu'ils déclaraient. Ils avaient créé un lieu juridique où la valeur obtenait un impôt plus faible et perdait son propriétaire. »

Le représentant de Therinith se leva.

« Nos services étaient légaux. »

« Oui. »

« Les clients exerçaient les droits que leur donnaient les contrats. »

« Oui. »

« Vous les déclarez donc coupables d'avoir agi rationnellement. »

« Non. Je dis que nous avons créé un système où il était rationnel de nuire à la société. »

L'homme marqua une pause.

« Vous voulez abolir la concurrence fiscale. »

« Je veux abolir la possibilité de prétendre qu'un bénéfice a été réalisé sur une île où il n'y a ni machines, ni employés, ni clients. »

« Les capitaux partiront sur Thaeron. »

« Alors il faudra que l'on voie qui les possède, où ils sont nés et ce qu'ils utilisent. »

« Thaeron n'est pas obligé d'adopter vos règles. »

« Non. »

« Et ensuite ? »

« Alors deux espaces économiques se formeront. L'un dans lequel un grand pouvoir laisse une trace visible. Et l'autre dans lequel il n'en laisse pas. »

« Les gens choisiront la liberté. »

« Peut-être. »

Nerai le regarda.

« Mais ils sauront désormais ce qu'ils choisissent. »

Elle ouvrit la sixième partie.

Au-dessus de la Convention apparurent trente symboles monétaires.

« La sixième raison, c'est le morcellement monétaire. »

Daren Voltr eut un léger mouvement.

Nerai poursuivit :

« Avant le Tiers, nous affirmions que trente monnaies permettaient aux États de répondre aux conditions locales. C'était vrai. Mais elles offraient aussi trente manières de modifier la valeur de l'épargne, de cacher les bénéfices, de déplacer les dettes et de séparer le prix de celui qui le paierait. »

Les coûts des conversions s'affichèrent.

La couverture du risque de change.

Les retards.

Les réserves de capitaux.

Les doubles et triples comptabilités.

« Les entreprises employaient des services entiers pour protéger le commerce des monnaies censées le faciliter. Une petite entreprise payait davantage pour une transaction transfrontalière qu'un grand consortium, parce qu'elle n'avait pas accès aux mêmes taux et aux mêmes instruments. »

L'elar apparut à l'écran.

« L'elar est né comme un enfant de la pandémie. Pas comme un projet politique. Comme un moyen d'acheter des filtres, des médicaments et de la nourriture à un moment où les anciens systèmes ne pouvaient transférer la valeur assez vite. »

Nerai montra les réserves publiques du Pont.

« Son avantage n'était pas seulement d'être commun. Les gens voyaient sa couverture, ses frais, son cours, le parcours du paiement et tous ceux qui l'avaient arrêté. »

Daren Voltr demanda la parole.

« L'elar reste adossé aux anciennes monnaies. »

« Oui. »

« Si vous les abolissez, à quoi sera-t-il adossé ? »

« À la production, aux recettes fiscales, à la capacité énergétique et au patrimoine du système commun. »

« Donc à la confiance dans les institutions planétaires. »

« Toute monnaie repose sur la confiance dans une institution. »

« La différence, c'est qu'aujourd'hui un citoyen peut quitter une monnaie et en choisir une autre. »

« La plupart des citoyens n'ont pas de patrimoine qu'ils puissent déplacer d'une monnaie à l'autre. Le choix monétaire était surtout une liberté pour ceux qui avaient assez de moyens pour échapper aux conséquences des décisions de leur propre État. »
Voltr se leva.

« Et pourtant, c'était un contrepoids. Une monnaie unique peut être utilisée contre chaque personne de la planète en même temps. »
« Oui. »

La réponse le prit de court, lui aussi.

Nerai poursuivit :

« Une monnaie unique peut être le fondement de la prospérité. Mais aussi de la tyrannie la plus parfaite que nous ayons créée. »
Un silence absolu s'installa dans la salle.

« C'est pourquoi il ne suffit pas que l'argent du citoyen soit visible. Le pouvoir sur l'argent doit être visible. »

Un schéma du contrôle apparut à l'écran.

La couche opérationnelle.

La couche de contrôle.

La couche judiciaire.

L'audit citoyen.

La chaîne publique de vérification.

« L'opérateur de la monnaie ne doit pas décider seul qui il contrôle. L'organe de surveillance ne doit pas modifier seul les registres. Le tribunal ne doit pas ouvrir des données sans motif juridique enregistré. Et aucune de ces institutions ne doit pouvoir effacer la trace de ses actes. »
Voltr regardait le schéma.

« Et le criminel ? demanda-t-il. Lui aussi verra qu'il a été contrôlé ? »

« Oui. »

« À temps pour cacher d'autres preuves ? »

« Il verra qu'un contrôle a eu lieu. Pas nécessairement toutes les conclusions opérationnelles au même instant. Mais la trace de l'accès ne doit pas rester secrète à jamais ni pouvoir être effacée. »

« C'est une différence par rapport à la proposition de Jesair. »

« Non. Jesair a dit que même un criminel doit voir qui l'a observé. Il n'a pas dit que l'enquête devait rendre publique chacune de ses démarches à l'avance. »

Voltr resta debout.

« Et qui empêchera le système de créer un accès secret sans enregistrement ? »

« L'architecture technique. »

Le flux des données apparut sur les murs.

« Chaque ouverture d'une donnée protégée créera un enregistrement signé. Une empreinte cryptographique en sera tirée. Les empreintes de toutes les modifications et de tous les accès importants seront envoyées toutes les quelques minutes vers une chaîne de vérification distribuée. »

« Une blockchain », dit quelqu'un dans les derniers rangs.

« Oui, répondit Nerai. Pas comme substitut à la vérité. Une empreinte de hachage ne prouve pas que la donnée d'origine était vraie. Elle prouve que personne ne l'a modifiée en silence par la suite. La véracité doit être assurée par la signature de la source, le recoupement et l'audit. »

Voltr se rassit.

Nerai regarda la Convention.

« Les technologies de surveillance continueront de s'améliorer, quoi que nous adoptions aujourd'hui. Nous pouvons prétendre les interdire et les laisser utiliser secrètement. Ou nous pouvons faire en sorte que chaque œil posé sur le citoyen soit lui-même visible. »

Une dernière phrase s'afficha :

Le droit de voir doit être lié au devoir d'être vu.

C'est alors que la liaison de la Convention fut interrompue.

Pas entièrement.

Une seule retransmission.

L'emblème du mouvement de Thaeron apparut sur les murs.

Puis une voix.

La voix de Kael.

« Vous décrivez une cage de verre, dit-il. Chacun verra les barreaux et vous appellerez cela la liberté. »

Les systèmes de sécurité tentèrent d'interrompre la transmission.

Nerai leva la main.

« Laissez-le. »

Une agitation se fit entendre dans la salle.

Kael poursuivit :

« Une seule monnaie. Une seule couche fiscale. Une seule carte financière. Une seule intelligence planétaire qui décide de ce qui constitue un risque. Vous prétendez répartir le pouvoir entre conseils, tribunaux et auditeurs citoyens. Mais tous utiliseront le même système. »

Nerai regarda droit dans le capteur.

« Kael Thorne. »

La voix se tut un instant.

Puis elle rit.

« Vous n'avez pas de preuve. »

« Non. »

« Et pourtant, vous me nommez publiquement. »

« J'ai donné un nom à une voix. »

« Voilà à quoi ressemblera votre monde transparent ? Un analyste prononce un nom et la foule fait le reste ? »

« Non. C'est pourquoi je ne vous condamne pas. Je vous interroge. »

« Sur quoi ? »

« Qu'en saviez-vous ? »

Dans la salle, on n'entendait pas même un mouvement.

Kael ne répondit qu'au bout d'un moment.

« Assez pour savoir aujourd'hui que j'aurais dû en arrêter davantage. »

« Ce n'est pas une réponse. »

« C'est la seule que vous obtiendrez. »

« Vous avez aidé Arien à créer des voies financières. »

« J'ai aidé beaucoup de gens à créer des voies financières. »

« Pourquoi lui ? »

« Parce que j'avais peur du monde que proposait votre frère. »

« Et vous en avez encore plus peur maintenant ? »

« Maintenant, j'ai la preuve que j'avais raison d'avoir peur. »

Nerai fixa l'image vide d'où venait la voix.

« Vous considérez le Tiers comme une preuve contre la transparence ? »

« Je le considère comme une preuve contre la concentration du pouvoir. Arien a utilisé le savoir biologique, les réseaux financiers et les systèmes automatisés. Vous voulez réunir les trois dans une seule couche planétaire. »

« Et rendre les liens visibles. »

« La visibilité n'empêchera pas les abus. »

« Non. »

« Alors qu'est-ce qui les empêchera ? »

« Le fait que l'abus ne soit pas l'affaire du seul détenteur du système. »

Kael rit.

« C'est de la foi. »

« Oui. »

La réponse traversa la salle comme un choc silencieux.

« Tout ordre social repose sur la foi que les humains respecteront les règles, au moins parfois. La différence tient à leur capacité de dissimuler qu'ils les enfreignent. »

« Nous, sur Thaeron, nous n'accepterons pas vos règles. »

« C'est votre droit. »

« Vous nous laisserez donc partir ? »

« Si vous ne financez pas la violence, si vous n'emportez pas des biens qui ne vous appartiennent pas et si vous ne cachez pas les revenus tirés de nos infrastructures communes. »

« La liberté sous condition, donc. »

« Toute liberté s'arrête là où commence la facture que quelqu'un d'autre doit payer. »

La voix de Kael se tut.

Puis il dit :

« Un jour, les citoyens auront plus peur de votre système que des gens dont il devait les protéger. »

« Peut-être. »

« Et ensuite ? »

« Alors ils devront avoir le pouvoir de le changer. »

« Dans une monnaie unique ? »

« Dans un ordre constitutionnel public. »

« Donc dans un seul État. »

Nerai marqua une pause.

La Convention attendait cette phrase.

Certains avec espoir.

D'autres avec crainte.

« Aujourd'hui, je ne propose pas un État unique, dit-elle. Je propose que les problèmes communs aient une visibilité commune et que le pouvoir commun soit soumis à un contrôle commun. »

« C'est le commencement d'un État unique. »

« Peut-être. »

« Alors dites-le. »

Nerai regarda les quarante délégations.

Les rangs vides.

La place où Jesair s'était autrefois assis.

« Si un jour Elarion devient un seul État, ce ne doit pas être parce que quelqu'un l'a conquis. Ni parce qu'une monnaie a vaincu toutes les autres. Ce doit être parce que les

gens découvrent que leurs vies sont, depuis longtemps, plus étroitement liées que leurs gouvernements. »
Kael ne répondit pas.

La liaison fut coupée.

Cette fois, c'était lui qui y avait mis fin.

La Convention délibéra encore vingt-trois jours.

Elle n'adopta pas tout ce que Nerai avait proposé.

La part de base fut confirmée, mais son montant devait continuer à dépendre du coût de la vie dans chaque région.

Le Pont devait cesser d'être une société privée et devenir la propriété d'une fondation publique planétaire.
L'elar devint l'unité de règlement légale pour les impôts interétatiques, les paiements publics, la part de base et le commerce avec Thaeron.
Les anciennes monnaies ne disparurent pas.

Pas encore.

La Convention adopta le principe d'un bénéficiaire effectif visible pour toute société, tout fonds et toute fondation exerçant une influence économique ou politique importante.
Tout accès à des données financières protégées devait laisser une trace indélébile.

Toute dérogation devait avoir un auteur, un motif juridique et une date d'expiration.

Toute règle automatique d'évaluation du risque devait pouvoir faire l'objet d'un examen public.

La Convention créa un comité constitutionnel planétaire.

Pas un gouvernement.

Pas encore.

Lorsque Nerai quitta la dernière réunion, Daren Voltr l'attendait à la sortie.

« Vous avez gagné », dit-il.

« Non. »

« L'elar est devenu l'unité légale. »

« L'une des unités. »

« Le Pont n'appartient plus à un groupe privé. »

« C'était nécessaire. »

« Une couche fiscale planétaire. »

« Limitée. »

Voltr la regarda.

« Savez-vous ce qu'il y a de plus dangereux chez vous ? »

« Non. »

« Vous décrivez chaque pas comme plus petit qu'il ne l'est réellement. »

Nerai regarda le mur de noms devant le bâtiment.

« Et vous décrivez chaque pas comme le dernier. »

« Parce que je sais où ils mènent. »

« Où ? »

Voltr désigna Nitra.

« À la capitale de la planète. »

Nerai contempla le fleuve.

« Peut-être la planète a-t-elle besoin d'un lieu où elle sera obligée de se regarder elle-même. »

39. Un seul elar

Les anciennes monnaies ne disparurent pas à la suite d'un vote.

Elles disparurent par l'usage.

Les grands fournisseurs interétatiques cessèrent d'abord de les accepter.

Pas parce que la Convention les avait interdites.

L'elar était plus simple.

Un seul prix.

Un seul règlement.

Une seule commission transparente.

Sans couverture du risque de change.

Sans deux jours d'attente.

Sans se demander combien de valeur se perdrait entre l'expéditeur et le destinataire.

Puis les employés travaillant pour des entreprises implantées dans plusieurs États commencèrent à réclamer l'elar.

Ils ne voulaient pas que la valeur de leur salaire change au gré des décisions du gouvernement d'un pays où ils ne vivaient même pas.

Les commerçants affichèrent leurs prix dans deux monnaies.

Puis seulement en elars.

Les monnaies locales subsistaient sur les comptes, dans les lois et dans les anciens contrats.

Mais dans la vie quotidienne, elles ressemblaient peu à peu à des langues dans lesquelles on écrivait encore les rites, sans plus y commander du pain.
Les deux dernières grandes monnaies renoncèrent à leur taux de change indépendant après une crise économique qu'elles avaient elles-mêmes provoquée.
Leurs banques centrales avaient tenté de soutenir les exportations en affaiblissant leur valeur.

Mais les entreprises achetaient leur énergie et leurs matières premières en elars.

Leurs coûts augmentèrent.

Les citoyens déplacèrent leur épargne.

La monnaie s'effondra.

Ce qui permettait autrefois à un État de reporter une partie du problème sur ses citoyens ne fonctionnait plus dans un monde où ceux-ci avaient accès à une valeur commune.
Sept ans après le Tiers, l'elar resta la seule monnaie légale d'Elarion.

Personne ne désigna un jour unique où cela s'était produit.

Le dernier État adopta la loi.

La dernière banque changea sa comptabilité.

La dernière ancienne monnaie reçut un taux de conversion fixe.

Et tout fut fini.

La croissance économique qui suivit surprit jusqu'aux partisans de la réforme.

Elle ne vint pas de la monnaie seule.

Elle vint des obstacles que cette monnaie avait fait disparaître.

Une entreprise n'avait plus à tenir trente comptabilités.

Une petite société pouvait vendre à l'autre bout de la planète sans service des changes.

Les investisseurs comparaient les projets selon leur rendement réel, et non selon un avantage de change.

Les marchés publics utilisaient les mêmes prix.

Les administrations fiscales voyaient la même assiette.

Le bénéfice était imposé là où la valeur avait été créée.

Les taux baissèrent progressivement.

D'abord pour les revenus faibles et moyens.

Puis pour les entreprises.

Les États découvrirent qu'un impôt plus faible, perçu sur presque tout, rapportait davantage qu'un impôt élevé auquel la moitié des grands capitaux échappait.
Les paradis fiscaux tentèrent de survivre.

Ils proposèrent des taux encore plus bas.

Puis une exonération totale.

Puis des registres secrets en dehors du réseau planétaire.

Mais une société dont le propriétaire était inconnu ne pouvait ni recevoir de gros paiements en elars, ni soumissionner à un marché public, ni posséder des infrastructures stratégiques.

Le secret restait possible.

Il cessa d'être avantageux.

Certains États insulaires s'effondrèrent.

D'autres se transformèrent.

Ils mirent leurs juristes, leurs gestionnaires et leurs experts financiers qualifiés au service de l'audit du nouveau système. Les lieux qui vendaient de l'obscurité devinrent des centres de vérification.

Il y avait là une ironie que Nerai ne considérait pas comme un châtiment.

Les humains ne sont pas obligés de rester à jamais ce dont ils ont autrefois vécu.

Les déficits budgétaires ne disparurent pas immédiatement.

Après le Tiers, il fallait reconstruire des régions entières.

Les soins aux survivants étaient coûteux.

La part de base augmentait.

Les villes réaménageaient leurs infrastructures pour un monde avec moins de travail et davantage d'automatisation.

Mais l'évasion diminuait.

Les réseaux de corruption se raccourcissaient.

Les projets surfacturés étaient découverts avant la signature des contrats.

L'IA comparait les prix, la qualité et les liens de propriété.

Elle n'interdisait pas les décisions.

Elle alertait.

Si, malgré l'alerte, un gouvernement choisissait un fournisseur plus cher, il pouvait le faire.

Mais il devait expliquer pourquoi.

Publiquement.

Avec le nom de la personne responsable.

Le système ne supprima pas la bêtise.

Il supprima une partie de la sécurité que lui offrait l'obscurité.

Au bout de dix ans, la majorité des États affichaient des excédents.

Les excédents n'étaient pas annuels.

On ne pouvait les garantir en toutes circonstances.

Mais la vieille idée selon laquelle un État devait être perpétuellement endetté s'effondra.

Une partie des excédents allait à la part de base.

Une partie aux réserves.

Une partie à la propriété commune des systèmes automatisés.

Les gens pouvaient travailler.

Entreprendre.

Créer.

S'occuper des enfants.

Étudier.

Aider les autres.

Mais leur droit au logement, à la nourriture et aux soins essentiels ne dépendait plus du fait que quelqu'un ait ou non besoin d'acheter leur temps.
La part de base ne résolut pas tout.

Certains perdirent le sens de leur vie.

D'autres s'enfermèrent dans un monde de divertissements créés par les machines.

Des différends apparurent sur la question de savoir si la société devait soutenir ceux qui ne lui rendaient rien.

Nerai n'avait pas de réponse simple à ces questions.

Jesair avait dit autrefois que la valeur d'un être humain ne venait pas de son utilité à une machine.

Mais cela ne signifiait pas qu'un être humain n'avait pas besoin d'être nécessaire à un autre.

Les écoles cessèrent donc de préparer les enfants uniquement à un métier.

Elles leur apprenaient à nouer des relations, à assumer des responsabilités, à décider des affaires communes et à distinguer le désir du besoin.
Le travail ne devint pas inutile.

Il cessa d'être la seule preuve du droit d'exister.

La guerre changea, elle aussi.

Lentement, d'abord.

L'argent transparent ne pouvait pas lire la haine.

Il ne pouvait empêcher un homme de vouloir dominer un territoire, punir ses voisins ou raviver une vieille offense.

Mais il pouvait voir les préparatifs.

Les armes avaient besoin de fabricants.

Les fabricants, de matériaux.

Les matériaux, d'énergie.

Les armées, de ravitaillement.

Les mercenaires, de paiements.

Les corridors de transport, d'assurances.

La propagande, de propriétaires de médias.

Une grande guerre ne pouvait se préparer dans le seul cœur des hommes.

Elle devait entrer dans l'économie.

Et là, elle laissait une trace.

Lorsqu'un État du sud commença à acheter secrètement des composants de navigation utilisables dans des modules de combat, le système alerta les autres gouvernements ainsi que ses propres citoyens.

Le gouvernement affirma qu'il s'agissait d'une modernisation civile.

Le public voyait les quantités, les fournisseurs et les achats de carburant parallèles.

L'opposition demanda des explications.

Les États alliés proposèrent une inspection.

Le projet fut arrêté avant qu'une flotte ne voie le jour.

Dans un autre cas, la transparence n'empêcha pas le conflit.

Deux régions se disputaient des ressources en eau et déplaçaient toutes deux ouvertement leurs unités de sécurité.

Le monde voyait les préparatifs.

Mais c'est précisément pourquoi il était impossible de prétendre que l'attaque était survenue à l'improviste.

Le Conseil planétaire intervint plus tôt.

Pas par une diplomatie secrète.

Par une négociation publique où chaque partie voyait le coût d'une poursuite du conflit.

Le conflit s'acheva par un accord.

Pas parce que les humains étaient devenus meilleurs.

Parce que l'intention dissimulée avait perdu son avantage.

Une défense commune se constitua progressivement.

D'abord la protection de l'anneau orbital.

Puis celle de Thaeron.

Plus tard, le contrôle des armes stratégiques.

Les États conservaient leurs forces de sécurité, mais ils ne pouvaient plus mener leur propre grande guerre sans les infrastructures communes.
Après la monnaie, les impôts et la défense vint le droit.

Une entreprise présente sur toute la planète ne pouvait relever de quarante juridictions contradictoires.

Un citoyen ne pouvait avoir droit à la visibilité du pouvoir de l'État dans une région et en être privé dans une autre.

La part de base ne pouvait être un droit commun sans fondement constitutionnel commun.

Le comité constitutionnel planétaire travailla pendant douze ans.

Le premier projet fut rejeté.

Le deuxième aussi.

Le troisième répartit les compétences entre le niveau planétaire, les régions, les États et les villes.

Une seule planète.

Une seule monnaie.

Une seule défense.

Une seule charte fondamentale des droits.

Mais quarante traditions juridiques.

Des dizaines de langues.

Des centaines de formes locales de gouvernement.

Les États ne cessèrent pas d'exister.

Ils cessèrent d'être l'ultime lieu du pouvoir.

Le jour de l'adoption de la constitution, les représentants se réunirent à Nitra.

Certains pleuraient.

D'autres votèrent contre.

Plusieurs délégations veyranes quittèrent la salle avant même le résultat.

Une grande partie de leurs partisans vivait déjà sur Thaeron.

Ils refusaient le système financier commun.

Ils affirmaient que même des pouvoirs se contrôlant mutuellement finiraient un jour par devenir une tyrannie.

Ils avaient construit leurs propres colonies, leurs banques et leurs régimes juridiques.

Elarion ne les força pas à revenir.

Mais entre les planètes apparut une frontière qui n'existait pas auparavant.

Entre les planètes apparut une frontière qui ne reposait pas sur la biologie.

Elle ne reposait pas non plus sur la division raciale.

C'était une frontière de civilisation.

Sur Elarion, un grand pouvoir avait l'obligation de laisser une trace visible.

Sur une partie de Thaeron, le secret était considéré comme une condition de la liberté.

Le commerce entre les mondes se poursuivit.

Avec de la méfiance.

Avec des règles.

Avec une question qui n'avait pas encore été résolue.

Quelle part de vie privée une société peut-elle préserver sans qu'un pouvoir invisible y naisse de nouveau ?

Kael Thorne resta sur Thaeron.

Il ne fut jamais définitivement condamné pour le Tiers.

Les preuves confirmèrent qu'il avait financé les réseaux d'Arien et tenté d'en arrêter les dernières phases. Elles n'établirent pas ce qu'il savait au moment où il avait ouvert les premières voies.

Pour les uns, il était un criminel qui avait échappé à la justice.

Pour les autres, l'homme qui avait compris à temps le danger d'un système unifié.

À ses propres yeux, il resta un homme persuadé que l'histoire finirait par le justifier.

Arien Korveth fut condamné.

Le procès dura sept ans.

Des centaines de scientifiques, de gestionnaires, de banquiers, de juristes et de proches des disparus témoignèrent.

Le tribunal rejeta son argument selon lequel les différentes parties du projet étaient légales.

Il jugea que celui qui réunit sciemment des éléments légaux en un ensemble criminel porte la responsabilité de cet ensemble.
Arien ne fut pas exécuté.

Elarion ne connaissait pas la peine de mort.

Il passa le reste de sa vie dans un établissement dont chaque dépense, chaque contrôle et chaque décision étaient consignés comme pour tout autre citoyen.
Lui aussi voyait qui avait ouvert ses données.

Lui aussi pouvait contester un accès non autorisé.

Beaucoup y voyaient une trop grande clémence.

Pas Nerai.

Un système qui protège les droits des seuls innocents ne protège pas les droits.

Il protège ceux que l'on aime.

Vingt ans après le Tiers, Nerai se tenait devant le bâtiment de l'assemblée planétaire.

Elle avait vieilli.

Ses cheveux étaient argentés.

Elle n'avait toujours pas d'anneau d'or dans les yeux.

Nitra avait changé.

De nouvelles tours administratives s'élevaient au-dessus de la vieille ville. Des modules publics silencieux circulaient sur le fleuve. Les anciens sièges des banques centrales étaient devenus des archives de l'histoire monétaire.
Les enfants y apprenaient qu'Elarion avait autrefois eu trente monnaies.

Cela paraissait incompréhensible à beaucoup.

« Pourquoi ? » demandaient-ils.

Les enseignants leur expliquaient la souveraineté, les taux de change, la dévaluation, la concurrence fiscale et la protection des économies locales.

Les enfants écoutaient avec le même étonnement que les générations précédentes lorsqu'on leur parlait du temps où chaque État utilisait des unités de poids ou de longueur différentes.

Nerai s'approcha du mur de noms.

Il affichait toujours les victimes du Tiers.

Après des décennies, la liste avait enfin pu recommencer.

Aujourd'hui, Jesair n'y figurait pas.

Ni Mareia.

Nerai posa le récipient bleu sombre par terre.

Cette fois, elle le laissa là.

Une alerte apparut sur son interface personnelle.

Les Archives historiques planétaires avaient ouvert les dossiers de l'enquête sur le Tiers.

Objet : préparation d'une exposition pédagogique.

Personne responsable : Laren Saor.

Étendue de l'accès : carte des preuves financières, sans données personnelles protégées.

Nerai regarda l'alerte.

Dans l'ancien monde, elle n'aurait peut-être jamais appris que quelqu'un avait ouvert le dossier qu'elle avait constitué.

Dans le nouveau monde, elle voyait le nom, l'objet et l'étendue.

Elle pouvait contester l'accès.

Elle ne le fit pas.

Le crépuscule commençait à tomber sur Nitra.

L'emblème d'Elarion brillait sur le bâtiment de l'assemblée.

Le nouvel emblème planétaire brillait sur le bâtiment de l'assemblée.

Il ne renvoyait ni à l'Union ni à l'un des États d'origine.

Quarante lignes convergeaient vers un seul cercle.

Ses détracteurs affirmaient que le symbole montrait une absorption.

Ses auteurs affirmaient qu'il montrait une union.

Nerai y voyait les deux.

Toute unité sauve quelque chose.

Et met fin à quelque chose.

Elarion n'était pas devenu un seul État parce que ses habitants avaient cessé d'être différents.

Il l'était devenu parce qu'ils avaient peu à peu cessé de prétendre qu'une grande décision prise par l'un d'eux n'affectait pas les autres.

L'argent d'un homme pouvait financer une recherche.

La recherche, un laboratoire.

Le laboratoire, une maladie.

La maladie, la mort sur toute la planète.

Mais l'argent pouvait tout aussi bien financer des soins.

Des machines.

La part de base.

La reconstruction des villes.

Et un monde où le pouvoir devait se montrer avant de demander aux autres de lui faire confiance.

La transparence n'avait pas rendu les humains bons.

Elle n'avait pas supprimé la colère.

L'orgueil.

Le désir de posséder.

La peur de perdre.

Ni la capacité d'un homme à se convaincre que sa blessure est justice.

Elle n'avait fait qu'une seule chose.

Elle avait fait qu'un grand pouvoir ne pouvait plus aussi aisément se déplacer sans ombre.

Nerai posa trois doigts sur la surface froide du récipient.

Elle ne savait pas pourquoi.

Le geste était venu naturellement.

Trop naturellement.

Un instant, elle eut le sentiment qu'un souvenir la touchait, un souvenir qui ne lui appartenait pas tout entier.

Une autre planète.

Un autre soleil.

Un jardin.

Un homme et une femme qui se retrouveront, bien que leurs noms soient autres.

Puis la sensation disparut.

Nerai se tourna vers la ville.

Derrière elle resta le mur des morts.

Devant elle, le monde des vivants.

Une seule planète.

Un seul État.

Quarante mémoires.

Et une valeur qui n'avait plus le droit de marcher dans l'ombre.

40. La masse du pouvoir

Le bloc de pierre pesait trente et une tonnes.

On l'avait acheminé de Thaeron deux semaines plus tôt et, depuis, il reposait au milieu du hall de recherche d'Arda. Les scientifiques avaient choisi un morceau de roche dépourvu de propriétés physiques particulières. Ils voulaient un objet dont le matériau ne pourrait expliquer le résultat.
Trois anneaux métalliques l'entouraient.

Chacun mesurait environ cinq mètres de diamètre et sa surface était divisée en centaines de segments étroits. Entre ces segments passaient des conducteurs refroidis bien au-dessous de la température ambiante. D'épais faisceaux d'alimentation montaient du sol jusqu'à eux.
Une quarantaine de personnes attendaient derrière la paroi de sécurité.

Des physiciens.

Des techniciens.

Des représentants des universités.

Le Conseil planétaire des risques technologiques.

Deux analystes militaires.

Et Nerai Sael.

Bien des années s'étaient écoulées depuis le Tiers. Nerai ne dirigeait plus les enquêtes quotidiennes sur les flux financiers. Son nom restait cependant lié aux règles selon lesquelles, après la Convention, le Pont s'était progressivement transformé, passant d'un réseau de paiement à l'une des couches d'information fondamentales de l'économie planétaire.
C'est pourquoi on l'invitait chaque fois qu'une invention nouvelle soulevait une question que les techniciens ne pouvaient résoudre seuls.
Qui aurait le droit de posséder cette chose ?

Oran Sel, le responsable de l'expérience, se tenait devant le pupitre de commande.

« La mesure au sol ? »

« Trente et une virgule quatre tonnes », répondit l'IA du laboratoire.

« L'énergie ? »

« Prête. »

« La synchronisation ? »

« Écart inférieur au seuil de mesure. »

Oran se tourna vers les personnes derrière la vitre.

« Ce que vous allez voir est le quatrième essai. Les trois premiers ont eu lieu en présence de la seule équipe du laboratoire. Nous n'avons pas publié le résultat avant que deux centres indépendants l'aient reproduit. »
Puis il revint au pupitre.

« Active le champ à dix pour cent. »

La valeur de la charge au sol s'afficha sur l'écran.

Trente et une tonnes.

Trente.

Vingt-huit.

Vingt-cinq.

La pierre ne bougea pas.

À vingt pour cent, la mesure indiquait dix-sept tonnes.

À trente, neuf.

Un silence absolu régnait dans le hall.

Oran porta la puissance à quarante pour cent.

La valeur descendit au-dessous d'une tonne.

Puis presque à zéro.

La pierre se détacha du sol.

D'abord de quelques millimètres.

Un instant plus tard, cinq centimètres la séparaient du sol.

Oran déplaça le curseur.

Trente et une tonnes de roche thaeronne s'élevèrent à un mètre de hauteur.

Nerai sentit une tension désagréable dans ses épaules. Sa raison lui disait que le champ maintenait la pierre. Son corps voyait une masse rocheuse suspendue au-dessus du sol et s'attendait à une chute.

« Pouvez-vous la déplacer ? » demanda l'un des membres du Conseil.

Oran acquiesça.

La pierre se déplaça lentement vers la droite.

Puis revint.

Son mouvement était si paisible qu'il en paraissait absurde. Un objet dont le déplacement aurait encore nécessité un système de transport lourd quelques années auparavant traversait à présent le hall à l'allure d'un homme au pas.

Oran réduisit la puissance.

La pierre descendit lentement.

Lorsqu'elle toucha le sol, un grondement sourd résonna dans le hall.

« Sa masse est restée la même ? » demanda Nerai.

« Oui. »

« Alors qu'avez-vous changé ? »

Oran chercha un instant ses mots.

« Pour le dire le plus simplement possible, nous avons modifié le couplage entre la matière et le champ gravitationnel local. La pierre a conservé tout du long la même inertie et la même structure interne. Mais à pleine intensité du champ, le sol ne l'attirait presque plus. »

« Presque ? »

« Nous ne sommes pas encore parvenus à une valeur strictement nulle. »

Nerai regarda de nouveau la pierre.

« Et vous y parviendrez ? »

Oran sourit.

« C'est pour répondre à cette question que nous faisons de la science. »

La nouvelle de l'expérience fit le tour d'Elarion en quelques heures.

Les transports retinrent le plus l'attention.

Les modèles énergétiques calculèrent aussitôt ce qu'il en coûterait de mettre une cargaison en orbite si l'on pouvait réduire son couplage gravitationnel durant la première phase du vol.
Les entreprises de construction commencèrent à dessiner des structures qu'il serait possible de fabriquer au sol d'un seul tenant, puis de soulever pour les mettre en place.
Les mines de Thaeron y virent la possibilité d'acheminer des masses de roche dont le transport coûtait plus cher que l'extraction elle-même.
Les villes commencèrent à parler d'une nouvelle génération de transports publics.

Les ingénieurs spatiaux rouvrirent des projets qui dormaient depuis des décennies dans les archives faute de viabilité économique.
Durant quelques jours, il sembla qu'Elarion venait de recevoir l'une de ces inventions qui divisent l'histoire entre un avant et un après.
Puis vint une seconde nouvelle.

Celle-ci ne fut pas rendue publique.

Elle était issue d'un modèle de sécurité élaboré dans une université.

Les scientifiques étudiaient le comportement des champs gravitationnels des différents anneaux lorsqu'ils se superposaient. Ils supposaient que l'effet résultant serait approximativement la somme des puissances.
Les calculs révélèrent une autre propriété.

Avec une synchronisation d'une extrême précision, les champs se renforçaient d'une manière non linéaire.

Deux physiciens crurent d'abord à une erreur.

Ils relancèrent le modèle.

Puis le firent tourner sur un autre système de calcul.

Enfin, ils demandèrent une vérification indépendante.

Le résultat demeura.

Oran Sel reçut le rapport à trois heures du matin.

À cinq heures, il demanda une réunion immédiate du Conseil planétaire.

Nerai arriva peu après sept heures.

Une carte d'Elarion occupait le mur de la salle.

En son centre brillait un cercle de près de quatre cents kilomètres de diamètre.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle.

Oran se tenait près de la fenêtre. Il avait l'air de n'avoir pas dormi de la nuit.

« La zone d'effet. »

« De quel effet ? »

« De l'effet total. »

Nerai attendit.

Oran ouvrit le modèle physique.

« Un seul générateur peut affaiblir le couplage gravitationnel dans un espace relativement restreint. Avec plusieurs générateurs, nous nous attendions à un effet plus étendu ou plus intense. Il s'avère qu'avec une disposition et une synchronisation précises, il se forme entre eux une zone stable où le couplage peut approcher de zéro. »

Nerai désigna le cercle.

« Dans toute cette zone ? »

« D'après le modèle, oui. »

« Quelle est son étendue ? »

« Ce calcul précis donne un diamètre de trois cent quatre-vingts kilomètres. »

Nerai le regarda.

« Vous êtes en train de me dire que vous pouvez couper la gravité sur un territoire grand comme un État. »

Oran secoua aussitôt la tête.

« Je dis que la physique semble le permettre. Nous ne disposons pas d'un tel appareil. »

« Serait-il possible de le construire ? »

Oran se tourna vers une autre personne dans la salle.

C'était l'analyste technique en chef du projet.

« Au niveau actuel de la technologie, oui », dit-il.

Cette réponse changea l'atmosphère de la pièce.

« Combien de temps ? » demanda Nerai.

« Si quelqu'un disposait de tout le nécessaire, peut-être deux ou trois ans. »

« Et qu'entendez-vous par tout le nécessaire ? »

Une liste apparut sur le mur.

Vingt-quatre émetteurs gravitationnels.

Six synchroniseurs de phase de la plus haute catégorie.

Une grande quantité de métamatériau supraconducteur.

Trois unités indépendantes de stockage d'énergie capables de fournir une puissance extrême en un temps très court.

Plusieurs chaînes de fabrication spécialisées.

Une carte gravimétrique précise du territoire.

Une capacité de calcul que seules quelques dizaines de centres sur la planète possédaient.

Et un réseau de techniciens aux spécialités très pointues.

Nerai lut lentement la liste.

« Que se passerait-il si quelqu'un l'activait réellement ? »

Cette fois, Oran répondit.

« Cela dépendrait de la forme du champ, de l'altitude de l'effet et de sa durée. »

« Le pire scénario réaliste. »

Oran s'assit.

« Les personnes et les objets qui ne sont pas solidement arrimés perdraient l'essentiel de leur lien avec la surface. L'eau commencerait à se comporter tout autrement. L'atmosphère se déplacerait rapidement dans la zone. Les systèmes de transport perdraient le contact avec le sol. Si l'effet se prolongeait, la rotation de la planète compliquerait la situation. »

D'autres couches apparurent sur la carte.

Les villes.

Les rivières.

Les réseaux énergétiques.

Les nœuds de transport.

« Le sol lui-même ne s'envolerait pas dans l'espace, poursuivit Oran. D'autres forces assurent aussi la cohésion des roches. Mais l'équilibre gravitationnel influe sur un nombre immense de systèmes. Si le champ apparaissait brusquement au-dessus d'une région habitée, le nombre de victimes pourrait être colossal. »

« Et quand on le coupera ? »

« La gravité reviendra. »

Nerai comprit la suite avant qu'il ne la dise.

Tout ce qui aurait perdu le contact avec le sol pendant que le champ était actif se mettrait à tomber.

« Combien de personnes vivent dans ce cercle ? » demanda-t-elle.

« Dans ce modèle, onze millions. »

Personne ne posa plus de question.

Le Conseil technique passa les six jours suivants à tenter de déterminer si l'on pouvait empêcher toute utilisation pratique du phénomène découvert.
La réponse fut déplaisante.

La technologie était complexe, coûteuse et exigeait plusieurs appareils fabriqués en de rares endroits seulement. Mais le principe physique demeurait trop général pour qu'on puisse le garder éternellement secret.
Le temps jouait contre le secret.

Si un laboratoire avait découvert le phénomène, un autre finirait par le découvrir à son tour.

Si une IA avait pu le modéliser, une autre le déduirait un jour.

Elarion avait compris depuis longtemps qu'on ne pouvait enfermer durablement le savoir scientifique dans une seule pièce pendant des générations.
La question se déplaça donc de la physique vers la société.

Des représentants des fabricants, des universités, des réseaux énergétiques, des institutions de sécurité, des conseils citoyens et du Pont se réunirent en session extraordinaire.
Daren Voltr siégeait parmi eux.

Il était vieux. Mais la médecine d'Elarion avait suffisamment progressé pour que le grand âge ne signifie plus depuis longtemps un retrait automatique de la vie publique.
Lorsqu'il eut la parole, il s'adressa à Oran.

« Combien d'éléments distincts faut-il acheter ou fabriquer pour rendre cela possible ? »

« Des milliers. »

« Combien sont couramment disponibles ? »

« La plupart. »

« L'interdiction des composants pris isolément ne résoudrait donc rien. »

« Exactement. »

« Combien sont critiques ? »

Oran ouvrit la liste.

« Tout dépend de ce que vous qualifiez de critique. Si nous parlons de ce sans quoi nous ne savons pas construire un tel système aujourd'hui, nous avons environ dix-sept prérequis technologiques. »

« Dix-sept produits ? »

« Prérequis. Certains sont des produits. D'autres correspondent à une capacité de fabrication, à un accès à l'énergie, à des personnes ou à une puissance de calcul. »

Voltr acquiesça.

« Et combien d'entités sur Elarion sont capables de remplir les dix-sept conditions ? »

Oran se tut un instant.

« Je ne le sais pas. »

Nerai intervint depuis sa place.

« Le Pont le sait. »

Tous se tournèrent vers elle.

Voltr eut un léger sourire.

« Évidemment. »

Nerai connaissait ce ton.

« Voulez-vous cette réponse, ou un débat sur les raisons pour lesquelles nous la possédons ? »

« Les deux. »

« D'abord la réponse. »

L'espace de travail du Pont s'ouvrit devant Nerai.

« Envoyez-nous les prérequis techniques. »

Oran fronça les sourcils.

« Nous ne pouvons pas les intégrer entièrement au système financier. »

« Ce n'est pas nécessaire. Nous avons besoin d'une représentation économique. »

« Qu'entendez-vous par là ? »

Nerai désigna le premier élément.

« Combien de synchroniseurs de phase ? »

« Six. »

« Qui les fabrique ? »

Trois sociétés apparurent sur le mur.

« Combien d'émetteurs gravitationnels ? »

« Au moins vingt-quatre de cette catégorie. »

Les fabricants et leurs capacités de production s'affichèrent.

« L'énergie ? »

Oran indiqua la plage requise.

Le Pont afficha les centrales, les unités de stockage et les réseaux industriels capables de fournir une telle impulsion.

« Le métamatériau ? »

Une autre couche.

« Le calcul ? »

Une autre.

« La fabrication de précision ? »

Une autre.

« Les spécialistes ? »

Nerai s'arrêta là.

« Pour les personnes, nous utiliserons uniquement la disponibilité agrégée des compétences. Les noms seront protégés. »

Voltr haussa les sourcils.

« C'est toujours ça. »

Nerai poursuivit.

Le Pont assemblait progressivement les conditions.

Il ne dressait pas une liste de suspects.

Il dressait une carte des capacités.

Le système connaissait les propriétaires des grandes entreprises de production.

Il connaissait les capacités que les entreprises déclaraient publiquement et que l'on pouvait vérifier à travers leurs achats, leur consommation et leur production.
Il connaissait les grands contrats énergétiques.

Il connaissait le financement des centres de recherche.

Il connaissait l'origine des capitaux.

Il connaissait les locations de bâtiments industriels, les achats massifs de matières premières, les commandes de machines spécialisées et les transferts d'équipements entre Elarion et Thaeron.
Avant le Tiers, ces informations auraient été dispersées dans des dizaines de banques, de registres et d'États.

Désormais, on pouvait les assembler selon le bénéficiaire effectif et la finalité économique.

Au bout de quelques minutes, un nombre apparut sur le mur.

14

Voltr cessa d'avoir l'air amusé.

« Que signifie quatorze ? »

« Quatorze ensembles économiques ont aujourd'hui la capacité directe ou indirecte de remplir plus de quatre-vingts pour cent des conditions requises. »
« Ensembles économiques ? »

« Sur le plan juridique, il peut s'agir de centaines de sociétés. Le Pont les regroupe en fonction de la propriété effective, du contrôle, du financement et de la dépendance économique. »
Nerai ouvrit la première fiche.

Un grand consortium minier thaeron.

Quatre-vingt-onze pour cent.

La deuxième.

Un fabricant planétaire de systèmes énergétiques.

Quatre-vingt-neuf.

La troisième.

Un groupe militaro-industriel de l'un des États.

Quatre-vingt-quatorze.

La quatrième.

Un consortium de construction orbitale.

Quatre-vingt-sept.

Puis d'autres.

Certains étaient privés.

D'autres publics.

Trois appartenaient à des États.

Un ensemble économique était réparti entre plus de quarante sociétés.

« Et qui atteint cent pour cent ? » demanda Voltr.

« Personne. »

« Pour l'instant. »

« Pour l'instant. »

Le silence s'installa dans la salle.

Quatorze noms luisaient sur le mur.

Quelques jours plus tôt, ils n'avaient en commun que d'appartenir aux organisations les plus avancées technologiquement de la planète.
Désormais, ils partageaient une autre propriété.

Chacune de ces organisations était suffisamment près de pouvoir créer un appareil capable de modifier la gravité sur un vaste territoire.
« C'est exactement l'instant que je redoutais », dit Voltr.

La réunion en était déjà à sa quatrième heure.

« Pourquoi ? » demanda Nerai.

« Parce que le système financier vient de dresser une liste de quatorze entités qu'il considère comme potentiellement dangereuses. »
« Cette liste décrit une capacité technologique. »

« Et vous prétendez qu'en pratique cela ne fait aucune différence ? »

« La différence est fondamentale. »

Voltr désigna le premier nom.

« Cette société exploite des mines sur Thaeron. Elle ne menace personne. Ses dirigeants n'ont aucun antécédent de violence. Elle possède la plupart des équipements nécessaires parce qu'elle s'en sert pour l'extraction. »

« Oui. »

« Et pourtant, vous la surveillez. »

« Le Pont surveille l'évolution des capacités, pas le comportement du directeur. »

« Cela ne me rassure pas. »

Nerai contempla un instant la carte.

« Avant le Tiers, nous faisions l'erreur inverse. »

Voltr ne dit rien.

« Nous cherchions une raison de soupçonner avant de pouvoir voir les données. Prises isolément, les pièces d'Arien avaient l'air normales. Un laboratoire faisait de la recherche. Une fondation accordait une subvention. Une entreprise achetait des équipements. Une banque transférait de l'argent. Chacun voyait sa partie et attendait d'avoir une raison de s'enquérir de la suivante. »

Voltr baissa les yeux.

Nerai poursuivit.

« Avec cette technologie, l'intention est un point de départ encore plus mauvais. Quelqu'un peut ne pas vouloir tuer onze millions de personnes. Il peut mener une expérience. Il peut se tromper. Il peut sous-estimer l'instabilité du champ. »

Oran acquiesça.

« C'est un risque réel. »

Nerai désigna la liste.

« Nous devons savoir où, sur la planète, se développe la capacité de franchir un certain seuil. Et toute intervention fondée sur cette information doit être soumise à un contrôle. »

« Quel sera ce seuil ? » demanda Voltr.

« C'est une décision politique. »

« Donc, finalement, on en revient bien à la politique. »

« Il en a toujours été ainsi. »

Nerai s'appuya sur la table.

« La différence, c'est que nous voyons maintenant ce sur quoi nous décidons. »

La suite de la réunion se transforma en exercice technique.

Quelqu'un proposa d'interdire la vente d'émetteurs gravitationnels sans licence.

Oran fit remarquer que les petits émetteurs seraient produits en grandes séries d'ici quelques années.

La proposition suivante concernait les synchroniseurs de phase.

Les fabricants répondirent que la médecine, l'énergie et la navigation orbitale utilisaient ces mêmes appareils.
L'interdiction du métamatériau paralyserait une partie de l'industrie.

Le contrôle de l'énergie manquerait de précision, car on pouvait réunir la puissance requise à partir de plusieurs sources.
Peu à peu, il apparut qu'aucun élément isolé ne créait le danger.

Celui-ci naissait seulement de la réunion de nombreuses capacités.

Nerai parla très peu durant le débat.

Elle se souvenait d'une impression très semblable, éprouvée à propos de la Couche.

Un établissement fonctionnant en espèces ne prouvait rien en soi.

Un fonds ne prouvait rien.

Un laboratoire ne prouvait rien.

Un paiement pour des recherches ne prouvait rien.

La catastrophe était née des relations entre eux.

Taren avait dit un jour qu'à l'échelle de la planète, chaque personne n'était séparée de toute autre que par quelques contrats.
Nerai lui avait répondu à l'époque qu'ils ne cherchaient pas un lien.

Ils cherchaient une direction.

Ils avaient maintenant besoin de quelque chose de semblable.

D'un système capable de remarquer que de nombreuses activités économiques ordinaires commençaient à converger vers une seule capacité inhabituelle.
À la fin de la journée, une proposition de travail vit le jour.

Elle reçut le nom de registre des capacités stratégiques.

Le nom était trompeur, car il ne s'agissait pas d'un registre classique.

Personne n'y inscrivait : cette société possède une arme gravitationnelle.

Le Pont calculait en permanence les conditions technologiques qu'un ensemble économique donné pouvait réellement remplir.
Le calcul reposait sur des catégories approuvées publiquement.

La précision de fabrication.

Les matériaux.

L'énergie.

La logistique.

La puissance de calcul.

Les compétences.

La propriété des équipements nécessaires.

La possibilité de les acquérir par l'intermédiaire de sociétés contrôlées.

Les contrats à long terme.

Et, pour les technologies les plus sensibles, la combinaison de plusieurs capacités géographiquement séparées.

Le simple franchissement du seuil ne rendait personne coupable.

Mais les niveaux supérieurs entraînaient l'obligation de déclarer la finalité du projet et de soumettre certains essais à un contrôle indépendant.
L'accès aux données détaillées était consigné.

L'entité voyait quelle institution avait examiné ses capacités.

Les règles selon lesquelles le système évaluait le risque étaient soumises à un examen public par des spécialistes.
Les détails techniques susceptibles de servir de mode d'emploi restaient protégés.

Elarion tenta de distinguer deux choses que l'on pouvait facilement confondre.

La vie privée de l'individu.

Et l'invisibilité du pouvoir.

Le véritable problème apparut sept mois plus tard.

Le Pont enregistra un changement chez l'un des quatorze groupes.

Il s'agissait de la société Asteron Dynamics.

Le public la connaissait comme un fabricant de systèmes de transport lourd. Elle possédait des usines sur trois continents, une participation dans une société énergétique et une participation minoritaire dans un producteur thaeron de métamatériaux.
Sa capacité technologique en matière de champs gravitationnels avait initialement été évaluée à quatre-vingt-trois pour cent.
En quatre mois, elle passa à quatre-vingt-douze.

Aucune commande majeure n'expliquait à elle seule cette évolution.

Asteron avait acheté une petite société qui fabriquait des régulateurs de phase.

Sa filiale avait conclu un contrat à long terme avec un centre de calcul.

Une autre entreprise avait acquis une participation dans une unité de stockage d'énergie.

Une fondation de recherche financée par Asteron avait recruté quatre scientifiques qui travaillaient auparavant sur les émetteurs gravitationnels.
Chacun de ces événements avait sa propre explication économique.

Ensemble, ils avaient créé une situation nouvelle.

Le Pont envoya une alerte à la commission technologique.

La commission demanda des explications à Asteron.

La réponse arriva le jour même.

La société développait un nouveau système gravitationnel pour les cargos.

Le projet était légitime.

Le problème apparut lors du contrôle de ses paramètres techniques.

Asteron prévoyait de construire six grands émetteurs d'essai.

« Six ne suffisent pas pour un champ régional », dit Oran.

Nerai était assise à côté de lui.

« Combien en faut-il ? »

« Au moins vingt dans cette configuration. »

« Nous en avons donc terminé. »

« Non. »

Oran désigna la carte des liens de propriété.

Asteron en avait commandé six.

Quatre autres avaient été commandés par une société énergétique que le groupe contrôlait par l'intermédiaire d'un fonds d'investissement.

Trois étaient en cours de construction dans un centre de recherche financé par sa fondation.

Huit autres avaient été réservés sur Thaeron par une entreprise dont Asteron ne détenait que trente-huit pour cent.
D'après les registres juridiques, il s'agissait de quatre projets différents.

Le Pont les avait reliés par le capital, les engagements contractuels et le financement commun.

Vingt et un émetteurs.

Nerai contempla longuement le nombre.

« Le savaient-ils ? »

« Qui ? »

« Les dirigeants d'Asteron. »

Oran haussa les épaules.

« Les données financières ne nous le diront pas. »

La commission convoqua le président du conseil d'administration.

Il s'appelait Deiran Vos.

Il vint en personne.

Lorsqu'on lui montra la carte, il parut d'abord déconcerté.

Puis furieux.

« Ces émetteurs n'ont aucun rapport entre eux. »

Nerai désigna le premier groupe.

« Ceux-ci appartiennent à votre projet. »

« Oui. »

« Ceux-ci à votre filiale énergétique. »

« C'est une société indépendante. »

« Vous la contrôlez. »

« Économiquement. Nous n'en assurons pas la direction technique. »

« Ceux-ci sont financés par votre fondation. »

« La fondation a une direction indépendante. »

« Soixante-douze pour cent de ses revenus proviennent de vous. »

Deiran se renversa sur son siège.

« Et ceux de Thaeron n'ont rien à voir avec nous. »

Nerai ouvrit le contrat.

Asteron s'était porté garant de l'emprunt de l'entreprise.

En cas de défaut de paiement, le groupe obtiendrait le droit de prendre possession d'une partie des équipements techniques.

Deiran lut un instant le contrat.

« Je l'ignorais. »

« Je vous crois. »

Cela le prit au dépourvu.

« Alors pourquoi suis-je ici ? »

« Parce que votre groupe acquiert une capacité que sa propre direction ne perçoit peut-être même pas. »

Le silence s'installa dans la pièce.

Cette phrase était plus désagréable qu'une accusation.

Deiran regarda une fois encore la carte.

« Vous affirmez que ma société pourrait construire un système régional sans que je le sache ? »

Oran répondit.

« Pas encore. Il vous manque deux prérequis. Au rythme actuel, vous pourriez les réunir d'ici un an. »

« Et si l'une des filiales les acquérait ? »

« Le Pont les ajoutera à l'ensemble économique dès lors que vous avez la possibilité réelle de contrôler cette capacité. »

Deiran eut un léger sourire, cette fois sans amusement.

« Le système en sait donc plus sur mon entreprise que moi. »

Nerai regarda la carte.

« Sur ce point précis, peut-être. »

L'affaire Asteron se conclut sans sanction.

L'entreprise ouvrit ses projets gravitationnels à une supervision indépendante et les réunit dans un programme technologique unique.
Le plus grand choc vint plus tard.

Le Conseil planétaire commanda une simulation historique.

Il voulait savoir ce qui se serait passé si cette même technologie était apparue avant le Tiers.

Les analystes prirent les dix-sept prérequis technologiques et les introduisirent dans l'ancien environnement financier.
Trente monnaies.

Le secret bancaire.

Des fonds aux bénéficiaires effectifs inconnus.

Des fondations.

Des juridictions fiscales.

Des secrets commerciaux.

Différents régimes de licence.

Des échanges de données limités entre les États.

Puis le modèle reçut une tâche :

Réunis les capacités nécessaires à un champ gravitationnel régional de sorte qu'aucune institution ne voie à elle seule plus du tiers du projet.
L'IA trouva des milliers de possibilités.

Une société de production dans un État.

Un financement par l'intermédiaire d'un fonds dans un deuxième.

Des unités de stockage d'énergie appartenant à un autre groupe.

Un matériau thaeron acheté par l'intermédiaire d'un négociant.

Des contrats de recherche répartis entre plusieurs universités.

Des émetteurs enregistrés comme équipements de manutention industrielle.

Des synchroniseurs répertoriés comme éléments de l'infrastructure énergétique.

Chaque autorité verrait quelque chose.

Aucune n'en verrait assez.

Nerai suivit la simulation sans un mot.

Elle connaissait trop bien ce tableau.

Les couleurs étaient différentes.

La technologie était différente.

Le mécanisme demeurait.

La division d'un seul danger en une multitude d'éléments innocents.

Puis les analystes lancèrent la même tâche sur le Pont.

Le modèle tenta de répartir la propriété.

Le Pont relia les bénéficiaires effectifs.

Le modèle tenta de répartir les achats entre des filiales.

Le Pont afficha l'ensemble économique.

Le modèle tenta d'utiliser une fondation.

Le Pont vit la source de son financement.

Le modèle tenta de financer une partie du projet par l'emprunt.

Le Pont ajouta le créancier et les garanties.

Le modèle tenta de louer les équipements au lieu de les acheter.

Le Pont comptabilisa les capacités contrôlées.

Le modèle tenta de passer par plusieurs États.

La monnaie ne transformait plus la frontière en angle mort.

À soixante-huit pour cent, un premier signal faible apparut.

À soixante-dix-sept, une supervision automatique s'enclencha.

À quatre-vingt-cinq, une déclaration technologique devint obligatoire.

À quatre-vingt-douze, le système aurait empêché l'achèvement des achats critiques en l'absence de l'autorisation requise.

Longtemps après la fin de la simulation, personne ne parla dans la salle.

Daren Voltr était assis à côté de Nerai.

« Voilà donc votre argument », dit-il enfin.

« Pas le mien. »

« Celui de qui, alors ? »

Nerai désigna les résultats.

« De la physique. »

Voltr se passa la main sur le visage.

« Jesair avait commencé par le RBU. »

« Je sais. »

« Il parlait d'une part équitable. »

« Je sais. »

« Ensuite, nous nous sommes occupés de la corruption. Des impôts. De la politique. De la guerre. »

Il regarda la carte du champ gravitationnel.

« Et maintenant, vous affirmez que nous avons besoin du même système pour que personne, un jour, ne nous coupe la gravité sur la moitié d'un continent. »
Nerai eut un léger sourire.

« Présenté ainsi, cela semble un peu exagéré. »

« Est-ce exagéré ? »

Elle regarda le résultat de la simulation.

« Non. »

Le public ne fut informé de la possibilité d'un champ gravitationnel régional qu'après l'adoption du cadre de sécurité.
Les détails restèrent d'accès restreint.

Les gens savaient ce que cette technologie pouvait faire.

Ils savaient quels grands types de capacités elle nécessitait.

La géométrie exacte du champ, les conditions critiques de synchronisation et les paramètres dont on aurait pu déduire un plan de réalisation ne furent pas rendus publics.
Le débat fut violent.

Une partie de la société voulait réserver à l'État la propriété de toutes les technologies gravitationnelles.

Les scientifiques s'y opposèrent.

D'autres exigeaient la divulgation complète de chaque appareil.

L'industrie rappelait que les systèmes gravitationnels deviendraient bientôt des éléments ordinaires des transports et de la production.
Elarion décida finalement de réglementer les capacités selon leur ampleur.

Un petit manipulateur resta un appareil ordinaire.

Les générateurs industriels furent soumis à un enregistrement technique.

Les ensembles capables d'atteindre des niveaux de champ plus élevés nécessitèrent une autorisation.

Lorsqu'une capacité approchait d'un effet régional, la supervision planétaire intervenait automatiquement.
La partie la plus importante du système ne concernait pas l'appareil achevé.

Le Pont surveillait l'apparition, quelque part, des conditions nécessaires à sa création.

Cela changea la conception même de la sécurité.

Les civilisations précédentes protégeaient les arsenaux.

Elarion apprit à surveiller l'émergence de la capacité de créer une arme.

Pour cela, le Pont n'avait pas besoin de savoir ce qu'une personne pensait.

L'intention restait cachée dans la tête.

La capacité économique avait des conséquences physiques.

Elle avait besoin de matériaux.

D'énergie.

De machines.

De bâtiments.

De personnes.

De transports.

De calculs.

Et toutes ces choses passaient par l'économie.

Un soir, Nerai et Voltr restèrent seuls après une séance.

Nitra s'étendait au-delà des fenêtres.

La circulation s'écoulait sur plusieurs niveaux au-dessus du fleuve et de nouvelles plateformes gravitationnelles de fret passaient entre les bâtiments. Quelques années auparavant encore, chacune d'elles aurait semblé un miracle.

Désormais, les gens les remarquaient à peine.

Voltr suivit l'une d'elles du regard.

Elle transportait un élément de structure de pont.

« Je pense toujours que vous avez ouvert la porte à quelque chose de dangereux », dit-il.

« À quoi ? »

« À un système qui sait ce qu'un être humain peut faire avant même qu'il le fasse. »

Nerai garda un instant le silence.

« Il ne le sait pas. »

« Nous venons de voir un tableau de quatorze sociétés. »

« Il sait ce qu'elles peuvent réaliser techniquement. Il ne sait pas ce qu'elles réaliseront. »

« Pour la personne que vous commencez à contrôler, cette différence est peut-être mince. »

« C'est pourquoi nous contrôlons aussi le contrôle. »

Voltr rit.

« Vous avez toujours la même réponse à tout. »

« Parce que le problème reste le même. »

« Le pouvoir. »

« Oui. »

Voltr se tourna vers elle.

« Et si nous n'avions pas le Pont ? »

Nerai regarda la ville.

« Avec cette technologie ? »

« Oui. »

Elle réfléchit plus longtemps que Voltr ne s'y attendait.

« Nous aurions des licences. Des contrôles des fabricants. Des registres d'appareils. Des services de sécurité. Des numéros de série. »

« Cela ne semble pas désespéré. »

« Ça ne l'est pas. »

Nerai se tourna vers lui.

« Mais quelqu'un qui voudrait contourner le système diviserait le projet. »

Voltr cessa de parler.

« Une entreprise commanderait les émetteurs. Une deuxième, les équipements énergétiques. Une troisième, les matériaux. Une quatrième, les calculs. Une fondation financerait la recherche. Un fonds d'investissement détiendrait une partie de la production. Certaines personnes ne sauraient peut-être même pas sur quoi elles travaillent. »

« Comme Arien. »

« Oui. »

Dehors, une autre plateforme de fret passa.

« L'ancien système chercherait l'appareil, poursuivit Nerai. Le Pont voit qu'on assemble quelque part les conditions qui peuvent lui donner naissance. »

Voltr contempla les lumières de la ville.

« Et un jour, les technologies seront encore plus puissantes. »

« Certainement. »

« Plus puissantes que celle-ci ? »

Nerai eut un léger sourire.

« Il y a cent ans, la question d'aujourd'hui nous aurait semblé absurde. »

Voltr acquiesça.

« Alors, finalement, l'argent transparent n'est pas avant tout une question d'argent. »

Nerai le regarda.

Elle ne s'attendait pas à cette phrase de sa part.

« L'argent n'a jamais été seulement de l'argent. »

« Qu'est-il, alors ? »

Nerai suivit un instant le flux des lumières sur l'autre rive.

« Il est la carte de ce qu'un être humain peut faire dans le monde physique. »

Voltr se tut.

Nerai poursuivit.

« Avec de l'argent, on achète de la nourriture. Une maison. Un vaisseau. Une usine. De la recherche. De l'énergie. De l'influence. Une armée. Et maintenant, un appareil qui modifie la gravité. »

« Celui qui voit l'argent voit donc le pouvoir. »

« Une partie du pouvoir. »

« Et celui qui contrôle l'argent contrôle le pouvoir. »

« C'est pourquoi le Pont ne doit pas être contrôlé par une seule personne. »

Voltr eut un faible sourire.

« Vous avez donc fini par comprendre mes vieilles objections. »

« Je les ai toujours comprises. »

« Vous les avez simplement ignorées. »

« Non. C'est pour cela que nous avons rendu les accès visibles. »

Voltr rit.

Cette fois, sincèrement.

« On ne peut pas gagner contre vous. »

« Vous me le disiez déjà il y a des années. »

Quelques années plus tard, les systèmes gravitationnels firent partie de la vie quotidienne.

Les charges lourdes se déplaçaient au-dessus des routes.

Le transport orbital devint moins cher.

Sur Thaeron, des villes surgirent en des lieux où la construction aurait auparavant été une absurdité économique.

Dans les hôpitaux, on utilisait des champs faibles pour soigner des personnes dont le corps ne supportait pas son propre poids.

Les chercheurs commencèrent à envisager des vaisseaux à destination d'autres étoiles.

La technologie qui pouvait tuer des millions de personnes ouvrit aussi à Elarion la voie vers un monde qui lui avait jusque-là été inaccessible faute de moyens.
Nerai n'y voyait aucune contradiction.

Le feu pouvait réchauffer une maison aussi bien que brûler une ville.

L'énergie pouvait maintenir un hôpital en vie aussi bien qu'alimenter une arme.

L'intelligence artificielle pouvait chercher un remède aussi bien qu'un moyen de tuer plus efficacement.

Plus Elarion maîtrisait de techniques, moins la simple question de savoir si une invention était bonne ou mauvaise comptait.

Ce qui importait, c'était de savoir qui acquérait la capacité de l'utiliser à grande échelle, qui avait connaissance de cette capacité et qui pouvait arrêter un tel pouvoir.
Ce furent précisément les champs gravitationnels qui transformèrent définitivement le débat public sur le Pont.

Jusque-là, une grande partie de la population percevait encore l'argent transparent comme une réforme économique.

Il aidait à calculer la part de base.

Il limitait l'évasion fiscale.

Il révélait la corruption.

Il compliquait le financement secret du pouvoir politique.

Après la découverte du champ gravitationnel régional, le système prit un autre sens.

Les gens comprirent une chose simple.

Si une civilisation dispose de technologies par lesquelles un individu, une entreprise ou un État peut toucher des millions de personnes, elle doit savoir reconnaître l'émergence d'un tel pouvoir avant qu'il soit constitué.
Une pensée secrète, à elle seule, ne pesait rien.

Pour la réaliser, il fallait contraindre le monde à bouger.

Et le monde bougeait par les ressources.

Quelqu'un devait payer l'usine.

Quelqu'un devait fournir les matériaux.

Quelqu'un fournissait l'énergie.

Quelqu'un construisait les machines.

Quelqu'un payait les scientifiques.

Quelqu'un louait les locaux.

Quelqu'un finançait des années entières de travail durant lesquelles le projet n'avait encore rien de dangereux en apparence.

Toute grande technologie laissait une trace économique bien avant sa première mise en marche.

L'ancien Elarion répartissait ces traces entre les banques, les États et les monnaies.

Le nouvel Elarion savait les voir côte à côte.

Alors seulement, beaucoup comprirent la phrase de Jesair dans un sens plus large qu'au temps du forum de Nitra.

La valeur ne doit pas marcher dans l'ombre.

Car la valeur n'était pas seulement une richesse.

Elle était la capacité de changer le monde.

Et une civilisation qui commençait à acquérir la capacité de modifier la gravité elle-même ne pouvait plus se permettre d'ignorer entre quelles mains grandissait cette capacité.

Une leçon pour la Terre

Le lecteur attentif aura certainement remarqué que les problèmes d'Elarion décrits ici sont aussi ceux de la Terre d'aujourd'hui. Je suis convaincu qu'il est possible de les résoudre de manière sûre et contrôlée, comme sur Elarion. C'est-à-dire en instaurant, sur toute la planète, un système d'information unique, centralisé et transparent pour le règlement des transactions. Je vais énumérer brièvement ces problèmes et expliquer en quelques phrases l'effet qu'aurait l'instauration de ce système sur leur résolution.

Le problème du pouvoir croissant et incontrôlable des technologies sur la planète

Le progrès scientifique pousse de plus en plus l'humanité vers une situation où la combinaison de technologies telles que l'intelligence artificielle et les biotechnologies permet de mettre au point et de concrétiser discrètement une menace pandémique à l'échelle planétaire, pour un coût minime. Le coût de la création clandestine d'un laboratoire biologique est de l'ordre de quelques millions de dollars, somme qu'un adolescent youtubeur un peu habile peut gagner aujourd'hui. Dans une usine moderne, si vous allez à l'entrepôt et demandez combien d'exemplaires d'une pièce donnée sont en stock et où ils se trouvent, le responsable de l'entrepôt peut répondre d'un seul coup d'œil au système d'information. Je suis convaincu que la gestion d'une société moderne devrait fonctionner de la même manière. En cas de besoin, les dirigeants de la société doivent pouvoir répondre, d'un seul coup d'œil au système de règlement, à la question de savoir qui utilise un type précis d'intelligence artificielle tout en étant relié par des flux financiers à une entité ayant commandé un certain type d'équipement biologique. La capacité à répondre à une telle question peut faire la différence entre la survie et la disparition d'une civilisation. Le mythe selon lequel les responsables politiques ou les dirigeants de la société devraient avoir le moins de pouvoir possible ne vaut que tant que les flux financiers et patrimoniaux restent invisibles. Dans une société transparente, un responsable politique n'aura aucune chance de cacher ses arrière-pensées. Dès qu'il envisagera un abus de pouvoir, il sera démasqué au moment où cela se manifestera dans ses flux financiers. La

transparence servira de garde-fou pour nous assurer des responsables politiques bien plus aptes que ceux que compte actuellement la planète.

Si les flux financiers sont transparents, il sera impossible de construire clandestinement un laboratoire biologique, car nous verrons tous bien davantage ce qui se mijote chez les autres. C'est la réponse à la question de savoir comment gouverner dix milliards d'habitants sur la planète sans qu'ils se dévorent entre eux. Chacun pourra potentiellement contrôler chacun à l'aide d'un mécanisme standardisé et encadré, situé au cœur même de la société, ce qui garantira la qualité de cette surveillance.

La corruption et l'inefficacité de l'État

Si vous demandez à un économiste d'aujourd'hui quel est le pire problème auquel l'humanité est confrontée, l'une de ses premières réponses sera certainement que l'on n'a toujours pas trouvé le moyen de rendre les États aussi efficaces que les entreprises. Dans une société transparente dotée d'une monnaie unique, jamais un nouveau Poutine ne pourra s'élever grâce à la corruption, car la corruption sera tout simplement impossible. Tout abus de pouvoir sera visible presque instantanément et immédiatement puni. Après un tel changement, les États se mettront progressivement à fonctionner beaucoup mieux. Les hôpitaux et les autoroutes se construiront plus vite qu'en Chine. Il n'y aura plus de marchés surfacturés, car il suffira qu'une seule personne sache qu'un prix est excessif, consulte le système et le crie immédiatement au monde entier par les mécanismes standardisés de signalement et d'escalade.

Les problèmes liés à l'évasion fiscale

Les impôts peuvent généralement fonctionner selon deux régimes. Soit ils sont élevés, ce qui pousse les gens à faire tout leur possible pour éviter de les payer ; les recettes sont alors faibles, les responsables politiques ont donc tendance à les augmenter encore, ce qui réduit encore les recettes. Soit ils sont relativement acceptables, les gens consentent à les payer, les recettes sont donc importantes et les taux peuvent encore baisser. Pire que des impôts élevés, il y a des impôts dont les taux peuvent être plus bas, mais auxquels on peut échapper de nombreuses façons. Rien ne fausse davantage l'environnement des entreprises qu'un mauvais système fiscal opaque, riche en échappatoires. À mon sens, des impôts raisonnables et supportables ne devraient pas dépasser vingt-cinq pour cent, TVA

comprise. Le montant des impôts et cotisations prélevés, par exemple en Slovaquie, sur le salaire superbrut est scandaleux. Le taux effectif d'imposition dépasse quelque peu cinquante-cinq à soixante pour cent si l'on inclut la TVA et les droits d'accise. En outre, les responsables politiques slovaques ont créé des dérogations qui permettent notamment aux propriétaires de sociétés à responsabilité limitée réalisant jusqu'à 100 000 EUR de chiffre d'affaires de ne payer que dix pour cent d'impôt. Cela a naturellement provoqué un exode massif de personnes qui se sont détournées en nombre du salariat et du statut d'entrepreneur individuel pour créer des sociétés à responsabilité limitée.

Je suis convaincu que, s'il n'existait aucun moyen d'échapper au paiement de l'impôt, un prélèvement de vingt-cinq pour cent pour les impôts et cotisations suffirait largement à faire fonctionner l'État. Si l'argent était transparent, on verrait aussi combien chacun a payé d'impôts. Payer ses impôts et contribuer ainsi au fonctionnement de la société deviendrait une question de prestige social.

La fin des conflits armés et la révélation immédiate de toute malversation financière

Lorsque l'argent sera transparent dans la société, il ne sera jamais possible de réaliser ce que le Hamas a réussi à faire à l'automne 2023 : préparer des attaques militaires au moyen d'armes obtenues clandestinement. Dans un système transparent, on ne pourra pas inscrire comme motif de paiement l'achat de missiles à moyenne portée. On ne pourrait d'ailleurs jamais atteindre un tel degré d'escalade, car le fait que les Israéliens prennent leurs terres aux Palestiniens et s'emparent, avec une insolence de singes, de ce qui ne leur appartient pas serait tout simplement impossible dans une société transparente. Lorsque l'argent sera transparent, tout malfaiteur qui profite actuellement du voile de secret entourant l'argent perdra sa couverture, et ses actes seront soumis au jugement de la société.

L'instauration juste et transparente du RBU — revenu de base universel

La planète se trouve actuellement dans une situation où l'ordre social sera bouleversé par la révolution de l'IA, indépendamment même d'Argent visible. Je pense que l'intelligence artificielle rendra inemployable une forte proportion de la population, de

l'ordre de plusieurs dizaines de pour cent. La planète sera menacée de troubles massifs, provoqués par les difficultés de subsistance des personnes sans emploi. Il faudra trouver une manière équitable de redistribuer la valeur produite grâce à l'intelligence artificielle à la population sans revenus. Déterminer qui doit recevoir combien d'argent, de façon transparente, adéquate et vérifiable après coup, exige tout simplement un système au cœur de la société, qui permette de lire où et comment les ressources y sont réparties. C'est une tâche que l'on ne peut résoudre de manière satisfaisante sans de telles données. L'instauration d'un système centralisé de règlement sur toute la planète rendra inutiles des pans entiers du secteur bancaire, car les monnaies alternatives et les activités bancaires ne seront plus nécessaires. Cela fera probablement peur à ce secteur dans un premier temps, mais il faut comprendre que l'IA transformera de toute façon profondément l'ordre social. Je pense qu'après la transformation par l'IA, il ne restera pas pierre sur pierre dans la société. Ce qui émergera de tous ces changements sera radicalement différent de la situation actuelle : une société construite sur de nouvelles bases technologiques, qui fonctionnera avec équité et transparence envers chaque être humain. Une fois que le bouleversement majeur à venir se sera plus ou moins stabilisé, les gens commenceront à chercher de nouveaux sens à leur vie et de nouvelles formes d'accomplissement. Les nouvelles technologies, sous la forme d'une réalité virtuelle perfectionnée et d'une interface homme-machine améliorée, joueront un rôle essentiel dans ce processus. Les gens passeront la majeure partie de leur temps dans des mondes virtuels offrant un éventail d'expériences tel que la réalité physique première paraîtra terne en comparaison. Le rôle de celle-ci sera de maintenir l'être humain en vie afin qu'il puisse consommer le contenu des mondes virtuels avec le moins de difficultés possible.

Les défis de la vie éternelle — résoudre de manière transparente les problèmes démographiques de la planète

Je pense que l'humanité n'est qu'à quelques pas d'une maîtrise des mécanismes biologiques du vieillissement et de la régénération de l'organisme telle que les maladies et le vieillissement lui-même cesseront d'être des causes de mort.

Si les humains peuvent potentiellement vivre éternellement, un grave problème se posera quant à la soutenabilité de la population sur la planète. Dans ces conditions, le nombre d'habitants commencera en effet à croître de façon exponentielle. À quiconque

sera né, la planète devra garantir des conditions de vie dignes pendant une durée potentiellement illimitée. Il est très probable que des tendances apparaîtront pour dissuader les gens d'avoir une descendance, car celle-ci représentera une charge immense pour la planète. Personnellement, je pense que la Terre pourrait faire vivre plusieurs dizaines de fois la population actuelle si ses ressources étaient utilisées efficacement. Mais si les gens veulent avoir une descendance, il faudra résoudre cela par le peuplement de l'espace. D'abord les planètes plus ou moins utilisables du Système solaire, puis, avec le développement des technologies spatiales, probablement aussi les voyages interstellaires. Les données du système central de règlement joueront également un rôle primordial dans le calcul de l'accroissement de population que la planète peut supporter à long terme.

Le mouvement politique https://HumanityUnitedMovement.org

Depuis 2019, après près de vingt ans de réflexion et de délibération, je travaille à un système d'information : une application Internet qui permet à n'importe quel internaute de s'inscrire, puis d'y établir une déclaration de patrimoine. À l'étape suivante, il est possible de faire auditer, sous certaines conditions, les données du système par les autres utilisateurs du portail.
L'application est accessible à l'adresse https://app.visiblemoney.org

Toute l'idée repose sur un principe simple : si quelqu'un soumet l'ensemble de son patrimoine à un tel audit sur Internet, sa déclaration de patrimoine est probablement exacte et complète, car il suffirait sinon d'un seul utilisateur qui en sache un peu plus pour le crier en une fraction de seconde sur le forum Internet de l'application, où le monde entier le verrait aussitôt.

La première version de l'application était prête pour Noël 2023. J'espérais en effet parvenir à convaincre un responsable politique honnête avant l'élection présidentielle slovaque, qui a eu lieu en février 2024. Mais l'application n'a suscité aucun intérêt : même la partie du spectre politique qui présentait sur le papier les garanties d'une situation financière irréprochable avait du mal à publier son patrimoine de cette manière. Le problème ne venait probablement pas de l'application. Le candidat dont l'assistant m'a répondu quelque temps et a échangé avec moi se comportait de manière assez étrange lorsque les journalistes l'interrogeaient sur sa déclaration de patrimoine. Après quelques autres tentatives pour promouvoir l'application, notamment auprès de députés du Parlement européen, j'ai compris que, si je voulais que la politique commence à fonctionner selon ces principes, je devrais fonder mon propre mouvement politique, qui les respecterait dès le premier jour.
C'est ainsi qu'est née l'idée de Humanity United Movement.

Le bon sens comme fondement de la politique

Le principe fondamental du mouvement sera le bon sens. Par ce terme, je n'entends pas une vague capacité à reconnaître intuitivement la bonne solution. Je pense avant tout à une manière de raisonner qui consiste à chercher à comprendre le fond du problème, à

rassembler les informations disponibles, à examiner différentes solutions possibles et à choisir celle qui a les meilleures chances de produire le résultat souhaité.

En politique, nous voyons en effet trop souvent des opinions se former d'abord, puis les arguments censés les étayer être recherchés ensuite. Les responsables politiques apprennent ce que leurs électeurs veulent entendre, puis adaptent leurs propos en conséquence. Au lieu de résoudre les problèmes, ils s'attachent surtout à faire en sorte que leurs solutions soient bien présentées dans les médias et leur rapportent des points politiques.

Je considère cette approche comme une erreur fondamentale. Si nous voulons améliorer le fonctionnement de la société, nous devons être prêts à envisager aussi des solutions qui, à première vue, nous déplaisent. Nous devons être disposés à admettre qu'une personne d'un avis contraire peut avoir raison et que nos propres convictions peuvent reposer sur des présupposés erronés.

C'est pourquoi je voudrais que Humanity United Movement se distingue par un antipopulisme rigoureux. Cela ne signifie pas que le mouvement devrait défendre des solutions impopulaires dans le seul but de se démarquer des autres. Cela signifie que la popularité d'une solution ne sera pas le critère décisif de sa justesse.

Toute décision politique importante devrait être étayée par des arguments que l'on puisse examiner publiquement. Nous devrions pouvoir expliquer quel problème nous cherchons à résoudre, quelles alternatives nous avons envisagées, pourquoi nous avons choisi une démarche précise et quels risques elle comporte. S'il est possible de modéliser à l'avance les conséquences d'une décision ou de les vérifier expérimentalement, nous devrions le faire.

Nous devons aussi comprendre que tous les problèmes n'ont pas une réponse univoque. Parfois, les spécialistes ne s'accordent pas, certaines données manquent et les différentes solutions présentent des avantages et des inconvénients distincts. Dans ces situations, reconnaître l'incertitude n'est pas une marque de faiblesse. La faiblesse consiste à feindre une certitude que nous n'avons pas.

Il sera également important de pouvoir évaluer les décisions après coup. Si une mesure se révèle inefficace, nous ne devrions pas la défendre simplement parce que nous l'avons nous-mêmes fait adopter. Nous devrions la modifier ou l'abandonner.

Le but n'est donc pas de former un groupe de personnes qui se considéreraient comme les dépositaires infaillibles de la vérité. Bien au contraire. Je voudrais créer un

environnement dans lequel la remise en question systématique de ses propres opinions ferait naturellement partie de la prise de décision.

L'académie politique

L'une des choses qui me manquent dans la politique actuelle est une préparation systématique des personnes à l'administration de l'État.

Imaginons que nous voulions construire une maison. Nous ne compterions probablement pas sur le fait que la personne chargée de diriger le chantier apprendra tout ce qui est nécessaire au cours des travaux. Nous nous attendrions à ce qu'elle comprenne les principes fondamentaux de la construction, sache apprécier le travail des différents spécialistes et reconnaisse ce qui ne va pas.

En matière de gestion de l'État, nous n'avons pourtant souvent pas les mêmes attentes. Des personnes accèdent à des fonctions publiques avec, peut-être, de bonnes intentions, des qualités de communication ou une expérience entrepreneuriale, mais sans nécessairement posséder des connaissances suffisantes sur le fonctionnement de l'économie, de la santé, de l'enseignement ou des autres domaines dont elles auront la responsabilité.

Bien entendu, nul ne peut être spécialiste de tout. Je n'attendrais pas non plus d'un responsable politique qu'il sache mieux diagnostiquer les maladies qu'un médecin ou mieux concevoir des programmes scolaires qu'un pédagogue expérimenté. J'attendrais cependant de lui qu'il comprenne les principes fondamentaux des différents domaines, sache apprécier la qualité des arguments des spécialistes et comprenne les conséquences plus larges de ses décisions.

C'est pourquoi je veux que Humanity United Movement crée sa propre académie politique.

Elle s'adressera avant tout aux jeunes ouverts à la transparence, qui s'intéressent à la vie publique et souhaitent un jour participer à l'administration de la société. Ils n'auraient pas besoin d'avoir déjà décidé s'ils veulent devenir députés, ministres, maires ou spécialistes au sein de l'administration publique. L'essentiel serait qu'ils souhaitent comprendre comment l'État fonctionne et comment il pourrait être mieux administré.

L'académie dispenserait une formation systématique dans tous les grands domaines du fonctionnement de l'État. Les étudiants apprendraient les bases de l'économie, des finances publiques, de la santé, de l'enseignement, du droit, des relations internationales, de la

sécurité, de l'énergie et de l'environnement. Une attention particulière serait accordée au fonctionnement de l'administration publique, à la gestion des organisations, au traitement des données et à l'évaluation des résultats des décisions politiques.

Le plus important serait cependant que les étudiants apprennent à partir des meilleures connaissances disponibles dans chacun de ces domaines. Il ne s'agirait pas de mémoriser quelques définitions de manuel. Ils devraient comprendre comment fonctionnent les différents systèmes, quels facteurs influencent leurs résultats et de quels moyens l'État dispose pour résoudre des problèmes concrets.

J'imagine, par exemple, qu'un étudiant serait chargé d'évaluer un projet de réforme du système de santé. Il lui faudrait comprendre comment ce système est financé, quelles sont les principales causes de ses coûts, quel rôle joue la prévention, comment on évalue l'efficacité des traitements et quelles conséquences une modification du système peut avoir pour les patients, les professionnels de santé et les finances publiques.

De la même façon, il pourrait analyser le système de retraite, une réforme fiscale, le fonctionnement de l'enseignement ou l'introduction de l'intelligence artificielle dans l'administration publique. Il ne s'agirait pas seulement d'études théoriques. La formation comprendrait des cas pratiques, des simulations et l'élaboration de propositions personnelles de politiques publiques.

La mise à jour continue des supports pédagogiques serait très importante. La science et les technologies progressent, et les connaissances considérées comme les meilleures disponibles il y a vingt ans ne sont pas nécessairement les meilleures aujourd'hui. L'académie devrait donc suivre en permanence l'évolution des différentes disciplines et collaborer avec des spécialistes capables de transmettre le savoir actuel.

Les étudiants apprendraient également à distinguer ce qui est solidement établi sur le plan scientifique, ce qui fait l'objet de débats entre spécialistes et ce qui relève déjà des valeurs ou de la politique. Même le meilleur spécialiste ne peut en effet décider à la place de la société de toutes ses priorités en matière de valeurs. Il peut néanmoins aider à expliquer les conséquences des différentes options.

La méthodologie de la décision constituerait donc aussi une composante particulière de l'académie. Les étudiants apprendraient à travailler avec l'incertitude, à repérer les erreurs de raisonnement, à comparer les alternatives et à vérifier leurs présupposés. Ils devraient apprendre qu'une bonne prise de décision ne consiste pas à toujours avoir une réponse immédiate, mais à savoir parvenir à la meilleure réponse possible avec les moyens disponibles.

J'imagine que l'académie serait aussi ouverte aux personnes qui ne sont pas membres du mouvement. Sa mission ne devrait pas être de former un groupe de responsables politiques idéologiquement homogène. Elle devrait dispenser une formation permettant de mieux comprendre le fonctionnement de la société, quelles que soient les opinions politiques particulières de chacun.

Si nous parvenons à créer une telle institution, elle pourrait progressivement former des personnes prêtes à assumer la responsabilité des différents domaines de la vie publique. Non parce qu'elles sauraient automatiquement tout mieux que les autres, mais parce qu'elles disposeraient de bases solides, sauraient travailler avec des spécialistes et comprendraient les conséquences de leurs décisions.
Je pense que c'est l'une des voies permettant d'améliorer durablement la qualité de la politique. Au lieu de simplement attendre l'apparition de personnes compétentes, nous pouvons créer systématiquement un environnement dans lequel elles se prépareront.

Un mouvement mondial pour un monde mondialisé

Un autre principe fondamental de Humanity United Movement sera sa dimension mondiale.

Notre système politique actuel repose principalement sur les États-nations. Chaque État a son propre gouvernement, ses propres intérêts et ses propres priorités politiques. Cette organisation a sa raison d'être. Les gens ont besoin d'institutions qui connaissent leurs conditions locales, leur langue, leur culture et leurs besoins particuliers.
Le problème apparaît cependant lorsque les intérêts nationaux entrent en conflit avec ceux de l'humanité dans son ensemble, ou lorsque les problèmes ne peuvent être résolus efficacement à l'échelle d'un seul État.

Le changement climatique, les pandémies, la corruption internationale, les risques pour la sécurité et les conséquences du progrès technologique ne connaissent pas les frontières des États. L'intelligence artificielle ne respectera pas davantage les frontières des différents pays. Son développement et ses conséquences économiques toucheront les habitants de toute la planète.

C'est pourquoi je considère comme importante la création d'un mouvement politique qui pense dès le départ à l'échelle mondiale.

Humanity United Movement devrait progressivement créer des organisations dans les différents pays du monde. Chacune agirait dans les conditions locales et respecterait les

règles démocratiques du pays concerné. Toutes seraient en même temps unies par des principes communs : le bon sens, la transparence, la responsabilité et la volonté de résoudre les problèmes dans l'intérêt plus large de l'humanité.

J'imagine que les différentes organisations nationales collaboreraient sur les sujets pour lesquels une démarche coordonnée présente des avantages importants. Un espace serait ainsi créé pour échanger des expériences, comparer les résultats des politiques et rechercher des solutions ayant fait leurs preuves dans différents pays.

Pour moi, cette dimension mondiale ne signifie toutefois pas qu'un centre unique devrait décider de tout. Au contraire, l'organisation doit être capable de distinguer les questions qui exigent une démarche commune de celles pour lesquelles il est préférable de laisser les décisions au niveau local.

Les différentes branches auraient donc besoin d'une autonomie suffisante, mais aussi de mécanismes garantissant leur respect des principes communs du mouvement. Les différends majeurs seraient tranchés en toute transparence, avec la possibilité de critiquer et de réexaminer les décisions prises.

Le but ne serait pas de créer une nouvelle structure de pouvoir qui rivaliserait avec les autres pour acquérir le plus d'influence possible. Le but serait de construire un réseau international de personnes capables de collaborer sur des problèmes dont la résolution dépasse les moyens des États pris isolément.

La transparence comme fondement de la confiance

La transparence de la situation patrimoniale des responsables politiques sera l'une des caractéristiques les plus marquantes de Humanity United Movement.

De la part des personnes qui souhaitent décider des finances publiques et influencer la vie des autres, j'attendrais une disposition supérieure à la normale à montrer les biens qu'elles possèdent, la manière dont elles les ont acquis et les liens financiers susceptibles d'influencer leurs décisions.

Les membres du mouvement devraient donc publier leurs déclarations de patrimoine au moyen du projet Argent visible et les soumettre à une vérification indépendante selon des règles établies à l'avance. L'étendue du contrôle devrait être adaptée au degré de responsabilité publique de la personne concernée.

Un tel système ne devrait pas se réduire à la formalité consistant à remplir un formulaire. Son objectif serait de permettre la vérification des données et de signaler les

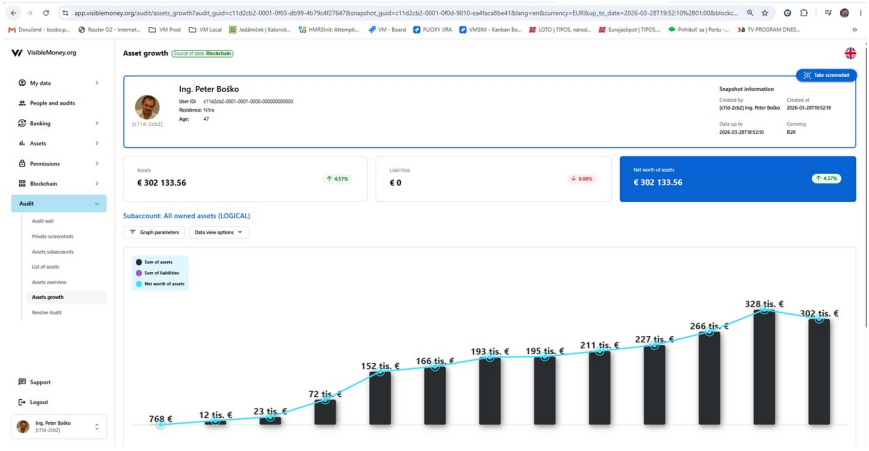
incohérences qui nécessitent des explications. Le public disposerait ainsi de davantage d'informations pour apprécier la fiabilité de ses représentants.

Bien entendu, la transparence ne garantit pas à elle seule qu'une personne sera un bon responsable politique. Elle peut avoir acquis honnêtement son patrimoine et prendre malgré tout de mauvaises décisions. Elle peut être spécialiste et incapable de collaborer. Elle peut avoir de bonnes intentions, mais des connaissances insuffisantes.

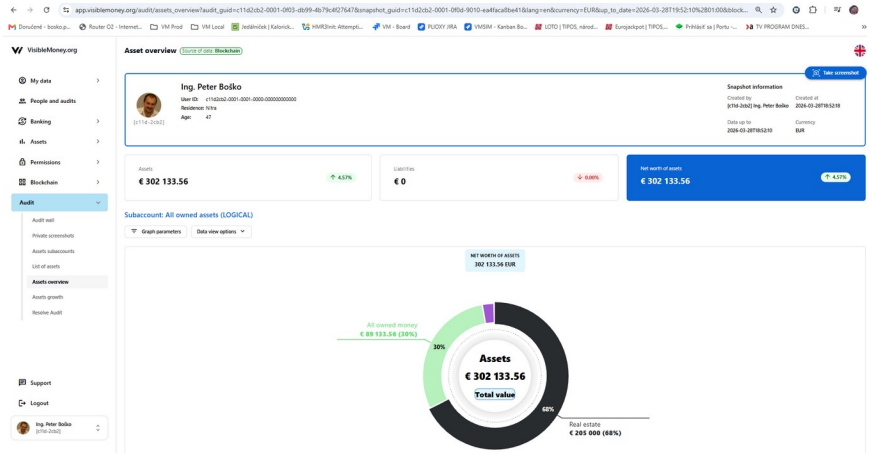
C'est précisément pourquoi je considère comme important d'associer la transparence à une académie politique et à une évaluation rigoureuse des résultats du travail des titulaires de fonctions publiques. Chacun de ces outils répond à une partie différente du problème. La transparence permet de mieux contrôler les intérêts financiers, la formation améliore la préparation professionnelle et l'évaluation des résultats montre si les décisions prises fonctionnent réellement.

Je ne voudrais pas non plus que la transparence des responsables politiques se transforme progressivement en exigence de divulgation intégrale de la vie de chaque personne. Le droit à la vie privée est important et l'étendue du contrôle doit être proportionnée à son objectif. La responsabilité publique exige des règles plus strictes que la vie privée ordinaire.

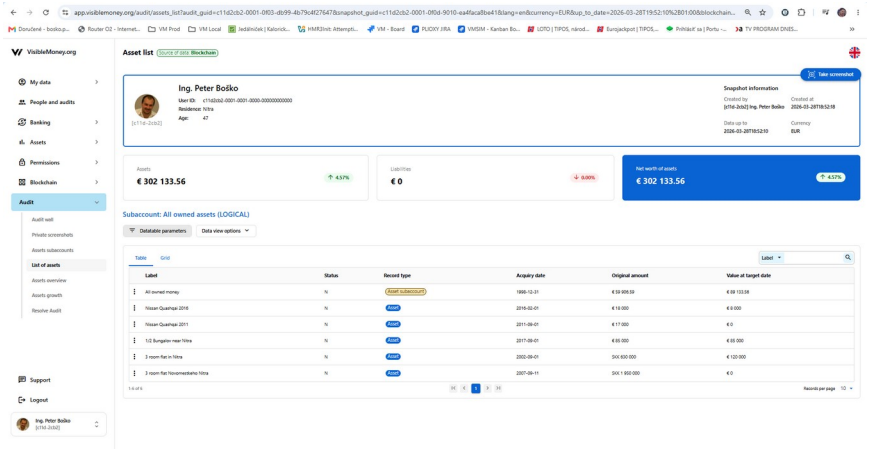
Mais un principe fondamental doit demeurer : ni le fondateur du mouvement ni ses dirigeants ne seront soustraits au système de contrôle. Pour être crédible, la transparence doit aussi s'appliquer à ceux qui la défendent.



Vue de la croissance de mon patrimoine au fil du temps dans l'application Argent visible



Vue de la composition du patrimoine dans l'application



Les différentes fiches de patrimoine

Le progrès technologique et l'avenir du travail

L'un des plus grands défis auxquels l'humanité sera confrontée dans les prochaines décennies est le développement de l'intelligence artificielle et de l'automatisation.

Les technologies peuvent augmenter considérablement la productivité, réduire le coût de nombreux services et permettre des solutions aujourd'hui trop chères ou trop complexes sur le plan technique. Mais elles peuvent aussi transformer en profondeur le marché du travail et la manière dont les gens gagnent leur vie.

Si les machines et les systèmes intelligents deviennent capables d'accomplir une part de plus en plus grande du travail actuellement réalisé par les humains, nous devrons nous demander comment répartir les avantages de ce progrès.

Aujourd'hui, le revenu de la plupart des gens est directement ou indirectement lié à leur activité professionnelle. Mais si une grande partie de la production peut être assurée avec beaucoup moins de travail humain, les mécanismes traditionnels de répartition des revenus risquent de ne plus suffire.

Nous ne savons pas exactement à quelle vitesse ces changements se produiront ni quelle forme ils prendront. Je considère cependant comme irresponsable d'ignorer la possibilité qu'ils aient des conséquences sociales majeures.

L'une des solutions qu'il faudra examiner attentivement est le revenu de base universel. Son objectif serait de garantir aux personnes les conditions matérielles

fondamentales nécessaires à la vie, même lorsqu'il ne sera pas possible de leur trouver un emploi traditionnel.

Une telle solution exige toutefois de répondre à de nombreuses questions. Comment la financer ? Quel devrait être son montant ? Comment s'articulera-t-elle avec les prestations sociales existantes ? Quelles conséquences aura-t-elle sur l'incitation à travailler, la consommation, les prix et les finances publiques ?

Nous ne devrions pas chercher les réponses à partir de conceptions idéologiques. Elles devraient reposer sur des modèles économiques, des expériences, des projets pilotes et une évaluation continue des résultats.

C'est précisément ici que les trois principes fondamentaux de Humanity United Movement peuvent se rejoindre. Le bon sens nous aidera à examiner les différentes solutions, la transparence permettra de mieux contrôler les flux de ressources publiques et la coopération mondiale aidera à résoudre les problèmes qui dépassent les frontières des États.

L'égalité des chances et la dignité humaine

Je voudrais que Humanity United Movement affirme la conviction selon laquelle la valeur d'une personne ne dépend ni de son lieu de naissance, ni de son origine, ni de sa couleur de peau, ni de son sexe, ni de son orientation sexuelle.

Les êtres humains viennent au monde dans des circonstances très différentes. Certains ont accès dès l'enfance à une éducation de qualité, à un environnement sûr et à des possibilités de développer leurs capacités. D'autres doivent surmonter des obstacles qu'ils n'ont pas choisis et qui peuvent limiter considérablement leurs perspectives de vie.

Je considère comme important de créer une société dans laquelle chaque personne aura la possibilité de développer son potentiel. Cela ne signifie pas que tous doivent atteindre les mêmes résultats. Cela signifie que nous devrions supprimer les barrières inutiles et aider les personnes qui ne peuvent accéder aux possibilités fondamentales sans un soutien approprié.

Cette approche comprend une éducation de qualité, des soins de santé accessibles, une aide efficace aux personnes dans le besoin et des conditions équitables pour entreprendre et travailler.

Nous devons cependant respecter cette même dignité lorsque nous traitons de questions sociales plus complexes, où des valeurs et des intérêts différents se rencontrent.

Au lieu de rejeter automatiquement les opinions divergentes, nous devrions examiner leurs arguments, leurs conséquences et leur conformité aux droits fondamentaux de la personne.

Cela ne signifie pas que toutes les positions se valent ni que nous devons être d'accord sur tout. Cela signifie que nous ne devons pas juger les gens selon des préjugés et que les règles de la société doivent pouvoir être justifiées aussi auprès de ceux qu'elles concernent.

Penser à long terme et assumer notre responsabilité envers l'avenir

Un autre principe du mouvement sera la volonté de décider en tenant compte des conséquences à long terme.

La politique est souvent influencée par les cycles électoraux. Une mesure apportant des avantages immédiats peut être plus attrayante politiquement qu'une solution dont les bénéfices ne se manifesteront que dans dix ou vingt ans. Cela ne signifie cependant pas qu'elle soit aussi meilleure pour la société.
Dans les décisions concernant les finances publiques, l'énergie, l'environnement, l'éducation ou le développement technologique, nous devrions également tenir compte des conséquences que subiront les générations futures.

Nous soutiendrons la recherche scientifique, l'innovation technologique et la recherche de solutions permettant d'améliorer la qualité de vie sans gaspillage inutile de ressources. Nous devons en même temps éviter l'idée que le progrès technologique résoudra automatiquement tous les problèmes. Si nous comptons sur des inventions futures, nous devons aussi préparer des alternatives au cas où elles n'arriveraient pas à temps ou ne fonctionneraient pas comme prévu.

Le même raisonnement devrait s'appliquer aux conflits internationaux. Les guerres entraînent souvent des pertes humaines et économiques immenses dont les conséquences persistent pendant des générations. C'est pourquoi je considère comme important de rechercher des mécanismes qui réduisent le risque de conflits, favorisent la diplomatie et protègent en même temps le droit des peuples à décider de leur propre avenir.

Comment le mouvement lui-même doit fonctionner

Humanity United Movement devra être construit selon les principes mêmes qu'il veut défendre dans la société.

Il ne suffit pas d'exiger la transparence des responsables politiques des autres partis. Nous devons aussi l'appliquer dans nos propres rangs. Il ne suffit pas de parler de compétence si, dans le choix des candidats, nous privilégions la loyauté personnelle par rapport aux capacités. Et il ne suffit pas d'appeler à un contrôle démocratique s'il est impossible de critiquer nos propres dirigeants.

Il faudra donc définir des règles claires pour la désignation et la révocation des dirigeants, le contrôle du financement, la gestion des conflits d'intérêts et les décisions sur les questions fondamentales du programme.

Un mouvement mondial doit savoir coopérer entre les pays tout en respectant les processus démocratiques locaux. Ses principes communs constitueront le fondement de son identité, mais les mesures concrètes devront être adaptées aux conditions des différentes sociétés.

Il sera également important de ménager une place au désaccord au sein du mouvement. Si quelqu'un signale une erreur dans le programme ou des conséquences indésirables d'une décision, il ne devrait pas être considéré comme un ennemi du mouvement. Il devrait avoir la possibilité de présenter ses arguments et d'en obtenir un examen sérieux.

Aucune organisation n'est en effet à l'abri des ambitions de pouvoir, de la pensée de groupe ou des mauvaises décisions. La différence entre une organisation qui fonctionne bien et une qui fonctionne mal ne tient pas à ce que l'une ne commettrait aucune erreur. Elle tient à sa capacité à les détecter, à les corriger et à empêcher qu'elles se reproduisent.

C'est pourquoi je veux que Humanity United Movement soit une organisation capable de se contrôler elle-même.

Que voulons-nous réellement accomplir ?

Si je devais résumer tout le projet en une seule idée, je dirais que nous cherchons à créer les conditions permettant à l'humanité de mieux utiliser ses propres capacités.

Nous avons des scientifiques capables d'étudier le fonctionnement de la nature. Nous avons des technologies capables d'automatiser un nombre croissant d'activités. Nous avons

des systèmes économiques capables de créer une quantité immense de valeur. Nous avons un accès à l'information dont les générations précédentes n'auraient même pas rêvé.
Pourtant, nous échouons souvent à transformer ces possibilités en décisions responsables, en services publics de qualité et en conditions de vie dignes pour le plus grand nombre.

Je ne pense pas qu'un seul problème en soit la cause, ni qu'une seule application, un seul parti politique ou une seule réforme suffira à le résoudre. Il s'agit d'un ensemble de problèmes liés entre eux, qui exigent de meilleures institutions, une formation de meilleure qualité, des décisions plus transparentes et une capacité à coopérer.

Argent visible est un outil concret pour améliorer le contrôle des intérêts financiers dans la vie publique. L'académie politique est un moyen de préparer les personnes à prendre des décisions responsables. Humanity United Movement doit créer une structure politique et organisationnelle capable de relier et de promouvoir ces outils et d'autres encore.
Chacune de ces composantes a son propre rôle. Aucune ne suffit à elle seule.

Je ne m'attends pas à ce que nous parvenions à créer un système parfait ni à ce que toutes nos propositions soient justes. Je m'attends cependant à ce que nous soyons capables d'expliquer ouvertement nos décisions, de reconnaître nos erreurs et de rechercher systématiquement de meilleures solutions.
Pour qu'un tel projet ait un sens, il doit commencer avec des personnes disposées à assumer des responsabilités, à s'y préparer et à soumettre leurs actes au contrôle.

Et il doit rester ouvert à ceux qui ne sont pas d'accord avec nous. Car le but n'est pas de convaincre toute l'humanité de rejoindre une seule organisation politique. Le but est de contribuer à ce que nous puissions, en tant qu'humanité, mieux résoudre nos problèmes communs.
C'est précisément pourquoi le mouvement s'appelle Humanity United Movement.

Non parce que nous serions déjà unis dans nos opinions. Mais parce que, malgré toutes nos différences, nous partageons un avenir et une responsabilité envers le monde que nous laisserons derrière nous.

Un appel à la nouvelle génération

Si tu es jeune et qu'il t'arrive de penser que le monde pourrait fonctionner beaucoup mieux, le moment est peut-être venu de cesser de simplement regarder et de commencer à réfléchir à ce que tu peux y faire.

Tu n'as pas besoin d'être un responsable politique expérimenté. Tu n'as pas besoin d'avoir étudié l'économie, le droit ou les relations internationales. Tu n'as pas besoin d'avoir une réponse à chaque question. L'important est que tu aies envie de comprendre le monde, que tu sois disposé à apprendre, capable de remettre en question tes propres opinions et assez courageux pour assumer la responsabilité des choses qui te concernent.
C'est précisément ce genre de personnes que je voudrais inviter à rejoindre Humanity United Movement.

Imagine une politique dans laquelle on n'aurait pas besoin d'attendre d'avoir vingt ans de carrière et un réseau établi pour se lancer. Une politique à laquelle tu peux commencer à te préparer dès aujourd'hui. Une politique dans laquelle tu pourras acquérir des connaissances sur le fonctionnement de l'État, discuter avec des personnes de différentes disciplines, analyser les problèmes de société et te préparer progressivement aux responsabilités que tu assumeras peut-être un jour.

C'est précisément pour cela que nous voulons créer une académie politique qui aidera à préparer une nouvelle génération capable de comprendre les problèmes complexes de la société moderne. Nous ne te demandons pas d'accepter sans réserve les opinions des fondateurs du mouvement. Nous voulons que tu apprennes à penser par toi-même, à travailler avec les faits, à reconnaître des arguments solides et à ne pas craindre de dire que quelqu'un se trompe, même si cette personne fait partie de la direction de notre propre mouvement.
Il y a cependant une condition qui doit nous distinguer de la politique ordinaire.

Si nous voulons la transparence chez les responsables politiques, nous devons commencer par nous-mêmes.

Toute personne qui décide de rejoindre Humanity United Movement doit être prête à déclarer ouvertement son patrimoine dès le départ, au moyen du projet Argent visible, et à soumettre sa déclaration de patrimoine au contrôle prévu. Pas seulement lorsqu'elle se présentera à une élection. Pas seulement lorsqu'elle accédera à une fonction importante. Dès le départ.

Non parce que la simple possession d'un patrimoine aurait quelque chose de suspect. Bien au contraire. Un patrimoine acquis honnêtement n'est pas une raison d'avoir honte. Mais si nous voulons créer un environnement politique où les intérêts financiers ne sont pas cachés au public, nous devons être prêts à donner l'exemple.

La transparence ne signifie pas non plus que nous nous considérerons comme meilleurs que ceux qui ne nous rejoindront pas. Elle signifie que nous accepterons volontairement un niveau de contrôle plus élevé et permettrons aux autres de juger si nous le respectons réellement.

Tu te demandes peut-être si un petit mouvement peut avoir la moindre importance face aux immenses partis politiques, aux États et aux intérêts économiques mondiaux.

Mais tout grand changement doit commencer quelque part. Nous n'avons pas besoin de savoir aujourd'hui à quoi ressemblera exactement le monde dans trente ans. Nous devons cependant commencer à créer les institutions, les règles et les manières de penser qui nous permettront de relever ses défis futurs mieux qu'aujourd'hui.

Si nous parvenons à construire une organisation où se rencontrent des personnes disposées à se former, à agir de manière transparente, à collaborer entre les pays et à réviser leurs opinions à la lumière de nouvelles connaissances, ce sera en soi un pas concret dans la bonne direction.

Peu importe que tu deviennes un jour député, ministre, spécialiste des politiques publiques, entrepreneur, ou que tu restes simplement quelqu'un qui s'intéresse au fonctionnement de la société. Chacun peut apporter sa contribution à sa manière.

Si cette idée te parle, je t'invite à faire un premier pas. Inscris-toi au projet Argent visible, découvre ses principes et envisage de rejoindre Humanity United Movement. Rejoins-nous en sachant que tu ne te contenteras pas d'exiger des changements chez les autres, mais que tu seras prêt à commencer aussi par toi-même.
Tu trouveras le formulaire d'inscription à l'adresse suivante :

https://app.visiblemoney.org/register

Je ne te demande pas une confiance aveugle. Je te demande de réfléchir attentivement à cette idée, de poser des questions dérangeantes et de juger toi-même si elle mérite que tu lui consacres ton temps et tes capacités.

Peut-être ta question révélera-t-elle précisément une erreur que nous n'avons pas remarquée. Peut-être ton idée aidera-t-elle à résoudre un problème devant lequel nous

sommes démunis. Et peut-être seras-tu un jour l'une des personnes qui décideront de la manière dont notre société fonctionnera.

L'avenir n'est pas seulement quelque chose dont nous héritons des générations précédentes. C'est aussi quelque chose que nous créons, par nos décisions, pour celles qui suivront.

Si nous voulons qu'il soit meilleur, nous devons être prêts à commencer à y travailler dès aujourd'hui.

Humanity United Movement — une seule humanité, un avenir commun.